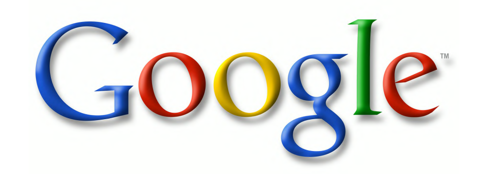



Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap ...
Thomas Arbousset



Edward B. Tylor
from Charlotte Hanbury

Danielis Hanbury Esqre

En souvenir d'amitié de
la part de votre affectionné
dans le Seigneur

Fr. Daumas

20/7/1855.

RELATION

D'UN

VOYAGE D'EXPLORATION.

Paris.—Impr. de A. René et Cᵉ, rue de Seine, 32.

RELATION

D'UN

VOYAGE D'EXPLORATION

AU NORD-EST DE LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE,

Entrepris dans les mois de mars, avril et mai 1836,

PAR

MM. T. ARBOUSSET ET F. DAUMAS,

MISSIONNAIRES DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS;

ÉCRITE PAR THOMAS ARBOUSSET,

AVEC ONZE DESSINS ET UNE CARTE.

PUBLIÉ

Par le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris chez les peuples non chrétiens.

PARIS

ARTHUS BERTRAND, RUE HAUTEFEUILLE, 23;

L.-R. DELAY, RUE BASSE-DU-REMPART, 62;

MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES, RUE DE BERLIN, 7.

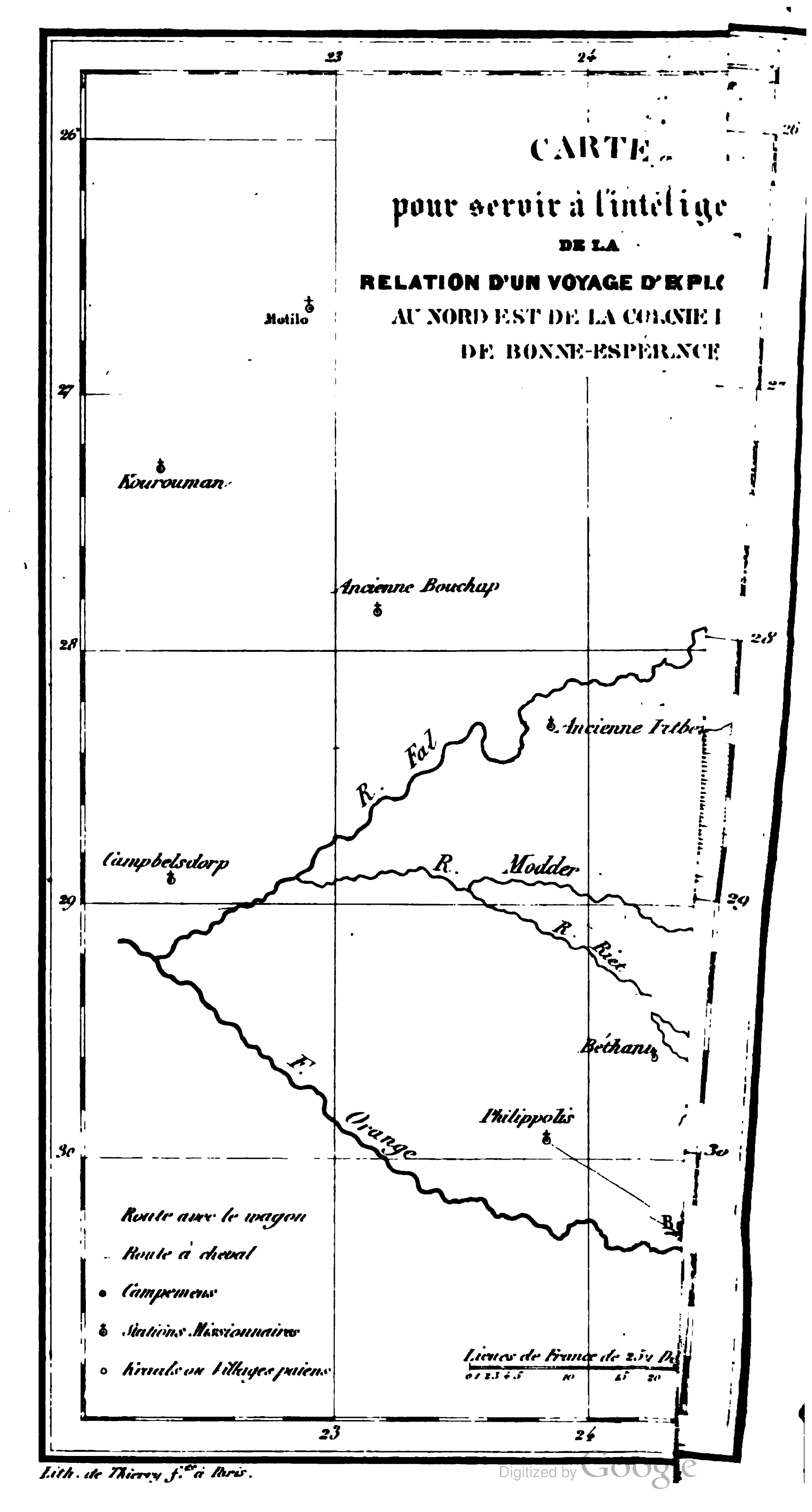
1842

Don. by Radcliffe Library
6. 3. 30

PRÉFACE DES ÉDITEURS.

Le voyage d'exploration entrepris au nord-est du cap de Bonne-Espérance par MM. Arbousset et Daumas a eu un but spécial : il était avant tout missionnaire. Découvrir des peuplades inconnues, entamer des relations avec leurs chefs, marquer des endroits propres à la fondation de missions nouvelles, étendre l'influence du christianisme et de la civilisation, telle est la tâche que s'impose tout missionnaire quand il voyage, telle est celle qu'avaient particulièrement en vue les auteurs de la relation qu'on va lire. Un missionnaire n'est, par sa vocation, ni un naturaliste, ni un savant ; ce n'est point dans l'intérêt de la

science, qu'il franchit les mers, qu'il traverse les déserts; un mobile plus noble le dirige et l'inspire: il a en vue des intérêts d'un ordre plus relevé. Toutefois la sainteté du but qu'il poursuit ne lui interdit point de s'occuper d'objets qui n'ont qu'un rapport indirect avec sa mission proprement dite; et si, sur sa route, il trouve à noter quelque observation, à constater quelque fait, à entreprendre quelque recherche dans le domaine de l'histoire naturelle, de la géographie et de la statistique, il n'a nul intérêt à décliner un travail qui devient pour lui un devoir. C'est ainsi que, sans cultiver la science pour la science elle-même, plus d'un missionnaire chrétien a enrichi la littérature des voyages de documents et de renseignements précieux, que des savants se fussent tenus pour honorés d'avoir recueillis pour fruit de longues et persévérantes études. Crantz a puissamment contribué à éclairer la géographie du Groenland; Ellis, Williams,


CARTE
pour servir à l'intélige
DE LA
RELATION D'UN VOYAGE D'EXPL
AU NORD EST DE LA COLONIE
DE BONNE-ESPÉRANCE
23
24
26
27
28
29
30
Motilo
Kourouman
Ancienne Bouchap
Ancienne Litbe
R. Fal
Campbelsdorp
R. Modder
R. Riet
Béthany
F. Orange
Philippolis
Route avec le wagon
Route à cheval
Campemens
Stations Missionnaires
Kraals ou Villages païens
Lieues de France de 25 au Degré
0 1 2 3 4 5
10
15
20
Lith. de Thierry f.res à Paris.

Tyerman et Bennett ont beaucoup ajouté à nos connaissances sur l'Océanie; Medhurst a écrit sur la Chine un ouvrage riche d'observations; l'évêque Héber nous a familiarisés avec les mœurs de l'Inde; Iowett a exploré les côtes de la Méditerranée; Gobat, l'Abyssinie; Campbell et Philip, l'Afrique méridionale; et, pour ne point prolonger cette nomenclature, MM. Arbousset et Daumas ont fait, entre l'Orange et le Namagari, une excursion qui n'a point été sans résultats pour la géographie et la statistique de la partie du sud de l'Afrique qu'ils ont parcourue.

Sans parler de plusieurs tribus indigènes qu'ils ont plus exactement étudiées et plus soigneusement décrites qu'on ne l'avait fait avant eux, ils ont bien mérité de la science par deux découvertes d'une grande importance. Ils ont révélé un fait inconnu jusqu'à présent, celui de l'existence de hordes cannibales dans le voisinage des Maloutis, et ils ont trouvé la

source des principaux fleuves du sud de l'Afrique dans un mont qui couronne au nord la chaîne des montagnes Bleues. L'Orange, le Calédon, le Namagari, le Létouélé et le Monouénou ont tous une commune origine et s'échappent dans la direction sud-ouest, sud, nord et nord-est, des flancs d'une montagne qu'à cause de cela les missionnaires ont appelée le ***Mont-aux-Sources***.

Il règne encore beaucoup d'obscurité dans nos connaissances de la géographie du sud de l'Afrique; mais, grâce aux études laborieuses des missionnaires français, cette partie du monde sera bientôt mieux connue. Déjà ils ont tracé, de contrées inexplorées jusqu'à ce jour, sept cartes géographiques, qui ont été successivement publiées par le comité de la Société des missions évangéliques (1).

Nous dirons, en terminant cette courte pré-

(1) Ces cartes se trouvent jointes au journal des *Missions évangéliques*; on peut aussi se les procurer séparément, chez Delay, libraire, rue Basse-du-Rempart, n° 62.

face, que l'auteur de la relation du voyage d'exploration au nord-est du cap de Bonne-Espérance, M. Thomas Arbousset, ministre de l'Evangile, est établi à Morija, dans le pays des Bassoutos, et que son compagnon de voyage, M. François Daumas, ministre de l'Evangile comme lui, est fixé à Mékuatling, chez les Lighoyas(1). La station missionnaire de Morija date de l'année 1833; celle de Mékuatling, de l'année 1837. Dans l'une et l'autre station le christianisme et la civilisation ont fait de véritables progrès (2). La Société des missions évangéliques a fondé et entretient cinq autres stations au sud de l'Afrique; on les trouvera indiquées aussi, sauf la dernière, située à quelques lieues de la ville du Cap, sur la carte qui accompagne ce volume : ce

(1) Voir la carte ci-jointe.

(2) Les personnes qui désireraient apprendre à connaître l'origine et les développements successifs de cette œuvre sont invitées à consulter le *Journal des Missions évangéliques*, qui paraît tous les mois, par livraisons de 2 feuilles et demie, et pour le prix de 6 francs par an, chez Delay, rue Basse-du-Rempart, n° 62.

sont Motito, Béerséba, Béthulie, Thaba-Bossiou et Wagenmakersvalley.

M. Casalis, missionnaire à Thaba-Bossiou, a composé un ouvrage important sur la langue séchuana. Le comité de la Société des missions évangéliques vient de le publier, sous le titre de: *Etudes sur la Langue séchuana*. Il se compose d'une grammaire, d'une syntaxe et d'un recueil de poésies indigènes. On le trouve aux mêmes adresses que la présente *Relation*.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs de voyage. — Caravane. — Prière du départ. — Marche du 13 mars. — Aspect du pays. — Campement. — La Saule. — Ses différents noms. — Poissons. — Traditions des naturels. — Le kuène. — Le léfitoué. — Marche du 14 mars. — Arrivée à la station de Platberg.

Avant de commencer le récit de notre excursion, il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner à nos lecteurs une idée, quelque imparfaite qu'elle soit, des embarras multipliés qu'entraînent les préparatifs d'un voyage dans les contrées sauvages et inconnues que nous venons de visiter. Dans les pays civilisés, pourvus de routes larges et bien entretenues, de

1

canaux, de chemins de fer, de diligences, de chaises de poste, où l'on rencontre à chaque pas une ville, un village, une hôtellerie, un voyage de quelques semaines, pour peu que la famille qui l'entreprend soit nombreuse, n'est exempt ni de troubles ni de soins embarrassants. Les bagages à arranger, les paquets à emballer, les adieux à faire, et cette multitude de petites difficultés et de petits accidents imprévus qui viennent fondre sur vous à la veille ou à l'instant même du départ, justifient pleinement ce mot d'une femme d'esprit et de cœur : « Voyager est un des plus tristes plaisirs de la vie. » Que sera-ce donc si, au lieu d'un pays civilisé et pourvu de toutes les commodités de la vie, vous avez à parcourir une contrée sauvage où elles sont toutes inconnues? Que sera-ce si, outre les paquets, les malles, les portemanteaux dont le voyageur doit se pourvoir en Afrique aussi bien qu'en Europe, il faut encore qu'il apprête lui-même sa voiture et son attelage, qu'il choisisse des guides et qu'il discute avec eux le prix de leurs services, qu'il

calcule et qu'il entasse dans un énorme wagon hottentot la quantité de vivres nécessaire à la caravane pour un voyage dont il ignore souvent la durée; qu'il se pourvoie enfin de tous les objets indispensables pour un campement? Que nos lecteurs ne s'étonnent donc point à la vue de l'attirail immense de deux humbles missionnaires entreprenant une course d'exploration dans une contrée presque inconnue aux Européens, au milieu de peuplades sauvages, animées de dispositions sinon hostiles du moins fort douteuses, et dont quelques-unes sont encore cannibales.

Notre troupe se composait de neuf personnes : deux Bastaards, à la fois bons guides et bons chasseurs, quatre autres conducteurs ou domestiques, un berger mossouto, M. Daumas et moi. Nous avions deux charriots, et pour les traîner, une trentaine de bœufs dont quelques-uns étaient destinés à servir de nourriture à la caravane : sept chevaux, qui devaient nous servir de montures dans quelques petites excursions où nos wagons ne pourraient pas nous suivre.

Enfin, pour faire le relevé de notre route, nous avions eu soin de nous munir de montres et de boussoles.

Le 13 mars, tout était prêt pour le départ; mais avant de nous mettre en route, nous éprouvâmes le besoin de placer nos personnes sous la protection de Dieu et de recommander à sa bonté paternelle le cher frère et la station que nous allions quitter. Nous nous enfermâmes une demi-heure dans notre cabinet, avec notre frère M. Gosselin, pour prier le Seigneur. Les pensées diverses, les sentiments opposés, se pressaient en foule dans nos cœurs. Nous ignorions vers quel peuple et dans quelle contrée le Seigneur nous envoyait, quelles épreuves nous aurions à y subir, quand ou comment aurait lieu notre retour, et ce que deviendraient pendant notre absence la station de Morija et l'ami que nous y laissions. La prière calma nos anxiétés, et apaisa les angoisses de notre cœur. Nous partîmes, confiants dans notre père céleste et nous reposant sur sa sagesse et sur sa miséricorde. Ce n'étaient d'ailleurs ni des inté-

rêts humains, ni une vaine curiosité qui nous poussaient à entreprendre ce voyage. L'Evangile à la main, nous allions porter cette divine lumière au milieu de peuplades plongées dans les ténèbres et dans les plus grossières superstitions; nous allions travailler à l'avancement du règne de Christ, nous allions gagner des âmes, et la sainteté de notre but nous donnait la confiance que Dieu bénirait nos faibles efforts.

Le pays que nous parcourûmes pendant la première journée de notre marche nous était déjà connu. Il est traversé en tous sens par de vertes collines aux formes variées et élégantes, entrecoupées de chaînons immenses détachés de la chaîne des montagnes voisines, et du flanc desquels se précipitent de nombreux cours d'eau. Il se couvre au printemps d'une herbe si élevée qu'elle atteint jusqu'au poitrail des chevaux. Ces prairies le disputent pour la richesse et pour l'étendue à nos plus magnifiques pâturages de l'Europe. Après l'incendie général que les indigènes allument tous les hivers dans leurs champs pour en féconder le sol, quand des

pluies abondantes ont fait pousser l'herbe nouvelle, c'est là que les bergers de Morija et des villages circonvoisins mènent paître leurs troupeaux. Ils se gardent bien toutefois d'y rester dans la saison avancée, dans la crainte que quelque horde ennemie, fondant sur eux à l'improviste, ne vienne leür enlever leurs bestiaux. Ils se réfugient alors aux flancs escarpés des montagnes où ils sont plus en sûreté que dans la vallée.

Après avoir marché toute la journée d'abord dans la direction du nord-nord-est, puis dans celle du nord-nord-ouest, nous vînmes camper, le soir du 13 mars, dans un lieu des plus pittoresques. Que l'on se représente deux monts rapprochés, l'un à pente douce, à forme basse et arrondie, l'autre imposant par sa forme et par son élévation. Celui-ci, formé de roches de grès à stratification inclinée, est d'une pente rapide et en quelques endroits presque verticale, d'un accès difficile, et d'une hauteur, du sommet à la base, d'environ douze cents pieds. Sa circonférence est de huit à dix lieues. Les natifs l'ap-

pellent Nkême, et en parlent comme d'une des plus hautes montagnes du pays. Il est surmonté d'un énorme rocher qui présente l'aspect d'une tour, et qui semble n'être soutenu que par une puissance invisible. Suspendu au front du Nkême, il forme une saillie prodigieuse à l'ombre de laquelle coule tranquillement la Saule à travers l'étroit passage qu'elle s'est ouvert elle-même entre les deux montagnes.

Cette rivière, qui arrose en formant mille sinuosités le pied des collines, est pour les prairies qu'elle traverse une source de fécondité, et quelquefois pour les naturels une cause de ruine et un objet d'épouvante. Ils l'appellent Poutiatsana, et donnent de cette dénomination deux explications différentes. Les uns la font dériver du verbe *pouta*, qui signifie *ramasser*, et assurent qu'au temps où les pluies tombent en abondance dans les Montagnes Blanches, la rivière promptement gonflée entraîne dans son cours des pièces de menu bétail : de là le nom de Poutiatsana ou la *ramasseuse*. D'autres, avec moins de raison peut-être, font dériver

ce mot de *pouti*, nom d'une antilope fauve que nous soupçonnons être une espèce de châmois (*antilope rupricapra*), d'après la description que nous en ont faite les naturels. Sa taille, disent-ils, égale celle d'une chèvre de deux ans; il est tacheté d'un roux foncé; comme le chamois, il n'a point de barbe, mais il manque de la raie noire que celui-ci porte sur le dos. Le mâle seul a des cornes courtes et petites : il est sans queue. Les Bassoutos jettent ses entrailles à leurs chiens et sont très friands de sa chair. C'est de cet animal que, selon quelques indigènes, la rivière tire son nom. Nous ferons remarquer, contre cette opinion, que le *pouti* ne vit point aux bords de la Saule : ses mœurs sont celles de la chèvre; comme elle, il ne se plaît qu'au sommet des montagnes ou dans les bois, qu'il abandonne rarement. Quelques-uns encore appellent la Saule le petit Calédon, du nom de la rivière dont elle est un affluent. Elle a deux sources ; la plus forte se trouve à une dizaine de lieues au nord-est de Thaba-Bossiou; la plus faible se trouve à cinq ou six lieues au sud-est

de cette capitale des Bassoutos. Les eaux de la Saule sont bonnes, claires, limpides, et, en quelques endroits, profondes. A l'endroit où nous l'avons traversée, elle roule sur un lit de grès noir très dur, l'*iron-stone* des Anglais. A cinq cents pas de là, la vue est bornée par une demi-enceinte elliptique, passage étroit que la Saule s'est ouvert entre les deux montagnes dont nous avons déjà parlé, et où elle disparaît furtivement au milieu des rochers qui encombrent son cours. Un peu plus bas, trouvant une route moins embarrassée, elle la suit paisiblement l'espace de deux lieues, et va mêler ses eaux à celles du Calédon. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette scène dont l'aspect enchanteur formait un constraste si frappant avec tant d'autres perspectives tristes ou monotones dont nos regards avaient été affligés dans nos différentes pérégrinations. Ici, au contraire, tout est grand, tout est vivant, tout est animé. Ce cirque ceint de rochers abruptes dont les flancs âpres et sauvages se réfléchissent dans les eaux, ce petit bois dont la fraîche verdure

adoucit ce qu'il pourrait y avoir de trop rude dans l'aspect du paysage, tout concourt à plonger l'âme dans de délicieuses et inexprimables sensations. Jamais nos cœurs n'avaient été pénétrés d'une plus douce joie et de plus ravissantes émotions que lorsque, la Bible à la main et la prière sur les lèvres, nous nous dirigeâmes vers le fond de cette enceinte pour admirer Dieu dans ses ouvrages et dans le magnifique vêtement dont il a paré la nature. Jamais le spectacle des œuvres de ses mains n'avait donné un tel élan à notre reconnaissance, un tel essor à notre piété. Non point que le Seigneur ne se laisse par sa grâce trouver à toutes les heures et dans tous les lieux; mais les scènes qui élèvent l'âme du fidèle, comme celles qui l'attendrissent, rendent plus vif le sentiment de la présence du Créateur et font *voir comme à l'œil* les merveilles de sa puissance et de sa bonté.

Avant de quitter les bords de la Saule nous dirons quelques mots des espèces animées qui vivent dans ses eaux. Nous serons brefs, car

nous avons à peine eu le temps d'en étudier une ou deux. Aussi, à défaut d'une description technique, nous bornerons-nous à signaler deux espèces de poissons dont les caractères extérieurs nous ont le plus frappés. L'un de ces poissons a environ quinze pouces de long : il a le corps et la tête aplatis, la couleur uniformément grise, la chair blanche et très délicate. L'autre, un peu plus gros, a le corps cylindrique et la tête allongée : il porte de longs barbillons à la mâchoire : sa couleur est d'un brun foncé; c'est le barbeau. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de la manière dont les indigènes font la pêche de ce poisson.

Si nous devons en croire les récits des naturels, la Saule serait aussi peuplée de crocodiles de deux espèces différentes, que les Bassoutos appellent le *kuène* et le *léfitoué*. Le premier serait de la grosseur d'un jeune veau, et l'autre si long que son corps forme une digue quand il se met en travers dans la rivière. Les Bassoutos craignent extrêmement ces deux espèces de crocodiles, et leur frayeur n'est pas exempte

d'une sorte de superstition. Nous rapporterons ici quelques-unes de leurs traditions, laissant à nos lecteurs le soin de les apprécier. « Lorsqu'un homme, disent les Bassoutos, se promène aux bords de la rivière, malheur à lui s'il vient à être aperçu par un kuène ou par un léfitoué! Le crocodile a le pouvoir de saisir l'ombre du passant et de l'attirer dans les eaux. Il lui ôte la vie, sans se repaître toujours de sa chair. » — « Et comment le savez-vous ? » demandâmes-nous un jour aux naturels. — « Les crocodiles, répondirent-ils, prennent aussi le bétail. L'un d'eux fit tomber une vache dans la rivière d'où elle fut retirée morte, mais nullement endommagée. On l'ouvrit, et on ne trouva ni sang dans son cœur, ni moëlle dans les os; sans doute le crocodile avait sucé l'un et l'autre. » Encore une fable que nous tenons des naturels. « Un kuène saisit un homme qui passait près de la Saule. Il le poussa au fond de sa demeure creusée obliquement au-dessous de l'eau, et alla appeler un léfitoué. Pendant son absence, le prisonnier, à la lueur d'un rayon de

lumière qui pénétra par une fente du terrain adjacent, trouva sous sa main des bracelets de cuivre, des colliers de perles et une pioche. Il la saisit, pratiqua une ouverture et s'échappa. Tous ces objets, disent les Bassoutos, peuvent avoir appartenu à quelque précédente victime du crocodile. » Ils n'élèvent pas le moindre doute sur la vérité de cette anecdote. Ils pensent aussi que la seule vue du kuène ou du léfitoué peut donner la mort. «Il y a un an, nous dirent-ils, deux jeunes enfants jouaient ensemble au bord de la rivière, s'amusant à y plonger la tête à la manière des canards. Sur le soir, leurs parents, inquiets de ne pas les voir revenir, se mirent à les chercher; ils les trouvèrent noyés dans un petit bassin peu profond. Un crocodile, s'écrièrent-ils, les a tués de son regard. »

Le lendemain, 14 mars, nous avons quitté les bords de la Saule, que les naturels appellent quelquefois Noka e Bogale, ou la *méchante rivière*, et nous avons continué notre marche dans la direction du nord, entre des groupes de collines couvertes d'excellents pâturages. Vers

midi, nous étions en vue de Bossiou; à une heure, en face de Lissonein, autre ville considérable des Bassoutos; une heure après, aux bords du Calédon, et avant la nuit close à la station wesleyenne de Platberg. De Morija au Calédon, le pays descend insensiblement; du Calédon à Platberg, il commence à monter.

CHAPITRE II.

Etablissement missionnaire de Platberg. — Nom. — Description de la station. — État moral et religieux. — Courte notice sur la race des Bastaards. — Origine et histoire. — Portrait. — Caractère. — Mœurs et coutumes. — Parallèle des Béchuanas et des Bastaards. — Environs de Platberg. — Massité. — Botanique médicale. — Le Babouin ou grand Papion. — Traditions.

Le nom de Platberg (montagne plate) s'appliquait dans l'origine à un lieu aride et découvert, entre le 28e degré de latitude sud et le 24e de longitude est, en deçà de la rivière Fal, où les missionnaires wesleyens se sont vainement efforcés pendant une douzaine d'années d'élever au rang de chrétiens fidèles et industrieux une faible population d'Africains.

Là, ce nom était en harmonie avec la localité qu'il désignait. Depuis lors, vers la fin de 1833, les habitants de l'ancienne Platberg ont émigré dans un pays plus fertile, et ont donné à l'endroit où ils se sont fixés le nom de leur ancienne station. La nouvelle Platberg, qui a déjà été décrite sous le nom de *montagne des eaux*, dans le *Journal des missions évangéliques* (année 1834, page 50), ne ressemble à rien moins qu'à une montagne plate. Que l'on se représente au contraire une longue colline ayant son inclinaison vers le sud-ouest et terminée à l'orient par la chaîne du Waterberg. C'est sur le front de cette colline que s'élèvent l'église et le presbytère. En face de ces deux bâtiments principaux est le petit village consistant en une large rue, composée de vingt-cinq à trente maisons. A côté sont de nombreux jardins potagers qu'arrose une jolie fontaine, et que borde un chaînon de montagnes, immense banc de rochers dont la crête régulièrement dentelée domine la plaine voisine. Au sud et à l'ouest l'horizon s'étend à une distance de

six ou sept lieues; aux deux points opposés, il est rétréci par les monts dont nous venons de parler, et dont l'aspect ne dédommage certainement pas de celui des montagnes blanches qu'ils dérobent à la vue.

La nouvelle Platberg compte environ deux cents habitants, qui, grâce à la discipline active et sévère à laquelle les ont soumis les missionnaires wesleyens, grâce surtout au zèle et à l'énergie de leur conducteur spirituel, ont fait dans la vie chrétienne de sensibles progrès, et présentent sous le rapport religieux un spectacle plus satisfaisant que beaucoup de villages en France. Le jour du repos y est généralement bien observé, les réunions de prières assidument suivies, tant celles du dimanche que celles de la semaine. L'auditoire est d'ordinaire nombreux, attentif, et recueilli. Plus d'une fois nous avons été surpris et édifiés en entendant les membres les plus avancés de l'Église nous parler de leurs sentiments spirituels avec cette ingénuité qui caractérise si bien la foi des païens convertis : « Je suis un lourdaud, je ne com-

« prends pas grand'chose aux vérités saintes ; « je n'ai qu'un petit amour pour le Seigneur « Jésus-Christ. » Telle est la manière simple et originale dont ils s'expriment souvent entre eux comme avec les étrangers.

Les écoles, sans être organisées sur un plan très régulier, ne présentent pas moins des résultats satisfaisants. On y suit tant bien que mal le système de l'enseignement mutuel. Dans la classe, comme dans quelques maisons particulières, les plus avancés instruisent les plus faibles. Plusieurs lisent couramment et commencent à écrire. Ils ont aussi appris par cœur beaucoup de portions choisies de nos livres saints.

Les habitants de Platberg sont des Bastaards, mot que nous ne pouvons écrire sans éprouver un sentiment pénible. Il accuse la corruption de la nature humaine, et nous rappelle que partout où les Européens ont porté leur industrie et leur civilisation, ils y ont aussi porté leurs vices. L'Afrique méridionale a ses Bastaards, comme l'Amérique du sud a ses Métis. Dans tous



LE BASTAARD.

les pays colonisés par les Européens se retrouve une race mixte, témoignage vivant de la honte et du libertinage de ses pères. Mais laissons ces douloureuses réflexions, et faisons connaître à nos lecteurs des hommes dont ils ont souvent entendu prononcer le nom, mais sur lesquels ils n'ont sans doute que des notions incomplètes.

Les Bastaards sont nés du commerce des Hollandais avec les Hottentotes : un très petit nombre sont le fruit d'une union légitime, quoiqu'avant 1804 la législation de la colonie du cap de Bonne-Espérance ne défendît point les mariages entre les étrangers et les naturels du pays, et quoique la loi qui les prohibe ait été, si nous ne nous trompons, depuis lors abolie. C'est donc dans le sens le plus ordinaire de ce mot qu'il faut prendre le nom de Bastaards.

Lorsque ces enfants infortunés des planteurs se sont assez multipliés pour inspirer de la crainte à la race blanche, celle-ci les a refoulés dans l'intérieur des terres. La plupart ont traversé le fleuve Orange, et se sont fixés dans les

environs de Philippolis dont ils forment presque toute la population. De là, se répandant au nord et à l'est, ils sont parvenus jusqu'à Platberg. Cette contrée en compte plusieurs milliers. Ils s'appellent entre eux *Binnelanders*, *habitants de l'intérieur*. Ils ont conservé l'usage de la langue hollandaise, tout en nourrissant dans leurs cœurs une haine invétérée contre les colons.

Le Bastaard est d'une taille moyenne et peu déliée ; il a le teint basané, les cheveux moins crépus que la race nègre, le nez écrasé, les joues creuses, les pommettes saillantes, les yeux petits et enfoncés, le front plat, caractères distinctifs de la race hottentote. Il n'a point de barbe ; un peu de poil seulement croît au-dessus de sa lèvre supérieure, rarement aux joues ou au menton.

Sous le rapport moral, il a hérité du flegme et du sang-froid du colon hollandais, et de la paresse du Hottentot. La colère seule peut le faire sortir de sa lenteur habituelle. Lorsque cette passion l'anime, il est véritablement Hot-

tentot, c'est-à-dire traître, méchant, emporté; il se livre sans retenue à sa fureur et à son désir de vengeance.

Ses habitudes sont en général douces et paisibles. Ses occupations ordinaires sont l'éducation du bétail, la culture d'un étroit champ de blé, ou d'un petit jardin potager qui exige peu de soins, et qui rapporte peu de chose. Souvent à la chasse, souvent en visite chez ses amis, exempt d'avidité et d'ambition, il se met peu en peine d'acquérir des richesses ou de laisser une dot à ses enfants. Il a d'ailleurs peu de besoins, et ne demande qu'à vivre, lui et les siens. Pourvu qu'il ait quelquefois une antilope pour le repas de sa nombreuse et indigente famille, du lait, quelques épis de blé d'Inde rôtis au feu ou cuits à l'eau, un mouton à tuer de temps en temps, un bœuf à échanger contre du thé, du tabac ou contre une mauvaise pièce d'indienne, avec ces marchands ambulants, qui, partis du cœur de la colonie, viennent le visiter de loin en loin, tous ses désirs sont comblés, toute son ambition est satisfaite : il se trouve bien, et n'a pas

assez d'énergie pour chercher à être mieux.

Dans ses moments de loisir, et ces moments sont nombreux, il se plaît à venir s'asseoir languissamment dans la maison de son missionnaire, souvent sans motifs qui l'y amènent, quelquefois par un motif intéressé. Il est rare, s'il a des sentiments pieux, qu'il ne se plaigne pas à son conducteur spirituel de quelque malaise d'âme : « Oh ! que ma paix est sèche ! que mon cœur est froid ! » ou bien encore il l'entretient de prêts, de dettes, le plus ordinairement de chevaux ou de bœufs. Et si dans ce moment la cloche appelle les fidèles à l'église, le Bastaard s'y rend volontiers ; car tous professent du respect pour la religion, tous la connaissent plus ou moins bien ; quelques-uns, et c'est malheureusement le plus petit nombre, l'aiment et la pratiquent. Cette nonchalance habituelle, qui ne les quitte point, se retrouve tout naturellement dans leur piété dont elle retarde le développement et dont elle paralyse les effets. Si telle est la disposition morale de ceux des Binnelanders qui habitent dans des stations missionnaires,

que peut-on attendre de ceux qui vivent loin de cette salutaire influence, dans des fermes ou dans des demeures isolées? Ignorants et grossiers, éloignés de tout contact social, et ne soumettant leur conduite qu'aux lois de leur raison ou de leur caprice, ils sont aussi despotes et aussi corrompus que les fermiers hollandais de la colonie. Ils sont gouvernés par des chefs qui n'obtiennent d'eux qu'une soumission extrêmement limitée, et par des lois auxquelles n'obéissent ni ceux qu'elles doivent régir ni ceux qui sont chargés de les faire exécuter.

Ceux qui jouissent de quelque aisance et qui se piquent de civilisation s'habillent à l'européenne; les plus pauvres portent encore le *kross*, sorte de manteau fait de peaux de mouton ou de chacal cousues ensemble. La construction de leurs habitations offre les mêmes disparates. Les uns se construisent de petites maisons en brique crue ou en ciment, simples, assez saines, mais peu commodes; les autres se contentent de l'ancienne hutte de nattes, étroite, basse et enfumée, où les hommes et les ustensiles de mé-

nage sont entassés pêle-mêle dans la plus dégoûtante confusion.

Parvenus à une demi-civilisation, les Bastaards sont maintenant stationnaires, ou du moins leurs progrès dans la culture et dans les arts industriels sont si lents qu'ils sont presque imperceptibles : et nous ne serions point étonnés que les Béchuanas, qui aujourd'hui sont encore loin derrière eux, vinssent à les dépasser dans l'espace d'un demi-siècle. Les Béchuanas ont sur eux des avantages précieux qui promettent beaucoup pour l'avenir. Ils sont plus énergiques, plus résolus, plus entreprenants et plus persévérants. Il y a telle tribu béchuanase qui cultive mieux la terre que les Bastaards, telle autre chez laquelle l'industrie a fait plus de progrès.

La femme béchuanase fait honte par sa diligence à la femme du Bastaard ; celle-ci indolente à l'excès, celle-là active et laborieuse. La première fait pour ainsi dire seule tout le travail de la maison, soigne ses enfants, conduit son ménage, cultive la terre. La seconde se re-

pose de tous ces soins sur ses serviteurs bushmen, placés dans un état mitoyen entre l'esclavage et la domesticité; elle ne quitte point sa maison et à peine sa vaste chaise, où la retient son énorme corpulence. Cette profonde inutilité dans laquelle elle consume ses jours ne l'empêche pas de professer un souverain mépris pour la femme du Mochouana. Quoique nous ne la soupçonnions pas d'avoir jamais lu Montesquieu, elle ne semble pas moins avoir pris pour devise cette remarque des *lettres persanes* « C'est sur des chaises que la noblesse s'acquiert. »

Nous avons déjà dit que la station de Platberg est bâtie sur la pente occidentale de la montagne des eaux; Massité se trouve sur la pente opposée, à une demi-lieue de distance. En considérant les nombreux avantages dont jouit cette localité, nous nous étonnions que les missionnaires de Platberg ne l'eussent pas choisie pour l'emplacement de leur station; peut-être ont-ils craint de trop mêler les étrangers (les Bastaards) avec les indigènes; on ne compte

pas en effet à Massité moins de sept villages bassoutos. Ils couvrent toute la partie orientale du Waterberg, petit chaînon allongé, formant un plateau irrégulier qui court du nord au sud, et couvert d'une bonne herbe et de quelques buissons. Comme tous les lieux entourés de montagnes ont ordinairement plusieurs noms, Massité est plus communément appelé *Marissa* (Pacages), dénomination qui lui convient mieux que la première. C'est de cette dénomination que nous nous servirons préférablement à l'autre, afin d'éviter que ce lieu ne soit confondu avec le mont Massité, situé vis-à-vis de Morija.

Marissa a toujours attiré l'attention des frères de Morija : lors de la fondation de leur établissement, ils ont hésité longtemps entre ces deux emplacements, et si plus tard, comme il en est question, les habitants de Platberg évacuent ce village, la Société des Missions de Paris pourrait établir à Marissa une station bassoutose. Le lieu serait on ne peut plus convenablement choisi.

Plusieurs des habitants de Marissa ont re-

connu le frère Arbousset, et lui ont témoigné toute la joie qu'ils éprouvaient à le revoir. Celui-ci s'est senti pressé de leur annoncer l'Évangile. Ils l'ont écouté avec une attention mêlée d'étonnement, et après qu'il eut fini son discours l'un d'eux s'écria: « Jehovah est bien grand; « mais fait-il la pluie? » Ces pauvres gens sont encore étrangers aux premières vérités de la religion; les missionnaires wesleyens les ont rarement visités jusqu'à présent; mais ils sont loin de méconnaître aucune partie de leur tâche, et la multiplicité de leurs devoirs dans l'intérieur de la station les a seule empêchés jusqu'à ce jour de se répandre au dehors.

Avant de quitter Marissa, nous sommes allés visiter la petite cascade qui se trouve dans le voisinage. Un ruisseau qui murmure en tombant sur quelques rochers éboulés, quelques arbres à côté, le vieux tronc d'un olivier sauvage, étaient plus qu'il n'en fallait pour absorber quelques instants notre attention dans un pays où tous les objets frappent les sens, parcequ'ils sont nouveaux et inconnus.

Nous avons retrouvé aux bords de cette cascade le capillaire noir (*asplenium adianthum nigrum*) auquel les naturels ont donné le même nom que nos botanistes : ils l'appellent *moriri-ou-letlapa*, cheveu du rocher. Cette plante, rare dans ces contrées, est fort recherchée des naturels : ils en aiment l'odeur aromatique qu'ils aspirent à la fois par le nez et par la bouche en réduisant les feuilles en fumée. Les cendres du capillaire mêlées avec la graisse de mouton sont appliquées sur les parties souffrantes comme un astringent ou un tonique. Celles de la racine prises dans un verre d'eau chaude agissent, quoique faiblement, sur le placenta. Nous avons vu aussi au même endroit une variété du capillaire de Montpellier (*adianthum capillus Veneris*) : elle a tous les caractères distinctifs de celui-ci, si ce n'est qu'elle est divisée en folioles digitées au lieu de l'être en folioles cunéiformes. Doué de la même propriété médicale que le précédent, il a reçu des naturels le nom de *ma-o-rumetsu* (*mater expulsans*). Les naturels n'emploient dans ce cas que la racine bouillie, dont

on exprime le suc. Le capillaire est très commun dans le pays des Bassoutos. Il croît dans les lieux humides, au bord des fontaines, à l'ombre et dans les fentes des rochers.

Les natifs ajoutent au mot de *ma-o-rumetsu* l'adjectif *amanianiane* (petit) pour distinguer cette plante de celle qu'ils appellent *ma-o-rumetsu a magolu*, ou la grande *ma-o-rumetsu*. Celle-ci est notre fougère mâle, dont elle ne diffère aucunement. Les Bassoutos lui attribuent une haute vertu apéritive, comme le faisaient autrefois nos médecins; ils n'emploient que la racine.

En partant de Marissa, nous entrâmes dans la route que suivirent les premiers missionnaires chez les Bassoutos.

Après avoir marché pendant deux heures, livrés tout entiers à nos anciens souvenirs, nous nous sommes arrêtés quelques minutes devant un mont en dôme, peuplé de babouins. Ce mammifère est commun au sud de l'Afrique, surtout dans la colonie, où il a donné son nom à une rivière, la Bavians-rivier, dans le district de

Sommerset. Les Bassoutos ne connaissent que cette seule espèce de singes. Ils l'appellent *tsuène*, du nom d'une certaine bulbe dont il se nourrit. La largeur de son angle facial, la forme allongée de son museau, les callosités de ses fesses, accident que les natifs attribuent à sa manière de se tenir assis comme un homme sur les rochers, ses abajoues, la force de ses dents canines, sa taille haute de quatre pieds, sont autant de caractères qui lui sont communs avec le babouin; la longueur seule de sa queue le rapprocherait du genre des guenons.

Mais son naturel méchant et lascif est bien celui du babouin, tel que l'ont décrit Buffon, et Sparmann dans son Voyage au cap de Bonne-Espérance. Nous nous bornerons à consigner ici dans toute leur naïveté quelques observations que nous tenons des Bassoutos, laissant à nos lecteurs le soin de faire la part de la crédulité, de l'ignorance ou de l'exagération. « Le tsuène, disent-ils, méchant animal! il ne laboure point; il ne sait que gravir pesamment la montagne en poussant des cris trompeurs. Lorsque vous

êtes dans les champs à garder votre moisson pendant la nuit, il arrive, il fait le dégât autour de vous, et non content de tout le blé qu'il vous a mangé, il en prend un épi, l'allume au feu et vous le met sur la figure. L'homme s'éveille : *Kï'ng* (qu'est-ce que c'est) ? La mauvaise bête lui rit au nez et s'enfuit. Le tsuène lorsqu'il est seul marche quelquefois droit comme l'orang-outang : il porte alors un bâton à la main; s'il aperçoit quelqu'un, il jette son bâton et fuit à quatre pattes. Quelquefois aussi il s'en sert comme d'une arme défensive; mais sa principale force est dans les dents. Il se bat, mais rarement, avec l'homme et reste parfois vainqueur; il peut se défendre contre trois bons chiens, et l'emporte sur la hyène en combat singulier. Seul, il ne peut lutter contre le tigre; mais s'ils sont plusieurs, ils commencent à pousser des cris plaintifs comme pour demander grâce, mais bientôt ils se rassemblent autour de l'ennemi commun, crient pour l'effrayer, s'excitent au combat, fondent sur lui et le déchirent. A chaque coup de dent ils lui

font une blessure de près d'un pouce de profondeur, et lui enlèvent un morceau de chair rond et aussi nettement coupé qu'avec un emporte-pièce.

« Il se nourrit de racines, de baies, de lézards, de scorpions; lorsqu'un petit babouin a déterré quelque racine à l'aide d'un bâton, quelquefois un plus fort vient la lui arracher. S'il a déjà avalé la racine, son concurrent la lui fait rendre en le suspendant par les pieds de derrière et en le secouant fortement. La femelle châtie ses petits, et dans la fuite elle les emporte sur son dos. »

CHAPITRE III.

Arrivée à Bouchap. — Description de Bouchap. — Etat religieux des habitants. — Esquisse de la tribu des Griquois. — Leur caractère. — Degré de civilisation. — Leur gouvernement. — Leur chef. — Lettre d'un missionnaire sur l'origine et l'histoire des Griquois.

Le premier village que nous avons trouvé sur notre route est celui de Bouchap, situé à cinq lieues au nord de Platberg. L'emplacement de Bouchap est spacieux, le terrain fertile, les pâturages bons; mais, comme l'eau y manque, la population est très peu nombreuse; elle se compose au plus d'une cinquantaine d'habitants. Les missionnaires wesleyens avaient espéré y

rassembler tous les Griquois de l'ancienne Bouchap; mais le chef de ceux-ci, Bérend, est depuis deux ans dans le pays des Namaquois, errant dans le désert, uniquement occupé de la chasse ou du soin de ses troupeaux. Parmi les tribus nomades, les missionnaires doivent naturellement s'attendre à de semblables épreuves : les migrations continuelles de ces peuples opposent un obstacle presque insurmontable à leur évangélisation, et le serviteur de Christ appelé à exercer son ministère au milieu d'eux a besoin d'un esprit de foi, de courage et de persévérance. Témoin l'infatigable M. Schmelen qui, depuis une trentaine d'années qu'il travaille à la conversion d'une tribu namaquoise, n'est point encore parvenu à la fixer. Il la suit dans ses migrations, plantant sa tente dans le désert, et la repliant au signal du départ.

L'aspect de Bouchap est triste et désolé : nulle trace de culture, nul bruit, à peine une apparence de vie; quelques huttes de nattes au milieu des rochers, quelques figures noirâtres rodant autour de ces misérables habitations; un

peu plus loin, et dans un endroit retiré, une petite masure bâtie à l'européenne, dont le délabrement annonce qu'elle est depuis longtemps abandonnée de ses habitants. A l'exception d'une chambre où sont déposés quelques effets, toutes les autres sont vides et servent de retraite à l'hirondelle et à la chauve-souris. La vue de cette solitude et de cette désolation nous a serré le cœur; nous avons prié pour notre cher frère, le missionnaire wesleyen Edwards, qui a construit cette habitation, et nous nous sommes demandé si nous étions préparés à subir une semblable épreuve, le jour où il plairait au Seigneur de nous la dispenser.

Malgré l'isolement dans lequel vivent les habitants de Bouchap, ils ne sont ni sans religion ni sans moyens d'édification. Ils ont quelque connaissance des vérités du christianisme, et quelques-uns d'entre eux les ont reçues à salut. Ils ont longtemps vécu avec des missionnaires à l'ancienne Bouchap; ils recevaient avec empressement les moyens de grâce qui leur étaient dispensés, et réjouissaient leur pasteur par la sin-

cérité de leur foi et par la régularité de leur conduite. Ils sont aujourd'hui délaissés et comme perdus dans le désert, mais non pas complétement. Les frères de Platberg viennent de temps en temps annoncer l'Évangile à Bouchap qu'ils regardent comme une dépendance de leur station, et, Dieu soit béni, leurs exhortations sont goûtées. L'auditoire est peu nombreux, mais il est attentif et recueilli. C'est ce qui nous a surtout frappé dans une prédication que nous avons eu le bonheur d'y donner nous-même.

Avant de quitter Bouchap, nous offrirons à nos lecteurs une courte esquisse de la tribu des Griquois, qui ne diffère qu'en quelques points de celle des Bastaards. Elle était autrefois connue sous cette dernière dénomination; mais M. Campbell fit prévaloir le nom de Griquois, et leur ville principale, auparavant Klarwater, fut appelée Griquatown. Les Griquois sont une race mixte, ayant à peu près le même caractère et les mêmes mœurs que les Bastaards, parlant la même langue et s'alliant avec eux. Les caractères de la race hottentote sont plus sensibles

chez les premiers; ceux de la race hollandaise prédominent chez les seconds.

Pour la part qu'ils ont reçue de sang africain, les Bastaards proviennent seulement des aborigènes de la colonie du Cap; les Griquois proviennent en partie de cette souche, et en partie aussi des tribus hottentotes namaquoises et korannases. Le Griquois est moins métis que le Bastaard; il a les traits plus prononcés, l'air plus mâle, les cheveux plus crépus, la couleur plus foncée. Malgré ces différences physiques, le caractère moral est, à quelques nuances près, le même chez les deux tribus. Comme les Bastaards, les Griquois sont indolents, apathiques, et contents de peu. Avec un cheval et un fusil ils sont riches; très riches, s'ils possèdent en outre un wagon et une charrue. Malgré leur paresse naturelle, ils ont cependant fait quelques progrès, grâce aux soins de leurs guides spirituels. Il y a trente ans, le révérend Anderson, auquel ils doivent leurs progrès, les trouva pauvres, païens, et entièrement sauvages. Ils erraient avec quelques troupeaux sur les rives

du Gariep, ne connaissant des Européens que le nom ou les vices. Le charitable missionnaire s'offrit à eux ; il les suivit avec sa famille dans toutes les phases de leur vie nomade ; il entreprit de les convertir et de les civiliser. Après cinq années de dévouement et de fatigue, il parvint à les fixer. La plupart renoncèrent à leurs superstitions et à leur vie errante. Ils habitent aujourd'hui Griquatown et Campbelsdorp ; ils ont échangé leurs misérables huttes pour des maisons plus saines et plus commodes, et leurs manteaux de peau de mouton pour des vêtements européens. Ils assistent assidument au culte religieux, et commencent à goûter les avantages d'une demi-civilisation opérée par le christianisme.

Leur goût et leur aptitude pour la musique vocale ne sont pas un des traits les moins intéressants de leur caractère. Leur voix peu grave, mais assez flexible, s'élève sans peine aux plus hautes intonations. Celle des femmes est particulièrement douce et harmonieuse. Le soir, après que le bétail est rentré au village, ils se

réunissent en groupes devant leurs habitations, et exécutent à la clarté des étoiles les plus beaux airs de l'Angleterre religieuse. Ceux de *New-Sabbath*, *Gloucester*, *Milburn*, *Auburn*, *Mile'slane*, *Calcutta*, *Smyrna*, *God save the king*, leur sont familiers. Ignorant heureusement toute chanson profane, ils ne connaissent de la musique que son influence morale et religieuse; ils ne chantent que les louanges de Dieu, telles qu'elles leur ont été laissées, en vers hollandais simples et naïfs, par le pieux docteur Van-der-Kemp.

Les Griquois sont aujourd'hui gouvernés par Waterboer, homme d'une fermeté et d'une intelligence remarquables. Il emploie toute son influence à faire régner la paix entre les Griquois et les Bastaards, ennemis les uns des autres et naturellement vindicatifs. Il a signé depuis peu de temps avec le gouvernement de la colonie un traité par lequel il s'engage à faire tous ses efforts pour concilier aux autorités anglaises l'amitié et l'estime des indigènes.

Nous compléterons ces renseignements impar-

faits sur les Griquois et sur les Bastaards par une lettre que nous a écrite un missionnaire qui a longtemps résidé au milieu d'eux.

« L'origine des Griquois, » dit-il, « est très « récente : elle date à peine d'une quarantaine « d'années. Un esclave nommé Adam Kok, bi- « saïeul d'Abraham Kok, chef actuel de Philip- « polis, amassa à force de travail et d'industrie « une somme suffisante pour acheter sa liberté, « et plus tard il se procura une ferme parmi « les colons du Cap. Beaucoup de Hottentots et « d'hommes de couleur s'attachèrent à lui. Il « vendit son petit domaine et émigra dans le « pays des Namaquois, où ses sujets se recru- « tèrent d'un nombre considérable d'indigènes. « De là, le missionnaire Anderson conduisit « Adam Kok et sa troupe vers le nord, et de « concert avec le voyageur Campbell il donna « à cette nouvelle horde un petit code de lois « écrites. La peuplade fut déclarée indépen- « dante; elle reconnut pour souverains légi- « times Kok et ses descendants, et prit le nom « de Griquois.

« Mais, au bout de quelques années, un hom-
« me puissant et ambitieux appelé Waterboer
« s'attacha des partisans, et se fit reconnaître
« pour chef par une partie de la tribu. Kok,
« suivi de sa famille et de tous ceux qui lui res-
« tèrent fidèles, émigra vers le sud et alla s'éta-
« blir à Philippolis. Cette nouvelle colonie se
« recruta peu à peu d'émigrants de race mixte,
« venus du gouvernement du Cap, et ses habi-
« tants ont pris les noms de Bastaards, d'Over-
« lams, et de Binnelanders, dénominations
« qu'affectent aussi les Griquois proprement
« dits.

« Le mot Griquois paraît être une abrévia-
« tion de Chérigriquois, nom d'une horde éta-
« blie au sud des petits Namaquois. On croit
« qu'après la première émigration d'Adam Kok
« plusieurs Chérigriquois, dans le voisinage
« desquels il vivait, se joignirent à lui, et de
« là vient cette dénomination adoptée dans la
« suite.

« Le mot *quois* (Kuas) est la terminaison des

« noms de toutes les anciennes tribus hotten-
« totes, comme Hersaquois, Lusaquois, Duna-
« quois, ce qui me porte à croire qu'il signifie
« *peuple* ou *gens*, en langue namaquoise. »

CHAPITRE IV.

Marche du 16 mars. — Station d'Oumpoukani. — Visite à M. Jenkins. — Une face de la vie des missionnaires. — Etat spirituel des habitants d'Oumpoukani. — Le chef Hanto. — Notice sur la tribu hottentote-korannase. — Caractères physiques. — Etat moral. — Femmes korannases.

Une bonne partie de la journée du 16 mars fut employée à la recherche de nos bœufs, qui s'étaient éloignés du campement pendant la nuit pour aller à l'eau. Nous ne partîmes qu'à midi et demi, et nous cheminâmes jusqu'au soir sans faire aucune halte. De Platberg à Bouchap nous avions voyagé entre deux chaînes non interrompues de collines très rapprochées;

mais en quittant Bouchap, et à mesure que nous avancions vers le nord, les collines s'écartaient, le pays se découvrait insensiblement, les eaux et les bois devenaient plus rares, le terrain moins noir et plus sablonneux. Vers quatre heures et demie nous nous trouvâmes en vue du point où la chaîne des montagnes Blanches quitte la direction du nord-est pour courir est-est-nord-est; c'est à ce point qu'elle reçoit des Hollandais le nom de Blaaw-Bergen, ou Montagnes-Bleues. Après avoir traversé une plaine d'environ une lieue de longueur, où coule un ruisseau qui va se jeter dans le Calédon, nous arrivâmes sur le soir à Oumpoukani, où nous trouvâmes un asile sous le paisible toit de M. et Mme Jenkins, de la société wesleyenne.

Oumpoukani, ou, comme on l'appelle plus communément dans le pays, Ilotlolane, est une spacieuse colline en forme de langue, dont le sommet est à l'ouest et l'inclinaison à l'est. Sur le front de la colline s'élèvent deux bâtiments européens. A droite est un kraal de deux cent cinquante huttes de Korannas; à gauche est une

jolie fontaine qui peut traverser au besoin le jardin de la Mission. Dans le voisinage sont des collines détachées, habitées par de paisibles Béchuanas. Du côté de l'est l'horizon ne s'étend pas à moins d'une quarantaine de lieues, et est terminé par les nombreux pics des Montagnes-Bleues.

M. et Mme Jenkins, qui résidaient autrefois à l'ancienne Bouchap, ont fondé, il y a seulement trois ans, la station d'Oumpoukani, et dans le choix de l'emplacement, comme dans la construction des habitations de la Mission, ils ont fait preuve d'une prudence et d'une industrie qui devraient servir de modèles à tous les missionnaires du sud de l'Afrique. Ils se sont construit, à peu de frais, une demeure simple, commode, et qui n'est pas dépourvue d'une certaine élégance. Leur maison est en briques crues, et le bâtiment servant de chapelle et d'école est en roseaux, et revêtu au dedans et au dehors d'une couche de plâtre. Le jardin, quoique fort simple, est bien cultivé, soigneusement entretenu, et produit les principaux légumes du pays.

Dans un coin de ce petit enclos est situé le cabinet d'étude de M. Jenkins.

M. Jenkins réunit à un haut degré toutes les qualités essentielles à un missionnaire dans un pays où tout est encore à faire ; il sait en effet faire un peu de tout. Après avoir annoncé l'Évangile aux païens, tantôt à l'ombre d'un rocher, tantôt à la clarté des étoiles, tantôt au milieu d'une imposante solitude, tantôt au milieu du bruit et de la confusion d'un kraal hottentot, il ne dédaigne pas de descendre à des occupations plus vulgaires, mais que relève et qu'ennoblit le principe chrétien, mobile et guide de toutes ses actions. Tour-à-tour il maçonne, il charpente, il menuise ; il raccommode ses outils ou se façonne une chaussure ; il forge un soc de charrue ou aplatit sur l'enclume le hoyau d'un de ses paroissiens ; il préside à la construction d'un canal, ou d'un parc pour les bestiaux. Son obligeance est de toutes les heures et de tous les instants ; pourquoi faut-il que nous ajoutions qu'elle n'est que trop souvent payée d'ingratitude ?

Oumpoukani est habité par des Béchuanas et des Korannas; c'est principalement à ces derniers que M. Jenkins consacre ses soins. Ils ont depuis longues années entendu prêcher l'Évangile que plusieurs commencent à apprécier et à recevoir à salut. Douze d'entre eux sont membres de l'Église; l'interprète entre autres est un homme pieux et zélé. On demandait à un de ces Korannas convertis : « Comment va votre « âme? » Il répondit : « Je me trouve comme « un homme né dans un mauvais kraal et sous « un mauvais chef; j'ai abandonné mon ancien « maître pour en choisir un meilleur. Mais « celui-là me dit continuellement : Eh! ne « veux-tu pas retourner à nous? nous as-tu « quittés pour toujours? Tandis qu'une voix « contraire me dit intérieurement : Non, il vaut « mieux servir Christ. Ainsi ma pauvre âme « est combattue des deux côtés. »

Hanto, le chef de la tribu, paraissait aussi avoir une intelligence assez claire des vérités chrétiennes. « Qu'est-ce que la foi? lui demandâmes-nous. — Elle consiste à serrer profon-

« dément dans son cœur les promesses de Dieu. « — Où finit-elle ? — Dans le ciel. — Comment « cela? — Parcequ'on voit et possède le but « des promesses. — Aimez-vous le Seigneur Jé- « sus ?— Mon cœur le cherche et désire l'aimer. »

Celui qui parlait ainsi n'avait plus qu'un petit nombre de jours à passer sur la terre. Il a été, nous a-t-on dit, mortellement blessé par un lion. En mourant il exhorta fortement ses sujets à la piété, et ses dernières paroles furent : « Tout va bien. » Il n'avait pas plus de trente-trois ans. Il a laissé pour successeur un fils âgé d'environ dix-huit ans, nommé Kopi, remarquable par sa douceur et son intelligence.

Sous tous les rapports Hanto était le Koranna le plus intéressant que nous ayons connu. Il était d'une taille élevée et bien proportionnée; il avait de beaux sourcils noirs, les yeux vifs, la figure d'un bel ovale. Doué d'une intelligence facile et d'une mémoire sûre, il passait pour bien connaître l'histoire de sa tribu. C'est de lui que nous tenons en grande partie les renseignements suivants.

Page 48.



Lith. Paul Petit

LE HORANNA.

« Dans les environs du cap de Bonne-Espérance, vivait, il y a à peu près huit générations, un chef hottentot nommé Kora, qui a donné son nom à la tribu des Korannas. C'est avec lui que traitèrent les premiers Européens qui s'établirent sur les terres du Cap. Suivant une ancienne tradition, ils prièrent Kora de leur céder autant de terrain que l'on pourrait en entourer avec une peau de bœuf coupée en lanières. Cette demande parut si modérée à Kora qu'il y accéda volontiers. Bientôt les étrangers cherchèrent à empiéter sur les aborigènes, et la guerre s'alluma. Kora vivait encore : on ignore s'il fut tué dans cette guerre, mais on sait qu'il mourut jeune. Il laissa pour successeur un fils nommé Eikomo, qui eut aussi à défendre son territoire contre les empiétements journaliers des colons. Il ne put leur résister longtemps, et fut enfin refoulé jusque sur la rivière Braak. De là, s'avançant vers le nord, il arriva chez une nombreuse tribu de Hottentots appelés Baroas (les Hottentots Bushmen), errante sur les rives du Gariep. Il traita avec elle,

et s'établit dans la contrée, non loin de l'emplacement où est situé aujourd'hui Griquatown.

Les successeurs d'Eikomo, savoir, Kuebib, Kongap, Kuenonkeip, Makabuté et Kaup ont vécu et sont morts dans ce même pays. En comparant ces renseignements avec les annales de la colonie du Cap, on trouve quelques rapprochements intéressants. C'est en 1652, c'est-à-dire il y a à peu près huit générations, que Van-Riebeck fonda la colonie. En 1659, Van-Riebeck ayant distribué des terrains aux colons hollandais, les Hottentots commencèrent la guerre contre ceux-ci. En 1669, la paix fut conclue avec les aborigènes, et il fut permis aux Hollandais d'occuper un espace de terrain s'étendant jusqu'à trois milles du rivage. En 1673, nouvelle guerre avec les Hottentots; mais revenons aux Korannas.

Les Korannas, supérieurs aux autres Hottentots par leur taille comparativement élevée et par leur force musculaire, leur sont tout-à-fait inférieurs par leur caractère moral. Vains et impudents à l'excès, ils ont plus d'audace que

de véritable bravoure. Presque toujours en guerre avec leurs voisins, ce n'est pas la guerre qu'ils aiment, mais le pillage dont elle est accompagnée. « Les Béchuanas, disent-ils, sont « les vaches, et nous les veaux ; ils engraissent « des troupeaux pour nous. » Depuis qu'ils ont émigré de l'ouest sur les bords du Gariep, aucune tribu voisine n'a joui d'un moment de repos. Munis d'armes à feu et montés sur de bons chevaux, ils ont successivement pillé toutes les peuplades environnantes. A l'exception de Hanto, dont nous avons déjà parlé, et peut-être d'un ou deux autres, leurs chefs inspirent à tous leurs voisins une terreur profonde ; on ne les désigne que sous le nom de *loups*. Nous citerons parmi les plus redoutés Piet-Witte-Voet, Sarles et Voortoow.

A l'amour du brigandage les Korannas joignent une excessive paresse ; tout le travail se fait chez eux par les femmes ou par des serviteurs béchuanas qui ne sont jamais payés. Tandis que les Béchuanas mènent eux-mêmes paître leurs troupeaux, construisent pour les

renfermer des parcs en pierres ou en palissades, cultivent leurs jardins, labourent leurs champs, les Korannas laissent paître leurs troupeaux tout seuls et en parfaite liberté, ne leur construisent point d'enclos, et ne plantent que du tabac. Voici la description que donne de leur genre de vie, un missionnaire qui a vécu longtemps au milieu d'eux. « Avant que le soleil ait com-
« mencé à poindre, le Koranna lève la tête de
« dessus son chevet, allume sa pipe, fume et se
« rendort. A neuf heures, il s'éveille pour fu-
« mer encore; il boit quelques tasses de lait
« nouvellement trait, et se recouche. A onze
« heures, après avoir fumé, il s'amuse tantôt
« à façonner avec son couteau une jatte de bois,
« tantôt à convertir un os en pipe. Deux heures
« arrivent; il prend un repas substantiel, fume
« pour la quatrième fois, et se laisse retomber
« sur son lit. Vers le soir, il se lève pour fumer,
« prendre du lait, et se recouche jusqu'au len-
« demain. »

Capricieux et insubordonnés, les Korannas souffrent leurs chefs plutôt qu'ils ne leur obéis-

sent ; chacun ne reconnaît pour loi que sa propre volonté. Ils sont irréconciables dans leurs inimitiés, et si quelqu'un d'entre eux tombe dans la disgrâce de sa tribu, il ne lui reste d'autre parti à prendre que de s'isoler complétement. Enclins à la vie nomade, passionnés pour la chasse, ils abandonnent facilement pour n'y plus revenir le lieu où le manque de gibier ne leur permet plus de se livrer à leur occupation favorite.

Les femmes korannases ne sont ni moins indolentes ni moins vaines que les hommes. Leur vanité, comme celle des Européens les plus civilisés, trouve son aliment principal dans les fréquents changements de la mode et dans le luxe de leurs grossiers colifichets. La mode voulait autrefois qu'elles disposassent leurs cheveux par cercles et en forme de cône ; la mode veut aujourd'hui qu'elles les coupent en rond tout autour de la tête. Leur corps est chargé de verroteries ; elles en portent au cou, aux bras, autour des reins, au bas des jambes. Leur habillement consiste en un tablier de pe-

tites cordes qui leur descend jusqu'aux pieds, et en un kros de peaux de brebis ou de quelque autre animal cousues ensemble. Elles se frottent le corps de graisse de queue de mouton mêlée à une craie rougeâtre. Consumant à fumer une grande partie de leurs journées, laissant leurs enfants couverts de vermine, et leurs maisons en proie à la plus dégoûtante malpropreté, elles réservent, comme les hommes, toute leur activité et toute leur énergie pour le *soukeis* ou la *danse du pot*. Lorsque la lune est dans son *premier quartier,* tout le kraal s'assemble sur une plate-forme favorite; là, au son du tang-tang, on danse toute la nuit, et quelquefois pendant huit nuits consécutives. Dans ces divertissements les Korannas ne connaissent plus de frein à leurs passions; ils s'abandonnent sans retenue à des excès qu'il serait honteux de rapporter.

De tout ce que nous venons de dire on peut conclure que les Korannas forment une des tribus africaines les plus dépravées. On en trouve, à la vérité, dans les stations missionnaires,

quelques-uns auxquels l'Évangile a fait sentir son influence, mais ils sont en bien petit nombre, et il est toujours vrai de dire que de toutes les peuplades hottentotes la tribu korannase, quoique ayant fait quelques pas vers la civilisation, est celle qui met à la plus rude épreuve le serviteur de Christ qui exerce son ministère au milieu d'elle.

CHAPITRE V.

Départ d'Oumpoukani. — Aspect du pays. — Oumparame. — Arrivée à Mérabing. — M. Allison. — Dimanche passé à Mérabing. — Tribu des Béchuanas-Mantætis. — Leur chef Sekoniéla. — La reine-mère Mantætis. — Origine et situation politique des Mantætis. — Mérabing. — Villes principales des Mantætis. — Les Matébélés. — Les Marimos. — Etat de l'agriculture. — Productions. — Caractères des Bassoutos et des Mantætis. — Lois pénales. — Mariages. — Religion. — Culte des Barimos. — Histoire des missions chez les Mantætis.

Le 18 mars, nous quittâmes la paisible demeure du révérend missionnaire Jenkins pour nous acheminer vers la capitale des Mantætis située à une douzaine de lieues au nord-est d'Oumpoukani. A mesure que l'on avance vers le nord, le pays se découvre et prend plus visiblement la forme d'un plateau, sans que l'aspect en devienne moins monotone. Ce sont tou-

jours de vastes collines coupées de quelques montagnes à la face terne et ridée, où le voyageur cherche en vain quelques objets pour charmer ses regards et le distraire de son ennui. Après une marche que rendaient extrêmement pénible la difficulté des chemins et une chaleur de quarante degrés, nous arrivâmes à deux heures au bord d'un petit ruisseau qui se jette dans le Calédon. Nos guides dételèrent, nous firent à la hâte quelques tasses de thé, et nous nous couchâmes sous nos wagons pour goûter sous cet ombrage imparfait quelques heures de repos. Sur le soir, nous fîmes atteler de nouveau, et, comme nous tenions fortement à arriver à Mérabing pour y passer la journée du dimanche, nous pressâmes à coups de fouet le pas languissant de nos bœufs. Après avoir traversé une interminable colline et un dangereux défilé où nous croyions à chaque instant voir nos voitures en pièces, nous arrivâmes à Oumparane ('mparane), lieu fertile, heureusement situé, et dont les environs sont habités par des Caffres et des Mantætis. « Étrangers, » nous

crièrent quelques-uns d'entre eux du haut de la montagne, « épargnez nos blés; il se fait tard; « où allez-vous à travers ces ténèbres qui cou- « vrent les champs? Trouverez-vous le chemin « qui mène à la demeure du blanc? — Peut- « être que non, répondîmes-nous; mais que « l'un de vous vienne nous y conduire. — Que « me donnera-t-on? — Du tabac. » Le jeune Caffre descendit aussitôt de la montagne, mais il ne nous conduisit que jusqu'au bout de son champ de blé pour lequel il paraissait beaucoup plus inquiet que pour nous. Privés de notre guide, nous continuâmes notre marche sous la conduite de notre frère Arbousset, qui monta à cheval et nous précéda en éclaireur.

Après avoir cheminé pendant assez longtemps dans l'obscurité, et non sans éprouver quelque sentiment d'inquiétude, nous aperçûmes dans l'éloignement une faible lumière dont la vue nous fit oublier en un instant toutes les fatigues de la journée. Cette lumière entrevue à travers les fentes des volets nous indiquait que nous approchions de la demeure de M. Allison, mis-

sionnaire wesleyen. M. Arbousset, arrivé le premier, frappa doucement à la porte. M. Allison était en ce moment occupé à faire une lecture édifiante à sa femme, tandis que celle-ci enseignait la couture à quelques jeunes filles. Ils saluèrent M. Arbousset avec quelque trouble, surpris qu'ils avaient été d'entendre frapper à leur porte, à la manière européenne, événement assez peu commun dans leur vie domestique. Nous arrivâmes bientôt avec nos wagons, et, après avoir reçu l'accueil le plus cordial, après une longue et douce soirée embellie par le charme d'un entretien fraternel, et terminée par la prière, nous nous retirâmes pour prendre du repos.

Le lendemain, qui était un dimanche, notre frère Arbousset prêcha sur la destruction de Sodome et de Gomorrhe, et le soir notre frère Daumas paraphrasa ces admirables paroles de saint Jean : « Dieu est amour. » Comme on était au temps de la moisson, et que les femmes avec leurs enfants étaient occupées à récolter le blé, tandis que les hommes célébraient une fête na-

tionale, notre auditoire fut peu nombreux; mais nous n'eûmes qu'à nous féliciter de son attention et de son recueillement. Nous avions parmi nos auditeu rs le principal chef de la tribu. Elevé par sa naissance au-dessus du reste des Mantætis, il est sous le rapport de l'intelligence tout-à-fait à leur niveau, sinon au-dessous. Il nous dit, au sortir de l'église, comme s'il se fût adressé à l'un de ses Barokas ou *faiseurs de pluie*: « Que les vérités entendues aujourd'hui sont « belles! ces paroles viennent sans doute de « Dieu : ne pourriez-vous pas aussi obtenir de « lui cinq jours de pluie? »

Sekoniéla, c'est le nom de ce chef, est le fils du feu roi Mokotcho : il se distingue par sa taille avantageuse et par sa force musculaire ; il a le nez gros et aplati, l'œil terne, la voix sourde ; il paraît âgé d'une trentaine d'années. D'humeur sournoise et peu communicative, il inspire à ses sujets plus de crainte que d'amour. A le juger sur sa physionomie insignifiante et vulgaire, on serait tenté de ne le croire ni bon ni méchant; mais sous cette apparence de simplicité il cache

un penchant assez prononcé à la fourberie.

La reine Mantætis, sa mère, est douée d'une intelligence remarquable et d'une physionomie douce et agréable. Quoique les femmes de cette tribu, soumises dès leur tendre jeunesse aux plus rudes travaux de la campagne et du ménage, se flétrissent et se déforment avant l'âge de vingt ans, Mantætis a conservé toute la délicatesse de ses traits et toute la pureté de ses formes. Son ajustement consiste en un épais tablier de petites cordes tressées par elle, et en un manteau fait d'une large peau de bœuf assouplie et préparée par ses enfants. Elle a pour ornements des anneaux de cuivre aux deux bras, et autour du cou un collier de même métal. Suivant la mode du pays, elle est toujours nu-tête.

Elle jouit parmi les Béchuanas d'une grande considération. Veuve depuis quinze ans, elle a exercé la régence pendant la minorité de son fils, avec lequel elle partage aujourd'hui l'autorité. C'est sous sa conduite que ses sujets ont émigré du nord-est dans le pays qu'ils habitent maintenant, et qu'ils ont quelquefois entrepris

des siéges difficiles. Ils s'appelaient autrefois Batlokuas; par estime pour elle, ils ont pris le nom de Mantætis.

Les Mantætis, au nombre d'environ quatorze mille, sont répandus sur une surface de pays d'une douzaine de lieues carrées. Comme les Bassoutos, dont ils parlent la langue, et dont ils ne diffèrent que sous bien peu de rapports, ils habitent principalement les montagnes, où ils sont plus en sûreté.

Sans entrer, relativement à l'histoire des Mantætis, dans des détails qui trouveront leur place plus loin, nous nous bornerons à rappeler que sortis, selon toute apparence, il y a une quarantaine d'années, des environs de la baie de Lagoa, ils étaient alors nombreux et puissants. Après avoir résidé quelque temps sur le territoire de la tribu matébélé, ils furent refoulés par deux ennemis formidables vers les contrées de l'ouest, où ils commirent d'affreux ravages. Après avoir infligé aux diverses hordes béchuanases tous les maux, suites inévitables d'une invasion, ils sont depuis seulement une douzaine

d'années libres possesseurs du pays qu'ils occupent maintenant. Décimés par les guerres multipliées qu'ils ont eu à soutenir ou à entreprendre, ils vivent dans de perpétuelles alarmes et se tiennent toujours sur la défensive. Ils redoutent les attaques de Dingaan et de Moshesh et celles des chefs voisins, tandis que leur esprit de conquête et leur amour du pillage les rendent pour les tribus plus faibles des objets de haine et de terreur.

Leur capitale Mérabing occupe le sommet d'une montagne longue d'une demi-lieue et proportionnellement étroite. Cette montagne est un plateau d'environ cent trente pieds du sommet à la base, plus relevé vers ses deux extrémités, et dont les flancs sont presque taillés à pic. On y arrive par deux ouvertures pratiquées dans le flanc occidental, que les indigènes ont justement appelées *Likorobetloa* ou *Portes taillées*. Ce sont deux étroits passages artificiels hérissés de chaque côté d'une forte muraille en pierres, à forme de rempart. Au moyen de cette simple défense ajoutée à l'œuvre de la

nature, les habitants de Mérabing ont soutenu avec succès plusieurs siéges opiniâtres.

En temps de paix cette ville compte de treize à quatorze cents habitants, mais en temps de guerre elle sert de refuge à une population beaucoup plus nombreuse, accourue des kraals voisins. Les habitations, au lieu d'être ramassées, sont disséminées par groupes de vingt, trente ou quarante huttes, trahissant ainsi le peu de sociabilité et de confiance mutuelle d'hommes que l'intérêt seul de leur conservation a forcés de se réunir en un même lieu.

La tribu des Mantætis étant resserrée dans un espace peu considérable, leurs villes sont assez rapprochées les unes des autres. A trois milles au sud de Mérabing se trouve Oumparane, que Sékoniéla regarde comme la seconde capitale de son petit royaume. Makossane, située à huit lieues à l'est d'Oumparane, est gouvernée par *Mota*, frère puîné de Sékoniéla. Vers le nord, où la population est plus ramassée, on trouve Rabouchabane, ville de Mosheu, frère de la reine; Maoutsi, à neuf ou dix milles de Méra-

bing, autour de laquelle sont groupés plusieurs petits villages, et qu'on peut regarder comme le centre de la tribu. Cette ville a pour chef Enghatla, le plus brave de toute la nation. Après avoir longtemps résisté aux attaques des Matébélés, ses ennemis acharnés, il a fini par succomber. Quoiqu'il soit aujourd'hui fort affaibli, son nom n'en est pas moins populaire parmi les Mantætis, qui parlent sans cesse avec admiration de sa prudence, de son courage et des avantages physiques de sa personne. Il a donné une de ses filles en mariage à Sékoniéla, dont il se regarde comme le tributaire, mais non comme le sujet, et dont au demeurant il fait assez peu de cas. Pour compléter l'énumération des villes des Mantætis, nous ajouterons celles de Moribing, Ramorisa et Matining. Cette dernière, située à douze lieues de la capitale, marque la limite septentrionale de la tribu.

La domination de Sékoniéla s'étend aussi sur deux ou trois milliers de réfugiés caffres ou matébélés, qui, pour la plupart, habitent sur la montagne de Mékéling, vis-à-vis d'Oumparane.

Leurs chefs principaux sont Moseti et Maitlo-a-Magolu, dont le nom signifie *grands yeux*.

Les Marimos, Béchuanas autrefois cannibales, quoique appartenant à des tribus plus anciennement établies dans le pays que celle des Mantætis, ne sont pas moins considérés comme faisant partie de celle-ci. Lipétoung, un de leurs villages, est peu éloigné de Mérabing. Le chef qui y réside a été surnommé Mokuénaniana, c'est-à-dire le *petit crocodile*. Les Bassoutos assurent qu'il a mangé le grand-père de leur présent roi; d'autres attribuent cet acte à un certain Racotsuane.

Il importe à la science géographique, et surtout à la cause de la religion, de bien déterminer l'état des contrées païennes à l'époque où l'Évangile y est introduit; car, dans tous les pays où il a été proclamé, l'Évangile a toujours changé la face des lieux et des peuples qu'il y a trouvés établis. Nos descriptions, vraies aujourd'hui, ne le seront plus dans une quarantaine d'années. En effet, si quelques-uns de ces peuples sont encore réduits à se manger les uns les

autres pour éviter de mourir de faim, ce n'est ni l'excès de la population, ni la stérilité du pays qui amènent la famine et les atrocités qui pour eux en sont la suite. Il y a à peine seize ou dix-sept mille individus sur une surface de terrain qui pourrait en nourrir plus de cent cinquante mille. Ce sont leurs guerres continuelles, leur amour du brigandage, qui, en leur faisant négliger la culture de leurs terres, ou en portant la dévastation dans les champs ensemencés et dans les moissons toutes prêtes, les affament et les poussent à l'horrible expédient de dévorer leurs semblables. Que par l'introduction et le développement du christianisme cette cause vienne à cesser, ses effets cesseront avec elle. Ces peuples reviendront à des mœurs plus douces, et le cannibalisme disparaîtra.

Les Mantætis sont moins indolents et moins inactifs que la plupart des peuples leurs voisins. Subissant l'influence d'un climat sain, exempt de chaleurs longues et excessives, et où le froid se fait quelquefois sentir rigoureusement; aiguillonnés par la nécessité de se pré-



Lith. Paul Petit

LE MOSSOUTO.

server de la famine, et constamment tenus en éveil par la crainte des attaques de leurs ennemis, ils ont acquis une sorte de supériorité sur les peuplades qui les entourent, et, placés dans les mêmes circonstances que les Bassoutos, ils sont arrivés au même degré de développement, du moins en ce qui concerne les progrès de l'agriculture. Les Mantætis et les Bassoutos sont meilleurs agriculteurs qu'ils ne l'étaient autrefois, et meilleurs aussi que les Barolongs, les Batlapis, et que la plupart des tribus béchuanases.

Dès le mois d'août, ou, pour parler le langage du pays, deux lunes après la récolte, les hommes et les femmes prennent sur l'épaule leur *moguma*. C'est une houe de fabrique indigène, dont le fer ovale et légèrement émoulu a environ sept pouces de large sur dix de long. Il se termine par une queue unie ou à pans, qui, après avoir été rougie au feu, s'enfonce dans le *tlogo*, grosse tête laissée à l'extrémité du manche.

Dès le matin, aussitôt qu'ils ont trait leurs

vaches, les naturels sortent du kraal ordinairement en chantant, et vont labourer jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi. Les femmes, qui souvent bèchent en cadence, font autant de travail que les hommes, si ce n'est plus; mais les uns et les autres le font mal. Ils s'inquiètent peu de donner à leur champ une forme régulière. Ils labourent par morceaux, tantôt ici, tantôt là, dans le désordre le plus complet. Malgré l'imperfection de leur travail, la terre est remuée. Elle produit en abondance du millet et du maïs, dont les tiges atteignent quelquefois une hauteur de sept à huit pieds; elle donne aussi le roseau sucré, les citrouilles, les haricots, une ou deux espèces de melons indigènes, et même des pommes de terre importées par les missionnaires. Quelques-uns des natifs commencent à semer du froment.

Le millet est la nourriture principale des Caffres et des Béchuanas et de presque toutes les tribus africaines. Dans ces contrées on l'appelle communément *blé caffre*, mais son véritable nom est celui de *millet d'Inde* ou *d'A-*

frique. La culture de cette plante requiert beaucoup de soins, et tient les naturels occupés pendant les trois quarts de l'année. Ce n'est pas qu'il ne croisse fort bien, et même sans être arrosé, dans les cantons un peu favorisés ; mais il faut, entre le moment des semailles et celui de la récolte, lui donner une ou deux façons, le sarcler, l'éclaircir, l'ébourgeonner, le défendre pendant six mois contre le bétail ou contre les nombreuses volées d'oiseaux, et, lorsqu'il est encore petit, contre les sauterelles, qui ne l'attaquent plus lorsqu'il est parvenu à une certaine hauteur. Les Béchuanas connaissent deux espèces de ce millet : ils nomment la première *mabele-a-masheu*, blé blanc, et la seconde, *mabele-a-mafuberu*, blé marron. Celle-ci est moins estimée que l'autre, dont elle atteint à peine la moitié de la hauteur. Leurs qualités sont les mêmes : les deux grains donnent une farine nutritive et rafraîchissante ; cette farine, qui ne contient pas de gluten, se coagule difficilement ; on remédie à cet inconvénient en mêlant à la pâte une certaine quantité de lait. A

défaut de lait, les femmes des naturels y suppléent par de petites tranches de citrouille fraîche.

De même que les Béchuanas, les Mantætis mangent leurs grains cuits à l'eau et au lait, ou sous la forme d'un pain grossier qu'ils nomment *bogobé*.

Quant au caractère moral des Mantætis et des Bassoutos, on pourrait leur appliquer ce qu'un voyageur a dit des Jolofs : « Ils sont généreux, mais entre eux. » Ils sont prompts à obliger celui qui, plus tard, peut leur rendre la pareille; ils entreprennent avec empressement et bonne humeur les corvées communes, telles que de mener paître le bétail tour à tour, de construire un parc en pierres pour les troupeaux, ou d'assouplir une peau de bœuf ou d'antilope destinée à servir de manteau. Mais ces bonnes qualités déjà fort équivoques sont plus que suffisamment obscurcies par leurs nombreux défauts, l'adultère, le vol, le mensonge. Ces penchants, que l'on pourrait appeler nationaux, tant ils sont communs, trouvent dans les lois

existantes un frein tout-à-fait impuissant à en prévenir ou à en réprimer les excès. La loi punit de mort le régicide, mais l'homicide simple ne donne lieu le plus souvent qu'à une compensation payée à la famille de la victime, et dont la justice locale retient un dixième. C'est une dérogation et un adoucissement à la loi du talion, aussi ancienne que le monde. L'enlèvement de la femme ou de la fille d'un homme revêtu de quelque autorité entraîne la peine capitale; mais dans les conditions plus humbles le ravisseur en est quitte pour donner une réparation à l'offensé; si c'est un mari, il lui donne une ou deux bêtes à cornes; si c'est un père, il lui compte une dot et épouse sa fille. Pour le larcin, on exige une restitution ou une compensation suffisante; si le vol est peu important, ou si l'abondance règne chez celui qui l'a souffert, l'affaire passe inaperçue, ou le voleur est jugé par les moqueries dont il devient l'objet.

Malgré cette apparente facilité, les Béchuanas sont aussi inflexibles que les autres peuples

dans le maintien de leurs droits; la prudence seule peut les leur faire abandonner. Quoique la loi du talion soit souvent négligée dans la pratique, elle n'en est pas moins considérée comme étant le droit commun, la coutume régnante chez les Béchuanas, les Bassoutos et les Mantætis, aussi bien que chez la plupart des peuples africains. On y déroge fréquemment, mais le droit subsiste toujours, et on est toujours libre de l'invoquer. Dans ma station, un Mossouto, dont le fils avait été blessé à la tête d'un coup de bâton, vint me prier de lui livrer l'offenseur. « Avec le même bâton, me disait-il, « à l'endroit même où mon fils a été battu, je « porterai le même coup sur la tête du cou-« pable. »

Les procès sont instruits et jugés publiquement à la porte du chef du kraal où le délit a été commis, ou à celle du chef de la tribu, selon que l'un ou l'autre est choisi pour arbitre. Les deux parties parlent tour à tour et défendent leur cause avec pleine liberté.

Chez ces hordes, comme chez tous les noirs,

les mariages sont de vrais marchés, où les femmes s'achètent. Deux ou trois vaches avec leurs veaux, et quelques brebis ou quelques chèvres, voilà, si l'amant est pauvre, la dot qu'il doit strictement compter au père ou aux plus proches parents de sa fiancée. S'il est riche, il donne depuis dix jusqu'à trente et même quarante têtes de bétail. Je connais un chef mossouto qui a tout récemment donné cent bœufs, et à qui cette magnificence princière a valu dans sa tribu le surnom de l'Enfant prodigue. Un homme est libre d'avoir autant de femmes qu'il en peut acheter et entretenir. Quant à celui qui est pauvre, il faut qu'il vive dans le célibat, à moins qu'il ne veuille devenir le serf de quelque chef puissant qui lui abandonne une de ses concubines.

Cette coutume d'acheter les femmes a prévalu chez presque tous les peuples de l'antiquité. Jacob servit sept ans pour obtenir Rachel ; le prophète Osée acheta sa femme pour quinze pièces d'argent et un homer et demi d'orge. Chez les Babyloniens, au dire d'Hérodote, les

vierges nubiles étaient vendues à l'enchère par un crieur public. Les Grecs, les Indiens, les Germains se faisaient compter une dot pour leurs filles; les Romains, parmi leurs diverses sortes de mariages, avaient le mariage par co-emption. Encore aujourd'hui les Tartares, les Turcs et les nègres de la Sénégambie achètent leurs épouses. Chez les Béchuanas la fille est considérée comme la propriété du père, et, s'il la vend, c'est pour procurer un établissement à ses enfants mâles, ou pour pourvoir aux besoins futurs de sa vieillesse, s'il se trouvait délaissé par sa famille. Comme Laban et comme les Indous, le père ne marie pas sa seconde fille avant l'aînée. Si celle-ci meurt sans laisser d'enfants, le mari a le droit de demander sa sœur ou de reprendre la dot. S'il meurt le premier, son frère lui succède. Il fait à son beau-père un petit présent, et tue un bœuf avec le fiel duquel lui et sa fiancée s'aspergent en signe de purification; mais il n'y a point, à proprement parler, de célébration de mariage. Un homme n'est pas forcé de prendre en ma-

riage la veuve de son frère; celle-ci, dans ce cas, reste tout-à-fait libre ou de retourner chez son père ou de prendre un autre mari.

L'éducation des Béchuanas est nulle ou tout-à-fait mauvaise. Ils pratiquent la circoncision sur les deux sexes à l'âge de douze ou treize ans, mais ils n'attachent à cette cérémonie aucune idée religieuse. Ils ont à peine conservé l'idée d'un Être suprême. Les plus éclairés reconnaissent à la vérité un *Morena* dans le ciel, qu'ils appellent le *puissant maître des choses*, mais la multitude le nie, et ce nom même de Morena est celui qu'ils donnent au moindre de leurs chefs. Tous les noirs que nous avons connus sont athées; il ne serait pas cependant impossible de trouver parmi eux quelques déistes. Cela ne les empêche pas d'être superstitieux à l'excès et de rendre une espèce de culte à leurs aïeux, qu'ils appellent *barimos*, ou, au singulier, *morimo*.

Avant d'abandonner les Mantætis, jetons un coup d'œil rapide sur l'histoire des missions chez ces peuples.

C'est vers la fin de 1833 que Sékoniéla fit la connaissance des ouvriers envoyés chez les Bassoutos par la société des Missions évangéliques de Paris. Il les pria de l'instruire dans la foi chrétienne et de venir s'établir dans la capitale de son petit royaume. « Un de ses sujets, « disait-on, avait eu depuis quelques lunes « des songes nouveaux. Il avait vu arriver dans « le pays des étrangers qui y apportaient la « paix, un accroissement considérable dans les « troupeaux, et de belles et bonnes paroles. » Ce songe, qui avait produit quelque agitation dans les esprits, n'était pas encore oublié lorsque, huit mois plus tard, le 1er août 1834, les Mantætis virent arriver à Mérabing M. Allison, missionnaire de la Société wesleyenne. Il se déclara prêt à les évangéliser, et s'établit au milieu d'eux. Les naturels l'accueillirent avec empressement; ils ne pouvaient se lasser de voir et d'entendre un *blanc*, un *Morouti*, envoyé par Morena, qui venait leur parler de Dieu et le leur dépeindre sous des couleurs jusque-là nouvelles pour eux. Ils l'accablaient

de questions sur les *litaba* (nouvelles) qu'il leur apportait. Mais les enseignements du missionnaire étaient trop étrangers à leurs idées reçues pour qu'ils pussent les comprendre, et les doctrines de la corruption originelle, de la nécessité d'un Sauveur, étaient trop humiliantes pour leur orgueil pour qu'ils pussent les accepter. Elles bouleversaient toutes leurs notions sur l'origine du mal; car, d'après leurs idées, si l'homme souffre, s'il est sujet à la mort, ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais bien au pouvoir des sorciers ou aux maléfices des Barimos. Aussi les vieillards mantætis, une fois que leur première curiosité eut été satisfaite, se montrèrent-ils fort indifférents et fort peu accessibles aux efforts de M. Allison. « Pourquoi, « demandait la reine, si ce que l'on prêche est « vrai, le Seigneur ne l'a-t-il pas fait révéler « plus tôt à la nation ? Comment se peut-il que « nos ancêtres soient morts entièrement igno- « rants de toutes ces choses? Et pourquoi n'en « ai-je moi-même entendu parler que sur mon « déclin, lorsque le goût de ce qui est nouveau

« m'a déjà quittée? » Sékoniéla n'a pas cessé de suivre les instructions que reçoit encore une bonne partie de son peuple, mais il affecte de n'y rien comprendre. Son fils, au contraire, à peine âgé de douze ans, reçoit avec docilité et avec fruit les enseignements de M. Allison. « Je vous « assure, nous écrivait celui-ci, que cela fait du « bien à mon âme de voir les bonnes disposi- « tions de Sélo; vous aimeriez l'entendre prier « pour les missionnaires. Il est réellement con- « verti à Dieu, et paraît prendre un grand plai- « sir à adresser les pécheurs à Christ. Cet en- « fant a vécu pendant un temps dans notre « maison, et j'ai vu plus d'une fois des larmes « sillonner ses joues lorsque nous lui parlions « de son âme. »

Ce jeune homme n'est pas le seul qui paraisse avoir reçu des impressions sérieuses; il en est plusieurs parmi les naturels qui répondent aux soins de leurs missionnaires, et dont le zèle console celui-ci de l'insouciance et de l'endurcissement d'un trop grand nombre de leurs compatriotes. On peut cependant espérer

que cet état de torpeur spirituelle ne sera pas de longue durée ; car quiconque connaît la charité et le dévouement de M. Allison ne peut s'empêcher de penser qu'il finira par en recueillir des fruits. Les jeunes gens surtout sont pour lui un sujet d'espérance, comme ils sont l'objet de ses soins. M. et Mme Allison consacrent une grande partie de leur temps et de leurs ressources à tenir des écoles élémentaires, à soigner quelques enfants qu'ils ont recueillis sous leur toit, où ils les nourrissent, les habillent et les élèvent à leurs propres frais. La simplicité de leurs mœurs, leur activité, leur dévouement parlent au cœur des sauvages plus éloquemment que ne pourraient le faire leurs discours. Les peuples païens en effet ne peuvent guère apprécier le christianisme que par la conduite de ceux qui le leur enseignent, et nous pouvons affirmer que la conduite de M. Allison renferme pour les sauvages d'utiles et puissants enseignements.

CHAPITRE VI.

Voyage d'exploration dans les montagnes Bleues.—Kuéning.—La roche de Kuéning.—Le repos de la grotte.—Aspect des montagnes Bleues.—Chasse de l'élan.—Histoire naturelle de l'élan.—Chant sauvage sur l'élan.—La ville de Macossane.—Le chef Mota.—Prédication à Macossane.—Trajet de Macossane à Bouta-Boute.—Intlouana-Chouana.—Séparation des voyageurs.—Départ pour les montagnes Bleues.

Durant notre séjour à Mérabing nous conçûmes le projet d'aller visiter les montagnes Bleues, que les pieds d'aucun Européen n'avaient encore foulées. Leurs hautes vallées, peuplées de nombreuses hordes béchuanases, auxquelles l'Évangile était inconnu, offraient un beau champ d'exploration à des voyageurs chrétiens. Il était important pour nous de nous

assurer jusqu'à quel point elles étaient préparées à recevoir la parole de vie, et quelles chances de réussite elles offraient aux travaux des missionnaires. M. Allison nous confirma dans notre résolution, et se décida à nous accompagner pendant les premiers jours de notre voyage. Sa femme nous aida dans nos préparatifs, et le 20 mars nous prîmes congé d'elle, après avoir invoqué sur nous la protection du Seigneur.

Nos guides hottentots, pour lesquels un voyage est une fête, pouvaient à peine contenir leur joie et s'empêcher de la laisser éclater par des acclamations bruyantes et quelque peu fanfaronnes. C'était chose curieuse que de voir l'empressement un peu désordonné avec lequel ils sellaient nos chevaux, rassemblaient leurs chiens et préparaient leurs fusils. Monaïle seul, le plus sûr et le plus expérimenté de nos guides, ne partageait ni leur joie ni leur enivrement; il connaissait mieux que les autres les dangers que nous avions à courir. « Les Maloutis, nous « disait-il, sont infestés d'hyènes, de lions, de

« tigres, et même d'anthropophages; le chemin « n'est pas frayé; je pourrais me perdre, et nous « courrions tous risque de mourir de faim. »

— « Marche, poltron, lui répondaient ses « compagnons; ce fusil peut tout tuer, ces che- « vaux peuvent tout franchir. »

Notre marche se dirigea d'abord vers le sud de Mérabing. Nous chevauchâmes pendant six heures à travers des collines élevées, sur de hauts plateaux, entre les crevasses et les fondrières que présente toujours le terrain aux approches des montagnes, et nous arrivâmes avant le coucher du soleil au pied de la chaîne, où se fit notre premier campement. Kuéning, c'est le nom de ce lieu, était jadis habité par des tribus de Béchuanas-Bakuénas. On trouve aux alentours une foule de kraals abandonnés; partout la terre est jonchée d'ossements et de crânes humains, de fragments de vases de terre et autres débris semblables. « Voyez la belle « œuvre des Matébélés, nous dit Monaïle : ils « tuent les Béchuanas comme nous tuons les « chiens. Heureusement que, vous autres hom-

« mes de paix, vous êtes arrivés dans le pays;
« sans quoi nous étions tous morts; c'en était
« fait de la nation noire. »

Kuéning, par sa fertilité, par l'agrément et l'avantage de sa position, est éminemment propre à l'établissement d'une station missionnaire. Le climat est à la vérité très rigoureux en hiver; mais ce n'est là qu'un léger obstacle. Les indigènes reviendraient avec joie cultiver ces fertiles vallées d'où la guerre les a chassés pour un temps. Ils retourneraient avec empressement à des lieux auxquels ils ont donné des noms qui témoignent de l'abondance dans laquelle ils vivaient. C'est ainsi qu'ils ont nommé une de leurs rivières Atana (*où le bétail se multiplie*), et une autre Khomokuanou (*où aiment à paître les vaches*); ces deux petites rivières sont au nombre des sources qui alimentent le Calédon.

Le premier objet qui attira notre attention à Kuéning est une roche d'environ cent pieds de haut sur quatre cent cinquante de long; elle se compose d'un grès tendre, mais fin, dont la

couleur est d'un jaune terne ; il est disposé par couches régulières et horizontales. Le front de ce géant du désert ombrage un petit bosquet au travers duquel serpente la limpide Atana. A sa base est une excavation en forme de grotte qui nous servit de gîte, comme elle en sert habituellement aux voyageurs indigènes qui se rendent de Thaba-Bossiou chez Dingaan, et au roi des Bassoutos lui-même, lorsqu'il vient faire dans ces quartiers la chasse aux antilopes.

Nos guides hottentots n'eurent pas plus tôt aperçu cette grotte qu'ils firent joyeusement leurs petits préparatifs pour y passer la nuit. Avec quelques cailloux et quelques herbes sèches, ils se furent bientôt dressé un lit, sur lequel, après avoir fumé leur pipe, ils ne tardèrent pas à s'endormir d'un profond sommeil. Pour nous, ce fut tout autre chose ; habitués à une couche un peu moins primitive, nous ne dormîmes que bien peu et bien mal, malgré la lassitude qui nous accablait. Mon sommeil ne fut qu'un long cauchemar, pendant lequel mes

cris et mes propos entrecoupés troublèrent plus d'une fois le repos de M. Allison.

Le lendemain, après une nuit qui avait plutôt augmenté que diminué nos fatigues, il fallut de très bonne heure entreprendre de gravir les flancs âpres et escarpés de la chaîne au pied de laquelle nous avions campé. Ce n'était, à la voir, qu'un monde de montagnes superposées les unes aux autres dans une admirable confusion, et qui semblaient s'élever et s'éloigner de nous à mesure que nous en approchions. Nous croyions monter, et nous ne faisions que tourner un pic ou louvoyer péniblement autour d'un chaînon. Toujours de nouveaux groupes, de nouveaux précipices, de nouveaux défilés dont nous ne pouvions trouver l'issue. Que l'on joigne à cela la fatigue, le découragement et la faim, et l'on ne s'étonnera point que nous eussions déjà parlé de descendre, lorsqu'un incident survint, on ne peut plus à propos, pour faire diversion à la tristesse de nos pensées.

Nos chasseurs abattirent un jeune élan qu'ils avaient fatigué dans la matinée. Chacun s'em-


RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY



L'ANTILOPE BUBALE.

presse autour de cette proie et se repaît de sa vue. Nos Hottentots le dépècent avec une merveilleuse dextérité ; ils ramassent des broussailles, battent le briquet et allument le feu ; ils détachent de l'animal de larges tranches, les font griller rapidement et les dévorent de même. Nous suivons leur exemple et nous engloutissons comme eux ces chairs à demi crues et encore palpitantes. Après ce repas nous nous étendîmes sur l'herbe, où nous goûtâmes quelques heures de repos. Ce somme achevé, nos guides se remirent à dépecer l'élan, dont ils lièrent les différents quartiers sur nos montures ; ils traînèrent ensuite les restes de leur proie au bord d'une mare où ils les ensevelirent sous l'eau, dans la pensée de les conserver, soit pour eux-mêmes, soit pour quelque autre voyageur affamé.

L'élan de ce pays, connu sous le nom d'*Antilope bubale,* est commun dans toutes les contrées de l'Afrique méridionale, excepté dans la colonie du Cap, où déjà en 1806 Barrow se plaignait que les fermiers hollandais en eussent

presque détruit la race par leurs chasses inconsidérées, c'est-à-dire trop fréquentes. Il est aussi de fait que ce mammifère fuit les hommes à mesure qu'ils se multiplient dans son voisinage. Nous l'avons vu nous-mêmes depuis quelques années disparaître devant la tribu des Bassoutos, et se réfugier dans les montagnes, pour lesquelles il a un penchant prononcé. Là il paît plus paisiblement que dans la plaine, quoiqu'il y soit exposé à devenir la proie des lions, des tigres, des hyènes et autres animaux féroces.

Les naturels du pays assurent qu'il mange des herbes amères et vénéneuses qui communiquent à ses entrailles une odeur nauséabonde et quelquefois mortelle; aussi refusent-ils de s'en nourrir. La chair de l'antilope bubale est bonne, et presque égale en qualité à celle du bœuf: elle a un faible goût de venaison. On préfère la chair du mâle à celle de la femelle, parce qu'elle est ordinairement plus grasse. Le cuir du mâle est aussi plus estimé pour sa force et son épaisseur : on en fait des lanières, des brides, des harnais, des sandales, des man-

teaux indigènes et des boucliers. Ses cornes effilées servent de pipes aux Béchuanas et aux Caffres.

La marche du bubale est une espèce de trot prompt et soutenu qu'il peut conserver une demi-journée lorqu'il est poursuivi par les chasseurs. Il ne prend le galop que lorsqu'il se sent vivement pressé; mais cette allure ne lui convient pas, et il l'abandonne promptement.. J'ai vu plusieurs fois des hordes de ces animaux pendant la belle saison. Dès qu'ils m'apercevaient, ils défilaient rapidement, le mâle en tête. Lorsqu'ils étaient à une portée de fusil, ils s'arrêtaient un instant, haletants et l'écume à la bouche; ils poussaient des hi ! hi! plaintifs qui trahissaient leur trouble et leur inquiétude. Le bubale n'acquiert son plein accroissement que vers sa cinquième-année; il peut alors atteindre à neuf ou dix pieds de longueur sur environ cinq pieds de hauteur. Celui que nous tuâmes était âgé de trois ans; il avait huit pieds de longueur, cinq pieds de hauteur, quatre pieds et demi du bout des cornes au museau; les

cornes seules étaient longues de deux pieds. Jeunes, ces animaux sont d'un jaune fauve qui rembrunit avec l'âge.

Les Bassoutos, qui mêlent toujours à leurs connaissances positives une teinte de merveilleux, donnent aux hordes de ces animaux un berger imaginaire qu'ils appellent unkonagnana (petit-nez). Il habite dans les Maloutis et se cache à tout œil humain. Ils prétendent aussi que le bubale a entre les deux cornes, et caché dans son poil, une vipère jaune, très dangereuse, qu'ils appellent kuane. Aussi, lorsque le bubale est abattu, ils lui frappent à grands coups de bâton le sommet de la tête avant de le percer au cœur. Ils se purifient avant de manger de sa chair, à cause des sucs vénéneux dont ils la croient infectée.

Il existe dans la mémoire des Bassoutos un chant traditionnel qui résume avec assez d'originalité leurs notions sur le bubale. Nous croyons devoir le consigner ici, avec la traduction littérale :

LITOKO TSA POFU.

« Mathlethla a tokuana mamalema a leuti ga e
« ka ea leka ea ka letlakure khomo pata namane
« malibogong khomo a bonkuananiana ea leuti
« thloro thloro einchueng linaka e ka ki litsiba
« tse thlana khomo a isou ga maluma a motu
« khomo e yile thlare se le botluku khomo ga e
« thlethe o leletse fila khomo e nioretse metsi
« mabalule ki etella pele marumo ki makhua
« matlaba liulu makeku a mo loeletsa lilata. »

LOUANGES DE L'ANTILOPE BUBALE.

« Trotteur à couleur fauve, pousse de la
« montagne, il ne peut galoper, il va comme
« vont ses flancs. C'est une vache qui cache son
« veau dans les gués secrets des ruisseaux ; c'est
« la vache de Unkonagnana, de la montagne
« Aban ! Aban ! dans les rocs. Ses deux cornes,
« ce sont peut-être deux plumes rousses....
« bœuf qu'on apporte pour pâture à son oncle
« et à sa tante, bien qu'il ait mangé une plante
« douloureuse..... Proie ! il ne trotte plus, il

« s'est arrêté pour pleurer ; ou c'est que le chef « de la bande a soif des eaux délicieuses. Ces « lances, ce sont des dards perceurs de buttes « de fourmis blanches; déjà les vieillards au « kraal aiguisent leurs couteaux. »

Comme nos lecteurs sont probablement peu en état d'apprécier les charmes de la poésie hottentote, il faut qu'ils nous croient sur parole lorsque nous affirmons qu'il y a dans cette petite pièce de l'originalité, du mouvement, et une naïveté qui n'est pas sans grâce. Nous nous abstiendrons d'en faire ressortir les beautés par un commentaire plus long que le texte; nous nous bornerons à quelques explications de détails.

Le mot séchuana *litoko* a une signification plus étendue que le mot *louanges*, par lequel nous l'avons traduit. Il embrasse tout ce qui est digne d'être rapporté sur le sujet que l'on chante, tout ce que l'on en sait de remarquable, et sous ce rapport la pièce ci-dessus répond à son titre. Elle résume toutes les notions des Béchuanas sur l'élan, avec une économie de

mots indispensable à un peuple qui n'a d'autre moyen que la mémoire pour conserver ses traditions. Le mot *mathlethla* (trotteurs), dans lequel le *th* se prononce comme chez les Anglais, est une forte onomatopée qui exprime bien les lourds mouvements de l'élan, lorsqu'il est gros et gras. Les mots *thloro thloro einchueng*, faiblement traduits par *Ahan! Ahan!* peignent avec une si parfaite harmonie imitative la peine qu'éprouve l'élan à gravir les rocs escarpés, lorsqu'il est poursuivi par les chasseurs, qu'ils excitent toujours chez les Béchuanas une bruyante hilarité. Cette phrase : « Ces lances, ce sont des dards perceurs de buttes de fourmis blanches, » ne serait pas comprise sans une explication : elle signifie que les javelines des Béchuanas vont percer l'élan comme elles percent les buttes des fourmis blanches. Ces buttes, en effet, qui s'élèvent quelquefois à une hauteur de trois pieds, servent fréquemment de but aux Béchuanas lorsqu'ils s'exercent à lancer la zagaie.

En poursuivant notre route au-delà de Kué-

ning, nous remarquâmes de nombreux indices de terrain porphyrique; nous ne serions point étonnés qu'il y eût dans les environs de Kuéning une carrière de marbre. Le granit bleu à grain fin y est fort commun. Nous y ramassâmes un petit bloc de porphyre, de beaux cristaux de roche et des morceaux de quartz de toutes les couleurs. Après avoir fait treize lieues dans la direction du nord, nous arrivâmes à Macossane, ville gouvernée par Mota, frère puîné de Sékoniéla. Cette ville est composée de divers groupes d'habitations situés sur un plateau large et élevé; la vue se termine au loin par une chaîne de montagnes en amphithéâtre. Au pied du plateau coule rapidement la Tlotse, que l'on peut regarder comme la seconde source du Calédon. L'œil se repose de tous côtés sur de riches et fertiles vallées, sur des champs de millet et de maïs, sur de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis que conduisent de jeunes pâtres. Ce serait pour une station missionnaire un excellent emplacement. La population y est agglomérée, et les environs

Page 97.



Lith Poul ... [illegible]

seuls de la ville offriraient un champ suffisant à l'activité de deux ou trois missionnaires. Ajoutons qu'ils n'auraient à craindre de la part du chef aucune opposition. Mota est un homme doux et bienveillant, fort aimé des Béchuanas qui se rallient avec empressement autour de lui ; nous ne serions nullement surpris si quelque jour il venait à supplanter Sékoniéla dans le gouvernement de la tribu.

Mota avait quelquefois entendu la prédication de l'Évangile à Mérabing. Quant à ses sujets, elle leur était presque complètement étrangère. Ils se rassemblèrent en cercle autour de nous, et nous écoutèrent avec le plus grand silence et le plus grand recueillement. Ce fut sous la voûte des cieux, à la clarté de la lune, qu'eut lieu cette réunion solennelle. Le service s'ouvrit par un cantique de louanges suivi de la prière; après quoi, furent prononcées et commentées ces belles paroles du roi prophète : « Éternel, notre Seigneur, que ton nom est « magnifique par toute la terre ! Quand je con- « sidère les cieux, ouvrage de tes mains, la

« lune et les étoiles que tu as agencées, je « me dis : Qu'est-ce que l'homme, que tu te « souviennes de lui, et que le fils de l'homme, « que tu le visites ? Car tu l'as fait un peu moin- « dre que les anges, et tu l'as environné de « gloire et d'honneur. Tu l'as établi seigneur « des œuvres de tes mains; tu as mis toutes « choses sous ses pieds, toutes les brebis et tous « les bœufs et même les bêtes des champs, les « oiseaux des cieux et les poissons de la mer. « Eternel, notre Seigneur! que ton nom est ma- « gnifique par toute la terre! » (*Psaume VIII.*)

Ce discours fut terminé par quelques considérations sur l'œuvre de la Rédemption, sur le ministère du Fils de l'homme, que Dieu a fait pour un temps un peu moindre que les anges, et qu'il a aussi couronné de gloire et d'honneur.

Le lendemain, en nous voyant partir, le chef Mota et ses gens nous témoignèrent leur regret de n'avoir pas auprès d'eux un enfant de Jehovah pour les instruire dans la foi chrétienne. Mota nous donna un guide auquel se joignirent

quelques naturels, dans le but de faire une battue aux springbocks et aux caamas qui fourmillent dans cette contrée. Nous aperçûmes, chemin faisant, un chlamidophore de couleur grise; mais il se glissa trop vite dans son terrier pour que nos chiens pussent l'atteindre.

Le trajet de Macossane à Bouta-Boute se fit difficilement à travers de hautes vallées ou dans des bas-fonds entrecoupés de nombreux ravins. Cette contrée était autrefois occupée par les Bassoutos, dont on voit encore les habitations ruinées; elle est maintenant presque déserte; elle ne tardera pas cependant, selon toute apparence, à se repeupler, et pourra devenir une importante station missionnaire. On chercherait vainement dans toute la contrée une terre plus fertile et de plus belles eaux que le territoire de Bouta-Boute et les sources qui l'arrosent. La rigueur du climat, le mauvais état des chemins et la rareté du bois sont les seuls inconvénients attachés à cette localité. Mais ces inconvénients n'arrêteraient point les naturels dans leurs projets d'établissement; ils préfèrent naturelle-

ment les régions élevées où ils sont plus en sûreté que dans la plaine.

Malgré les avantages de sa position, Bouta-Boute n'en est pas moins une des villes les plus tristement célèbres du pays des Bassoutos, qui y soutinrent en 1823 et en 1824, contre la reine des Mantætis, deux siéges dont le souvenir les glace encore d'effroi. Mokachane, raconte-t-on, vivait dans la paix et l'abondance à Leinchouaning, près des sources de la Ttloste, dans les lieux qui avaient vu naître lui, ses fils et ses petits-fils. L'un de ceux-là, Moshesh, fut le premier qui quitta son père. Il s'en était séparé depuis à peine deux ans pour aller fonder Bouta-Boute, lorsqu'il fut attaqué presqu'à l'improviste par une horde ennemie, ayant à sa tête une femme. Moshesh et ses Bassoutos furent pillés, saccagés et complètement ruinés. Ils allèrent plus tard s'établir vers Thaba-Bossiou, qui devint la capitale de leur royaume.

Ces guerres, dont nous retracerons les principaux événements dans la partie historique de cet ouvrage, furent sanglantes. Le souvenir

en est encore vivant dans l'esprit des naturels, et les sujets de Sékoniéla, dans leurs relations journalières avec ceux de Moshesh, prient sans cesse ceux-ci d'oublier les atrocités de Bouta-Boute. Les deux nations sont encore l'une pour l'autre un sujet de défiance et de crainte.

Nous ne parlerons point ici, parceque nous ne l'avons pas vue nous-même, d'une mine de platine qui se trouve dans le quartier de Leinchouaning. Ce métal est commun dans le pays. Il abonde aux alentours d'Oumpoukani, et non loin de Rachossane, dans le district de Thaba-Bossiou. Celui qui se trouve près de cette dernière localité paraît être d'une qualité inférieure. Le plus estimé se recueille à Intlouana-Chouana, dans un petit ravin, à fleur de terre. Nous en avons ramassé quelques fragments que nous avons envoyés au Musée des Missions évangéliques de Paris. Les Béchuanas le broient entre deux grès très durs; ils y mêlent de la poudre de charbon de bois et de la graisse, et s'en enduisent les cheveux. Ils lui donnent le nom de Sécama, qui est aussi devenu

celui d'Intlouana-Chouana, lieu d'où ils le tirent. Ce petit village est bâti dans l'excavation d'un immense rocher, qui ressemble de loin à une habitation, et c'est de cette circonstance de sa position qu'il tire le nom d'Intlouana-Chouana. Il est habité par quelques Béchuanas, autrefois cannibales. Ceux-ci s'enfuirent à notre approche, en chassant devant eux leurs troupeaux de chèvres et de brebis. Rassurés à la fin par nos démonstrations amicales, ils revinrent à nous et nous offrirent l'hospitalité. Ils nous apportèrent pour notre souper des citrouilles cuites à l'eau; et comme ils ne pouvaient nous loger, nous passâmes la nuit en plein air, au pied du rocher. Pour reconnaître leur hospitalité, nous leur annonçâmes l'Évangile qu'ils n'avaient jamais entendu, et qu'ils écoutèrent avec une attention mêlée de frayeur. Ce fut à Intlouana-Chouana que nous nous séparâmes de M. Allison, auquel il tardait de retourner à son poste; et guidés par Monaïle qui ne voulut pas nous abandonner, et après avoir choisi les deux meilleurs chevaux parmi

ceux que nous avions amenés, nous nous disposâmes à pénétrer plus avant dans les montagnes Bleues, en quittant la direction du nord-est pour prendre celle de l'est.

CHAPITRE VII.

Arrivée chez les Marimos. — Prédication. — Aspect de la contrée. — Notions historiques sur les Marimos. — Comment ils sont devenus cannibales. — Histoire de Mokapa-Kapa. — Détails sur les Marimos. — Chant cannibale. — Tribu des Makhatlas. — Mœurs et coutumes. — Cérémonie du Méseletso. — Littérature des Béchuanas. — Conte de Tsélané.

Après cinq quarts d'heure d'une marche pénible, nous trouvâmes une mine de fer dans le fond d'une vallée adjacente au Calédon. L'exploitation de cette mine serait facile, mais les naturels ne s'en occupent point. — Nous continuâmes notre marche, et bientôt nous approchâmes de la tribu des Marimos ou Béchuanas cannibales, dont nous avions fréquem-

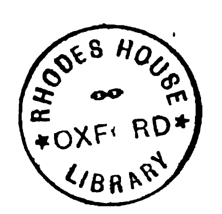
ment entendu parler, de manière à ne pas nous faire envisager sans quelque inquiétude l'accueil que nous pourrions rencontrer parmi eux.

La vue de ces noirs, dont nous connaissions les habitudes sanguinaires, n'était nullement propre à nous rassurer. Leurs regards perçants et farouches, leurs vociférations bruyantes quand ils nous virent approcher, le silence morne qui succéda à leurs cris, les instruments de mort, tels que massues, haches, zagaïes, couteaux dont ils étaient armés, nous inspirèrent une frayeur qu'il serait puéril de vouloir dissimuler. Notre guide Monaïle, après m'avoir plus d'une fois répété tout bas qu'ils étaient antropophages, leur annonça mon arrivée en criant de loin : « *Le Khoa la Moshesh! le Blanc de Moshesh!* » Le nom de ce redoutable chef fut pour nous une puissante recommandation. Il changea leurs dispositions, en supposant, ce que nous ignorons, qu'elles nous fussent hostiles, et Dieu permit qu'ils ne nous fissent aucun mal.



Lith. Paul Petit

LE MARIMO
ou Cannibale Béchuana.


RHODES HOUSE
OXF RD
LIBRARY

Je repris peu à peu quelque assurance, et j'annonçai à ces redoutables Marimos que j'étais porteur de bonnes nouvelles. — « Le savons-nous? » répondirent quelques-uns d'entre eux. Je leur demandai s'ils voulaient s'asseoir par terre pour les entendre : ils le firent tout en me demandant : « Pourquoi cela? » Lorsque je les vis rangés en demi-cercle autour de moi, je me plaçai ainsi que mon guide auprès de mon cheval dont je tenais la bride, tout prêt à m'y élancer au moindre signe d'hostilité, et je commençai, d'une voix un peu tremblante, à leur annoncer l'Évangile. Quelquefois interrompu par les observations que les sauvages s'adressaient les uns aux autres, je profitai des intervalles de repos qu'elles me laissaient pour élever mon âme au ciel, pour raffermir mon courage par la pensée de Celui qui veillait sur moi, et pour renouer le fil de mes idées dans une situation qui, on doit le reconnaître, était peu favorable à l'improvisation. Je terminai ma méditation par quelques versets de cantiques que les sauvages répétèrent après moi, et par

une prière que je prononçai en idiome sessouto. Lorsque j'eus fini, j'entendis les sauvages qui se disaient l'un à l'autre : « *Oa re bolella ga Morena oa legorimo.* » — « Il nous a entretenus du chef du ciel. » Lorsque je leur demandai ensuite s'ils aimeraient à avoir un morouti (missionnaire) comme les autres nations voisines, ils répondirent : « Oui. » — « Mais quand sera-ce? » leur dis-je. — « Tu le sais, tu le sais, » répétèrent-ils tous avec de bruyants éclats de rire.

Je pense qu'une mission pourrait être entreprise au milieu d'eux avec espérance de succès. L'exemple des peuplades limitrophes qui possèdent déjà l'Évangile a, jusqu'à un certain point, préparé celle-ci à le recevoir. Les Béchuanas sont naturellement imitateurs : ce que fait une tribu, une autre veut le faire aussi, et ce penchant est sans doute une des causes qui a facilité en quelques endroits les efforts des missionnaires.

La contrée habitée par les Béchuanas cannibales est fertile, bien arrosée, et jouit d'un

climat excellent. De l'endroit où je m'arrêtai en la traversant, j'aperçus trois villages peu éloignés l'un de l'autre, bâtis sur la pente de hautes montagnes au pied desquelles s'étendaient de beaux champs de blé indigène. Rassuré sur leurs dispositions, je ne craindrais pas d'aller fonder dans ce lieu une station missionnaire, qui par la suite pourrait devenir importante. Depuis l'arrivée des missionnaires chez les Mantætis et les Bassoutos, cette contrée tend à se repeupler, par suite des efforts des envoyés chrétiens pour détruire le cannibalisme, une des causes les plus actives de dépopulation.

La tribu des Marimos se compose au plus de quatre mille individus, répartis dans une douzaine de villages dont le plus considérable est celui de Léribé, sur les sources de la rivière Foutane. Ils menaient autrefois une vie nomade dans les montagnes Bleues où ils se rendaient formidables aux voyageurs. Mais leurs mœurs s'améliorent depuis environ huit ou neuf ans qu'ils ont repris leurs habitudes agricoles et pastorales, et qu'ils commencent à former des

relations avec leurs voisins. Quelques-uns possèdent déjà de petits troupeaux de chèvres et de brebis ; ils s'adonnent aussi à la chasse, et ce n'est plus que secrètement qu'ils se livrent à leur goût pour l'antropophagie. Par exemple, en 1836, après notre passage parmi eux, ils mangèrent un des leurs nommé Ramanchane ; mais ils eurent soin de faire courir le bruit que c'était un élan qu'ils avaient tué : ce mot *élan* est fort équivoque dans leur bouche ; ils l'appliquent assez souvent à toute espèce de proie ou de capture. C'est ainsi qu'ils emploient la ruse pour ensevelir dans l'ombre le souvenir de leurs horribles festins. Quelqu'un vient-il réclamer un parent ou ami devenu la victime de leur voracité, ils prétendent qu'ils l'ont envoyé au bois ou à la chasse, qu'il a été dévoré par une bête féroce ou qu'il a changé de demeure.

Le chef de cette horde se nomme Mabala : c'est un homme d'une quarantaine d'années, robuste, d'une haute stature et qui passe pour bon guerrier. Ses sujets sont connus sous le nom de Marimos ou Maya-Batus, *mangeurs d'hommes*.


Lith. Paul Petit.

MARIMO DE LÉRIBÉ.

Le terme *marimo* vient du caffre *amalemo*, par le retranchement de la préfixe *a* étrangère au séchuana, et par le changement commun de *l* en *r*, et de *e* en *i*. Le singulier de *marimo* est *lerimo*. Certaines nations caffres ou matébélés disent aussi *amarimo* (*cannibales*).

Les Marimos formaient originairement une tribu nombreuse, riche et puissante, habitant au nord de la contrée où ils résident actuellement : on les connaissait sous le nom de Bafoukings. Koloumi, le chef le plus ancien jusqu'auquel nous ayons pu remonter dans leur histoire, mourut dans un âge fort avancé, dans le pays situé au-delà de la jonction du Namagari avec le Lekoua. Il laissa pour successeur Koloukuane, qui émigra avec ses sujets, et vint se fixer à Bouta-Boute, où il périt ensuite de misère. Son fils Engabi fut encore plus malheureux que lui. Il vit sa horde pillée et ruinée par un célèbre conquérant sorti de l'est, appelé Pacarita. C'est alors que les Bafoukings, en proie au plus affreux dénuement, commencèrent à devenir par nécessité brigands et antropophages. Leur

chef Engabi ne put survivre à tant d'horreurs, et se laissa mourir de faim en disant : « Je « suis vieux et desséché; il me reste peu de jours « à vivre : laissez-moi mourir, car, par Kolou- « kuane, je ne toucherai point de chair humaine. » Mabala, son successeur, fut comme lui exposé aux attaques des Caffres, à celles d'un chef mossouto qui existe encore, et surtout aux fureurs de la reine Mantætis qui, en 1822, assiégea Leribé, sa ville principale, massacra ou dispersa les habitants, et dévasta les champs de blé, seule ressource de toute la peuplade. Dès ce moment, la fureur des Marimos ne connut plus de frein. Pressés par la famine, ils se mirent à attaquer les voyageurs en plein jour, à leur tendre des piéges pendant la nuit, à se jeter sur eux comme sur une proie, et à se dévorer entre eux pour assouvir leur faim.

Voici ce que me racontait à ce sujet Mokapakapa, un des habitants de la station de Morija : « Pendant quatre ans, me disait-il, j'ai été moi- « même cannibale; voici comment je le devins. « Obligé de fuir avec ma famille devant un en-

« nemi qui me poursuivait, je me mis en route
« pendant la nuit, de peur d'être aperçu des
« Marimos ; je ne pus néanmoins échapper aux
« piéges qu'ils tendent aux voyageurs. Deux
« Marimos, embusqués sur notre chemin, ten-
« dirent brusquement à notre passage leur fa-
« tale tresse de joncs. A peine fûmes-nous ren-
« versés, moi, mes trois femmes, mes enfants et
« mes domestiques, qu'une troupe furieuse se
« jette sur nous, nous baillonne avec des mor-
« ceaux de peaux, et nous conduit au kraal en
« nous accablant de coups et criant : *oua! oua!*
« comme des bergers qui mènent un troupeau.
« Arrivés au kraal, nous fûmes accueillis par
« ces féroces acclamations : *du gibier ! du gi-
« bier!* Dans leur langage, où l'ironie se mêle à
« la cruauté, mes enfants étaient *deux jolis
« agneaux,* leurs mères étaient *trois vaches,*
« mes trois serviteurs étaient *trois bœufs,* et
« moi j'étais un *élan*. Ces paroles étaient notre
« arrêt de mort. Ma mère, mes femmes, mes
« enfants, mes domestiques furent sous mes
« yeux massacrés, dépécés, cuits dans des vases

« ou grillés sur des charbons, et dévorés jus-
« qu'au dernier. Je dus à ma maigreur et à ma
« qualité de chef d'être seul épargné : on me
« mit à garder les champs de blé, et malheur à
« moi si les sauterelles venaient y faire quel-
« que dégât; j'étais lié de grosses cordes et
« meurtri de coups de fouet, sous prétexte que
« je n'étais pas assez vigilant. »

Ainsi que nous l'avons dit, c'est la famine qui, par degrés, a conduit les Marimos à ces horribles extrémités. Mais ce qui n'était dans l'origine qu'une nécessité est plus tard devenu une passion ; ils ont pris goût à ces odieux repas et sont devenus friands de chair humaine. Ils apportent dans le choix de ces mets une certaine recherche; ils rejettent tout ce qui est maigre et s'attachent de préférence à la chair des enfants. Aussitôt qu'ils se sont emparés d'une victime, ils lui coupent le troisième doigt, et laissent saigner la blessure jusqu'à ce que la vie soit éteinte ; ils déchirent ensuite les mains et les pieds, et vident le crâne dont ils se font une coupe; ils gonflent de vent la vessie, et la

suspendent comme un trophée à leurs têtes ou aux murs de leurs habitations. Nuit et jour ils épient les passants; lorsqu'ils en aperçoivent quelqu'un dans la plaine, ils fondent sur lui du haut de leurs retraites, le saisissent, le garrottent et le conduisent au kraal. Si sa résistance leur est importune, ils le dépècent à l'endroit même où ils l'ont pris et l'emportent par morceaux. Après avoir dévoré la chair, ils font fondre la graisse au soleil ou au feu, soit pour la boire, soit pour s'en frotter les cheveux. A défaut d'autres victimes ils mangent leurs femmes et leurs enfants, dont ils font entre eux des échanges mutuels. Voici le chant de mort qu'ils entonnent au commencement de leurs sanglants sacrifices :

« Re Marimo, re ya batu; re ka gu ya, re ya « batu. Re ya bokuana ba eincha, le ba' 'nguana « e monyenyane; re ya menoana a b'atu; re « ya senya bela sa motu; mosoun soa nyana oa « Marimo, u mokatlakutsoana pchanpchan taka « tsa ame! »

« Nous sommes des antropophages; nous « mangeons les hommes, nous pouvons te man-

« ger. Nous mangeons la cervelle du chien et « la cervelle du petit enfant; nous mangeons « les doigts et la graisse de l'homme. Jouets « des Marimos, vous leur chatouillez le gosier. « Allons! à l'œuvre, camarades! »

Les Marimos n'emploient pas toujours la violence pour amener les voyageurs dans leùrs repaires; ils ont quelquefois recours à la ruse. Lorsqu'ils ont lieu de craindre une sérieuse résistance de la part d'un étranger surpris par eux, ils cherchent à le tromper sur leurs projets. « Suis-nous, lui disent-ils, nous te ferons « grâce; tu garderas nos champs, et tu nous iras « chercher du bòis. » Ou bien : « Qui vous a dit « que nous dévorions nos semblables? C'est une « calomnie. Nous ne cherchons qu'à nous forti- « fier contre nos ennemis. Vous n'en avez pas « moins que nous. Unissons-nous pour les com- « battre; arrêtez-vous donc à notre ville. » C'est ainsi qu'au témoignage des naturels ils ont fait périr, dans l'espace de deux années, plusieurs milliers d'individus.

A deux ou trois lieues au sud de Kuéning, en

longeant la chaîne des Maloutis, on trouve une autre tribu de cannibales appelés les Makhatlas. Rakotsuane, leur chef principal, gouverne quatre kraals, dont le plus considérable est Séfika. Ils sont tributaires de Moshesh qui leur a confié le soin de ses troupeaux à condition qu'ils s'occuperaient de la culture des terres et qu'ils cesseraient de dévorer ses sujets, les cannibales des environs d'Intlouana-chouana; mais ils redoutent Sékionéla et sa cruelle mère Mantætis.

Les Marimos ne diffèrent point, quant aux caractères physiques, des autres Béchuanas des montagnes. Ils sont en général robustes et d'une taille bien proportionnée; ils ne présentent point la hideuse maigreur des cannibales de la Nouvelle-Zélande; ils vivent sous un climat excellent, et, depuis qu'ils ont commencé à vivre de chair humaine, cette odieuse nourriture ne leur a jamais manqué. Au cannibalisme près, ils ont les mêmes mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes superstitions que les autres tribus béchuanases. On retrouve de plus chez eux l'usage des sacrifices humains, à l'occasion

d'une cérémonie appelée *meseletso oa mabélé*, ou *le bouillonnage du blé*. Ils choisissent ordinairement pour ce sacrifice un jeune homme gras et de petite taille; ils s'emparent de lui, soit avec violence, soit en l'enivrant de yoala. Ils le conduisent ensuite dans les champs, et l'immolent, selon leur expression, pour *semence* au milieu de leurs blés. Son sang, après avoir été coagulé aux rayons du soleil, est brûlé, ainsi que l'os frontal, les chairs qui en dépendent, et la cervelle. Les cendres sont répandues sur la terre pour la fertiliser, et le reste du corps sert de nourriture.

Les autres Béchuanas ont aussi leur *meseletso;* mais, au lieu de brûler le sang et les os d'un homme, ils brûlent sur leurs champs des plantes d'une vertu mystérieuse, recueillies et préparées par l'Engaka le plus habile de la tribu. Quelques-uns font servir au même usage les reins de l'élan ou le fumier de la brebis. Quand la fumée s'élève et couvre bien les blés, c'est le signe d'une récolte abondante, et lorsque la moisson est riche ils disent que leur

meseletso était bon, et plus ordinairement que leurs champs ont été bénis par leurs *mérimos*, c'est-à-dire par leurs dieux ou les mânes de leurs ancêtres.

Nous ne terminerons point ce sujet sans donner à nos lecteurs une idée de la littérature des tribus qui habitent ces montagnes, si toutefois on peut appeler littérature les contes de vieilles femmes avec lesquels les mères endorment leurs enfants, et leur inculquent de bonne heure les premiers éléments de la morale béchuanase, c'est-à-dire la soumission à la volonté paternelle et la crainte des Marimos. Parmi ces contes, qui remplacent avantageusement, chez les Béchuanas, l'histoire de la Barbe-Bleue ou du Petit-Poucet, nous choisirons celui de Tsélané.

« Un Mochuana avait une fille qu'il chérissait tendrement. Un jour qu'à l'exemple « de ses compatriotes il voulut émigrer avec « sa famille et ses troupeaux vers de nouveaux « pâturages, il dit à sa femme : Demain nous « partons ; et à sa fille : Mon enfant, tu partiras « avec nous. Le lendemain, il chassa son bétail

« de la bergerie ; sa femme rassembla les usten-
« siles de ménage, en remplit des corbeilles
« qu'elle mit sur sa tête et sur celle de ses ser-
« vantes, et dit à Tsélané : Suis-nous, mon en-
« fant. Mais Tsélané répondit : Non, ma mère,
« je ne vous suivrai point; notre maison est
« décorée de grains de verroterie blancs et
« rouges ; elle est trop jolie pour que je la quitte.
« Dans les champs, ma mère, il fait froid la
« nuit et chaud le jour ; il y a des tigres et des
« lions, des hyènes et des panthères. Je ne veux
« point quitter la maison. Sa mère lui répondit :
« Mon enfant, puisque tu es si méchante, tu
« peux rester ici toute seule ; mais enferme-toi
« bien, Tsélané, de peur que tu ne sois mangée
« par les Marimos ; et elle partit. Quelques jours
« après elle revint voir sa fille et lui apporter à
« manger. Tsélané, mon enfant, Tsélané, mon
« enfant, prends ce pain et le mange. — J'en-
« tends, ma mère, j'entends... Ma mère parle
« comme l'oiseau *ataga,* comme le *tsuere* qui
« sort du bocage. Pendant longtemps la mère
« de Tsélané continua ainsi à lui porter de la

« nourriture; elle lui disait : Mon enfant, ne « t'opiniâtre plus; ton père a bâti une jolie mai- « son; suis-moi, réjouis-moi le cœur par ton « obéissance. Mais le cœur de Tsélané s'endur- « cissait chaque jour davantage. Elle ne se lais- « sait toucher ni par les prières de sa mère, ni « par les descriptions brillantes de la nouvelle « demeure de ses parents, ni par la crainte des « Marimos. Un jour elle entendit une voix rau- « que qui lui disait : Tsélané, mon enfant, Tsé- « lané, mon enfant, prends ce pain et le mange. « Mais Tsélané répondit avec un rire moqueur : « Cette voix rauque n'est point la voix de ma « mère; tu peux te retirer, méchant Marimo. « La porte de ma maison donne sur un préci- « pice; qui pourrait la forcer ? Le Marimo s'en « alla; il alluma un grand feu, il prit le fer « d'une houe, le fit rougir, et l'avala tout entier « pour s'éclaircir la voix; puis il retourna vers « Tsélané qu'il essaya encore de tromper, mais « inutilement, car sa voix n'était pas encore « assez douce. Il alla faire rougir un autre fer « de houe, l'avala comme le premier, et revint

« dire à Tsélané : Tsélané, mon enfant, Tsélané,
« mon enfant, prends ce pain et le mange. Tsé-
« lané, croyant reconnaître la voix de sa mère,
« ouvre la porte au Marimo. Celui-ci la saisit,
« la met dans un sac de cuir, et l'emporte vers
« sa demeure. Chemin faisant il eut soif; il con-
« fia son fardeau à une troupe de jeunes filles,
« et alla demander de la bière dans un village
« voisin, chez la tante de Tsélané, où se trouvait
« par hasard la mère de celle-ci. Pendant son
« absence, les jeunes filles regardèrent par un
« petit trou dans le sac et aperçurent un doigt.
« A qui est ce doigt? demandèrent-elles. — A
« moi, répondit une voix étouffée ; je suis Tsé-
« lané. Elles coururent aussitôt vers la mère
« de Tsélané, et la firent sortir de la maison en
« cachette. Aussitôt la mère de Tsélané tira sa
« fille hors du sac. Elle mit à sa place un chien,
« des scorpions, des vipères, des insectes veni-
« meux, des morceaux de pots cassés, des
« pierres. Elle referma le sac et s'enfuit avec
« Tsélané et ses jeunes amies. Le Marimo,
« étourdi par la bière, parlant tout seul et tout

« haut, revint prendre son sac et l'emporta chez
« lui. Il dit à sa femme : Fais un grand feu
« dans la maison, mets une marmite pleine
« d'eau sur le foyer, et ferme bien la porte.
« Sa femme lui obéit. Alors le Marimo voulut
« ouvrir son sac. Oueh! oueh! king? king?
« (quoi! quoi! qu'est-ce? qu'est-ce?) Le chien
« et les vipères le mordirent, les scorpions le
« piquèrent, les têts le blessèrent, les pierres
« le meurtrirent. Ma femme, ma femme! cria-
« t-il, ouvre-moi. Mais sa femme n'entendit
« rien. Il aperçut un petit trou vers le faîte de
« la maison; il s'y élança, courut comme un
« forcené par tout le village, se jeta sur un tas
« de boue, et fut métamorphosé en un arbre
« dans l'écorce duquel les abeilles vinrent faire
« leur miel; et les jeunes filles de la contrée
« allèrent au printemps y recueillir des *maka-*
« *petla a linotsi* (des gâteaux de cire gonflés de
« miel). »

CHAPITRE VIII.

Ascension au sommet des montagnes Bleues. — Aspect des montagnes. — Roche de Lefiking. — Tombeau. — Une nuit passée au sommet des Maloutis. — Composition des terrains. — Végétaux. — Animaux. — Habitants. — Côte orientale. — Climat.

Un des principaux objets de notre excursion était, comme nous l'avons dit, de gravir les plus hauts sommets de la chaîne des montagnes Bleues. Nous avions vainement essayé de le faire du côté de Kuéning ; nous fûmes plus heureux en prenant pour point de départ Léribé, situé dans les plus hautes vallées de cette chaîne. Un petit sentier à peine tracé, qui va

de Bossiou à Mococoutlouse, résidence de Dingaan, nous servit de fil conducteur à travers ce labyrinthe de montagnes. Ce n'est qu'après nous être plus d'une fois égarés et après avoir péniblement gravi pendant toute une journée, en longeant de temps en temps la rive méridionale du Calédon, que nous atteignîmes les bords du Namagari, situé à deux lieues au-delà du sommet de la chaîne principale. Les voyageurs indigènes mettent ordinairement deux jours à faire ce chemin, qui fatigue plus par la longueur que par la difficulé de la marche; car, à l'exception de quelques endroits où l'on est obligé de gravir presque à pic, la pente n'est pas en général très escarpée. Cette pente s'abaisse du côté du nord, et donne l'écoulement aux eaux du Calédon, qui roule en formant de faibles cataractes entre deux échancrures demi-circulaires, qui l'encaissent depuis sa source jusqu'au pied de la chaîne.

Nous n'avions pas encore pénétré bien avant dans les montagnes lorsque nous découvrîmes, à droite du chemin, une chaîne de rochers de

seconde formation, si droite et si régulièrement taillée qu'elle ressemblait de loin à une fortification. Un peu plus loin, des rochers s'élevaient çà et là comme autant de tours naturelles; ailleurs, au milieu d'une enceinte circulaire, un rocher, mince et droit comme un obélisque, était tout ce qui restait d'une montagne conique dont le temps et les pluies avaient rongé les flancs, et n'avaient laissé subsister que la partie la plus dure et la seule indestructible. Plus loin des rochers, que l'on reconnaissait à leur front blanchâtre et démantelé, portaient sur leurs flancs les marques évidentes des ravages de la foudre qui les avait sillonnés.

La roche de Lefiking, qui s'élève presque perpendiculairement à une hauteur prodigieuse, et dont les flancs présentent une immense excavation dans laquelle les voyageurs viennent chercher un asile, me frappa surtout par son aspect imposant et grandiose. Tout porte l'âme au recueillement et à la rêverie dans cette profonde solitude dont le silence est à peine troublé par le murmure du ruisseau que l'hirondelle et le

martinet effleurent de leur vol rapide, et par le roucoulement du ramier et des tourterelles nichés dans les fentes de la montagne. Dans la disposition d'esprit où m'avait jeté la contemplation de ce paysage d'un aspect si calme et si imposant, il fallait peu de chose pour porter mon émotion à son comble et pour faire déborder les sentiments qui se pressaient en foule dans mon cœur. Tel fut l'effet que produisit en moi la vue du tombeau d'un voyageur, mort probablement de faim ou de fatigue à l'endroit même de la route où j'étais parvenu. Mon guide, qu'effrayait tout ce qui rappelait l'idée de la mort, détourna les regards, passa outre, et se contenta de me crier de loin : « Tombeau d'un voyageur de ma nation qui s'est éteint là ! » Ces simples paroles, qui vinrent frapper mon oreille dans un moment où, comme ce pauvre voyageur, j'étais accablé de faim et de fatigue, en présentant à mon imagination la possibilité d'une mort semblable à la sienne, n'étaient guère propres à changer le cours des sombres idées dont j'étais préoccupé. Et, dans le fait, notre

situation, très-dure pour le présent, n'était pas sans quelque mélange d'inquiétude pour l'avenir. Nous avions pendant toute la journée gravi péniblement la montagne, afin d'arriver au sommet avant le coucher du soleil; nous n'avions pris pour toute nourriture qu'un petit morceau de gibier, cuit la veille sous les cendres, et déjà nous commencions à sentir les cruelles atteintes de la faim. Monaïle, mon jeune guide, quoique plus endurci que moi aux fatigues et aux privations de la vie sauvage, accablé de lassitude, l'épaule déchirée et ensanglantée par le frottement de son fusil, me précédait de quelques pas, gardant un sombre silence. Pour moi, pouvant à peine me tenir sur mon cheval et trop faible pour aller à pied, j'étais plongé dans un anéantissement complet; mes yeux étaient humides et obscurcis, ma tête était en proie à un vertige effrayant; tous les objets semblaient tourner autour de moi.

Pour comble de malheur nous étions égarés. Parvenus à huit heures du soir au bord de la rivière Namagari, nous ne savions de quel côté

nous diriger afin de trouver un asile pour la nuit. Nous soupçonnions que nous n'étions pas éloignés de quelque kraal de Bamakakanas, peuplade anthropophage, voisinage qui n'avait pour nous rien de rassurant. Monaïle, encore plus effrayé que moi, avait retrouvé la parole pour s'écrier à chaque instant : « Mon cœur! mon cœur! — Je crois entendre des chiens! » et pour me répéter que les Bamakakanas mangent les voyageurs qu'ils trouvent égarés dans les champs. — Dans l'impossibilité d'aller plus loin, nous nous arrêtâmes au bord de la Namagari, et nous résolûmes d'y passer la nuit. Dans la crainte que nos chevaux ne s'égarassent, nous les attachâmes l'un à l'autre par la jambe. Nous essayâmes ensuite de faire du feu avec des broussailles; nous ne pûmes y parvenir, et peut-être devons-nous nous en féliciter; car la clarté de la flamme aurait pu nous déceler aux yeux des Bamakakanas, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue. Entourés d'un épais brouillard, nous nous accroupîmes auprès de notre faisceau de broussailles, et nous passâmes ainsi la nuit,

transis de froid et accablés de lassitude et de faim. Nous nous levâmes le lendemain plus morts que vifs; nous remontâmes à cheval, et nous poursuivîmes notre exploration dans les montagnes Bleues. Comme notre tournée n'offrit aucun incident remarquable, nous ne croyons pas devoir nous faire suivre par nos lecteurs; nous nous bornerons à leur présenter en résumé le résultat de nos observations, que le défaut de temps ne nous a pas permis de rendre plus complètes.

La chaîne de montagnes que nous avons visitée est appelée par les naturels *Maloutis*, c'est-à-dire *pics.* Cette forme y domine en effet, au contraire des autres montagnes de l'Afrique méridionale, qui affectent en général la forme plate ou la forme de *table*.

Les terrains que l'on traverse avant d'arriver à ce que les géographes nomment les *rameaux du second ordre* présentent à l'œil une succession d'ondulations dont la hauteur s'élève graduellement, que bordent de fertiles coteaux et des vallons tapissés de la plus éclatante ver-

dure. Ces hautes vallées sont traversées dans tous les sens par des éminences tantôt isolées, tantôt réunies en petits groupes, généralement basses, d'une pente facile, et terminées par un plateau. Elles sont composées d'un grès dur, grossier à la superficie, de couleur jaunâtre, et disposées par couches horizontales, recouvertes d'un terreau noir formé en partie de débris de végétaux et de sable, dans une plus faible proportion. A la profondeur d'un ou deux pieds on trouve toute espèce de tufs, de marnes, ou des bancs de galets et de graviers, mêlés parmi les glaises. Quelques caractères géologiques de ce terrain, dit d'alluvion, dénotent l'existence de mines de fer.

Les hautes herbes qui couvrent ces vallées, et qui forment pour ainsi dire une mer de pâturages, abritent et nourrissent une multitude d'animaux sauvages, tels que le springbock, le grimme, le ritbock, le klipspringer, et le caama, qui les surpasse tous en beauté et qui en est comme le roi. Ces animaux y multiplient sans jamais émigrer, bien qu'ils soient exposés aux piéges

des naturels et aux attaques journalières des lions, des hyènes et des panthères. Les bosquets donnent asile à d'innombrables tribus d'oiseaux, tandis que l'aigle, le vautour, le milan, l'épervier planent dans les régions supérieures.

Le climat de ces vallées est sain, quoique vif et même froid en certaines expositions; les eaux y sont abondantes et limpides; les sources saumâtres ou minérales y sont rares; nous n'avons remarqué dans notre courte exploration que deux sources thermales sulfureuses. Ce pays, dont l'aspect m'a plus d'une fois rappelé celui des Basses-Cévennes, contient une population bien inférieure en nombre à celle qu'il pourrait nourrir. Les hordes de Béchuanas qui l'ont tour à tour occupé n'ont pas cessé de s'y faire une guerre d'extermination. On y retrouve à peine quelques faibles restes de ces tribus, et les kraals détruits ou abandonnés surpassent de beaucoup en nombre ceux qui ont conservé des habitants. Depuis Mokoto jusqu'au fleuve Orange, c'est-à-dire dans une zone de trois

degrés, la partie occidentale des Maloutis compte à peine quarante-cinq mille habitants.

La région moyenne de la chaîne dans laquelle on entre en quittant les hautes vallées présente un caractère différent. Les rochers se présentent par groupes rapprochés, continus, d'une pente roide et presque inaccessible. C'est à cette hauteur que nous avons trouvé les grès les plus fins, les silex, les cristaux, et quelques indices de carrières de marbre. La température s'abaisse; la végétation, quoique belle encore, devient moins vigoureuse.

Dans la région supérieure le granit constitue encore le fond des ravines; mais la cime des montagnes est formée d'un grès grenu, grossier, cassant, d'un gris sale, qui contribue à donner à la chaîne cette teinte bleuâtre qui lui a valu le nom de Blaw-Bergen ou montagnes Bleues. Quoique cette dénomination, qui s'applique particulièrement à la partie septentrionale, soit moins générale que celle de montagnes Blanches, nous l'avons néanmoins conservée dans notre carte.

Dans cette partie de la chaîne, les couches de grès prennent une inclinaison beaucoup plus forte que dans les vallées du pied de la montagne; cette inclinaison en quelques endroits s'approche de la verticale. On n'y retrouve plus ces pierres éboulées, ces débris qui couvrent les flancs des hautes vallées; on ne voit qu'une masse de chaînons entassés les uns sur les autres, ou accolés ensemble, tapissés d'une herbe vivace, amère et dure, d'une hauteur de un ou deux pieds, et çà et là quelques arbustes. Dans la partie méridionale de la chaîne la végétation est plus riche et plus variée.

Le versant oriental des montagnes Bleues présente une multitude de terrasses qui vont, en s'abaissant successivement, se terminer aux rives de l'océan indien.

Pendant quatre mois de l'année, depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, le sommet des Maloutis se couvre de neige; depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mars il est inondé par les pluies, et pendant les deux mois suivants il est exposé à des vents violents

et à de redoutables trombes qui le rendent inhabitable. En hiver le climat y est quelquefois si rigoureux qu'on a vu des bestiaux et même des bergers y périr de froid. A Morija nous avons tous les ans un peu de neige et une glace de trois ou quatre lignes d'épaisseur, et de trois ou quatre pouces dans les environs. La pluie y tombe par torrents, et la grêle y est quelquefois si grosse et tombe avec une telle violence qu'elle tue les agneaux dans les champs. Souvent, en moins de cinq minutes, toutes les fenêtres de notre habitation ont été brisées; souvent aussi la grêle traversait nos carreaux en y laissant un trou aussi rond et aussi net que celui d'une balle de calibre.

Le versant oriental de la chaîne doit à son exposition un climat plus doux, une végétation plus variée et plus vigoureuse. On trouve néanmoins à l'ouest de la crête des arbres magnifiques, entre lesquels nous mentionnerons comme un des plus communs une variété du *cunonia Capensis,* dont le tronc n'a pas moins de vingt-deux à trente pieds de hauteur; c'est un hêtre

blanc, à fibres très-lâches; on le retrouve aussi dans le gouvernement du Cap, où il atteint à peine à une hauteur de dix ou douze pieds.

Sur l'un et l'autre versant de la chaîne des Maloutis croissent l'*olea Capensis*, l'*euclea racemosa*, une variété du *quercus Africana*, différente de celui-ci par sa couleur blanche, et d'autres espèces appartenant aux climats tempérés.

Les deux contrées orientale et occidentale sont peuplées de nombreux troupeaux d'antilopes, parmi lesquelles nous mentionnerons seulement l'*antilope-bubale*, l'*antilope-euchore*, le *gnou*, le *gnou bleu*, le *caama*, et beaucoup d'autres espèces connues ou nouvelles, appartenant au sous-genre des gazelles. Ajoutons encore l'*hirax Capensis* de Desmarets, dont la chair, quoiqu'un peu coriace, est fort goûtée des indigènes, et particulièrement des Marimos, qui tirent en outre de sa peau d'excellentes fourrures. L'éléphant, la girafe, le buffle, le rhinocéros à deux cornes, habitent exclusivement la côte orientale.

Ce n'est également que sur cette côte que l'on retrouve un insecte nuisible aux animaux et à l'homme, l'*acarus sanguisugus*, que le docteur Clarke croit être l'espèce de poux qui affligèrent anciennement l'Égypte. Les colons hollandais du Cap l'appellent bosch-luis, le *pou des bois*. Plus gros que la mouche ordinaire, il est d'une forme plate et presque ronde. En Cafrerie, où ces insectes sont prodigieusement multipliés, ils paraissent avec la floraison, depuis le mois de juin jusqu'en septembre, et tourmentent singulièrement les animaux. Ils enfoncent leur tête dans le cou des chevaux et des bœufs, sur les côtes ou sous les aînes des brebis. Lorsqu'on veut les en retirer, la tête reste dans la blessure; il se forme dans la partie ulcérée une tumeur qui se dessèche et finit par tomber.

Outre l'homme et les bestiaux, ces insectes attaquent aussi les chiens, les rats, et même, nous a-t-on dit, les tortues. Ils s'attachent de préférence aux individus faibles et languissants, et causent une assez grande mortalité parmi le

menu bétail. S'ils ne font pas périr le gros bétail, ils l'amaigrissent et l'appauvrissent. Les vaches attaquées perdent leur lait, et quelquefois même le bout du pis, qui se dessèche et tombe. Comme ces *tiques* ou *acarides* cherchent surtout dans les bestiaux malades les humeurs et le pus, ils disparaissent lorsque ceux-ci sont en bon état. On parvient quelquefois à en délivrer les bestiaux en frottant la partie attaquée de graisse, de goudron ou de suc de tabac; quelquefois aussi les corbeaux les en délivrent avec leur bec. Une autre variété du pou des bois, que les colons nomment *petit-bleu*, s'attache, comme la première, aux brebis et aux bêtes à cornes; mais elle n'attaque point l'homme, et est en général regardée comme moins redoutable.

---

attaquées perdent leur lait, et quelquefois même le bout du pis, qui se dessèche et tombe. Comme ces tiques ou acarides choisissent surtout dans les bestiaux malades les humeurs et le pus, elles disparaissent lorsque ceux-ci sont en bon état. On parvient quelquefois à en détruire les bestiaux en frottant la partie attaquée de graisse, de goudron ou de suc de [illegible] aussi les corbeaux les [illegible] be. Une autre variété de [illegible] que les colons nomment pe[illegible] la première, aux [illegible] mais elle n'attaque [illegible] nérai regardée comme [illegible]

CHAPITRE IX.

Mont aux Sources. — Rivières. — Le Calédon. — Le fleuve Orange. — La Namagari ou Fal. — Le Létouélé. — La Monouenou. — Tribus des Bamakakanas et des Matlapatlapas. — Leur origine. — Leur histoire. — Cannibalisme. — Industrie. — Commerce. — Causes du cannibalisme. — Chasse. — Nourriture. — Pêche.

Outre le désir de visiter les sauvages tribus qui habitent les montagnes Bleues et de leur annoncer l'Évangile, un des principaux objets de notre courte expédition était d'explorer et de reconnaître les sources de quelques-unes des principales rivières de l'Afrique méridionale. On savait avant nous que le Calédon, le fleuve Orange, la Namagari prenaient leur source dans les monta-

gnes Bleues; mais là se bornaient les connaissances des géographes sur un point qu'il est permis de considérer comme important pour les progrès de la science. Jamais aucun voyageur européen n'avait pénétré jusqu'aux sources de ces fleuves, et par conséquent jamais leur véritable place n'avait été assignée. Nous avons été assez heureux pour explorer nous-mêmes quelques-unes de ces sources, et sur les autres nous avons recueilli dans nos entretiens avec les indigènes assez de renseignements pour pouvoir apporter à la science géographique le tribut de nos connaissances, et pour éclaircir une question qui jusqu'à présent était demeurée sans solution. Quoique notre exploration ait été courte et incomplète, nous avons pu néanmoins nous assurer que les rivières dont nous venons de parler, le Calédon, le fleuve Orange, la Namagari et quelques autres cours d'eau moins considérables prennent naissance dans une montagne que les indigènes appellent *Pofung* (1), à cause des fréquentes chasses à l'élan qu'ils

(1) A l'élan.

vont y faire, mais que nous avons désignée dans notre carte sous le nom de *mont aux Sources*.

Cette montagne, dont la direction est de l'est à l'ouest, est située près du 29e degré de latitude australe, et près du 28e de longitude orientale. Placée à l'extrémité nord de la chaîne des montagnes Bleues, dont elle constitue un des points culminants, elle est élevée d'environ deux cents toises au-dessus du sol qui l'entoure, et peut avoir douze lieues de circonférence. Quant à sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, nous n'avons pu la mesurer exactement, mais elle ne doit pas être au-dessous de dix mille pieds anglais. Le sommet de cette montagne est en forme de plateau, et est tapissé de la plus riche verdure.

Du flanc occidental du mont aux Sources sort la rivière que les Européens appellent Calédon, du nom de l'ancien gouverneur de la colonie du Cap, lord Calédon, mais que les indigènes nomment la Mogokare (1), parce qu'elle

(1) Par le milieu.

coule au milieu du pays des Mantætis et des Bassoutos. Le Calédon, dont le volume, près de sa source, n'excède pas quelques pieds d'eau, s'élargit considérablement à mesure qu'il approche des vallées secondaires, et devient dangereux à l'approche de la chute des pluies et de la fonte des neiges. A la hauteur de Mérabing, il reçoit la Tlotse, sortie comme lui du versant occidental des montagnes Bleues, et qui, large d'une soixantaine de pieds, roule, comme le Calédon, une grève bleue tachetée de grains micacés. Plus loin vers le sud, à la hauteur de Thaba-Bossiou, les eaux du Calédon se grossissent de celles de la Saule, sortie des montagnes Bleues et coulant à peu près de l'est à l'ouest.

Le Calédon est partout encaissé et rapide. En été ses eaux gonflent prodigieusement, coulent presque à fleur de rives, et n'ont pas moins de vingt pieds de profondeur sur une largeur d'environ trois cents. Malgré sa profondeur et l'escarpement de ses bords, le Calédon pourrait être détourné en certains endroits et contribuer à l'irrigation et à la fertilisation du sol.

Les deux rives sont bordées de saules qui s'élèvent ordinairement de vingt-huit à trente pieds et qui, outre l'ombrage qu'ils procurent au voyageur, fournissent aux indigènes et aux missionnaires un assez bon combustible, et un bois de charpente bien précieux dans une contrée où l'on s'en procurerait d'ailleurs très difficilement. On en tire des chevrons, des solives, des poutres dont quelques-unes n'ont pas moins de trois toises et demie de long sur deux pieds de diamètre, des voliges, des châssis de porte et de fenêtre, des planches, etc. Les feuilles fraîches de ce saule fournissent aux bestiaux une nourriture dont ils sont avides.

Le Calédon, que l'on peut en beaucoup d'endroits passer à gué pendant la saison sèche, ne peut être traversé, lorsqu'il a été grossi par les pluies, ni sans difficulté, ni même sans péril. A la place des gués que l'on était accoutumé à passer à pied ferme, on ne retrouve plus qu'un sable mouvant et profond dans lequel on court risque de perdre sa monture. Lorsqu'il n'existe point de gué, on le traverse sur un tronc d'arbre

que de hardis nageurs poussent jusqu'à la rive opposée, ou sur un radeau triangulaire, façonné à la hâte au moyen de quelques pièces de bois grossièrement équarries, assemblées tant bien que mal, et recouvertes de menu bois et de broussailles. C'est à cette frêle machine, traînée à grand renfort de cordes et de bras, que le voyageur confie alternativement sa personne, sa famille, son chariot et son bagage.

Le lit du Calédon, partout où il n'est pas sablonneux, est formé de masses de pierres composées de glaise, de sable, de mica et d'oxyde de fer, mêlés dans des proportions très diverses. Cette pierre, que les Anglais appellent *iron-stone*, est commune dans les Maloutis et les contrées adjacentes. La couleur varie du jaune terne au brun très foncé : mais, dans le voisinage des ruisseaux, elle prend par l'action de l'eau et du soleil une teinte d'un noir lustré. On trouve aussi dans toutes les sources du Calédon beaucoup d'onyx et de sardoines. Les agates les plus variées de forme et de couleur, simples ou rayées, nuancées de jaune clair ou de brun,

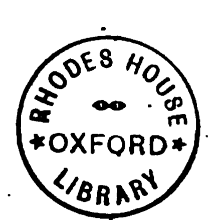
foncé, y sont aussi abondantes que le sont ailleurs les quartz et les silex. On y trouve aussi des variolithes, espèces d'agates parsemées de grains quartzeux blancs et lisses, et si fortement enchâssés dans la masse qu'on ne les en sépare que difficilement. Les pierres plus estimées, telles que les opales, les calcédoines, les cornalines, quoique moins communes, ne manquent pas entièrement au Calédon, qui présente aussi quelques cristaux très réguliers.

Le fleuve Orange, le principal courant du sud de l'Afrique, sort du flanc méridional du Mont-aux-Sources. L'eau sort de terre en bouillonnant, et ne tarde pas à contracter une couleur sombre qui a valu à cette rivière le nom séchuana de *noka-unchu*, la *rivière noire*. A partir de sa source, elle coule l'espace d'environ quarante lieues, au milieu d'une vallée formée par les deux chaînes des montagnes Bleues, dont la direction est du nord-est au sud-ouest. Dans cette partie de son cours, ses eaux se grossissent d'une foule de petits affluents, tombant de l'une et l'autre chaîne des Maloutis.

L'un de ces affluents, nommé le Makaling, ou la rivière des Bambous, sort des environs de Morija, et coule du nord au sud, en suivant le versant occidental des Maloutis.

Après avoir dépassé le trentième parallèle de latitude australe, le fleuve Orange sort par une gorge assez rétrécie de la vallée dans laquelle il avait jusque-là coulé, et prend une direction ouest, qui insensiblement remonte vers le nord. Cette partie de son cours, comprise entre l'extrémité de la vallée, et l'endroit où il reçoit le Calédon, a reçu des indigènes le nom de *Sinkou*, qui est aussi le nom du plus large bouclier des Matébélés. Les fermiers hollandais le nomment la Grande-Rivière, et le colonel Gordon lui a donné le nom de fleuve Orange, de la couleur de ses eaux.

Les saules, les mimosas et les oliviers qui ombragent les rives de ce fleuve, la transparence et la délicieuse fraîcheur de ses eaux, les masses de rochers brillants qui en bordent le cours, les cascades et les îles verdoyantes disséminées à sa surface, contrastent de la manière la plus


RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY

Page 149.



GUÉ DE L'ORANGE.

agréable avec l'aridité et l'aspect âpre et inculte des campagnes voisines, désertes, sablonneuses, et hérissées de monticules jaunâtres et rocailleux.

Le lit du fleuve, fortement encaissé vers les sources, s'élargit par degrés : il est de la même nature que celui du Calédon, et recouvert à certains endroits d'un sable mêlé de paillettes de mica de couleur d'or et d'argent. Sa largeur, aux environs de Béthulie, est de 860 pieds, et sa profondeur de 2 pieds et demi. L'élévation des bords est de 22 à 23 pieds.

Le fleuve Orange est, comme le Calédon, sujet à des crues périodiques qui se renouvellent trois ou quatre fois entre la fin de novembre et le milieu d'avril: la première crue dure ordinairement de dix à douze jours; les deux ou trois suivantes durent cinq ou six semaines.

Ces crues retardent fréquemment les voyageurs qui doivent traverser le fleuve, et surprennent quelquefois ceux qui tentent de le passer à gué.

Sans nous arrêter aux prétendues vertus mé-

dicinales que les colons hollandais et les Griquois attribuent aux eaux de ce fleuve, nous nous bornerons à mentionner une belle source thermale qui coule dans la *vallée du Buffle*, sur la rive droite de l'Orange : cette source au reste n'est pas la seule que l'on remarque dans le voisinage de ce fleuve.

Les rives de l'Orange étaient autrefois fréquentées par les buffles et les hippopotames; mais les chasses nombreuses des colons du Cap et des indigènes ont éloigné ces animaux qui ont cherché une retraite plus tranquille et plus sûre vers la rivière Noire.

La rivière Namagari, ou le Fal, l'affluent le plus considérable de l'Orange, sort comme celui-ci du Mont-aux-Sources, mais du flanc septentrional. A deux lieues de sa source, elle est large d'environ sept pieds, et charrie un gravier bleuâtre. Elle se dirige d'abord vers le nord, se détourne en décrivant un immense demi-cercle vers l'ouest, et, achevant son cours dans la direction du nord-est au sud-ouest, elle va se jeter dans le fleuve Orange, au midi de Cambels-

dorp, non loin du 29e parallèle de latitude australe et du 22e degré de longitude orientale.

Parmi les courants qui descendent du versant oriental des Maloùtis et qui se rendent à l'océan indien, le Létouélé est l'un des plus considérables. Sorti du prolongement oriental du Mont-aux-Sources, il se dirige au nord-est, passe non loin de Mococoutloufe, et va se perdre, en formant un delta, dans l'océan indien. Les Matébélés le surnomment *molampo o mokolu*, la *Grande-Rivière*, et s'accordent à le représenter comme aussi large que le Sinkou. Les voyageurs indigènes assurent qu'il serpente difficilement et en faisant de nombreux méandres à travers un pays de hauts plateaux. Le lit de ce fleuve est profond et encaissé, le courant rapide, les rives bordées de saules et de mimosas : il nourrit des hippopotames et des crocodiles, dont quelques-uns ont 9 à 10 pieds de long.

Pour terminer ce que nous avions à dire des rivières sorties du Mont-aux-Sources, nous mentionnerons encore la Monouenou, coulant parallèlement au Létouélé à quinze ou vingt

lieues plus au sud, et allant comme lui se perdre dans l'océan indien.

La partie septentrionale des Maloutis, celle que nous avons parcourue, est habitée par deux tribus principales, les Bamakakanas et les Matlapatlapas. Les premiers habitent le versant oriental des Maloutis; les seconds se trouvent à environ dix ou douze lieues plus à l'est. Ces deux peuples sont venus chercher au sommet des montagnes une retraite contre leurs ennemis communs, dont le plus redoutable est Dingaan, roi de Mococoutloufe. Autrefois ses tributaires, ils se sont soustraits à ses mauvais traitements et à ses rapines en se réfugiant sur les montagnes au-delà des limites méridionales de son territoire. Leur population se grossit chaque jour de quelques Caffres matébélés qui comme eux cherchent à se soustraire à l'autorité despotique de leur roi. En signe de leur émancipation, ils cessent de porter le *mokoko*, touffe de cheveux disposée sur le front en forme de cercle, et maintenue par un support intérieur de ficelle ou de jonc flexible : ils cessent aussi

de porter les cheveux ras comme les Chacas, et commencent à les laisser croître et à les enduire de graisse, à la manière des peuples avec lesquels ils veulent se confondre. Ils sont toujours néanmoins reconnaissables aux fentes circulaires au moyen desquelles les Caffres Matébélés suspendent à leurs oreilles des bouts de roseau, des plaques de fer, ou des ornements de cuivre ou de laiton.

Ils ressemblent du reste aux sujets de Dingaan par la similitude du langage, des mœurs, et par l'identité des caractères physiques de la race caffre. Comme tous les Caffres, ils sont grands, bien faits, robustes, d'un esprit actif et turbulent, et toujours prêts à attaquer ou à se défendre. Nous avons à Morija un réfugié Matlapatlapa, nommé *Mumpo* : c'est un homme de cinq pieds et demi, à la peau noire, aux yeux vifs et saillants, au menton velu, et le front orné d'une magnifique cicatrice que lui a laissée une pierre lancée par la main d'un ennemi. C'est de lui que nous tenons les détails suivants sur l'histoire de sa tribu.

Lorsque, fatigués du pouvoir oppresseur des Chacas, plusieurs Matébélés révoltés cherchèrent un refuge dans les hautes vallées des Maloutis, ils avaient à leur tête un chef appelé Matlapatlapa, qui a laissé son nom à la tribu. Ce chef, qui périt dévoré par une horde cannibale, eut pour successeur Mokokatué, qui succomba peu de temps après dans une bataille. Le fils de celui-ci, Paloulé, habitait encore aux mêmes lieux que ses prédécesseurs, lorsqu'en 1836 nous fîmes connaissance avec sa tribu.

Il fut obligé, quinze mois plus tard, de se réfugier chez les Mantætis, et accompagna, il y a six mois, leur chef Sékoniela dans une expédition guerrière contre Dingaan. Après la mort de Sékoniela, Dingaan fit retomber sa vengeance sur Paloulé, massacra une partie de ses sujets, et dispersa le reste. Très peu de Maltapatlapas sont restés dans leur pays : on en trouve à peine sept ou huit mille, errants dans les montagnes, à une journée du Létouélé, non loin d'Enkalane, leur ancienne capitale. Ils mènent une

vie fort misérable, ne subsistant que de brigandage, et épiant leurs anciens ennemis pour se repaître de leur chair et de leur sang.

Les Bamakakanas n'ont pas été moins malheureux que leurs alliés. Soumis, il y a quinze ans, au chef dont ils ont conservé le nom, possesseurs de riches troupeaux, et se croyant en sûreté dans leurs montagnes, ils furent assaillis et pillés par une horde ennemie. Sépéka, chef d'un parti de Matébélés, qui s'était rendu redoutable par ses brigandages, fondit sur eux à l'improviste, au milieu de la nuit, massacra leur roi et une partie de son peuple, enleva leurs bestiaux, porta la flamme dans leurs habitations, et se retira chargé de butin. Ceux qui survécurent n'eurent pour apaiser leur faim d'autre ressource que le cannibalisme.

Il ne reste maintenant aux Bamakakanas qu'une dixaine de villages, dont les principaux sont : *Sekoubou, Mokhai*, *Makuéle* et *Moéséoua.* Ils obéissent, ainsi qu'une petite peuplade caffre, connue sous le nom de Matsetsé, au fils de leur ancien chef. C'est un jeune homme

âgé de trente ans, que les uns appellent *Sekoloume*, et d'autres *Seketane*. Il vient quelquefois faire des échanges chez les Bassoutos, dont il affecte, dans ces voyages, les manières et les habitudes extérieures.

Tous ses sujets, ainsi que ceux de Paloulé, qui n'ont point abandonné leurs terres, sont devenus anthropophages ou *Amalémos*. Plus cruels que les Marimos-Béchuanas eux-mêmes, ils font des échanges mutuels de leurs parents pour les dévorer : ils engraissent dans le même but les vieillards maigres. Ces horribles festins ne suffisent pas cependant pour préserver cette population de la faim, qui moissonne journellement plusieurs victimes. Quelques-uns émigrent chez leurs voisins, bien qu'en leur double qualité de Matébélés et d'Amalémos ils ne rencontrent partout que des ennemis.

Parmi ces réfugiés ceux qui reçoivent le meilleur accueil sont ceux qui vont isolément vendre des fers de houe et du tabac chez les Mantætis et les Bassoutos. Les Matlapatlapas et les Bamakakanas ne sont point dépourvus d'in-

dustrie et d'activité. Ils extraient le fer des montagnes voisines des sources du Monouénou, du Létouélé et de la Taka, et en fabriquent des pioches et des hoyaux. D'autres cultivent de vastes champs de tabac, dans les fertiles vallées du revers oriental des Maloutis, éminemment propres à ce genre de culture. Outre ces objets d'échange, dont ils trouvent un débit assuré, ils font aussi le commerce de chèvres, de brebis et de peaux d'antilopes.

Ces deux peuples perdraient sans aucun doute leurs habitudes de cannibalisme, s'ils pouvaient jouir en paix des fruits de leur industrie ou de la culture de leurs terres; mais à peine leurs récoltes de millet, de roseau sucré, de maïs, de citrouilles, sont-elles mûres, qu'elles deviennent la proie de quelque horde ennemie qui moissonne ce qu'elle n'a point semé, et qui fait main basse sur les fruits de la terre et sur le menu bétail du kraal. Quant aux malheureux habitants dépouillés de leurs ressources, les uns se font tuer en voulant défendre leurs biens; les autres se dispersent dans les montagnes où ils meurent

de faim, ou sous la dent des bêtes féroces, ou bien ils se dévorent entre eux.

En temps de paix, les Amalémos se livrent avec ardeur à la chasse de l'antilope et de la gazelle, à celle du buffle et du coudou, animaux inconnus à l'ouest des Maloutis, mais très communs dans les vallées de la côte orientale. La disette de vivres leur a fait surmonter l'horreur qu'ont tous les peuples africains pour la chair du porc-épic et du sanglier à gros groin. Le serpent, que mangent les cannibales Béchuanas, mais qui est pour les Amalémos l'objet d'une crainte superstitieuse, est le seul animal dont ils s'abstiennent. — Les Marimos, ainsi que les Amalémos, recherchent avidement l'hyrax du Cap, l'engakana, de l'espèce des martres, le loutre-fauve. Enfin, lorsque ces animaux viennent à leur manquer, il sont réduits à manger la chair du chacal, du lion, du léopard, des vers de terre, des jeunes scorpions et d'autres espèces de tétricaudes non moins dégoûtants et peut-être plus venimeux.

La pêche, à laquelle ils se livrent avec beau-

coup d'adresse, est encore pour eux une ressource précieuse. Ils se servent, pour prendre le poisson, de nasses de roseaux flexibles, à ouverture étroite, nommées littatla. Le soir ils les déposent en quelque endroit retiré de la rivière, l'ouverture tournée vers le haut, et lestées intérieurement de quelques grosses pierres. Ils empoisonnent ensuite les eaux au moyen du suc laiteux de quelques plantes vénéneuses qu'ils broient avec précaution entre deux grès. Pendant la nuit, le poisson engourdi par ces sucs cherche une retraite dans ses réduits accoutumés, et tombe en abondance dans les nasses, que les Amalémos vont retirer le lendemain.

SECONDE PARTIE.

MORIJA, 1839.

CHAPITRE X.

Rentrée à Mérabing. — Bœuf tué et salé dans sa propre peau. — Première Pâque célébrée à Mérabing.—Entretien religieux avec les naturels.

Lorsque nous fûmes de retour, de notre excursion dans la chaîne des Maloutis, à l'établissement missionnaire de Mérabing, nous trouvâmes nos attelages remis de leur fatigue précédente et en excellente condition pour recommencer la route. C'était, sous ce rapport, être beaucoup plus heureux que bien des voyageurs au sud de l'Afrique, qui souvent, en reve-

nant de leurs courses dans quelque lieu environnant, ont trouvé le plus grand désordre dans leur camp. Une partie de leurs bestiaux étaient dépéris ou morts, d'autres égarés, et les guides livrés à toute espèce d'immoralités; mais dans notre cas, il n'en fut point ainsi, grâce à Dieu. Tout avait été confié entre les mains de bons amis, qui en prirent un extrême soin.

Nos chevaux seulement se trouvaient fatigués; c'est pourquoi nous leur donnâmes quelques jours de repos, mais ce temps ne fut pas perdu; nous l'employâmes, entre autres choses, à ajouter à nos provisions de voyage un bœuf gras, qui fut tué et salé d'une manière assez remarquable pour être rapportée.

On l'amena devant la porte, suivant la coutume du pays, et, d'un coup de fusil lâché entre les cornes, il fut abattu, comme l'est par le chasseur une pièce de gros gibier. Alors arrivèrent de toutes parts les naturels, réjouis, gambadant, pour faire curée complète. Une foule de dépeceurs mettent bas l'habit. On commence par trancher la tête à l'animal, qui mugit en-

core ; en quelques minutes il se trouve écorché. Les quatre quartiers nous sont soigneusement remis ; mais quant aux restes, qui n'étaient pas petits, ils vont immédiatement sous la braise. Chacun se croit autorisé à en prendre sa quote-part; des tas de bois ou de broussailles s'élèvent sur divers points; le feu les allume, la foule s'y groupe en cercles réguliers; tout le monde enfin jase au milieu des ris et du tumulte.

A ce tableau trop incomplet sans doute, mais exact, du genre de fête d'un peuple dans l'état de nature, il convient d'ajouter, pour compléter l'histoire de notre bœuf, que le pauvre animal fut salé dans sa propre peau. Nous n'avions pas d'autre moyen d'en conserver la chair ; ainsi la nécessité, mère de l'invention, nous fit recourir à celui-là. Une fois la peau bien écharnée, saupoudrée d'alun, demi séchée, et ensuite assouplie, on en fit une grande outre, qui servit de baril à transporter la viande. Il eût sans doute été bien imprudent de faire suivre après nous du menu bétail, qui fût devenu un appât journalier pour les lions et les hyènes dans

des régions peuplées de bêtes féroces plus que d'hommes; et notre procédé nous épargna toute cette peine. Au fond, il parut si simple et si commode à nos amis de Mérabing qu'ils nous forcèrent à accepter en présent un de leurs propres bœufs, destiné à être tué au cas où nous en aurions besoin dans la suite du voyage.

C'était beaucoup de bonté de leur part, et ce n'est pas là la seule marque d'attention que nous ayons reçue d'eux. Ils nous comblèrent de bienfaits. M. Allison nous procura de nombreuses occasions d'annoncer l'Évangile, tant dans son établissement qu'aux environs, où il voulut bien nous mener lui-même. Je n'oublierai point, entre autres, le premier dimanche d'avril, que nous passâmes chez les Mantætis.

Le matin, de bonne heure, l'église, très-simple, mais décemment construite en pieux de saule et en roseaux de marais, fut ornée d'une table pour la communion, oblongue et blanche comme la neige. Les naturels furent ensuite appelés à la prière, et ils s'y rendirent en foule. Leur étonnement éclata par des chuchotements

nombreux lorsqu'en entrant dans la maison du Seigneur ils y découvrirent un objet nouveau, qui n'avait jamais jusqu'alors frappé leurs regards, et dont ils ne pouvaient deviner le saint usage. Petit à petit, ils se turent, se serrèrent les uns contre les autres, en se tenant accroupis ou agenouillés, tous les regards arrêtés sur l'objet de la commune admiration; alors parut le prédicateur, et le silence fut complet. Non moins ému que ce célèbre orateur appelé à prononcer une oraison funèbre au milieu des tombeaux des rois, selon l'expression de Marmontel, le missionnaire considéra un moment avec amour son auditoire, qui était tout attention; rien ne lui paraissait plus humble à la fois et plus solennel qu'un sanctuaire élevé par les mains du ministre lui-même, au cœur d'un pays barbare et sans religion. Il fixa un moment les yeux sur la table où étaient déposés les deux précieux gages de notre rédemption; puis, s'adressant aux fils de Cham dans leur propre langue, il leur dit : Hommes frères, c'est ici la table du Seigneur Jésus !... L'assemblée de païens

réunis écouta ensuite l'histoire qui lui fut faite des souffrances et de la mort expiatoire du Sauveur. Le recueillement était très-grand, et surtout chacun parut saisi d'émotion quand, le service près d'être terminé, quatre missionnaires suivis d'un frère africain s'approchèrent ensemble de la sainte table, y chantèrent un cantique de délivrance à l'Agneau qui fut immolé, parlèrent avec effusion de cœur de l'amour infini de Christ, de son support envers nous, firent vœu de lui demeurer, moyennant son secours, plus fidèles que par le passé, et reçurent les sacrements à la vue d'une multitude ébahie de Béchuanas. Non, je ne saurais dire tout ce qu'eut pour moi de sublime et de touchant cette scène, qui se passait à plusieurs milliers de lieues de ma patrie, ni avec quelle force retentirent dans mon âme ces belles paroles du Maître, qui faisaient le sujet principal du sermon : « Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. »

Le soir de ce beau jour, où pour la première

fois la Pâque fut célébrée chez les Mantætis, il y eut un entretien plein d'édification dans la maison missionnaire. Un des naturels, à qui l'on demanda *ce que c'était qu'aimer Dieu*, répondit que *c'était faire ce qu'il nous commande...* — «*Et pouvez-vous dire que vous l'aimiez ainsi?* poursuivit l'interlocuteur. — *Non*, avoua ingénûment la personne interrogée; *nous ne devons point mentir : parmi nous tous, il n'y a que Chicha qui aime sincèrement le Seigneur et les vérités qui nous sont annoncées.* »

Ce Chicha était le néophyte qui avait eu le bonheur de s'approcher de la sainte table avec nous. Prémices de la mission, il fait la joie de son pasteur, est une lumière au milieu de ses compatriotes, et promet de devenir, avec la bénédiction d'en haut, très-utile comme interprète, ainsi qu'à d'autres égards. Combien dut lui être précieux le bon témoignage que ses propres concitoyens rendirent à la sincérité de sa conversion ! Et ce témoignage était unanime. «Nous connaissons *un peu* Dieu, disaient les

uns, mais Chicha le connaît *bien.* » D'autres disaient : « Plusieurs aiment Dieu *des lèvres*, mais Chicha l'aime *de cœur.* » Enfin, après avoir entendu une foule de bonnes choses sur le sujet commun de notre conversation, je me tournai vers un tout petit enfant et lui demandai : « Mon petit, d'où vient que les hommes n'aiment pas Dieu ? — *C'est qu'ils ont un mauvais cœur*, répondit-il. — Mauvais comme quoi ? — *Comme de la pierre.* — Tu veux dire que ce cœur est bien dur, n'est-ce pas ?... Et comment faut-il qu'il devienne ? — *Il faut qu'il devienne plus doux.* — Doux ! Et comme quoi ? — *Comme de la chair.* » Tout le monde sourit à l'enfant à l'ouïe de ses justes réponses.

CHAPITRE XI.

Voyage dans la direction septentrionale repris. — Service religieux du premier lundi du mois, célébré dans le désert. — Couaggas. — Racébatane. — Usages du couagga.

Le lundi 4 avril, nous reprîmes la direction du nord, et commençâmes, en quelque sorte, un nouveau voyage, tant avait été caractérisée et distincte l'excursion dans les Maloutis. Notre marche se dirigea comme suit : 1 h. N.-O.; 1 h. 30 m. N.-E. ; 3 h. 5 m. N. ; 1 h. O.; 1 h. 5 m. N. On croirait à peine combien de détours nous fûmes obligés de faire, à cause de la nature du

pays qui se trouve coupé par de hautes collines dans toutes les directions, ce qui ne contribue pas peu à lui donner un air très-romantique. A cinq milles de Mérabing, on nous montra un village habité par des Béchuanas ci-devant cannibales; il est bâti au sommet d'une montagne escarpée, qui peut avoir environ six cents pieds au-dessus du sol environnant. Sur le devant s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre deux immenses roches granitiques d'une telle conformation qu'il nous sembla voir un arceau. Non loin de là apparaît la ville de Rabouchabane, construite en cercle régulier sur la croupe d'un plateau; elle est dominée par un pic d'une hauteur considérable, que les missionnaires ont appelé la *cheminée*, à cause de sa forme particulière. L'œil, aussi loin qu'il peut atteindre, ne découvre que groupes de montagnes, que champs de millet ou de maïs, et de tous ces points s'élèvent dans les airs de petits nuages de fumée, qui annoncent des Kraals dans toutes les directions. Les Mantætis nous ont paru être tout particulièrement répandus aux environs

de leur capitale, probablement pour leur sûreté, non moins qu'à cause de la beauté de la contrée et de son aspect enchanteur. Nous rencontrâmes sur notre route bon nombre de naturels, tant bergers que laboureurs: quelques-uns d'entre eux étaient des voyageurs comme nous. Ils nous saluèrent amicalement, et parurent surtout satisfaits de voir dans notre nombre leur morouti, qui avait bien voulu nous accompagner pendant une dizaine de lieues. Mais telle fut notre chance qu'après avoir traversé beaucoup de villages durant la journée, et nous être croisés avec bien des gens auxquels le temps nous permit à peine d'adresser quelques questions, nous allâmes le soir camper tout seuls dans un lieu inhabité.

Cependant, comme c'était le premier lundi du mois, nous n'oubliâmes point de réunir notre monde autour de nous, pour célébrer ensemble avec eux le service spécial que les chrétiens de tous les pays ont accoutumé de tenir à pareil jour, en faveur des nations païennes.

Un cantique imité du psaume LXV fut d'a-

bord chanté en Béchuana, sur le même air qu'on suit dans les églises réformées de France.

O Dieu, c'est dans ta Sion sainte
Que tu seras loué.

Ensuite vint la prière, après laquelle notre frère de Mérabing lut dans sa Bible anglaise le chapitre XLIX d'Esaïe :

« Iles, écoutez-moi, et vous, peuples éloignés, soyez attentifs. » Certains passages de cette prophétie arrêtèrent tout particulièrement notre attention ; tel fut le sixième, par exemple : « L'Éternel a dit à son Oint : C'est peu de chose que tu sois mon serviteur pour rétablir les tribus de Jacob, et pour ramener les restes d'Israël ; mais je t'ai donné pour être la lumière des nations, et pour être mon salut jusqu'au bout de la terre. » Enfin, prises dans un sens spirituel, c'est-à-dire appliquées à l'esclavage du péché, les paroles suivantes devinrent aussi le sujet de sérieuses questions pour nos domestiques : « Dites à ceux qui sont garrottés : Sortez ; et à ceux qui sont dans les ténèbres : Montrez-vous. » Les réponses d'un des guides et toute

son histoire en général sont une frappante preuve de cette vérité, que la conversion du cœur vient de Dieu, est un appel de son amour, bien que l'on soit d'ailleurs très-coupable, lorsqu'on néglige de profiter des moyens de grâce qui nous sont offerts.

La nuit du 4 au 5 avril fut très-pluvieuse; mais dans la matinée le ciel s'éclaircit, et notre ami de Mérabing, après nous avoir fait ses adieux, retourna chez lui. De leur côté nos gens allèrent à la chasse, et tuèrent trois couaggas. On les dépeça sur les lieux mêmes; mais la viande fut portée au campement, coupée en tranches, exposée sur les rocs et sur les buissons, desséchée aux rayons du soleil, saupoudrée de sel et serrée dans une des voitures, comme provision de voyage. Ce n'est pas à dire que nous en eussions besoin; mais les Africains ne laissent jamais rien perdre, et l'on n'aura pas de peine à croire que nos guides ne faisaient point exception à cette règle.

Quant aux couaggas qui furent tués, ils paissaient parmi un bon nombre d'autres, mais il

ne paraît pas qu'il y eût un seul zèbre dans toute la horde ; et il est de fait que le zèbre ne se trouve ni chez les Bassoutos, ni chez les Mantætis, tandis que le couagga y est très-commun; preuve nouvelle et concluante que celui-ci n'est point la femelle du premier, comme on l'avait cru longtemps.

La différence qui existe entre ces deux espèces d'ânes et leurs caractères respectifs est connue des naturalistes. Notre expérience personnelle nous a convaincus que les couaggas sont dociles et se laissent aisément apprivoiser. On dit les zèbres beaucoup plus revêches; et pourtant il ne serait pas juste d'affirmer, ce que fait Buffon, que les habitants de la colonie du Cap se servent des couaggas pour traîner leurs charrettes. Le cas n'est pas commun, quoiqu'il puisse s'être présenté, ainsi qu'il arriva, par exemple, il y a quelques années, lorsqu'un attelage de huit ou dix de ces animaux fut publiquement vendu à la ville du Cap, durant le gouvernement de sir Francis Lowry Cole, qui était, à ce qu'on rapporte, un des en-

chérisseurs. Mais ces bêtes avaient été domptées par un Anglais, à frais considérables d'argent et de temps. Un paysan hollandais aurait probablement manqué de goût pour une pareille entreprise. Il se trouve bien des colons qui ont élevé un couagga par fantaisie, mais on n'en cite point qui aient pris le soin et la peine nécessaires pour réduire ces animaux à l'état de domesticité, ce qui serait d'ailleurs praticable autant qu'utile ; car les couaggas sont fort communs dans tout le sud de l'Afrique ; ils n'ont pas de grands défauts, se contentent d'une nourriture simple, sont enfin et plus beaux et non moins forts que les mules. Qu'est-ce donc qui pourrait empêcher qu'on n'en tirât le même service ? C'est aussi l'opinion de Barrow, qu'on peut consulter sur ce sujet.

On trouve deux espèces distinctes de couaggas en deçà du fleuve Orange, à savoir : celle que les colons hollandais du Cap appellent couagga brun (1), à ventre cendré, très-commun aussi

(1) *Blaauw-Kwagga.*

parmi les Amakozas, et le couagga bigarré (1), qui est un peu plus gros que le premier, marqueté de plus brillantes mouchetures, en un mot, voisin du zèbre izabelle, ou cheval sauvage (2) du pays des Namaquois. La seconde espèce de couaggas ne se voit point, il paraît, ni au Cap, ni en Caffrerie, non plus que chez les Bassoutos. Nous ne l'avons rencontrée que dans le bassin de la rivière Jaune; et des Bapéris nous ont encore assuré que c'est la plus commune des deux dans leur pays (3); ce qui nous porte à penser, que l'espèce de couaggas bruns est particulière au sud, et la bigarrée au nord de l'Afrique australe.

A une heure et demie de notre campement, tirant vers l'ouest, se trouvait Racébatane, un des principaux villages de la tribu des Lighoyas. Nous nous y rendîmes à cheval, pour le voir et y proclamer l'Évangile, au cas que l'on voudrait nous recevoir. L'endroit est situé sur le penchant

(1) *Bounte-Kwagga.*

(2) *Wilde-Paarde.*

(3) Ils l'appellent *pitsi é toulouri*, âne rayé ; et le couagga brun, simplement *pitsi*.

d'une haute colline qui se termine en plateau ; c'est le même point qu'on nous avait désigné la veille sous le nom bien connu de Thaba-Chéou, ou Mont-Blanc, à cause de son aspect pelé. Environ cent trente habitations, confondues au milieu de gros rochers éboulés, composent tout le village, dont la population ne doit pas être moindre de quatre cents âmes, selon notre manière de compter, qui est de supputer trois personnes par hutte. Les pâturages nous parurent bons, mais les eaux rares, ainsi que le bois. Cependant la petite ville est abreuvée par deux fontaines, l'une desquelles est destinée aux hommes, et l'autre aux bestiaux, ce qui suffit à tous les besoins du lieu. La première source, à ce que disent les naturels, ne tarit jamais ; et en tout cas, il s'en trouve une meilleure un peu plus loin. Si nous entrons dans ces particularités, c'est que Racébatane ou ses environs nous paraissent destinés, par leur heureuse situation géographique, ainsi qu'à d'autres égards, à devenir un jour le siége d'une station missionnaire. La population est considérable dans les

alentours. On remarque tout particulièrement, à cinq ou six quarts de lieues, dans la direction du couchant, un kraal aussi considérable que celui où nous étions venus. Il est appelé Thaba-Marimo, Montagne des Cannibales, et se trouve placé au centre de trois autres villages, qui reconnaissent tous pour leur chef principal un prince lighoya nommé Léssia.

Quant à la petite ville de Racébatane même, elle est gouvernée par Rantsane, vieillard très-respecté. Il ne manque pas d'activité pour son âge ; je lui trouvai un reste de feu dans le regard, et un ensemble de physionomie qui me plut. Comme nous approchions de sa demeure, je fus reconnu par un nègre qui assura m'avoir vu dans la colonie du Cap; il nous reçut avec joie, et nous présenta à son maître, en lui disant : « Mon père ! je t'amène des blancs ; voici entre autres le blanc de Mokachane. » Le vieillard était accroupi sur une peau d'antilope, auprès d'un foyer sans feu, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à la nuée de fumée que produit une poignée de roseaux verts, par un temps humide et nébuleux.

Plusieurs personnes étaient réunies ce jour-là autour de leur morèna pour quelque affaire importante; mais les débats cessèrent à notre approche. Tout le monde ouvrit de grands yeux, où se lisaient l'étonnement et la surprise. Bientôt après ce ne fut plus que des *péh!* que des *éoh!* ou que bruyants éclats de rire, jusqu'à ce que le chef ordonnât le silence; à son tour il nous fixa deux grandes minutes; puis il s'écria: «Voilà donc des blancs!... Oh! mes frères! ce sont bien des blancs!...» Nous dîmes que oui, et demandâmes comment il se faisait qu'il ne fût pas encore allé voir les blancs de Mérabing, pour s'enquérir des vérités qu'ils annoncent; mais à cela Rantsane répondit que ses pieds n'étaient plus bons, et que d'ailleurs son grand âge ne lui permettait guère de voyager, comme il avait fait dans ses jeunes années. Alors il s'engagea entre lui et les étrangers une conversation très-animée. «Quoi donc, lui demandèrent ceux-ci, c'est seulement aujourd'hui que Rantsane voit des Baroutis?» — «Des Baroutis! reprit-il; j'avais simplement cru voir des blancs.

Et qu'annoncez-vous ? » — « Les paroles du Chef du ciel. » — « Le Chef du ciel (*rire*) ! Est-ce qu'il y aurait véritablement un Maître au ciel » — « Oui, Rantsane. » — « Et que dit-il ? » — « Il dit que les hommes sont tous égarés, comme des brebis perdues. » Un conseiller répète : « Il dit que les hommes sont tous des brebis perdues ». Les missionnaires poursuivent : « Nous sommes tous enfants du Maître des choses, qui est au ciel. » Sur quoi un sauvage les interrompt en s'écriant : « Vous, les blancs, vous êtes tous fils du ciel ! » Puis ils continuent : « Tous les hommes, tant blancs que noirs, sont enfants du ciel ; mais tous les hommes ont oublié celui qui les créa jadis à sa ressemblance ; tous les hommes sont des brebis perdues. Rantsane, et vous, créatures de Dieu, quand apprendrez-vous à le connaître ? » — « Etrangers, répliqua Rantsane, comment pourrions-nous le connaître, tant que nous sommes laissés seuls dans ces déserts ?... On dit que votre main grave des paroles qui vont se répéter *loin*, *loin*. Tracez donc cette mienne parole ; di-

tes : Rantsane est déjà courbé sous le faix des jours, et ne peut lui-même se rendre auprès du blanc de Mokachane pour prêter l'oreille aux merveilles de sa bouche; qu'il soit écrit à un morouti, qu'il se hâte de venir instruire Rantsane et ses hommes. »

L'un de nous, après quelques moments de silence et de recueillement, pendant lesquels se rassembla un grand nombre de gens, prit pour exorde de son discours la demande de Rantsane ; et, comme il ne pouvait, en réponse, promettre que d'écrire, il pria l'auditoire de prêter attention, et dit que le résumé des vérités salutaires allait leur être fait. Ses phrases furent toutes répétées une à une par les sauvages, avec un sérieux remarquable, et beaucoup d'admiration. Nous chantâmes aussi quelques versets de cantique, fîmes deux prières, et voulions ensuite nous retirer, laissant les indigènes sous l'influence des bonnes impressions qu'ils paraissaient avoir reçues; mais Rantsane nous supplia de rester. Il fit apporter des roseaux sucrés, voulut que nous en goutassions en sa

présence; après quoi il nous donna quatre de ses sujets pour nous mener tout autour de sa montagne, et nous prouver qu'elle renfermait plus d'eaux que nous n'en avions vu, ajoutant, pour dernière parole : « Et si les eaux s'y trouvent, le blanc nous sera-t-il envoyé? »

Ainsi notre retour aux wagons eut lieu par un chemin détourné. L'on nous assura, pendant que nous marchions, que Rantsane était autrefois un chef puissant, qu'avaient extrêmement affaibli les attaques de ses ennemis, Matouané et Pacarita, qui lui avaient enlevé tout son bétail. Voilà pourquoi il ne lui reste plus aujourd'hui que quelques bêtes à laine, et pas une à corne. Metsing et Molibétsané, deux de nos plus intéressants jeunes gens de Morija, sont originaires de Racébatane, et l'une des femmes de Moschesch vient de Kolilé, village voisin, dont le chef est Mossifa.

En arrivant aux voitures, nous trouvâmes les conducteurs qui faisaient bombance aux dépens des ânes rayés de la veille. Ces bonnes gens nous avaient apprêté quelques

rouelles de leur gibier, que nous ne mangeâmes pas sans appétit, bien que le tout nous parût au fond bien fade et bien coriace. Lorsque les couaggas sont gras, ils offrent un aliment plus tendre et un peu meilleur. Pourtant, ce ne sont pas tous les Béchuanas indistinctement qui veulent y toucher, car plusieurs allèguent que la graisse de ces bêtes exhale une odeur désagréable; mais pour les Griquois, ce paraît être là chose indifférente. Ils aiment beaucoup la chair fraîche du couagga, et même la faim la leur fait trouver bonne sèche, quoique dure alors comme du cuir. Il faut convenir que, pour un animal du genre des ânes, on ne pourrait guère en tirer meilleur parti que ne font ces gens. Sa peau, toute mauvaise qu'elle soit pour un pareil usage, est employée en lanières propres à attacher la charpente des toits du pays, ou convertie en sacs à serrer du blé et en outres à lait, voire en casquettes, par plus d'un naturel.

Le 7 avril, notre traite fut courte, mais intéressante sous le rapport topographique. De 3 h.

5 m. à 3 h. 50 m., nous marchâmes N.-N.-O.; de 3 h. 50 m. à 4 h. 50 m., N. (5 minutes de déviation à l'O., et 5 m. de retard); de 6 h. 15 m. à 6 h. 30 m., O. N.-O.

CHAPITRE XII.

Les Bamolibéris et leur petit roi. — Description de leur contrée. — Monouanou. — Villages dans son voisinage.

A quatre heures dix minutes de l'après-midi, les chariots traversèrent une ville abandonnée (Litsikéla), et vers six heures et quart une seconde, également déserte. Dans l'une et l'autre se trouvent des tas d'ossements humains, sans parler des décombres de vieux parcs en pierre à renfermer les bestiaux et autres débris semblables, qui obstruent le passage des voyageurs.

Les deux localités appartenaient, il y a quinze à vingt ans, à un prince des Bamolibéris, tribu de Béchuanas à présent éteinte ou à peu près. Ce chef s'appelait Lékoro, et la contrée qu'il habitait a conservé ce nom. A ce qu'on assure, son pouvoir était considérable ; des personnes de sa horde nous montrèrent cinq à six principaux villages où il comptait bon nombre de sujets, tandis qu'aujourd'hui il ne s'y trouve plus une seule âme. Mais le pire, au milieu de tant de malheurs dont les détails sont restés dans l'oubli, c'est bien peut-être qu'ils eussent été attirés par celui qui en fut la première victime. Lékoro laissa après lui la réputation d'avoir fait beaucoup de mal ; il a été surnommé *l'homme du bruit* (1), et encore *l'homme aux dures mâchoires* (2), c'est-à-dire qui ne se lassait jamais de quereller. Faut-il s'étonner, après cela, d'apprendre qu'il soit mort jeune, selon qu'il est dit par David que l'homme impie et méchant n'atteindra pas la moitié de ses jours ?

(1) *Motou a lérata.*
(2) *Motou a lithlaga li thata.*

Comme le petit roi des Bamolibéris allait toujours en empirant, ceux de sa propre nation se déclarèrent ses ennemis. Un parti de révoltés, commandé par Rachossane, chef encore en vie, mais devenu mossouto, alla l'assiéger à Litsikéla, sa résidence, l'emmena prisonnier, et ne le relâcha qu'après qu'il eût livré tous ses troupeaux pour se racheter. Mais alors, appauvri plutôt que corrigé, Lékoro voulut poursuivre ses brigandages, et entreprit, en conséquence, une expédition militaire dans le pays des Tambouquis, de laquelle il ne revint point, car il y fut tué avec la plus grande partie de sa troupe.

Comme nous le remarquions tout à l'heure, le pays qu'il laissa presque dépeuplé, et où personne ne lui succéda, méritait une mention spéciale pour ceux qui s'occupent de géographie. En effet, il est beau et renferme d'excellents herbages ; il est situé dans le voisinage des Maloutis, sur le prolongement occidental de ces montagnes, dont il se trouve assez éloigné pour que ceux qui le peuplaient autrefois fussent surnommés les habitants de la plaine. Le climat

en est tempéré, quoiqu'il y gèle tous les hivers; il n'est pas commun d'y voir de la neige, tandis que, quinze lieues plus loin, dans le haut pays, on en a souvent un demi-pied, avec une glace de quatre à cinq pouces d'épaisseur.

Quant à la nature du sol, elle diffère aussi de ce que nous avions trouvé jusque-là; au lieu d'un terreau noir, très-glaiseux, on foule une terre qui a moins de consistance, qui est plus légère et plus sablonneuse, et sous bien des rapports meilleure pour les plantes délicates. Il y croît une foule de petits buissons qu'aiment beaucoup les chèvres et les brebis. Nous remarquâmes partout le thym sauvage, les menthes, une espèce de sauge utilement employée en décoction pour guérir de l'érysipèle, et, parmi les fleurs, des giroflées jaune-clair, non moins belles que celles qui se cultivent dans nos jardins, ainsi que de fort jolies campanules violettes. D'un autre côté, la végétation n'est pas aussi vigoureuse que vers le sud, et les arbres de haute futaie sont ici entièrement inconnus. Nous venions de parcourir un magnifique plateau,

qui s'étend d'Oumpoukani à Mérabing, et de Mérabing au delà de Racébatane. A partir de ce dernier endroit, l'on commence à descendre vers le nord; tous les ruisseaux coulent dans cette direction, ou bien dans celle du nord-ouest, tandis que jusque-là ils allaient sud et sud-ouest. Ainsi il y a changement inverse, et l'on passe d'un bassin de rivière, celui du Calédon, à un autre, le bassin du Fal ou Namagari.

Nous regrettons bien que nos connaissances physiques soient si bornées; car nous foulions un champ sous tous les rapports favorable à d'intéressantes recherches. En particulier, le lieu de notre campement nous parut très-remarquable. C'était proprement une haute croupe de débris qui doivent avoir autrefois formé un mont séparé de tous les autres, et dont la base est aujourd'hui découverte. Les rochers de grès qui entraient anciennement dans sa structure gisent à présent épars tout à l'entour, et l'extrême désordre dans lequel ils se présentent fait naturellement supposer que quelque inondation extraordinaire, si ce n'est un trem-

blement souterrain, avec ou sans explosion, doit avoir eu lieu dans cet endroit-là. La première de ces deux hypothèses se change à peu près en évidence quand on considère que dans le même canton, sur les sources de la Tikoué, se trouve, à niveau du sol, une mine de charbon de terre, dont la nuance tire sur le cuivre ; car cette mine dénote l'existence d'anciennes forêts dans un pays où l'œil découvre à peine aujourd'hui quelques rares arbustes.

Sous un autre rapport, non loin de Monouanou, à la distance d'une lieue et demie du premier endroit mentionné, et sur la même ligne, courant du sud au nord, je vis également un monticule qui présentait des caractères analogues à ceux que je viens de décrire. Je suppose qu'il avait autrefois la forme d'un plateau ; mais par des bouleversements dont les traces sont encore visibles, le centre se trouve aujourd'hui creux. Qu'on se représente une cavité de sept à huit pieds de profondeur, sur cent quarante de circonférence, et de forme elliptique. Au milieu de ce cirque je ramassai des quartz

mêlés de substances calcaires, avec du gypse, de l'ocre rouge, et, aux alentours, de petites pierres noires, poreuses, tellement légères que je les pris pour des ponces.

Le village de Monouanou ne compte qu'une quinzaine de huttes, si bien cachées dans des rocs qu'on a peine à les voir à trente pas de distance. Il doit avoir été plus considérable autrefois; mais les Caffres et les Korannas, qui en ont enlevé les troupeaux, y ont aussi détruit beaucoup de monde. Le peu de gens qui restent sont toujours en émoi, ce qui leur fit prendre la fuite dès qu'ils aperçurent deux cavaliers dans la plaine, à savoir, moi et mon guide. Celui-ci cria à une femme qui s'était cachée dans les champs de millet : « Pourquoi craignez-vous? Nous ne voulons point vous tuer : indiquez-moi seulement le chemin du motsi; » ce qu'elle entendit, je suppose, mais sans oser se montrer; et ainsi nous passâmes pour nous diriger vers un homme de très-haute taille, robuste, portant une barbe, qui à son tour nous regarda un instant, puis se mit à reculer précipitam-

ment; mais lorsqu'il aperçut que nous étions sans armes, il s'arrêta. J'assurai que j'avais de bonnes intentions et tâchai de dissiper ses doutes à cet égard en lui touchant dans la main, marque d'amitié qui le détermina à nous conduire au village. Sa voix tremblante pouvait à peine articuler quelques mots entrecoupés, tels que les suivants : « Mes poumons sont gonflés... j'ai peur ! Cette femme là-bas avait peut-être peur des chevaux, moi des fusils... Dites-vous bien vrai ? n'ai-je aucun mal à craindre ? Ne vient-il personne d'autre derrière vous ?... » Arrivés au clan, nous eûmes à prouver à tous les hommes du lieu que nos cœurs étaient blancs comme de la neige, suivant la manière hyperbolique et figurée de parler des naturels. Ce ne fut qu'après beaucoup d'explications qu'ils consentirent à écouter nos nouvelles, c'est-à-dire l'Évangile ; mais il ne parut pas une seule femme à la prière, car elles s'étaient toutes enfuies, entraînant leurs enfants après elles, de sorte que nous ne vîmes point ceux-ci non plus. Le chef, Ramofana, une fois rassuré, me dit que j'a-

vais été pris pour un émissaire de Pit-Witte-Voet, ce qui me peina extrêmement. Je lui offris du tabac en signe d'amitié, et acceptai aussi quelques roseaux sucrés qu'il me présenta. Lorsque nous voulûmes partir, ce Ramofana, dont l'air doux et plein d'aménité m'avait beaucoup plu, prit les rênes de mon cheval, et me conduisit dix bonnes minutes loin, jusqu'à ce qu'il m'eût mis dans le sentier que nous devions suivre.

Avant de nous dire adieu, il me désigna au couchant un point situé au bout d'une vaste plaine, où se trouve une ville de Lighoyas aussi considérable, à ce qu'on assure, qu'est Racébatane. Elle s'appelle Tsékuaning, chef Motlégnané. Dans les environs il y a un autre endroit non moins peuplé, qui porte le nom de Makuabané, et qui est tout peuplé de Lighoyas. Vers le côté sud, à trois ou quatre heures de distance, je passai enfin près d'un mont à forme de dôme, où les Mantætis s'établirent d'abord, avant de choisir Mérabing pour leur capitale. Le pays est très-beau dans cette direction-là, mais dé-

couvert; les eaux vives y sont rares, celles de fosse plus communes; le nom du lieu en question est Sébopi, ce qui veut dire tour. Je doute qu'on pût en trouver un plus convenable.



CHAPITRE XIII.

Kalassouané. — Trappe aux antilopes. — Lions.

Chemin faisant, nous atteignîmes Kalassouané, où nous eûmes encore le malheur d'effrayer les naturels. Une vieille négresse, entre autres, que nous rencontrâmes dans les champs, poussa des cris aigus à notre approche, se mit à pleurer comme un enfant, tout en nous faisant signe de passer outre, et ne se laissa voir à nous qu'en profil. Un peu plus loin, une jeune femme,

à qui nous fûmes obligés de demander notre route, nous en indiqua une fausse. Je m'aperçus bien qu'elle tâchait de se contrefaire, mais sans le pouvoir. Elle ne nous jetait que des regards obliques; la voix lui manquait à tout moment, et son visage était ruisselant de sueur. *Ou tsab'ang?* lui dis-je dans sa propre langue, afin de la rassurer, « que craignez-vous ? Je suis un homme de paix, mes paroles sont bonnes » Et sur cela, je pris d'un pain qu'elle venait de cuire, et en portai quelques morceaux à ma bouche; mais rien ne put dissiper sa frayeur. Heureusement que le chef du clan arriva bientôt; il marcha devant les chevaux et nous conduisit au village. « Je sais, disait-il en marchant, que vous n'êtes pas des méchants, car vos chariots se sont justement arrêtés chez moi, et les conducteurs m'ont appris que vous aimiez les gens ! » C'est ainsi que je rejoignis les voitures, autour desquelles se rassembla une foule de gens, et nous leur annonçâmes la bonne nouvelle du salut qui est en Jésus-Christ. En se retirant, plusieurs des indigènes se disaient l'un à

l'autre : *Kayénou ré routiloé*, *aujourd'hui nous avons été enseignés.*

Kalassouané est une ville de Lighoyas placée au centre de trois à quatre autres qui reconnaissent pour chef principal un nommé Ngatou, le même dont il vient d'être fait mention. Elle est bâtie sur la croupe d'une montagne élevée, qui fait partie d'une petite chaîne de montagnes, et se trouve naturellement défendue par des fondrières formées par la pluie dans un terrain roussâtre, très-sablonneux et tout crevassé. La population totale de ces divers endroits ne doit pas s'élever à moins de cinq à six cents âmes, et pourrait, au besoin, être évangélisée de Racébatane, s'il s'établissait là ou dans les environs quelque missionnaire actif et zélé.

Nous laissâmes aux sujets de Ngatou quelques articles de manufacture européenne, qu'ils payèrent en nature, c'est-à-dire avec du millet, des citrouilles et du maïs. Ils échangèrent aussi contre du sel et du tabac certains objets de curiosité, tels, par exemple, qu'une hache d'armes, des bracelets de cuivre, deux à trois *lé-*

békos de fer, espèce de petite cuillère *sui generis*, à nettoyer le nez et à essuyer le corps, ainsi qu'un *chèketsé* (fouisseur) très-ressemblant à une demi-pique, et dont le principal usage est de servir à creuser des trous en terre, pour y prendre le gibier.

Ces trous, de cinq à six pieds de profondeur sur trois de diamètre, ont la forme d'un gobelet, ce qui est cause que l'animal qui tombe dedans se recourbe en spirale et ne peut en sortir : de là leur nom indigène de *maména* ou *entortillements*. En bien travaillant, un homme peut pratiquer huit de ces fosses en un seul jour; c'est un métier auquel le Lighoya est bien dressé dès sa jeunesse. Armé du chèketsé, qu'il serre fortement dans ses deux mains, il se met à genoux, et creuse avec courage, la sueur au front, mais sachant que son existence dépend en grande partie du fruit de ce labeur. Ses maménas finies, il les couvre soigneusement de roseaux et de broussailles; après quoi il se retire. Comme elles sont placées auprès des eaux stagnantes et sur le sentier même des gnous et

des couaggas qui viennent s'y abreuver, ces animaux arrivent en bondissant, tombent au fond du piége et y restent engourdis. Le lendemain matin, les sauvages les tuent à coups de pique et de lance, les retirent de la fosse, et vont en réjouir le kraal. Quelquefois pourtant ils ont à disputer leur chasse aux lions qui s'en étaient emparés les premiers. Le combat est toujours fatal à l'un des deux partis, à moins que les bêtes féroces ne battent en retraite, et dans ce cas encore elles sont poursuivies et traquées jusque dans leur repaire. Un fait très-curieux, s'il est vrai, comme tout le monde l'atteste, c'est que les lions se prennent assez souvent dans ces mêmes trappes où ils étaient venus chercher une proie. Alors il est plus facile de les tuer; mais aussi leurs rugissements nocturnes appellent quelquefois des compagnons officieux, qui, les saisissant par la crinière, les aident à se tirer de danger. Je suppose que c'est en enlevant si souvent le butin des Lighoyas que les lions ont appris ce manége, par lequel ils peuvent au besoin si bien se secourir les uns les autres.

Les lionnes sauvent aussi leurs petits en grattant, à la manière des chats, à côté du trou, et en leur ouvrant ainsi une tranchée ou un fossé. On comprend bien cependant que, si la fosse se trouve pleine d'eau, il n'y a pas de moyen de salut possible pour les lionceaux. Dans ce cas ils servent de pâture aux sauvages.

Partant de Kalassouané, nous arrivâmes en deux heures à Sétlopo, où se fit notre campement. La traite totale de la journée avait été de 4 h. 36 m. N.-E. Nous pensions, en dételant ici, avoir choisi un très-bon endroit pour y passer la nuit en sûreté. C'était au milieu d'immenses rochers éboulés, qui nous offraient un excellent abri contre les vents. Nos guides n'eurent pas plus tôt mis les animaux au fourrage qu'une partie d'entre eux prit des fusils et se répandit dans la plaine, qui était couverte de gibier de toute espèce, tel que gazelles, gnous, lièvres, cailles, perdrix ; mais l'approche du soir fit bientôt rentrer les chasseurs. Le bétail paissait encore tranquillement à peu de distance des voitures, dans un enfonce-

ment de la montagne de Sétlopo, où se trouvait par malheur un repaire de lions. Il fallait que les bœufs fussent bien pressés par la faim pour avoir manqué de flairer le voisinage des bêtes féroces, et surtout je ne comprends pas comment les chevaux en particulier étaient restés dans cette anse dangereuse. Il en était un dans leur nombre, Fleur, qui dans une autre conjoncture avait été fortement blessé par des lions, et depuis lors j'ai cent fois remarqué qu'il ne broutait plus après le coucher du soleil qu'avec une extrême précaution. Ainsi, par exemple, il tourne toujours le nez au vent, tond une bouchée d'herbe, et prête l'oreille pour écouter s'il se fait quelque bruit autour de lui ; puis il baisse de nouveau la tête, la relève, et, s'il y a la moindre menace de danger, cet animal détache une ruade, part comme l'éclair, et va s'arrêter on ne sait plus où. A Sétlopo il ne dut pas agir différemment. Nous le vîmes arriver au crépuscule, le cou tendu, la crinière au vent, et passer ventre à terre en face des chariots ; les autres chevaux suivaient de près ; ensuite défilèrent tous

les bœufs, effarés, essoufflés, allant au grand trot. Trois à quatre lions les poursuivaient. Le premier s'arrêta tout court à la vue des voitures, c'est-à-dire à trente-deux pas de nous seulement ; aussitôt une décharge de mousqueterie fut lâchée contre lui, mais sans autre effet que celui de lui faire pousser d'affreux rugissements, ainsi qu'au reste de la troupe. Alors tous les lions décrivirent une espèce de demi-cercle, prirent un petit détour, et se remirent à poursuivre incontinent leur proie. En ce moment, nos intrépides Béchuanas saisirent leurs javelots, et, malgré l'obscurité qu'il faisait déjà, sans penser à tous les dangers auxquels c'était s'exposer, affamés et fatigués qu'ils étaient, ils partirent à la suite des lions ; ce fut bien en vain que nous les attendîmes durant toute la nuit : ni eux ni les bestiaux ne reparurent. Quant à nous et au reste de notre monde, nous nous entourâmes de feux, et improvisâmes une haie défensive dans l'enceinte de laquelle nous nous tînmes ; nous devions être d'autant plus sur nos gardes que pas un des chiens n'était

resté aux wagons. Nous entretînmes donc une bougie allumée sur l'une des voitures, désignâmes un factionnaire chargé de tirer de temps en temps quelques coups de fusil, tandis qu'un autre de nos gens avait soin de faire claquer son long et énorme fouet, afin de tenir à l'écart les animaux sauvages. C'est de cette manière qu'avec la protection du Seigneur la nuit se passa pour nous sans accident fâcheux.

Le lendemain, de bonne heure, deux hommes furent envoyés à la recherche de leurs camarades et de nos bêtes. Ce ne fut tout ce jour-là que fatigue d'une part et que sollicitude de l'autre; mais, à notre grande satisfaction, le soir réunit tout le monde au camp, avec les chevaux et les bœufs. Il s'y trouva aussi quelques indigènes qui étaient venus des environs demander le payement du dommage que nos bestiaux avaient fait dans leurs champs. Il faut que je dise encore que nous avions autour du feu un voyageur cannibale, au regard féroce, et dont la figure était toute marquée de la petite vérole. Personne heureusement ne lui dit rien

de mauvais ; on lui servit au contraire de quoi manger, et, la prière faite, il se mit à bivouaquer paisiblement avec notre monde. Il aurait fallu entendre les jactances de chacun de nos gens : celui-ci n'avait jamais eu peur des lions ; cet autre n'aurait su compter combien il en avait tué dans sa vie. Tous racontèrent mille traits de leur vaillance, et, à voir le feu avec lequel ils parlaient, on aurait pu croire qu'ils étaient encore dans le fort de l'action. Ce n'était que monts et que vaux franchis, que lances brisées, que fourrés dangereux explorés... des attaques, des morts, ou bien des blessures reçues, et néanmoins un reste de courage encore dans les veines. Mais l'on poursuivit le récit, et il fallut savoir au juste le nombre de ces méchants animaux qui venaient de faire passer à tout le monde une journée si peu agréable et une nuit si agitée ; il fallut dire s'ils étaient au nombre de trois, ou peut-être au nombre de quatre. L'on ne négligea pas de compter aussi les lionceaux ; car l'on était certain que des empreintes de petits pieds avaient été aperçues parmi les gran-

des, qu'ainsi on avait mis en fuite des mères. Pourquoi ne faisait-il plus clair ! car rien n'aurait sans doute empêché d'enlever à ces mères leurs petits !.....

CHAPITRE XIII.

Sétlopo. — Tribu des Mangolés. — Deux faits relatifs à la traite des noirs.

Le retard occasionné dans ce lieu, infesté de bêtes féroces, nous valut quelques objets d'histoire naturelle curieux, parmi lesquels se trouvait une nouvelle espèce de sylvains, à ce que nous a dit un naturaliste de notre connaissance, auquel nous nous sommes estimés vraiment heureux de pouvoir procurer un de ces oiseaux pour ses collections. Deux individus du même

ordre ont été expédiés au Musée des Missions évangéliques, où l'on pourra les faire mieux reconnaître et classifier, avec tous ceux envoyés par la même occasion (1).

(1) Certaines plantes de Sétlopo sont aussi parties avec leurs graines, pour la même destination, mais sans que nous ayons pu en tirer d'autre profit que celui de conserver les notes que nous prîmes sur les lieux, et dont voici l'extrait.

De Setlopo : N° 1 *Ntsimé (nom indigène)* : — Fruit à forme de cornichon. Les naturels s'en nourrissent. Je lui ai trouvé un goût fade, tant soit peu huileux.

N° 2 *Motoukou* : — Campanule herbacée et à fleur isolée. L'ovaire renferme trois semences de forme et de grosseur d'une gesse ; sa racine se cuit dans le lait, et est mangée par les indigènes.

N° 3 *Massibou :* — De la famille des légumineuses ; cosse pareille à celle d'une fève ; fruit *idem*, et de couleur brune. Bouilli à l'eau crue, ce fruit peut servir d'aliment.

N° 4 *Toula :* — Espèce de baie jaune, un peu plus grosse que le gland, et employée par les Béchuanas comme médicament.

Ces quatre plantes croissent dans un terrain léger, sablonneux et humide, dans les vallées, à 3000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Elles sont communes dans presque tout le pays des Lighoyas. Le fruit des trois premières sert de nourriture aux babouins et à une foule d'oiseaux.

N° 5 *Moroulané :* — Morelle, porte une baie vénéneuse et dangereuse pour l'homme, de forme et de grosseur d'une pomme reinette. Les Lighoyas font sécher la pulpe de cette solanée, la calcinent au feu, la réduisent en poudre, et l'introduisent, au moyen d'une petite lame de fer, dans les pores du corps, comme un remède astringent.

N° 6 *Séroué :* — Herbe que les naturels mangent tout entière, avec son fruit et sa racine, sans aucune préparation.

A moins qu'on n'utilisât à Paris les graines des plantes dont je parle, mes notes sur ce sujet deviennent inutiles à tout le monde ; mais chacun comprend du reste qu'il y ait un plaisir réel à s'en occuper pour des

Sous le rapport de la végétation, Sétlopo nous a plu beaucoup. C'était un vrai champ botanique, qui aurait seulement demandé, pour l'explorer, des gens plus habiles que nous. Il y croît une foule de jolis arbrisseaux et de plantes lactescentes, telles, par exemple, que des euphorbes. Au lieu de ces rochers arides et pelés qui fatiguent vos regards en tant d'autres endroits, ici, au contraire, diverses plantes saxatiles tapissent presque toute la montagne, et lui donnent un aspect enchanteur. Les lianes se marient à une espèce de palmier commun dans les Maloutis, où il atteint jusqu'à trente pieds de hauteur ; et les campanules, les aloès, des géranium d'un rouge pourpré achèvent de charmer la vue. Nous remarquâmes aussi deux sortes de plantes cotonneuses que nous ne connaissions point, et une curiosité instinctive, en quelque sorte, nous les fit examiner de près. Eh bien, serait-ce sans raison qu'elles ont reçu de Dieu ce duvet qu'elles portent ? certainement pas. Il y a des

hommes appelés comme nous à vivre dans le pays, et par conséquent intéressés à le bien connaître.

teignes toutes nues qui tondent les poils de ces plantes, et qui s'en font des habits, suivant une observation aussi juste qu'intéressante de l'auteur des Etudes de la Nature, qu'on nous permettra de reproduire.

Est-il besoin de dire, au reste, que plus se faisaient admirer la beauté et la fertilité du pays dont nous parlons, et plus vive fut notre douleur de n'y rencontrer que des tas d'ossements humains, au lieu des nombreux et riches habitants que nous avions droit d'y chercher? A ce qu'assurent les naturels, il était originairement peuplé par des Mangolés, tribu célèbre de Béchuanas dont l'histoire n'offre que des traits déchirants. Ils se reconnaissent entre eux à leur grande vénération pour le rietbock, et surtout par celle qu'ils portaient à la vigne sauvage, qu'ils appelaient *morara*. Cette plante croît sans culture dans les bois des Maloutis; et si sa tige ne dépasse pas quelques pouces de diamètre, ses branches, par contre, surmontent les plus hauts arbres, qu'elle semble quelquefois étouffer dans ses embrassements. Les Mangolés ne dé-

daignaient pas son ombrage, mais sans jamais toucher à ses grappes, encore moins user de son bois pour aucune chose ; au contraire, si quelque autre personne qu'eux l'employait au foyer, ils n'auraient point voulu aller s'y pourvoir de feu ; mais ils en recueillaient religieusement les cendres, et se les mettaient au front et sur les tempes, en signe de douleur. Ce respect si particulier a quelque chose qui ressemble au culte que les anciens Gaulois rendaient au gui.

> Sur un chêne orgueilleux, des peuples adoré,
> Les druides sanglants cueillaient le gui sacré ;
> Les autels exposaient au culte du vulgaire
> De la faveur des cieux ce gage imaginaire.

Il y a une vingtaine d'années, cette petite nation était riche et florissante. Elle comptait alors sept ou huit villes considérables, situées aux environs de Sétlopo, qui en est la capitale, et gouvernée par un chef appelé Patsa. Mon ci-devant interprète, et celui aussi de M. Archbell, chose assez singulière, appartenaient tous deux à cette tribu. Feu Chaka envoya ses troupes dévastatrices contre le brave Patsa, qui périt en com-

battant pour sa défense, ainsi qu'une bonne partie de son peuple avec lui. C'est là que commencèrent tous les malheurs auxquels nous avons fait allusion plus haut.

De deux fils qui avaient survécu au roi des Mangolés, l'un devint la proie des lions, et l'autre, nommé Sébétouané, eut un sort plus affreux encore.

En effet, après la mort de son père et celle de son frère, il rassembla ses sujets et leur rappela les immenses pertes qu'ils avaient tous faites. Ensuite il leur représenta le danger imminent qu'ils encouraient en restant plus longtemps dans le voisinage des Matébélés, ses ennemis jurés, et conclut par déclarer qu'il était personnellement résolu à chercher une nouvelle patrie, moins exposée, du côté du nord-est. Tout le monde crut trouver son salut dans cette proposition et y adhéra. Ainsi le pauvre Sébétouané, accompagné de Lékapetsé et de Ramaboussetsé, deux chefs alliés, descendit vers quelqu'une des baies situées entre Port-Natal et De la Goa. Il n'est guère possible de se faire une idée

de la facilité avec laquelle s'opèrent les émigrations de peuples dans le continent d'Afrique!... Ces hommes infortunés voyagèrent un long mois dans les déserts, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, et chassant devant eux le reste de leurs troupeaux. Jour et nuit leur esprit se laissait aller aux plus cruelles anxiétés, en proie qu'ils étaient à la frayeur des Caffres, à la peur des bêtes féroces, sans guides, sans protection, poussés par le désespoir. Ils ne dormaient jamais que sous des rochers ou dans les bois; en se couchant tous les guerriers plantaient leurs lances en terre, à leur chevet, comme faisait autrefois Saül (1). Enfin, ils arrivèrent à l'Océan Indien. Chacun fut saisi d'une surprise difficile à décrire en voyant pour la première fois cette belle mer, à laquelle on ne donna d'abord d'autres noms que ceux de *grande rivière*, et de *grandes eaux* (2). Bientôt après,

(1) Samuel, XXVII, 7.

(2) *Grandes eaux*, pour dire *la mer*, est une expression qui se retrouve dans l'Ancien-Testament. Ainsi au Ps. XXIX il est dit : « La voix de l'Eternel est sur les eaux ; l'Eternel est, c'est-à-dire *tonne* sur les *grandes eaux*. »

les chefs se mirent à délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre, et à se demander l'un à l'autre où ils devaient dorénavant diriger leur marche. Sur ces entrefaites arrivèrent quelques hommes blancs; nouveau sujet d'admiration! Ils furent appelés *baloupi*, c'est-à-dire, *les jolis*. Ces étrangers, en très-petit nombre, demandèrent avec intérêt d'où venait cette troupe de noirs? Ils voulaient savoir ce qu'elle faisait là, et finirent par leur conseiller de les suivre à un tiers de journée de là, ce à quoi l'ont consentit; et puis..... Il se trouva d'autres blancs, en plus grand nombre que les premiers, qui volèrent au rivage en descendant de deux maisons flottantes au milieu des grandes eaux. A leur tour ceux-ci firent à Sébétouané et aux autres deux chefs beaucoup de questions analogues aux précédentes; ils semblèrent même éprouver plus de sincère sympathie que leurs émissaires pour le sort des infortunés émigrants; du moins les traitèrent-ils d'une façon très-amicale, au point qu'ils finirent par leur demander s'ils n'aimeraient pas être transportés au delà de la rivière,

jusqu'aux habitations des Baloupis, où ils devaient trouver de meilleurs maîtres que Chaka, une contrée paisible, de bons pâturages, enfin un terrain excellent autant que spacieux pour y planter des jardins? — Les trop crédules Africains, en partie enivrés par une liqueur inconnue, non moins que dégoûtés de toujours errer dans les solitudes et de toujours craindre pour leur vie, délibérèrent sur la proposition qui leur était faite, et y répondirent *affirmativement!* Aussitôt des planches attachées l'une à l'autre, comme qui rapprocherait ses deux mains en ne les ouvrant qu'à demi (des chaloupes), furent amenées à terre. Les gens un peu timides pour y entrer, qui regardaient de deux côtés à la fois, sont officieusement aidés, et ils entrent; leurs bestiaux entrent également un à un avec eux (1).

(1) Cette particularité demande une explication que je n'ai pas voulu intercaler dans le récit d'un événement dont je ne suis que simple narrateur; mais rien n'empêche de la donner en note; la voici donc. Les Béchuanas ne vont jamais sans leurs bestiaux, et, comme preuve de ce fait, je pourrais citer l'exemple d'une centaine et plus de Lighoyas qui demeurent encore aujourd'hui à Griquoi-Town. Il y a dix ou douze ans qu'ils furent attaqués par un parti de Griquois qui les dépouillèrent de leurs troupeaux; eh bien, plutôt que de se voir complétement privés de leurs vaches pour toujours, ces pauvres gens suivirent l'ennemi à la piste,

Un cri surprenant se fait entendre, et soudain tout s'éloigne du sable ; il reste une rivière devant les chaloupes et une rivière derrière. De nouveaux blancs reviennent, et à force d'aller et de venir, ils finissent par emmener presque tous les noirs, avec les femmes, leurs enfants, leurs bestiaux et leurs provisions, et tous leurs effets. Il ne resta sur le rivage qu'une centaine de Mangolés qui s'écrièrent fièrement et pleins d'indignation : « Non ! nous ne suivrons point Sébétouané, Lékapetsé et le fils de Maboussetsé, pour aller avec des étrangers, qui peuvent nous faire mourir de faim, qui veulent peut-être

jusque chez lui, et consentirent à devenir en quelque sorte ses esclaves, en demandant à lui servir de bergers, etc. — Les Mangolés n'avaient qu'un *reste* de bestiaux lorsqu'ils firent la fatale connaissance des négriers : si d'un côté les vaisseaux négriers sont construits de façon à ce qu'on ne puisse y placer qu'un certain nombre d'hommes condamnés à la servitude, que coûtait-il à des pirates de recevoir aussi à bord deux à trois cents chèvres ou brebis, avec quelques bêtes à cornes, eussent-ils dû, la nuit suivante, jeter ces animaux à la mer, ce qu'il n'est pas improbable qu'ils aient fait d'ailleurs ? Mais, en tout cas, rien n'était plus politique pour ces brigands que d'embarquer, avec les jouets de leur ruse, les seuls biens qui restassent à ceux-ci. S'y refuser, c'eût été renoncer aux noirs ; car ces noirs n'auraient pas manqué de courage pour se battre, d'autant qu'ils se trouvaient en assez grand nombre. Oh ! s'ils eussent seulement connu le fait de l'existence de l'esclavage !...

nous tuer, que nous ne connaissons point, non plus que leur pays ni leur langue; nous préférons retourner au désert, et là, à défaut de bœuf et de millet, vivre de chair de tigre et de chacal, avec nos frères : *ré tla ya linkué lé lipokouyaié kua hà éssou !* »

Ce sont ces quelques réchappés d'entre les Mangolés qui, de retour dans leur pays, ont rapporté l'histoire affligeante que je livre à la méditation du public, mot pour mot, mais sans commentaire. Ils ignorent ce que sont devenus leurs compatriotes. Lorsqu'on m'interroge sur leur compte, je réponds ne savoir non plus où ils peuvent avoir été transportés, tout en ajoutant que ceux de leurs frères qui s'étaient refusés à les suivre avaient été les plus sages. Il m'est si pénible de dévoiler aux naturels les faits diaboliques de la traite, que je préfère leur taire ce sujet quand je le puis. L'on vient de voir qu'elle s'est étendue jusqu'à la naissance des Maloutis. Je ne suppose pas qu'on puisse lui assigner de limite plus reculée dans ce continent, du côté du sud.

Un ingénieur anglais m'a raconté qu'il y a une quinzaine d'années deux vaisseaux négriers furent rencontrés par un bâtiment en croisière le long de la côte orientale d'Afrique. Ce bâtiment attaqua l'un des deux navires, qui, se voyant sur le point d'être capturé, eut recours à des tonneaux vides, pour y mettre dedans une partie des noirs de son bord, et les jeta à la mer, dans le cupide espoir de revenir ensuite les reprendre, mais on ne sait pas au juste ce que devinrent ces infortunés. Auraient-ils appartenu, par hazard, au parti des pauvres réfugiés dont j'ai retracé les premiers malheurs ?

CHAPITRE XIV.

Rivière de la Tikoué. — L'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de Dieu. — Les cochers se révoltent et abandonnent les missionnaires dans les champs. — Marche. — Campement. — Arrangement définitif. — Détails sur les guides béchuanas. — Soliloque d'un Mossouto privé des lumières de la révélation.

Le 9 avril, nous partîmes de Sétlopo, et voyageâmes dans la direction du nord-est pendant quatre heures et vingt minutes, jusqu'à Motlomo, village de Lighoyas, où nous dételâmes, pour y passer le dimanche qui approchait. Notre traite n'eut rien de remarquable; je mentionnerai seulement que nous atteignîmes une rivière nommée Tikoué par les Béchuanas.

Nous la traversâmes à six ou sept lieues au dessous de sa source, où l'on dit que se trouve une fort belle fontaine faite pour attirer l'attention des missionnaires, dans le cas où ils chercheraient un jour, ce qui n'est pas improbable, à fonder un établissement dans ce quartier-là, pour les nombreux indigènes, tant Lighoyas que Mantætis, et un reste aussi d'anciens cannibales, répandus aux environs et dans les basses vallées des Maloutis. La Tikoué coule du S.-E. au N.-O., recueille sur son passage les eaux du Kei-cop, qui naissent aux environs d'Oumpoukani, et va se jeter directement dans le Fal, sous le 27° de lat. S., par le 25° de long. E. Son lit était sec à l'endroit où nous la franchîmes, mais il n'avait pas moins d'une quarantaine de pieds de largeur, ce qui prouve qu'il y passe un volume considérable d'eau dans la saison des pluies. Le sable qui le recouvre est si fin, si profond et si mouvant, que nos voitures eurent peine à en sortir; aussi la Tikoué est-elle fréquemment appelée dans le pays Sandrivier, ou rivière du Sable, et je ne m'étonnerais

pas si cette dénomination prévalait un jour.

Le pays continue à descendre au nord, et prend une physionomie différente de celle qu'il présentait jusqu'ici, c'est-à-dire qu'il est découvert et uni. Les eaux de la Tikoué coulent vraisemblablement au-dessous du niveau du terrain. Une autre chose que nous n'avions point non plus rencontrée auparavant, c'est l'existence de quelques lacs d'eau douce. Vers midi nous en laissâmes un sur notre gauche, d'environ un mille de tour. Dans son voisinage paissaient des troupeaux d'antilopes, et sur le lac même se faisait remarquer une grande variété d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels nous reconnûmes seulement des canards sauvages et des sarcelles.

Quoique les habitants de Motlomo n'eussent jamais vu de faces blanches, et que par cela seul nous dussions leur paraître des hommes suspects et effrayants, ils ne s'en approchèrent pas moins de nos wagons, où Dieu les réunit pour leur faire entendre une belle et bonne *parole*, suivant un idiotisme de la Bible qui est aussi

particulier à ces nations. Ils avaient été prévenus de notre arrivée à leur kraal par un de nos Béchuanas, dont la conversation et les explications qu'il put leur donner sur le but de notre visite leur plut et servit à les rassurer. Ainsi tous descendirent aux voitures, et se mêlèrent à notre monde, auquel ils ne manquèrent pas de faire mille questions; ensuite nous leur fîmes un service religieux. Il se composa de trois chants de cantique, de deux courtes et simples prières, et d'une explication de cet appel évangélique du prophète Esaïe : « Holà ! vous tous qui êtes altérés venez aux eaux ; et vous qui n'avez point d'argent (rien à offrir à Dieu), venez, recevez gratuitement et mangez ; venez, dis-je, recevez sans aucun prix du vin et du lait. » Mais qu'il est vrai qu'en tout pays les choses spirituelles sont mal comprises par ceux qui sont charnels, ou dont les affections ne se sont point encore élevéees au-dessus de la recherche des biens de la terre !... Ce n'est pas l'homme animal qui peut comprendre, encore moins aimer les choses qui sont de Dieu ; il faut que l'Esprit

du Seigneur les lui révèle, qu'il change nos goûts à tous, et nos inclinations naturelles, qu'il nous convertisse à notre Créateur, nous explique les déclarations de l'Ecriture, en un mot, qu'il renouvelle et l'entendement et le cœur; alors seulement, avec Lydie, on commence à écouter et l'on reçoit à salut l'Evangile de la grâce de Dieu. Je ne veux pas de meilleure preuve de cette importante vérité que l'un ou l'autre des deux faits suivants. Au catéchisme qui suivit la prédication du matin, plusieurs des indigènes disaient : Nous avons compris. — Et quoi ? — Qu'il faut prier Dieu. — Mais encore ? —Eh bien, poursuivit l'un d'eux, vous annoncez un chef riche et bienfaisant, qui peut multiplier nos troupeaux, rassasier nos bouches de graisse et combler nos demeures de paix et de prospérité. Ces nouvelles sont admirables; je veux, pour ma part, aller m'établir auprès de vous, afin qu'elles me soient répétées, et que je puisse les bien comprendre... Si je vais, me donnerez-vous une genisse ?—L'étrange conclusion, me dis-je à moi-même; que cet homme-là

s'entend donc bien à matérialiser ton sermon ! Et néanmoins, il raisonnait juste pour lui-même, dans son sens mochouana, ignorant qu'il était des choses spirituelles et tout à fait charnel. Ce n'est assurément pas pour une raison différente que Jésus-Christ reprochait aux troupes qui l'avaient suivi des confins de la mer de Tibériade qu'elles le cherchaient, non parce qu'elles avaient vu des miracles, mais parce qu'elles avaient mangé des pains, et avaient été rassasiées. C'est pourquoi il leur disait : *Travaillez pour avoir, non la nourriture qui périt, mais celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera.*

L'on conviendra, du reste, que l'anecdote du Lighoya était assez plaisante. Je la racontai un jour à un missionnaire établi chez les Barolongs, qui, pour ne pas se contenter de remarquer simplement que rien n'était pas caractéristique chez les Africains que ce trait-là, m'en rapporta un semblable. «Un dimanche, dit-il, j'avais essayé de peindre la félicité des justes dans le ciel. Le service fini, un de mes auditeurs vient

me trouver avec sérieux et me tient ce langage: « Maître, rien ne peut être plus beau que la Canaan des justes. Une contrée découlant de lait et de miel !... que les pâturages y sont sans doute gras et les eaux abondantes! Un pays de paix, sans ennemis, où gouverne un roi puissant et débonnaire; comme ses sujets doivent vivre heureux! Si tu vas un jour, Maître, visiter cette contrée, promets-moi de me prendre avec toi. Je veux voir de mes yeux ce qui en est; ensuite nous nous y transporterons, moi, ma femme, mes enfants et mes troupeaux. J'aimerais beaucoup en faire ma patrie. »

Bien que le temps fût très-mauvais, nous eûmes dans la tente un court service en hollandais pour les Bastaards de notre suite; après quoi une conversation religieuse s'engagea entre les Lighoyas de Motlomo et nous. Monaïle leur dit aussi beaucoup de bonnes choses, ce qui nous permet d'espérer que cette visite chez eux sera bénie, moyennant la grâce divine. Il plut une partie du jour. Mon collègue et moi, après nous être enfermés dans notre fourgon, comme deux

ermites, nous nous entretînmes presque toute la soirée des chrétiens de notre patrie. Nous étions tous deux poursuivis par un certain malaise que j'aurais de la peine à définir, car nous ne le comprenions point. C'était peut-être un pressentiment secret des peines par lesquelles nous étions près de passer. Les faits suivants pourraient bien du moins induire à le croire.

Le 11 avril, Geriet demanda du tabac à fumer, et nous lui en coupâmes un bout au rouleau que nous en tenions derrière le chevet. September vint après cela pour avoir du thé; Adam Krotz, pour obtenir du café. Nous connaissions suffisamment ces gens pour comprendre à leurs manières qu'il se couvait quelque mauvais dessein. Enfin, Adam nous fit prier par Ruiter de lui donner de la viande, *de la viande salée*, dit-il ; mais nous répondîmes que la salée ne serait pas mangée avant la fraîche pour de bonnes raisons. Sur ce refus, notre homme commença à se plaindre *que ça n'allait pas*.

Un mot qu'il laissa échapper, en parlant avec nos Béchuanas, trahit sa pensée ; il leur disait:

« Ici c'est déjà loin. » C'est pourquoi nous eûmes hate de sortir du wagon pour mettre le holà, si possible, parmi nos gens. « Où se dirigera-t-on aujourd'hui ? » demanda impertinemment notre cocher. Nous lui répondîmes : « Au nord ; » et il hocha la tête, protestant « qu'il n'irait point. » Adam vint, de son côté, nous proposer de rebrousser chemin vers le sud-est, où il connaissait, à l'entendre, une admirable fontaine, qu'il voulait montrer ; mais ses instances furent inutiles. Dès lors ce malheureux homme s'appliqua à soulever nos Béchuanas. Nous les avions loués par précaution, ne nous fiant pas entièrement à nos premiers guides ; et comme nous vîmes que ceux-ci allaient nous manquer, nous doublâmes aussitôt les gages des seconds. Il aurait fallu écouter les mille récriminations des autres. « Moi, disait September, je m'enfuis autrefois de chez Mosolékatsi ; j'aurais garde d'y retourner. Je crains ce méchant tigre de Zoula ; il nous déchirera tous. — Et qui veut aller si loin ? répartîmes-nous. On doit rebrousser chemin une fois arrivés au Fal. — Au Fal ! s'écrie

Adam ; c'est là que les chevaux meurent le plus du *pere-sickte* (1); j'y perdrais tous les miens. — Non pas dans cette saison, Adam ; mais en février passé vous auriez pu les y perdre. A présent, plus de danger ; en tout cas vos chevaux seront remplacés par nous, s'ils meurent du *paarde-sickte*. » C'est ainsi que nous levions toutes les difficultés à mesure qu'elles se présentaient, quoique ce fût là d'ailleurs peine perdue. Les Bastaards ont un caractère faible, mobile, indécis, dont nous espérions de rester maîtres dans un cas où nous y étions fort intéressés, placés, comme nous nous trouvions, dans des circonstances très-difficiles ; mais Adam, plus décidé que ceux de sa tribu, avait pris un parti définitif. Dès que nous en fûmes bien persuadés, nous lui dîmes ouvertement : « Retournez-vous-en avec les vôtres ; vos services nous deviennent à charge. — Non ! non ! répliqua le malin Bastaard, il faut que nous nous en retournions tous. » Et de ce pas, il va tâcher de corrompre

(1) *Pere-sickte*, pour *paarde-sickte*, maladie des chevaux. Les journaux du Cap assurent que c'est une espèce *d'influenza*, d'après un nom italien qu'ils lui donnent.

nos Béchuanas. « Personne, leur dit-il, ne sait où l'on nous veut mener : serait-ce dans la gueule des lions, comme avant-hier, ou bien chez les Matabélés, ces ennemis jurés de votre nation, qui nous tueront peut-être tous? Retournez-vous-en avec nous. Vous êtes trop bons : ces blancs ne sont-ils pas blâmables de vous conduire dans un pays entièrement inconnu? Vos femmes regrettent votre départ; elles se demandent avec raison si vous ne serez pas bientôt de retour. A quelle immense distance ne sommes-nous pas de nos demeures? Venez; pour moi, j'avais résolu, comme vous, de pousser plus avant, mais j'ai peur, je m'en retourne. Suivez-moi; le gibier ne manque pas d'ici à la maison; je vous en ferai beaucoup manger. »

Sékessa et Monaïle chancelaient; ils paraissaient même fort ébranlés; mais heureusement que Rassélouyané tint bon. Les Bastaards reprochèrent à *cet entêté* de mettre trop de confiance dans les missionnaires. « Peuvent-ils mener un wagon? lui demandaient-ils; vous allez rester embourbés dans tous les mauvais pas. »

Cependant le Motlapi, avec son énergie habituelle et sa simplicité, répartit : « Je dis, moi, que ces hommes sont des blancs ; vous autres Bastaards, vous avez appris des blancs à fouetter un attelage de bœufs : comment voulez-vous que ceux-ci n'en sachent pas faire autant ? Retournez chez vous et laissez-moi tranquille ! »

Adam entre d'un air furieux dans son wagon, prend tous ceux de nos effets qu'il y trouve, les jette à terre, fait atteler, jure, et nous quitte, emmenant avec lui les autres Bastaards.

De notre côté nous fîmes quelques bonnes tasses de café, et les prîmes avec le reste de nos gens, en attendant que le temps pluvieux que nous avions se fût un peu éclairci, ce qui n'arriva que vers dix heures du matin. C'est alors que le frère Daumas mit tout en ordre dans le wagon, en même temps que je couplai le train, et, faisant venir les bœufs, nous attelâmes. Comme nous partions, Rassélouyané dit à ses camarades, par manière d'encouragement : « Nous voilà tous l'estomac chaud, tandis que les revêches ont seulement bu des eaux de la

fosse ; et ils prétendent qu'on ne peut pas faire sans eux ? C'est bien ce qui va se voir ; fouettez comme il faut. » Il paraîtrait que ce jeune homme était content de l'aventure qui venait d'arriver.

De 11 h. 24 m. à 12 h. 10 m., nous marchâmes E. ; de 12 h. 10 m. à 1 h 1/4, N.-E. ; de 1 h. 1/4 à 5 h. 6 m., N.-N.-E.

A trois heures et quart, nous laissâmes sur notre droite un vieux kraal qui avait anciennement été occupé par Motsouané, chef lighoya détruit par Mosolékatsi.

C'est là que naissent les sources de l'Enta, un des plus forts affluents de la rivière Jaune. Ses eaux alimentent une foule de creux auxquels viennent se désaltérer les bêtes des champs ; et plus loin elles serpentent au milieu de charmantes collines, qu'elles égayent de leur doux murmure, le seul bruit, je crois, qui s'y fasse jamais entendre, si l'on en excepte celui des panthères et le miaulement des chacals.

Notre campement fut établi sur un petit plateau qui se distingue seulement par de nom-

breux parcs de pierre, où les Mantætis renfermaient autrefois leurs bestiaux. Nous y conduisîmes les nôtres, pour éviter qu'ils ne fussent dévorés ou dispersés pendant la nuit par les animaux féroces.

La soirée était obscure et froide; nous allumâmes donc un grand feu, autour duquel nous nous groupâmes tous. Comme dans nos rêves de sinistres objets nous apparaissent quelquefois pour disparaître ensuite, puis reviennent encore se placer devant nos yeux effrayés, ainsi Adam Krotz vint se poster à trente pas de nous, vis-à-vis notre wagon. Oui, tandis que nous le supposions loin, à la nuit tombante, il vint là s'asseoir sur un rocher, tranquille malgré le froid qu'il faisait, et y resta près d'une heure, sans rien dire; après quoi il disparut, et nous ne le revîmes plus; seulement il envoya Ruiter pour nous faire savoir qu'ils avaient tué un élan dans la journée, et nous en offrir une partie; mais nous la refusâmes, et cela en ne répondant pas même un seul mot au pauvre messager.

En effet, qu'avions-nous besoin de nous rac-

commoder avec de telles gens (1), qui auraient fait notre tourment au premier jour ? Trop heureux de nous voir débarrassés d'eux, dès que nous entrevîmes que nous pourrions nous passer de leurs services, nous les aurions voulu savoir rentrés déjà sous leur toit.

Les Bastaards ne sont rien moins que des hommes de confiance. Si nous avions engagé Krotz et son parti à nous servir de guides, ce n'est pas que nous nous fiassions beaucoup à eux ; mais où trouver de meilleurs cochers dans le pays ? Avec le temps, je l'espère, les Béchuanas pourront remplir cet office ; plusieurs missionnaires s'appliquent à les y préparer, mais pour le moment, il ne se trouve d'autres bons fouetteurs (car c'est bien là le seul terme propre) que parmi les métis, d'ailleurs difficiles et décourageants. Quant à Adam, en particulier, c'est la seconde fois qu'il me quittait ainsi dans les champs. Auparavant il y avait aussi laissé

(1) On comprend bien que nous ne conservions pas de rancune. Le principal fauteur de ce démêlé nous ayant dans la suite fait ses excuses, nous lui pardonnâmes de bon cœur.

un missionnaire de ma connaissance, puis encore un autre, de sorte qu'il doit à présent s'entendre fort bien à ce métier. — Je le reconnais au reste pour un homme intrépide et courageux. Voilà le rapport sous lequel il se recommandait à nos yeux pour un pareil voyage.

Son départ définitif nous laissa le soin difficile et fatigant de mener nous-mêmes la voiture, vu que nos trois indigènes béchuanas ne s'y entendaient point. Au surplus, l'un de ces naturels ne se sentait pas grande inclination à nous accompagner : c'était Sékessa, de Morija. Monaïle y était un peu plus disposé, mais son camarade l'ébranlait. Rassélouyané, lui, ne tergiversait point. « Qu'avez-vous donc peur des déserts dans lesquels vous êtes nés? » criait-il à ses amis en les gourmandant. Ce Motlapi avait quitté Thaba-Ounchou pour aller quelque part chercher fortune, avec ses chiens, une poignée de sagaies, des massues et autres armes de chasse. Il promit de prendre un fidèle soin de nos bestiaux, et de nous faire en sus manger du gibier. Il partait constamment le pre-

mier, après nous avoir demandé chaque matin la direction que nous voulions tenir. Quant à Monaïle, il connaissait assez bien le pays; je n'ai pas trouvé beaucoup de Mantætis plus intéressants que lui. Homme de peu de paroles, mais d'effet, il nous disait humblement : « Mes maîtres, je sais monter à cheval; je puis vous accompagner dans vos excursions aux environs des campements, mais sans jamais trop nous éloigner de la voiture. » Sékessa enfin, tout difficile qu'il fût, consentit à marcher devant les bœufs de l'attelage, et à les conduire par leur lanière, ce dont on ne peut se dispenser que dans les beaux chemins.

Après avoir ainsi fait tous ces arrangements, déjeûné et prié, nous repartîmes, le 12, le cœur agité de craintes, pleins de soucis, mais en nous remettant aux soins de notre Père céleste.

Je saisis un de ces forts bambous d'environ treize pieds de longs, et au bout desquels on attache une corde de seize à dix-huit pieds, et que nous appelons fouet au sud de l'Afrique : et c'est en effet un énorme fouet. Ensuite, m'étant

assis sur une caisse placée sur le devant de la voiture, je me mis à commander notre attelage de dix bœufs, assemblés par paires à la file, ce qui prolongeait l'attelage plus loin que ne pouvaient atteindre nos coups. Mais n'importe ; je descendais de temps en temps, pour aller fouetter les bœufs du premier rang, qui sont toujours sûrs d'opposer le plus de flegme, quelque soin qu'on prenne pourtant d'y mettre les plus vifs de l'attelage. Après les avoir un peu émoustillés de la sorte, je remontais sur mon siége (*front-chest*), sauf à en redescendre dès que ça n'allait plus, suivant l'expression d'Adam Krotz. Mon collègue mit en même temps le pied dans l'étrier ; un fusil sur l'épaule, et accompagné de Monaïle, il nous précéda, tout en poursuivant des troupes d'élans et de gnous. Dans cet arrangement il entrait un peu de politique. Nous n'étions pas sûrs que nos guides ne voulussent insensiblement rebrousser chemin vers le sud-est ; il dirigea donc à dessein vers l'est, mais en tournant ensuite bride du côté du nord, où la voiture ne pouvait faire autrement que de

le suivre. Cet accord avait été fait entre lui et moi.

De 9 h. 50 m., je tirai droit au nord ; de 10 h. 5 m. à 11 h. 20 m., N.-N.-E. ; de 11 h. 30 m. à 12 h. 5 m., E.; de 12 h. 15 m. à 1 h. et demie, N.-E. ; de 2 h. 15 m. à 5 h. 45 m., N.-E.

Vers deux heures de l'après-midi, je fus obligé de dételer un assez long moment, par suite de l'obstination de Sékessa, qui ne voulait absolument plus avancer dans la direction septentrionale. Il prétendait que Monaïle était allé à l'est, et qu'il l'avait prié de l'y suivre; mais je tins bon, en même temps que je mis en jeu tous les moyens possibles pour tâcher de vaincre l'indocilité de mon jeune homme. Par exemple, je lui demandai : « Où le soleil se lève-t-il ? pouvez-vous mieux le dire que ma boussole ?» laquelle je lui donnai à considérer. Puis je mis une carte du pays sous ses yeux, et lui dis encore : « Voyez bien; là haut se trouve telle nation, n'est-ce pas? Là bas coule telle rivière, n'est-ce pas aussi? Qui peut le mieux diriger la marche, de vous ou de votre maître?... » Mais tout cela ne le con-

vainquait point. Un peu après, m'y prenant d'une autre façon, je le priai de me dire, par manière d'information, s'il connaissait à quel peuple pouvait avoir appartenu une cabane de roseaux que nous trouvâmes au milieu des champs, et le drôle me répondit froidement : « Je ne sais, moi ; est-ce donc que votre papier ne vous l'apprend point ? » Mais je finis par l'emporter, et, attelant ensemble, nous repartîmes.

Le soir, pourtant, ce garçon murmurait encore, disant : « Ces blancs-là, parce qu'ils craignent Dieu, ne se soucient point des hommes. » Heureusement pour nous qu'il eut ses deux camarades contre lui ; ils le reprirent comme suit : « Ne parle point ainsi, Sékessa ; ils nous aiment plus que ces Bastaards que tu voulais aller rejoindre, mais qui sont à présent trop loin d'ici pour que tu doives encore songer à eux. Devant nous il n'y a rien à craindre, et tu le sais : des villes désertes, ou quelques petits kraals de Lighoyas, nos compatriotes, voilà tout. Ici, rien ne nous manque : vivres dans le wagon, gibier

dans les champs — Et les bêtes féroces ? — Oh ! tu t'en inquiètes bien !... Quand t'ont-elles mangé près d'un wagon, autour d'un bon feu, comme nous faisons justement ? Non, frère, il n'y a que les bœufs et les chevaux en danger d'elles ; mais nous attacherons ces animaux aux quatre roues de la voiture pendant la nuit ; ils y seront aussi en sûreté que nous. »

A ces excellents discours nous en ajoutâmes un petit encore, assez ironique, mais du moins assorti aux circonstances, puisqu'il ne pouvait être autre chose. Qu'il me soit permis de le transcrire ici.

« Monaïle et Rassélouyané, dîmes-nous à ces deux jeunes gens, vos paroles sont sages, justes, persuasives ; mais Sékessa vous croira-t-il ? Il a résolu d'être indocile ; ce n'est plus là votre humble et riant camarade des autres jours ; il fait le maître maintenant. Ce wagon-là n'est-il pas à lui ? Demain il faut l'y colloquer, et nous conduirons ensemble ce morèna où il nous commandera. Ces bœufs sont sans doute à lui... les chevaux aussi ; il faudra lui dire qu'il nous

donne une génisse à chacun lorsque nous l'aurons ramené à la maison ; car le voilà maître ; son cœur s'est fait maître ; qu'en pensez-vous, Monaïle et Rassélouyané ?...»

L'ironie nous a ordinairement assez bien servis avec les Béchuanas ; c'est ce qui eut lieu dans ce cas-ci. Sékessa, en nous entendant nous plaindre de la sorte, commença à faire des excuses et changea de ton. Les Africains ne connaissent pas beaucoup les convenances, mais ils en ont pourtant quelques-unes. Leurs pauvres sortent moins de leur place que les nôtres, et si cela leur arrive quelquefois, ils souffrent de courtes représentations, lorqu'elles sont devenues nécessaires. On pourrait dire bien des choses semblables à leur louange. Il est certain, par exemple, qu'ils possèdent une sorte de tact naturel qui ne les abandonne presque jamais. Mais puisqu'il s'agit de tact, il faut peut-être que j'aie le soin d'ajouter que dorénavant ce journal ne renfermera plus de détails désagréables sur nos domestiques, car tout alla bien à cet égard pendant le reste du voyage. Dans le cas où notre con-

duite, telle que nous venons de la mettre tout entière sous les yeux des lecteurs, offenserait quelqu'un d'entre eux, ce qui serait certes fâcheux, qu'on veuille bien nous juger avec cette mesure d'indulgence dont tous les hommes ont besoin qu'on use envers eux. Nous n'en agîmes pas nous-mêmes différemment envers Sékessa; après nos gronderies, le jeune homme fut tout à fait à son aise; nos encouragements lui rendirent sa gaîté habituelle. Outre qu'il nous devint fort utile, ainsi que ses deux camarades, nous l'aimons sincèrement pour beaucoup de raisons. Son âme est par nature sensible et religieuse. Je n'en veux d'autre preuve que le soliloque suivant, dont le haut intérêt assurément ne sera point contesté, et que je place ici plutôt qu'ailleurs, afin de reposer ma pensée et de la rafraîchir.

« Vos nouvelles, ô blanc, me dit un jour ce Mossouto, vos nouvelles sont ce qu'il me faut, ce que je cherchais avant de vous connaître, comme vous allez en juger vous-même.

« Il y a une douzaine d'années que j'allai par

un temps nébuleux faire paître mon troupeau le long de la Tlotse, dans les Maloutis. Après m'être assis sur un rocher, en vue de mes brebis, je m'adressai de douloureuses questions; oui, douloureuses, parce que je ne pus y répondre.

« Les étoiles, quel est celui qui les a touchées de sa main? sur quels piliers reposent-elles? me demandai-je.

« Les eaux ne se fatiguent point, elles ne connaissent d'autre loi (*coutume*) que celle de couler sans cesse, et de toujours couler, au soir comme au matin ; mais où donc s'arrêtent-elles?.... et qui les fait ainsi courir ?

« Les nuages aussi vont, reviennent, fondent en eau sur la terre. D'où s'élèvent-ils? qui les envoie? Ce ne sont pas sûrement les Barokas qui nous donnent la pluie, car comment la peuvent-ils faire, et pourquoi ne les vois-je pas de mes yeux lorsqu'ils s'élèvent au ciel pour l'aller chercher?

« Le vent n'est rien pour ma vue, mais qu'est-il en soi? qui l'amène, l'enlève, le fait souffler, mugir, bondir, nous épouvanter?

« Sais-je comment le blé germe ? Hier il ne s'en trouvait pas un brin dans mon champ ; aujourd'hui je suis retourné à mon champ, et j'y en ai trouvé. Il est tout petit, presque imperceptible ; mais il va grandir, se développer, comme grandirait un jeune homme. Qui peut avoir donné à la terre et la sagesse et la force de le produire ? Alors je cachai mon front dans mes deux mains. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

« De nouveau je réfléchis en moi-même, disant : Nous partons tous, et ce pays reste ; il reste seul, car nous le quittons tous pour nous en aller ; mais où allons-nous ? — Un sentiment (*cœur*) répondit : Peut-être existe-t-il d'autres hommes que nous ; nous irons chez eux..... Un second sentiment me dit aussi : Peut-être les hommes vivent-ils sous terre : lorsque nous partons d'ici, nous devons aller les rejoindre. Ce sentiment revint et me dit encore : Peut-être les hommes vivent-ils sous terre.... Un sen-

timent opposé me dit : Ces hommes sous terre, d'où viennent-ils? Sur cela, mon cœur ne sut plus que penser, il s'égara.

« A son tour ma conscience (*la plèvre*) se leva et me parla, disant : Tous les hommes font beaucoup de mal, et toi aussi tu as fait beaucoup de mal.... malheur !.... Je me rappelai plusieurs torts que j'avais faits aux autres ; et à cause de ces torts ma conscience me rongeait (*mordait*) en secret ; car j'étais assis solitaire, sur un rocher. Je dis que j'eus peur : je me mis à courir après mes brebis, cherchant à m'égayer, mais tout tremblant. »

CHAPITRE XV.

Litakou. — Greniers à blé des Caffres comparés avec ceux des Béchuanas. — Parallèle entre ces deux peuples comme vanniers. — La triste histoire d'un vieux chef mossouto. — Malheureux voyageur. — Esprit de destruction. — Aspect du pays. — Difficultés de la route. — Rivières. — Intsouana-tsatsi.

Le 13, nous continuâmes notre route, et fîmes, tout d'une traite, sept lieues plus avant vers le nord-est. Pour nous, c'était là un long trajet, mais des voyageurs griquois auraient appelé cela un *schoft*, c'est-à-dire une journée commune.

Nous voyageâmes à travers des décombres de vieux villages de Béchuanas, comme nous avions

fait la veille. Ételetsané, l'un de ces villages, était ci-devant occupé par les Mantætis, de même que sept à huit autres semblables, situés dans le voisinage. Un groupe d'autres encore s'élève un peu plus loin du côté du nord. Les trouvant moins bien conservés que les premiers, nous supposâmes naturellement qu'ils étaient moins anciens. Ils ont appartenu à une famille de Béchuanas appelée Barankokoto; l'un de ses chefs, Cécéna, a laissé son nom à celui de ces tristes endroits qui nous frappa le plus par sa grandeur. Deux de ses descendants demeurent à Morija, tandis que la sagaie, ainsi qu'ils s'expriment, a dévoré leurs frères et leurs camarades.

Rien dans ces lieux n'égaie l'imagination. Ce sont des champs de mort, de ces vallées couvertes d'ossements humains, dont Ezéchiel lui-même aurait frémi s'il les eût vues en réalité. Les huttes ont été brûlées, les jardins détruits; il ne reste debout que des murailles de pierre, bâties en cercle, à la hauteur d'environ quatre pieds, où les naturels de ce fertile pays ren-

fermaient autrefois leurs heureux troupeaux.

Les Béchuanas sont tous un peuple pasteur. Lorsqu'ils abandonnent leurs petites villes pour en aller fonder de nouvelles, dans l'intérêt de leurs troupeaux, ils emportent avec eux leurs cabanes, leurs hardes, leurs ustensiles de ménage et leurs armes. S'ils sont attaqués par un ennemi plus fort qu'eux, ils fuient devant lui, mais en entraînant ce qu'ils peuvent de leurs biens, tandis que le reste est enlevé ou détruit par des mains étrangères. Dans ces deux cas de migration, le motsi ne conserve que ses murailles, ses parcs de pierre à renfermer les bestiaux ; les indigènes ne lui réservent pas non plus d'autre nom : ils l'appellent simplement *muraille* (*lérako*). Ce terme est presque toujours employé au pluriel, *litakou*. C'est le nom que porte la ville capitale des Batlapis, parce qu'il est probable qu'ils l'ont autrefois quittée, et qu'en y revenant ils auront dit qu'ils retournaient à leur *litakoung*, à la forme *ablative* du mot, d'où s'est formé, par corruption, Lattakou, en français, de l'anglais Lattakoo. Quel-

que minutieuse que puisse paraître cette dernière observation, on nous la passera à cause de la réputation dont jouit la ville de Mahoura et de Motibé.

Deux à trois des Litakous que nous visitâmes doivent avoir appartenu à des Matebéles. C'est ce que prouvent les greniers souterrains qu'on y rencontre. Ces greniers sont des creux pareils à ceux que toutes les nations caffres pratiquent en terre dans les parcs de leurs bœufs, pour y renfermer le millet.

Ils leur donnent la forme de voûte, mais sur des dimensions généralement très diverses. L'entrée est tout juste ce qu'il faut pour laisser passer un homme. Lorsque ces caves sont finies, on y fait du feu, pour en bien sécher les parois; après quoi, elles sont balayées, remplies de blé, et l'entrée en est bouchée avec une pierre plate, qu'on enduit tout au tour de bouse fraîche. Les bestiaux peuvent alors se coucher sur ces greniers souterrains, sans les endommager. Il faut avoir soin, quand on les ouvre, de le faire le matin, afin que l'air suffoquant

qu'ils contiennent ait le temps de se renouveler pendant la journée. Vers le soir, on peut y descendre sans danger et en retirer le blé. S'il s'en trouve de fermenté, ce n'est jamais qu'au fond, ou le long des bords. Mais il n'est pas perdu pour cela : les Caffres en font de la bière, dont on sait qu'ils sont grands amateurs. Voilà au reste l'espèce de creux qu'ils appellent *omoléti*, d'où s'est formé le mot séchouana *moléti* que les Baralongs et les Batlapis emploient pour désigner l'enfer, en y accolant le mot de *molélo*, qui veut dire feu : *moleti oa molélo*, le grenier au feu, l'enfer, le feu de la Géhenne.

Avec un peu plus de peine que n'en donnent à faire ces omolétis, les Béchuanas se procurent des greniers différents et bien meilleurs. Ils serrent leur millet dans des *sisious*, sans craindre de le voir moisir. Ces sisious sont de larges corbeilles de paille, dont la forme ressemble à celle d'une tourelle en dôme. Les Caffres ne savent pas les faire, et à quelle circonstance cela tient-il ? à ce qu'ils ignorent la

manière de tresser le jonc qu'il leur faudrait pour ce genre de vannerie. Les tresses dont ils se servent pour consolider la faible charpente de leurs huttes et en bien assujettir le chaume, sont l'ouvrage exclusif de leurs compagnes, ce qui est tout le contraire parmi les Béchuanas. On dirait que plus les hommes sont belliqueux, moins ils se soucient de leurs intérêts domestiques, qui échoient aux soins de de la femme comme son patrimoine, et, pour ainsi dire aussi, son unique bien.

Je ne conteste point d'ailleurs que les Caffres ne parvinssent à faire et des tresses et des sisious aussi bien et beaucoup mieux encore que les Béchuanas, s'ils voulaient s'y appliquer, car, à cet article près, ils sont de meilleurs vanniers qu'eux. Donnez à un Matebéle, par exemple, un petit instrument de fer délié, aplati, faiblement arqué, pointu par un bout et percé par l'autre bout de deux ouvertures longitudinales, afin qu'il puisse mieux par là retenir le brin d'herbe qu'on veut y passer, en guise de ficelle : avec cette espèce d'aiguille (*létlabo*,

la perceuse), de la paille et des joncs, il vous fera toute espèce de jolies choses... une *omothlolo,* ou sorte de vannette qui lui tient lieu de plat ; une *sééki* ou corbeille de moyenne grandeur, très-élégante. Vous reconnaîtrez dans sa *sétouto* une belle boîte d'une rondeur bien régulière ; sa petite *omothléloana* ne vous paraîtra pas non plus mal travaillée, et lorsque l'ouvrier vous apprendra que l'une de ces corbeilles lui sert de pot à eau ou à bière, et l'autre de jatte à lait, que direz-vous? pourrez-vous l'en croire sur parole?... Mais examinez ce tissu, comme il est serré et fin, alors vous ne douterez plus. Le Matebéle vous présentera encore les simples mais jolies nattes sur lesquelles il dort la nuit ; celles plus épaisses où il pose son pied le jour, et les fortes claies d'osier qui lui servent à fermer l'entrée de sa hutte... Si vous confrontez tous ces petits produits de son industrie avec ceux de même nature du Béchuana, vous ne balancerez pas à donner la préférence au travail du Caffre (1)

(1) Malgré ces louanges données au Caffre, il convient peut-être d'a-

A huit ou dix lieues de nous, vers le lèvant, nous avions un groupe de hautes vallées, qui forment le dernier prolongement septentrional des Maloutis; mais en deçà de ce point, tirant vers l'ouest et vers le nord, le pays est entièrement découvert. Dans ce rideau de montagnes, se faisait remarquer au bout de l'horizon celle de Mokoto, la plus célèbre de toutes. Elle est peuplée de Bassoutos, de même que plusieurs autres du voisinage. Lors de notre passage dans ce quartier-là, ces petites villes étaient sous le gouvernement d'un chef nommé Tsétlo, né dans ce pays-là ; il y tenait naturellement beaucoup, et y vivait autrefois riche de biens, d'estime et de valeur, au milieu de ses fidèles sujets.

La guerre étant venue troubler son repos, Tsétlo descendit au midi, et séjourna un an ou deux près de Thaba-Bossiou, où régnait Mokachane. Il gagna la faveur de ce chef, qui lui donna sa petite-fille en mariage. Quelque temps

jouter en note que ses vanneries seraient trouvées très-inférieures comparées avec celles des Indiens et des Malgaches; mais ce n'est pas là non plus le parallèle que nous avons voulu établir.

après, la paix lui permit de retourner dans sa patrie, ce qu'il fit sans balancer.

S'il eût eu autant de prudence que de courage, rentré à Mokoto, son ancienne capitale, il y serait resté tranquille, au lieu de se coaliser contre les Chakas, avec les Mantætis, peuple pauvre, qui n'a jamais connu que le pillage; aussi ne tarda-t-il point à mener Tsétlo et ses sujets à la guerre. L'expédition pourtant réussit, et le petit roi de Mokoto se félicita peut-être d'avoir de tels hommes pour ses alliés.

Quelque temps plus tard, ils lui envoyèrent dire de se tenir prêt pour une nouvelle attaque, projetée contre Dingan. Tsétlo fit rissoler de la farine de millet, en remplit plusieurs sacs de cuir, aiguisa sa sagaie, ratissa son bouclier de peau de buffle, s'enduisit les cheveux et le corps de graisse, et fit dire qu'il était prêt.

A un jour marqué, Sékoniéla et ses soldats arrivent au pied de Mokoto; deux messagers gravissent le plateau et vont saluer Tsétlo, qui se hâte de leur faire servir de la bière et de tuer un bœuf pour les régaler; puis il descend avec eux au camp.

Dès qu'il y arrive, il est saisi et garrotté par les ordres de Sékoniéla. On le couche par terre, où il reste, comme Chactas, plus qu'interdit, immobile de frayeur à la vue de barbares soldats (ses anciens compagnons d'armes) acharnés contre lui. Lorsqu'il peut ouvrir la bouche, c'est pour demander fièrement, « quel tort il a donc fait au fils de Mokocho, pour mériter qu'il le traite ainsi? » Son prétendu ami lui répond : « C'est parce que tu as acheté des chevaux qui m'avaient été volés. » — « Mais quand et combien ?» — « Il y a six lunes, et ces chevaux étaient au nombre de quatre. » — « Eh bien, reprends-les, si tu les reconnais parmi les miens : ils vont t'être tous amenés sur-le-champ. »

Sékoniéla refuse cette offre. « Que te faut-il donc? » lui demanda Tsétlo. « Tes troupeaux. » — « Tu ne les auras point. » — « J'aurai ta tête. » « Prends-la, si tu la convoites. »

Néanmoins les fils du captif ne tardent point à rassembler les bestiaux de leur malheureux père, afin d'obtenir sa rançon, en les livrant tous. Tsétlo leur dit : « Mes enfants, votre amour

filial va trop loin ; gardez vos biens, je saurai mourir... Et de quoi vivrez-vous si ces bestiaux vous manquent ? Quoi ! la faim dévorerait vos familles, moi le voyant ?... Laissez-moi plutôt mourir, et vous, défendez courageusement vos biens et vos vies après ma mort. »

Cependant les fils insistent ; ils livrent à l'ennemi leurs chevaux, leurs bœufs et leurs brebis. A ce prix-là leur père est élargi ; ils le reconduisent dans sa maison avec joie. Les Mantætis partent pour Mérabing, où ils entrent le lendemain en triomphe.

Trois mois après, Tsétlo voulut tirer vengeance de l'affront qu'il avait reçu, et se dédommager des pertes qu'il avait faites. Il rassembla ses sujets, maintenant appauvris et remplis d'une haine mortelle contre les Mantætis. Justement un chef considérable de cette tribu, nommée Ralitaoané, vivait dans le voisinage de Mokoto. Tsétlo et son parti fondent sur lui par une nuit obscure, et lui enlèvent ses troupeaux. Informé de cette affaire, Sékoniéla députe un exprès au chef de Mokoto, pour lui dire : « Quel

mal t'avait fait Ralitaoané ? point; Sékoniéla, son roi, t'a seul fait du mal, et il peut t'en faire encore davantage. » Effectivement, il fondit sur Tsétlo le surlendemain de ce message, le défit, le pilla une seconde fois, et le laissa mort sur le champ de bataille.

Un sujet de ce malheureux chef mossouto, qui avait conservé quelques têtes de bétail, se hâta de descendre du côté de Bossiou, pour les y mettre en sûreté. Dans ce dessein il suivit des sentiers détournés, tirant vers le haut des Maloutis; mais là même il se trouva des Mantætis qui le dévalisèrent complétement. Une journée plus avant dans la route, il arriva chez un des principaux guerriers de cette cruelle horde, nommé Massopo. C'était dans une caverne des montagnes Bleues. Massopo, feignant de recevoir amicalement l'étranger, lui fit apporter quelques rafraîchissements; mais, tandis que son hôte les prenait, il l'étendit par terre d'un coup de massue, tout en lui demandant : « Faut-il que je t'achève ? — Non, je te prie, répondit l'infortuné voyageur, non, mon

maître, car je ne t'ai jamais fait de mal ; tu me vois sans propriété, je te servirai.... » Le féroce Massopo fut inflexible ; il perça le pauvre Mossouto d'un coup de sagaie, en murmurant ces mots : « Il faut encore que je te tue.... » Oh ! que les Africains sont malheureux de vivre sans Dieu, sans lois fixes, et ennemis les uns des autres à ce point !

Aux environs de Mokoto, où se trouvaient naguère quelques milliers de Bassoutos, il ne doit plus en rester beaucoup à présent. Tous les jours encore il en part quelques nouvelles bandes qui émigrent de là chez les colons du Cap, ou dans le paisible Etat de Moschesch ; de sorte que, si cela continue, le beau pays de Tsétlo ne sera bientôt plus couvert que de litakous. Telles sont là du reste les seules traces d'habitations humaines qu'on rencontre depuis la fin des Maloutis jusque bien en avant dans l'est et dans le nord. Nos traites du 14 et du 15 avril achevèrent de nous convaincre pleinement de ce triste fait. Nous fîmes entre ces deux jours-là sept lieues vers le nord-est et cinq

lieues et quart vers le nord-ouest, sans fouler autre chose sous nos pieds que des crânes d'hommes, mêlés à des têts et aux broussailles des litakous qui s'offraient de toute part à nos regards attristés.

Nul doute que tout le pays qui gît entre la chaîne des Maloutis et les montagnes Françaises n'ait été autrefois bien peuplé, ni qu'il ne le devînt de nouveau dans quelques années, si les principaux chefs qui restent dans ces contrées-ci se confédéraient et comprenaient mieux qu'ils ne font leurs intérêts communs. Chacun n'entendant et ne recherchant que les siens propres, il arrive qu'ils ne peuvent se prêter mutuellement secours et protection, même dans des cas de destruction complète, tel qu'a été celui de Tsétlo et de son peuple, cas d'ailleurs plus qu'ordinaire chez les tribus de l'Afrique méridionale, et dont l'analogie de détail qu'il offre avec une foule d'autres semblables me rappelle malgré moi l'*ab uno disce omnes* d'un ancien poëte.

Riches eaux et gras pâturages, avec abondance

de gibier dans les champs, telles sont les trois sources de prospérité que promet à de nouveaux habitants la contrée dont je parle. Les noirs demandent rarement davantage; cependant on voudrait bien y trouver un peu de bois et quelques montagnes où se réfugier en cas de danger; mais ces deux choses y manquent.

La géographie donnerait à tout ce pays-là le nom de plateau. Il a sa pente au nord-ouest, mais elle est peu sensible, et les rivières qui le baignent sont à la fois profondes et encaissées. De Sétlopo à la Lékoua, nous voyageâmes constamment à travers des collines. On en aurait dit une chaîne continue, faisant suite à celle des Maloutis, dans la place même que ces montagnes devraient occuper, si elles allaient effectivement se rattacher à celles que nous avons appelées Fransche-bergen, et de là aux montagnes du Monomotapa, comme le font supposer presque toutes les cartes de l'Afrique australe.

Le 16 au soir, nous ne pûmes pas seulement trouver trois pierres rondes pour en construire un foyer, comme à l'ordinaire; une cou-

ple de mottes nous en tint lieu; et, faute de broussailles, nous fîmes bouillir notre pot avec des roseaux de marais et de l'herbe sèche. C'était dans une petite rivière que nous appelâmes Cocong, du nom indigène des gnous bleus, à cause du nombre considérable d'antilopes de cette espèce qui se trouvaient aux alentours.

Nous nous efforçâmes en vain pendant plusieurs heures de sortir du gué : tout y était si fangeux, les bords du courant si escarpés, que nous finîmes par rester dans ce mauvais pas, après nous être tous bien fatigués, et avoir cassé le manche du fouet en trois pièces. Pour le réparer, nous n'eûmes d'autre ressource que de recourir aux lattes du faîte de notre fourgon.

Je me rappelle encore qu'il n'était pas moins d'une heure du matin lorsque les guides nous procurèrent quelques rafraîchissements, consistant en une tasse de café et en une sorte de bouillie faite avec du gruau de froment.

RasséIouyané disait cette nuit-là : « Celui qui est en haut nous aide. » Nous avons toujours éprouvé, en effet, que Dieu nous était en aide,

renouvelant nos forces, ranimant notre foi. L'on ne manque jamais de peine dans la vie; l'essentiel, c'est de connaître, comme saint Paul, *celui en qui on a cru*. Pour me reporter au temps dont je parle, rien ne m'effrayait tant que la pensée de me trouver au cœur des déserts, sans un morceau de bois. Nous voyageâmes plusieurs jours de suite à travers les plus beaux herbages, le long de charmantes collines; mais pas une simple bruyère n'arrêta nos regards. Supposé qu'un essieu ou que seulement le timon de la voiture se fût rompu, nous aurions été obligés de l'abandonner là avec nos effets, faute de moyens de la réparer, et de nous y prendre de notre mieux pour regagner la maison, à pied et les mains vides..... Le Seigneur dans sa bonté nous épargna de telles épreuves; aucune pièce importante du wagon ne cassa durant tout le voyage, ce que nous considérâmes comme un rare bonheur.

Entre les Maloutis et les montagnes Françaises, nous traversâmes tour à tour les petites rivières de la Tikoué, de l'Enta, du

Chacal, du Cocong et de l'Enkétouane, dont les deux dernières sont des sources. L'Enkétouane se jette dans la Namagari vers le haut du 27ᵉ degré de latitude sud, par le 27ᵉ de longitude est, après avoir arrosé ce pays d'un bout à l'autre. A leur jonction ces deux rivières peuvent avoir, l'une soixante-dix pieds de largeur, et l'autre trente. Ici la Namagari, qui est la plus considérable, s'est dépouillée de la couleur brune que présentent ses eaux dans les montagnes Bleues, pour en contracter une jaune, que lui donnent les marnes et les sables qu'elle roule. Pourtant, en plusieurs endroits son lit se trouve pavé de roches noires et glissantes de granit et de feldspath. Je faillis m'abîmer sous l'un de ces rescifs, en le traversant. Mon fort et vigoureux Reuiter, que je montais, fut couché à plat ventre parmi ces malheureux rochers, et le cavalier laissé à la merci du courant. Tant l'un que l'autre, nous n'eûmes pas peu de peine à nous en tirer. Il faut dire que depuis deux jours le pauvre cheval souffrait de violentes coliques, qu'il s'était attirées en man-

geant trop de roseaux verts. La veille, il s'était roulé sur l'herbe sans pouvoir presque se relever, au point que nous avions cru qu'il nous le faudrait laisser au milieu des bêtes féroces, dans les champs.

Tout malade qu'il était, il me servit néanmoins à faire une longue course au delà de la rivière, tirant vers Intsouana-Tsatsi, l'un des trois monticules auprès desquels coule, de l'est à l'ouest, dans la Namagari, un ruisseau nommé par les indigènes Noka-Tloou, qui veut dire petite *rivière des Éléphants*, parce qu'autrefois on y en tuait beaucoup, ainsi que des hippopotames. Ce coin est très-célèbre parmi les Bassoutos et les Lighoyas, non pas seulement parce que ces tribus y ont des litakous, mais parce qu'un certain mythe leur a appris que leurs ancêtres venaient de là. Il s'y trouve une caverne entourée de limon et de roseaux de marais, d'où ils croient être tous sortis. Toutefois, dans leur langue, l'homme ne porte pas, comme dans beaucoup d'autres, un nom qui rappelle son origine. *Motou*, en séchouana, le même terme

que *montou* en caffre, veut dire *le parleur;* c'est un nom d'espèce. L'homme dans ce pays se voit tout aussi bien défini que dans nos écoles: c'est un animal *parlant*. On appelle en outre un homme, proprement dit, *monna*, de *mo*, préfixe, et *nna*, moi : moi qui suis! La femme, au contraire, porte un nom humble, mais bien beau, celui de *mossari* diminutif de *mossagari*, *la gracieuse*.

Quant au long mot d'Intsouana-Tsatsi, il signifie *levant ;* celui de *machaba*, *nations*, n'a pas d'autre étymologie que le verbe séchouana et caffre *chaba*, *percer* (1), en parlant du soleil. Dans leurs ablutions, ces tribus se tournent du côté de l'est, comme elles y font invariablement regarder leurs morts, en les enterrant. Tout chez elles dénote qu'elles ont conservé un vague souvenir du berceau commun de l'humanité.

(1) *Chaba*, percer, poindre, vient de *cha*, *brûler*, et de *ba*, *être*. *Bochabéla*, le côté brûlant, l'*est*, proprement dit.

CHAPITRE XVI.

Notice sur les Zoulas. — Leur contrée. — Origine et caractères. — Nombre. — Mœurs. — Usages. — Magiciens. — Lois. — Religion. — Constitution de l'Etat. — Milice des Zoulas. — Détails sur les régiments. — Caractère et histoire de deux de ses rois. — Les louanges de Dingan.

De la Noka-Tloou tirant vers l'est et vers le sud, jusqu'à l'océan Indien, gît, à ce qu'assurent les naturels, une contrée riche en pâturages et en bois, saine, bien arrosée, couverte de gibier de toute espèce, tel que l'éléphant, le rhinocéros unicorne, l'hippopotame, le buffle, la girafe, l'élan, le gnou, le couagga, et une prodigieuse variété de gazelles, ainsi que des

lions, des hyènes, des léopards, des chacals, des chiens et des chats sauvages. Le climat paraît y être généralement tempéré; mais dans le bas pays règnent plusieurs espèces de fièvres, et la *paarde-sickte* y est très-sévère après la saison des pluies, qui durent à peu près depuis le mois de novembre jusqu'à celui d'avril. Enfin, cette belle et vaste contrée est hérissée de petites chaînes de montagnes, et presque uniquement peuplée de Zoulas.

J'ai rassemblé sur ce peuple un bon nombre de notes que je désirerais pouvoir utiliser ici plutôt que de les rejeter à la fin du voyage. A cet effet, une incursion sur ses terres serait indispensable. Peut-être le lecteur me permettra-t-il de la faire, bien que la digression menace d'être longue.

Ces Zoulas sont une race de noirs fort belle, supérieure pour la taille, l'élégance des formes et la force musculaire, à celle des Béchuanas.

Ceux-ci, doux et bienveillants autant que les autres sont féroces, mais, en revanche, moins vaillants guerriers, ont beaucoup souffert

de leurs agressions, toutes les fois qu'ils sont venus en contact avec eux. Un Mossouto me disait à ce sujet : « En voyant ces hommes si forts et si bien faits, entièrement nus, au regard farouche et cruel, armés d'une courte et large sagaie, la *mokondo*, et d'un bouclier de cuir de buffle ou de bœuf deux fois plus grand que les nôtres, nous fûmes tous saisis de frayeur, et les surnommâmes Matébéles (1), tandis qu'entre eux-mêmes ils s'appelent Amazoulous (2). »

Les Matébéles ont chassé de leur voisinage immédiat toutes les fortes tribus béchuanas

(1) *Matébéle*, ceux *qui disparaissent* ou sont à peine visibles derrière leurs immenses boucliers.

(2) *Amazulu*, les Zoulas, c'est-à-dire *les célestes*. Cet orgueilleux nom rappelle ceux de céleste empire et de céleste cour des Chinois. Pour l'ordinaire, les tribus africaines s'appellent simplement du nom de leurs petits rois; mais il n'est pas d'exemple, je crois, de rois qui aient eux-mêmes porté les noms du ciel, de la terre, ou d'autres semblables ; de sorte qu'*Amazoulou* veut fort bien dire les Célestes. L'*A* dans ce nom est une lettre ajoutée, un article qui sert à déterminer le mot auquel il est joint, à la manière de l'article des Grecs, ou plutôt des lettres appelées préfixes dans les langues sémitiques. La préfixe *ma*, assimilée à *Zoulou*, qui signifie *ciel*, *céleste*, marque que ce nom est au pluriel. — Les Zoulas s'appellent encore *Amazaze*, *ceux d'en bas*, parce qu'ils habitent le long des côtes de la mer. Les Béchuanas leur donnent le plus généralement le nom de *Bakoni*, et quelquefois le surnom de *Lifakani*, qui veut dire *ceux qui hachent* ou taillent l'ennemi en pièces avec le *chaké*, leur redoutable hache d'armes.

qui s'y trouvaient. Ils se battent comme des lions, suivant l'énergique expression des naturels. La terreur qu'ils inspirent est étonnante.

On ne connaît point encore de nation caffre plus puissante qu'elle. Nous pensons qu'ils doivent être une centaine de milliers d'âmes ; mais d'autres croient qu'il n'y a pas moins de cinquante mille hommes capables de porter les armes ; de sorte que, d'après ce calcul, le nombre total de la tribu serait beaucoup plus grand que nous ne supposons. En tout cas, le problème n'est pas facile à résoudre. Les chefs Matébéles sont très-rusés ; lorsqu'un étranger intelligent veut examiner leurs forces, ils font passer sous ses yeux quelques milliers de troupes, ensuite ils le conduisent une ou deux lieues plus loin, pour lui en faire voir d'autres, et c'est souvent les mêmes faces qu'il rencontre. Un mot d'ordre a été donné, et les individus déjà couchés sur le carnet de l'estimateur se trouvent, à point nommé, au milieu de quelques centaines de nouveaux soldats, sans qu'il soit possible de faire aucune recon-

naissance exacte. Quel singulier genre de politique n'est-ce pas que celui-là !

Il fascine jusqu'aux yeux des peuples ennemis, et leur fait regarder les Zoulas à la fois comme innombrables et invincibles. En plus d'une rencontre ils ont simplement fui devant eux sans même oser les combattre. Or ce n'est pas mauvaise fortune pour un peuple que de se rendre ainsi formidable aux faibles par sa renommée, comme faisaient autrefois les Madianites et les Philistins envers les Israélites.

Parmi les Matébéles, les jeunes garçons mènent paître les troupeaux ; les hommes faits font la guerre; au sortir du service, vers l'âge de quarante ans, ils se mettent à fabriquer des armes, des pioches, des vêtements, et constituent une espèce de corps de vétérans qui ne va au combat que dans des cas d'extrême urgence. Les femmes font la poterie, outre que les soins du ménage et de la culture reposent presque exclusivement sur elles.

Les troupes sont toutes divisées en régiments distincts, répartis sur le territoire et séparés du

reste du peuple, même de leurs femmes et de leurs enfants.

Ces régiments se composent, à ce qu'il paraît, de six à huit cents hommes chacun. Un certain nombre de bétail leur est alloué par le chef de la nation, mais ils n'ont pas droit d'y toucher sans ses ordres. Celui-ci envoya, il y a quelques années, massacrer un régiment tout entier, parce que quelques membres du corps avaient tué un bœuf sans permission préalable.

Quand le despote l'ordonne, les régiments qu'il désigne vont attaquer, l'un cette tribu, celui-là telle autre. Les chefs de horde, si on peut les prendre, sont amenés et mis à mort devant lui. Il les remplace par des chefs de son choix; quelquefois encore il rend aux vaincus leurs troupeaux, mais toujours à la dure condition qu'ils lui resteront soumis et fidèles. Les Matébéles ne se sont pas agrandis d'une autre manière que celle-là.

Leur cri de guerre, c'est : vaincre ou mourir! Le souverain fait d'eux tout ce qu'il veut. En leur absence, et même lorsqu'ils sont présents,

il sacrifie à son ambition qui il lui plaît. Ses soldats, au retour d'une expédition prospère, sont récompensés comme l'étaient ceux de Mahomet : je veux dire que le chef leur distribue les captives et une partie de tout le butin; si l'attaque n'a pas réussi ; que, par exemple, on ait fui dans la bataille, il faut s'attendre à une mort à peu près certaine une fois rentré; ce qui fait que plusieurs ne retournent pas chez eux et préfèrent se réfugier dans les pays voisins, pour sauver leur vie.

J'ai connu une foule de ces malheureux fugitifs. Ils ont, comme en général tous les Matébéles, une échancrure dans l'oreille, ce qui est commun aux deux sexes. Les riches portent des pendants d'oreille en cuivre de dix-huit lignes de long, des colliers et des bracelets du même métal, ou bien d'ivoire, de verroteries diverses, et quelques-uns, de fer. La basse classe introduit dans les larges trous faits au lobe de l'oreille des bouts de roseau, ou y suspend des plaques de fer, de cuivre et de cuir, en guise d'ornements.

Les enfants, tant garçons que filles, vont nus; mais celles-ci prennent, en grandissant, un tablier de cordes ou de peau, et jettent autour de leurs épaules un cuir de bœuf ou d'antilope assoupli. Leur prince lève sur elles un tribut horrible: tous les ans il se fait amener les vierges qui peuvent le plus lui convenir, et il ne les renvoie chez leurs parents que pour le temps que dure l'allaitement d'un enfant, c'est-à-dire pour trois ans; après quoi elles doivent reparaître chez lui, comme tout autant de concubines, jusqu'à ce qu'il s'en dégoûte et les éloigne de lui.

Comme tous les Caffres, les Zoulas sont fort superstitieux; ils ont des magiciens et des magiciennes très-réputés pour le pouvoir qu'ils ont à la fois de maudire et de bénir. Ce sont le plus ordinairement des espèces de soi-disant médecins, malins dénonciateurs de fautes supposées ou purement imaginaires. L'on a recours à eux dans beaucoup de cas où l'on veut perdre un parent ou un ami. Très-souvent ils servent ainsi à l'ambition des chefs. Ce frère qui porte

ombrage à son aîné, et que celui-ci ne veut pas sacrifier sans une apparence quelconque de cause plausible, est déclaré conspirateur, ou bien envieux du pouvoir ; aussitôt, un fer tranchant est enfoncé dans son cœur. Plus communément encore des pierres sont rougies au feu, et, par un raffinement de cruauté, l'accusé est forcé de s'asseoir dessus. On les renouvelle jusqu'à ce que la malheureuse victime ait été ainsi calcinée. Quelquefois, pourtant, on abrége ses tourments en lui donnant le coup de grâce... Ne faut-il pas louer la sainte Ecriture d'avoir fait aux Hébreux une loi d'exterminer les gens malintentionnés qui se faisaient passer pour sorciers !

Les autres crimes punis de mort chez les Zoulas, outre le maléfice, sont l'adultère, le meurtre, la médisance, lorsqu'elle a pour but le prince régnant ; ce dernier cas est très-rare, du reste, vu que le chef a partout des espions qui lui rapportent jusqu'aux plus insignifiants discours de ses troupes et de ses sujets, en général, ce qui donne à tout le peuple une grande

circonspection de paroles. Les souverains juges du pays sont Omthléla et Tapouza. Les exécutions se font presque toutes à Mokokoutloufé, la capitale; et quoiqu'elles y soient presque journalières, et qu'on y égorge les gens comme des bestiaux à la tuerie, suivant la remarque des indigènes, elles n'ont jamais lieu après le coucher du soleil (1). Les condamnés ont le cou tordu, ou sont étranglés, ou empalés, ou bien percés avec la sagaie, ce qui est surtout le cas lorsque les gardes royaux reçoivent ordre d'aller massacrer un chef, avec ses enfants, ses femmes, ses sujets et de livrer sa ville

(1) Parmi les lois mosaïques, il en est une qui a du rapport avec celle-ci, et peut en montrer, ce semble, le but caché. « Quand un homme aura commis quelque péché digne de mort (est-il dit au livre du Deutéronome, chap. XXI, v. 22 et 23), et qu'on le fera mourir, et que tu le pendras à un bois, son corps mort ne demeurera point la nuit sur le bois; car celui qui est pendu est malédiction de Dieu; c'est pourquoi tu ne souilleras point la terre que l'Eternel ton Dieu te donne en héritage. »

Sans doute qu'un tel supplicié est maudit de Dieu, parce qu'il a compromis sa vie aux yeux de la loi; car il est écrit : *Maudit soit quiconque ne persévère point dans toutes les choses écrites au Livre de la Loi, pour les faire;* mais supposé que les Zoulas aient conservé quelque chose de cette tradition, qu'il est douloureux d'ailleurs de savoir que la grande majorité de leurs condamnés à mort sont d'innocentes victimes de la méfiance ombrageuse ou de l'envie, et souvent encore du simple caprice de leurs juges, ce qui n'est certes que trop prouvé.

ou ses villes aux flammes; car rien ne survit aux suppliciés de tout ce qu'ils possédaient, excepté leurs troupeaux.

Les Matébéles ensevelissent soigneusement leurs morts, se purifient pour eux, leur font des sacrifices, ce qui prouve, *ipso facto,* qu'ils ont une idée à la fois de l'excellence de l'âme et de son immortalité, ainsi que de la doctrine erronée de la métempsycose. Tout Caffre respecte extrêmement un serpent lorsqu'il le rencontre, parce qu'il croit voir en lui un de ses ancêtres, qui lui apparaît sous la forme de ce reptile. Si c'est dans la hutte qu'il le trouve, il l'en chasse doucement, ou, mieux encore, il lui offre une oblation, ferme la porte sur lui, et se retire, jusqu'à ce que le dieu (*sétounta*) ait mangé, ce qui dure la nuit entière.

Quelques Zoulas brûlent les cadavres au milieu des plantations de millet. Ceux de la Mossiniaté, au delà d'Intsouana-Tsatsi, exposent le corps mort de leurs chefs sur les branches des arbres, l'y laissent pendant un temps, y mettent ensuite le feu, et jettent les cendres à

la rivière, Autrement la commune pratique consiste à enterrer les morts dans une fosse ronde et étroite, enveloppés dans leurs manteaux de peau et sans leurs ornements, les mains sur la poitrine, la face tournée vers l'orient, dans l'attitude d'un homme accroupi, qui est celle des suppliants dans ces contrées.

La veuve passe au pouvoir du frère du mari décédé. Les orphelins sont élevés par des tuteurs ou *maloumés* aussi respectés des mineurs que le père ou la mère eux-mêmes. Il n'est peut-être pas de cas où un enfant reste absolument délaissé, sans qu'il se trouve quelque parent, proche ou éloigné, qui prenne soin de lui. Sous ce rapport les lois du pays sont admirables. Et pourtant j'ai dernièrement vu un cupide planteur du Cap qui montrait avec ostentation deux jeunes Matébéles qu'il venait de capturer. Comme je lui reprochais sa conduite, il répliqua que c'était humanité de sa part, vu que ces deux petits esclaves étaient des orphelins. Ils ne laissaient pas voir leurs jolies faces, tant ils se trouvaient humiliés.

La circoncision était autrefois commune à tous les jeunes gens parvenus à l'âge de l'adolescence, parmi les Zoulas; mais le prédécesseur du roi actuel, dans des vues militaires, restreignit cette cérémonie à ses soldats lorsqu'ils sortent du service. Elle est faite sur eux en février, par la main d'un *énianka*, ou magicien, et a lieu près des eaux courantes, au lever du soleil. Les prépuces sont jetés à l'eau. Aucune parole n'est proférée, aucune personne admise à la cérémonie, excepté les pères et les intimes amis des circoncis. On garde sur tout cela un religieux secret. Des danses pyrriques et des libations de bière ont lieu à la ville. Les prêtres et le peuple s'enivrent, à ce qu'il paraît, d'une manière choquante. Les néophytes sont les seuls qui n'assistent point à ces orgies.

C'est encore au précédent roi des Zoulas qu'est due l'abolition du mariage parmi eux; car ni lui ni son successeur n'ont suivi, à cet égard, en prenant des femmes, les coutumes de la nation; tous deux ont déprécié les liens de famille, comme nuisibles, sous tous les rapports,

à la profession des armes. Aussi n'y a-t-il que des troupes bien aguerries qui osent se marier ; les autres soldats sont punis de mort toutes les fois qu'ils violent la loi du célibat.

Lorsque les soldats partent pour la guerre, de jeunes filles nues passent devant eux en courant, et ils reçoivent la promesse qu'une d'elles leur sera donnée en mariage, au retour de l'expédition, s'ils se sont comportés vaillamment.

Tous les intérêts sont sacrifiés, parmi ce peuple, au démon de la guerre : repos, agriculture, commerce, bonheur domestique. C'est que le chef de la nation veut en être le dieu, et faire de ses sujets des esclaves.

Il prend le titre d'*inkhosi*, mot qu'on peut expliquer peut-être par celui de *mokhosi*, l'un des deux dérivant de l'autre. Mokhosi, en sétébéle, a un sens déterminé : il signifie *alarme* à la fois et *assemblée nationale*. Le droit de donner l'alarme et de rassembler les troupes, pour délibérer sur les hautes questions de l'Etat, n'appartient qu'à l'inkhosi, qui est un vrai sultan en absolutisme, en tyrannie et en morgue.

Il partage le pouvoir avec deux soldats de son choix, Omthléla et Tapouza, l'un rusé, et l'autre cruel. Ensemble ils forment une espèce de triumvirat des plus commodes. Leur triple voix délibérative ne peut manquer d'avoir force de loi, ni d'obtenir l'approbation générale, même lorsqu'ils font mal ; mais lorsqu'il s'agit du bien, il manque toujours l'un ou l'autre des trois suffrages pour l'effectuer... Cependant on comprend encore, en pareil cas, que le bien ne se fasse point. D'ailleurs la cour des Zoulas sacrifie quelques petits intérêts personnels à l'opinion (1).

Arrêtons-nous aux deux ministres mentionnés. Ils sont reconnus, suivant le langage du pays, pour être les deux yeux, les deux oreilles, les deux bras, *voire* les deux *narines* du chef de l'Etat. On les qualifie, en outre, du titre de *grands indounas*, mot qui veut dire *mâle*, dans son sens propre, et figurément *noble*, *puissant*. Omthléla et Tapouza sont les

(1) Voyez, par exemple, page 316, où il est dit de Dingan *qu'il a rempli de biens les mains de Coumété.*

deux premiers dignitaires de la nation sétébéle.

Cette nation est forte en tout de vingt-six régiments, à la tête de chacun desquels se trouve un indouna ou commandant, un lieutenant et deux sous-lieutenants. Les régiments vivent dans des villes de garnison, entourées de palissades, faute de meilleures fortifications. Ils sont peu sujets au déplacement. Par une bien sage politique, leur inkhosi passe alternativement un mois au sein de chacun de ces corps. En qualité de généralissime de ses troupes, il les mène quelquefois lui-même à la guerre. Un porte-bouclier marche devant lui. Celui du présent empereur s'appelle Mokofané. Cet officier si honoré se tient toujours à deux pas de son maître, pour l'ombrager et le protéger d'une égide de cuir de bœuf, autour de laquelle on peut figurément dire que sont la Terreur, la Dissension, la Force et la Guerre. Soit respect, soit frayeur, Mokofané détourne toujours les yeux de son Jupiter, dont personne n'approche que par son intermédiaire, sans en excepter même les deux grands visirs Omothléla et Ta-

pouza. « Quand on voit, pourrions-nous répéter après un judicieux écrivain, le chef de quelques peuplades nègres écraser ainsi de sa morgue ridicule ses sujets aussi misérables que lui, ceux qui, chez les nations policées, sont élevés par leur rang au-dessus des autres hommes, doivent sentir aisément que l'orgueil n'est pas la mesure de la vraie grandeur. » Les Bakonis trouvent leur prince d'un accès si difficile et si redoutable qu'ils ont adopté pour leur serment national cette courte sentence : *'Nkene 'nkhosene*, qui revient à dire : Je ne puis mieux attester la vérité de telle ou telle affirmation qu'en promettant, si la chose est trouvée ou arrive autrement, que *j'entrerai chez l'inkhosi*.

Le chef des Zoulas a un porte-lance, deux grands chambellans, assez bien dénommés pour le pays les deux *loups du roi*. Ces deux messieurs ne circulent jamais dans le sérail que sur leurs genoux, et les yeux baissés, chose difficile à croire, mais pourtant certaine. Enfin, il conviendrait peut-être de nommer les deux premiers cuisiniers du prince, Omolété et Moko-

boulané. Leur service n'est certainement pas inutile, puisque leur maître est réputé si grand mangeur que ses sujets disent de lui qu'*il engloutit les fontaines*. Ainsi Job parlant du Béhémoth dit de même : *Ecce absorbebit fluvium, et non mirabitur !*

Sa gueule du Jourdain engloutirait les flots.

Le rapprochement est un peu libre, mais il prouve bien jusqu'à quel point l'hyperbole a été de tout temps à la fois forte et commune parmi les hommes.

Voici maintenant le tableau synoptique des régiments actuels des Zoulas (1) :

(1) Je tiens ce détail, ainsi qu'une bonne partie des autres, de Rasékuaï, habitant de Morija, qui a passé quatre ans au service de Dingan dans le sérail de ce prince.

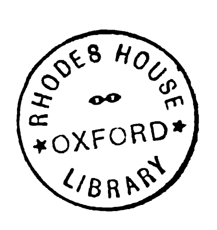
MILICE DES ZOULAS

Nos	Noms des Régiments ou Lebantla	Commandants ou 'Nduna-e-nkholu	Lieutenants ou 'Ngenana	Sous-lieutenants ou 'Ngenadzana
1	Omobapankue	Omthlela	Ototala	Taoane, Onomapela. (Plus, Omzepa et Omozezoa.)
2	Nkompa	Po'kané	Koboka	Nomotane, Makakabula
3	Setlepe	Omanlune	Omozezo	Makutumane, Kopueana
4	Mokokonthlofu	Omozempa	Eentoa	Oniepeze, Nobanta
5	Bommelebele	'Nkobonka	Onuntabula	Oputèle, Kakane
6	Bosuku	Omofungusi	Sepenia	Mothlathlo, Nokonkela
7	Ontubu	Okhaoe	Masetela	Ofoluze, Molota
8	Ofasepe	Omozezoa	Opankubane	Opetene
9	Amakethla	Mokhèkhèkeke	Nonkokela	Chunku, Mochochi
10	Eboea	'Ntaoane	Kochuo	Mongaiela
11	Omokaze	Onutsikeluane	Mokubulane	Mopetezoa, Kueabuntala
12	Zeetane	Cheba	Fefe	Obote, Sepezi
13	Sepeze	Ezoakana	'Ntaba	Osama, Funtuene
14	Obolaoanko	Ontene	Onthluane	Thlakathla
15	Otuguza	Opakazeta	Okoza	'Mpetene
16	Mokamule	Omafungusi	Mosesane	Balela
17	Enkuebane	Omofane	Mokhose	'Nkantane, Omocheloa
18	Ezinlosi	Omaziezulu	Omoketeza	Ofusi, Osengata
19	Mokolujane	Osekhèkete	Otlapo	Motetoa, Maueue
20	Otlbitlaku	Bolota	Mothlathlo	Okaza
21	Onkankèzüe	Nobanta	Okuathlampa	Makuatza, Opotu
22	Onthlankeze	Ofefe	Kochoa	Oseleloane
23	Onkome	Okopulane	'Ntanio	Othleka, Malekeza
24	Ofoloze-e-Moniama	Omanlunu	Esepaze	Opetana
25	Ontena	Ontubula	Pankobane	Othlaza, Othlothlo
26	Empotlo	Tapuza	Okuaï	'Mpatlane

— Outre toutes ces forces, très-considérables pour des contrées telles que celles-ci, les Zoulas comptent encore cinq nations tributaires, dont je donnerai ici les noms.

Nos	Nation.	Capitale.	Chef principal.
1	Atoantoas ;	Thlasaioé ;	Mauéné ;
2	Amazouazés ;	Pongolé ;	Séopazé ;
3	Amankoloupézas ;	Omokankala ;	Onjobé ;
4	Maguégués ;	'Mpentabantou ;	Mo'koiéloa ;
5	Machanganes ;	Masanzéné ;	Mankononto ;

Ces nations, complétement inconnues, sont matébéles pour les mœurs et le langage, aux Atoantoas près, qui parlent *sésouatsé*, dialecte voisin du zoula, mais si méprisé à Mokokoutloufé, que les sujets de Mauéné y sont communément surnommés *maguélégas* ou bégayeurs. On assure que leur nombre s'élève au delà de vingt milliers d'âmes, et qu'ils vivent le long des côtes de la mer, sur la Lépokolé, au midi de Saint-Laurent Marqués. Leur servitude, comme celle des autres nations tributaires des Zoulas, est très-pesante. Mais ces détails étant en quelque sorte étrangers à la notice qui nous occupe,


RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY

Page 287.



Lith. de Thierry frères.

GUERRIER MATEBELE

nous les laissons là, pour en offrir quelques-uns sur les régiments susmentionnés.

Les treize premiers se composent seulement de soldats éprouvés, qu'on honore du titre d'*Emétlopés*, les *blancs*, tandis que les autres sont appelés *Eméniamas*, les *noirs*. Ceux-là n'ont que des boucliers blancs ou bien bigarrés, mais il n'est pas permis aux seconds d'en prendre d'autres que des noirs ou des roux, suivant la couleur des cuirs de bœuf qu'ils reçoivent de leur maître, pour s'en faire. Il n'y a non plus que les blancs qui aient le privilége de se raser la tête et le menton, ce qu'ils pratiquent tous avec orgueil, nonobstant les dangers d'une telle habitude dans un pays brûlant. Pourtant, ils laissent une étroite couronne de cheveux au milieu de la tête, et se ceignent le front d'un bourrelet de loutre, dans lequel est fichée une longue plume de grue, qui flotte élégamment de devant en arrière. Les guerriers noirs ne portent point cette plume, mais ils se chargent la tête de bouquets de plumes bien crépues, qui

ajoutent à l'embarras de leurs cheveux, qu'au lieu de couper ils doivent soigneusement laisser croître, en les attachant ensemble, comme si la chevelure africaine n'était pas assez drue et assez incommode sans cela. Mais non ; la sottise des chefs zoulas est seule responsable de toutes ces coutumes ridicules. Ils veulent que leurs guerriers aient, autant que possible, l'air de bêtes féroces ; et l'on peut bien leur rendre le témoignage qu'ils ne réussissent pas mal à les y faire ressembler. Les soldats matébéles, lorsqu'ils vont en campagne, quittent leurs ornements de rassade, les colliers et les bracelets de cuivre ou de fer qu'ils mettent les jours ordinaires, et se couvrent le corps d'ornements empruntés aux animaux des champs et aux animaux domestiques.

Ainsi, au-dessus du pied, comme aux genoux, aux coudes, aux poignets, sur la poitrine, ils attachent des queues de bœuf très-épatées, ressemblant à des barbes postiches, et tout autour de leurs reins ils ne suspendent chacun pas moins d'une centaine de bandes rondes, faites

de peau de bêtes fauves et de bêtes rousses, qui imitent si bien la forme de queues de certains quadrupèdes qu'un étranger est toujours sûr de s'y méprendre, ce qui ne laisse pas d'amuser les indigènes. Rien ne nous paraît plus sauvage que ces soldats matébéles, aux formes athlétiques, au regard cruel, toujours en querelle avec tout le monde. Les hordes voisines disent proverbialement d'eux que *ce ne sont pas des hommes, mais des mangeurs d'hommes*, tant ils se sont rendus formidables.

Le matin ils boivent une espèce de bière de millet fortifiante qui les enivre, et le soir ils font un repas de chair de bœuf, sans légumes ni herbages d'aucune sorte, ou très-rarement. Ce régime les rend robustes, impassibles et féroces, capables, à ce qu'on rapporte, de supporter la faim aussi longtemps que les vautours. Les danses guerrières forment la plus importante partie de leur éducation, et ils s'y livrent fréquemment. Les guerriers blancs s'y distinguent beaucoup, et l'aspect de leurs têtes chauves, quand le soleil y darde ses rayons,

paraît très-imposant. Les Zoulas se servent tous, dans ces sortes d'exercices, d'un court bâton à crosse, qu'ils ne manient pas sans adresse. A la guerre, ils en prennent un plus long, qui leur aide à gravir et à descendre les montagnes.

Leur maître ne leur donne qu'une seule sagaie à chacun, afin qu'ils ne soient point tentés de la lancer dans les combats, la loi voulant qu'ils se battent toujours corps à corps. S'ils se laissent une fois désarmer par l'ennemi, il faut qu'ils périssent, et cette circonstance encore ne contribue pas peu à les rendre fort avisés à cet égard. Au reste, dans les attaques, les noirs, qui sont les plus jeunes soldats, et par conséquent les moins aguerris, passent toujours devant, ayant des chefs choisis parmi les blancs, qui les suivent de près et sont autorisés à tuer tous les fuyards sans aucune exception. Dans les expéditions militaires tout le monde dort nu. On vit de pillage, et de bœufs pris à la maison pour munitions de bouche. Il y a d'autres bœufs auxquels il n'est pas permis de toucher, parce qu'ils sont seulement destinés à servir

de *guides* aux bestiaux capturés, et quelquefois aux troupes elles-mêmes, tant ces animaux ont d'instinct pour revenir à leurs parcs accoutumés.

Les blancs ont tous des femmes qui ne se font jamais à voir d'un œil sec leurs maris partir pour la guerre. Après la séparation, chacune d'elles suspend aux parois de sa hutte sa couche nuptiale, consistant en une simple natte de joncs qu'elle s'est elle-même tressée. Aussi longtemps que ce redoutable objet de sa joie et de ses frayeurs conserve un peu d'ombre, la crédule épouse s'imagine que son époux vit encore; dans le cas contraire, il ne devient pour elle que sujets de gémissements (1). Les noirs ne se marient qu'en vertu d'un ordre impérial, toujours tardif à venir, mais en revanche commun à tout un régiment, et quelquefois à deux, lorsqu'il arrive. Ils n'ont pas non

(1) Elle suspend aussi avec sa couchette le billot ou tronçon d'arbre un peu gros, mais court, qui sert d'oreiller ordinaire à son mari, et la cuiller de fer dont il fait usage pour manger quand il est à la maison. C'est au matin, lorsqu'elle se lève, que la femme zoula regarde à ces objets. Ils sont placés de manière que le jour de la porte un peu haute de la hutte donne dessus, et procure une ombre plus ou moins perceptible dans le fond.

plus, comme les premiers, la permission de prendre des domestiques et des porteurs d'armes ; seulement leurs mères et leurs sœurs peuvent librement leur préparer leur nourriture et y ajouter, si la commune ration est trouvée insuffisante.

Quant aux noms des régiments, ils ont tous une signification plus ou moins curieuse. Ainsi, par exemple, celui d'*Omobapankue* (*le* 1er) veut dire *Attrape-panthère*. Il y a une vingtaine d'années qu'une panthère ayant dévoré un jeune berger du roi, un détachement d'Omobapankués fut envoyé contre elle. On la prit, on l'amena vivante devant feu Chaka, qui lui demanda, entre autres choses : « Où est ton repaire ? Que s'y fait-il ? Pourquoi as-tu tué un homme ? Si tu étais un homme toi-même, nous te mettrions à mort : dis donc ce qu'il faut te faire ?.... J'ordonne qu'on la perce d'un dard ; » ce qui fut fait sur-le-champ. Le régiment qui avait fait cette capture fut appelé Attrappe-panthère. Il affecte le rugissement et l'extrême férocité de l'animal dont il s'honore de porter le

nom. Ses chefs ne portent que des manteaux de peau de panthère ou de léopard.

Au n° 4, le mot de ***Mokokonthlofu*** (Mokokontloufé) signifie ***cuir d'éléphant.*** Vers l'année 1823, le roi actuel des Zoulas partit de Nobampa, sa ville natale, pour en aller fonder une nouvelle à quelques lieues de là, du côté de l'ouest, où, en une seule année, il ne tua pas moins de vingt-huit éléphants, avec les dents desquels il fit faire quantité de bracelets d'ivoire pour toutes ses maîtresses. Ces animaux étaient pris par un singulier stratagème. Comme ils sont dans l'habitude de s'appuyer contre un arbre en dormant, les sauvages firent de fortes entailles aux plus gros troncs de la contrée, de sorte que les éléphants, en venant y chercher un appui, tombaient avec ces arbres et se voyaient aussitôt atteints d'une grêle de dards(1).

(1) Il faut supposer que les chasseurs étaient à l'affût, non loin des arbres les plus fréquentés des éléphants. En outre, les sauvages dressaient d'autres embûches à ces animaux, comme, par exemple, de creuser sur leur sentier d'immenses fosses, au fond desquelles ils fichaient de très-forts piquets, afin que les éléphants, en tombant dans le piége, s'y abîmassent et ne pussent plus en sortir. Ces fosses étaient soigneusement couvertes de branches et de broussailles.

La capitale de Dingan et le régiment qui y est stationné ont reçu le nom commun de *Mokokonthlofu*.

Les Zoulas dans leurs guerres font beaucoup de jeunes prisonniers, qui deviennent ensuite des soldats. Ils arrêtent aussi bien des étrangers indigènes, qu'ils réduisent en servitude : c'est ainsi que s'est formé le nombreux, mais terrible corps des *Leetane* (n° 12) ou *voyageurs*.

Les *Éziniosi* (n° 18) ou *Abeilles* sont réputés aussi nombreux qu'un essaim d'abeilles. Dans les attaques ils imitent son bourdonnement et *piquent* comme elles; d'où leur dénomination distinctive.

Le 25e régiment est appelé *Ontena*, c'est-à-dire le *Victorieux*, pour avoir détruit un puissant chef de tribu nommée Sékognané.

Le 26 est le seul régim ent de gardes du corps. Hiver et été, il passe la nuit autour du harem, *in habitu naturæ*. Les soldats de ce corps d'armée sont les favoris du prince, et sont employés par lui comme bourreaux. Il y a quelques années qu'il leur donna charge de détruire

des myriades de sauterelles qui infestaient le pays : le lendemain, il s'en trouvait encore quelques-unes dans ses champs; le barbare se vengea d'eux en mettant à mort leur lieutenant. Une autre fois, il lui prit fantaisie de leur ordonner de lui amener un lion en vie. Voilà que les *Empotlos* se mettent à la recherche des lions. Ils en découvrent un dans un fourré, ils l'y attaquent ; quatre hommes sont dévorés par lui. 'Mpatlana à la fin le saisit par la queue, Tapouza lui saute à l'une des mâchoires, un autre soldat à l'autre, et le roi des animaux est amené vivant au roi des Matébéles.

De même les *Otibitlaku* (n° 20) prirent de nuit une hyène et la gardèrent soigneusement jusqu'au lever de leur maître, pour la lui présenter vivante. Et ce célèbre Mokofané, dont il a été ci-devant question, n'alla-t-il pas aussi un jour enfoncer sa javeline dans la gueule dentelée d'un crocodile qui avait ravi une génisse? Le dangereux amphibie fut tué à la rivière de Foloutsi, traîné à Mokokoutloufé et mis aux pieds de Dingan, qui paya tant de peines et de

dangers par un simple *Go gontle*, *C'est bien*, à ce que je présume.

Il est de fait que les empereurs zoulas ne font aucun cas des hommes. Ici le sujet crie respectueusement à son maître : *Zii*, *Notre père !* et celui-ci répond froidement : *Je t'ai vu*, ou bien, *Tu as dit...* Pas de lendemain pour l'infortuné Zoula ! Aussi répond-il, par manière de proverbe, à quiconque lui promet quelque chose : *Eh! donne-moi aujourd'hui, car demain je puis être tué*. Par la même raison, il ne s'amasse pas de grandes richesses, vu qu'il sait trop bien encore que *la bouche qui ne mange pas met en réserve pour celle qui mange*, maxime qui a surtout trait au danger où il se voit sans cesse exposé que son chef lui arrache la vie. Ce peuple ne connaît que la terreur Il n'a presque plus de liens sociaux ni domestiques. Il ne se fie à personne. Les quelques milliers de Matébéles que nous avons dans nos stations bassoutoses ou aux alentours ne veulent absolument pas écouter la bonne nouvelle de l'Evangile. Tant jeunes

que vieux, ils se montrent tous revêches à l'excès, ce que nous ne pouvons attribuer qu'aux vices de leur éducation nationale, puisque, par nature, ce sont des hommes pleins d'intelligence et de courage.

En vain chercherait-on dans l'histoire des rois de cette malheureuse nation des faits attrayants, quelques traits aimables; elles n'en contient que d'affreux. Chaka, pour ne parler que de lui et de son successeur, était un maître horrible, absolu, dur, cruel au delà de toute expression. A une revue générale de ses troupes, on rapporte qu'il pleura d'une sorte de joie vaniteuse, disant : « Voyez jusqu'où s'étend mon pouvoir! J'ai seul droit de vie et de mort sur tous ces hommes-là! » Mais aucun d'eux ne l'aimait. Au contraire, ses propres soldats essayèrent plusieurs fois d'attenter à ses jours. Dans une occasion on lui enfonça sous l'aisselle une javeline de forme particulière, de sorte qu'il ne put jamais savoir qui l'avait forgée.

D'après les lois caffres, le mariage est légitimé par un certain nombre de bestiaux qui

sont comptés en dot par l'époux aux parents de la femme. Le fils de Séatsakakona (1) dévia le premier de cette coutume.

Une autre loi veut qu'à partir du troisième prince, jusqu'au dernier, on choisisse au roi son successeur, ses deux premiers enfants mâles étant privés du droit de régner après lui, *à cause*, disent vaguement les Zoulas, *que ce sont des fils de la matrice*, ou des *premiers-nés*. Le fourbe Chaka soutenait qu'il n'avait point, lui, de successeurs, par la raison que ses femmes n'étaient que des courtisanes, ou si l'on veut des *hommesses* (*abantouana*), suivant l'expression consacrée. C'est ce sophisme, né de l'extrême peur où était le despote qu'il ne s'élevât quelqu'un pour le supplanter, qui l'a porté aux actes les plus barbares. Ainsi, par exemple, Botékazé, sa concubine favorite, se trouvant enceinte, quitta le sérail de Bolaoako, sous prétexte qu'elle était malade. Elle voulait retourner chez ses parents ; mais Naté, qui l'aimait beaucoup, la recueillit dans sa maison et

(1) C'est ainsi que s'appelait le père de Chaka.

lui promit de l'y mettre à l'abri de tout danger. Naté était la propre mère du roi. Lorsque son fils la venait voir, elle l'entretenait constamment des prétendues souffrances de Botékazé, et Botékazé elle-même ne parlait au roi qu'en soupirant. Son terme accompli, elle accoucha d'un enfant mâle, que Naté fit allaiter par Nobaguébo, sa fidèle servante. Le nouveau Joas fut caché dans un vase d'argile pendant cinq à six mois; et comme on ne pouvait plus longtemps le soustraire à la connaissance publique, sa nourrice le prit et l'emporta chez les Mathlékas, hors du territoire zoula.

Néanmoins Popa, cousin germain de Chaka, fut informé de l'affaire, et il la rapporta à son maître, qui lui intima l'ordre de se rendre d'abord dans la hutte de Naté, au milieu de la nuit, et de percer le sein de cette imprudente femme, tout en ayant le soin de fermer la blessure avec un morceau de peau, en guise de charpie, afin de cacher par là que ce fût un assassinat.

Le lendemain, de bonne heure, on rapporta au

roi que Naté *avait été fauchée par ses aïeux*, ou bien qu'elle avait péri victime de quelque maléfice. Il s'en va aussitôt l'examiner avec Popa, et l'ayant trouvée réellement morte, on se hâta de l'ensevelir. En même temps, Chaka se livra à de feintes lamentations; il alla même jusqu'à tuer de sa propre main quelques froids spectateurs de ce deuil extraordinaire, et raya pour jamais de la langue de ses frères le mot de *naté* qui veut dire *bon*, pour lui substituer celui de *motounti*. D'un autre côté, ses émissaires se répandirent dans les divers quartiers de la capitale, et mirent impitoyablement à mort quiconque ne pleurait pas la vieille reine, prétendant qu'ils devaient tous être des personnes supectes, et peut-être des sorciers. A ceux qui furent surpris à leur repas, on demanda simplement : « Comment le trouvez-vous? » Et tous ceux qui répondirent *naté* (*bon*), au lieu de *motounti* furent massacrés. Le moyen de douter, après tous ces faits, que l'ordonnateur de tant de supplices ne fût affligé de ce que sa mère n'était plus !

Mais Dieu, qui sonde les cœurs et qui ne tient point le coupable pour innocent, ne se laisse pas ainsi tromper par le méchant, auquel il a dit, comme à la mer : « Tu viendras jusque-là, mais tu ne passeras pas outre. » Voici donc, considérée sous ce point de vue, quelle fut la fin de Chaka.

Il semble que le parricide ne pouvait périr que par la main de ses proches. En effet, peu de temps après le crime affreux qui vient d'être rapporté, les parents de Naté voulurent venger sa mort. Soit perfidie, soit amour de sa sûreté, Popa lui-même se glissa secrètement dans leur conspiration, avec son frère Mokofané, qui était alors le premier officier de chambre de Chaka. Il ne manquait plus qu'une occasion favorable pour exécuter leur dessein, et elle se présenta. Le roi ayant levé une grande armée contre Lépaloulé, et par là considérablement diminué les forces de sa capitale, deux sœurs de la reine défunte, Makhabaï et Mama, se rendirent auprès de Dingan, où se trouvaient aussi Mothlankané et Mokoubané, ses frères.

Elles leur dirent : « Le sang de votre mère crie vengeance. Le tigre qui l'a bu est encore altéré du vôtre. Allez donc le tuer avant qu'il se jette sur nous. Les troupes vous en auront de la reconnaissance. A leur retour de chez Lépaloulé vous pouvez être sûrs qu'elles se tourneront vers vous. » A ce discours les princes caffres répondirent simplement : « Vous avez parlé ; » mais ces deux mots voulaient tout dire.

Le lendemain, Chaka sortit, comme à son ordinaire, avec Mokofané, au lever du soleil, et s'assit sur sa chaise royale, au delà du parc de ses troupeaux, en un lieu à l'écart ; son serviteur le savait. Voilà tout à coup paraître Dingan, Popa, Mothlankané et Mokoubané, tous quatre armés de sagaies. Le roi leur crie de loin, d'une voix alarmée : « Où allez-vous ? » Ils lui répondent : « A la chasse. » « Mais, poursuit-il, pourquoi vous approchez-vous de moi, tout armés ! Vous ai-je fait du mal ? » Il tâche de s'esquiver, mais Popa, Mothlankané et Mokoubané le percent chacun de leur lance ; il tombe sous leurs coups, baigné dans son sang. « Pourquoi me

vez-vous, mes frères ? » demande-t-il en gémissant. Dingan lui répond : « C'est parce que tu as assassiné ta mère. Hâte-toi, parle pour ta défense ; tu es un fourbe sorcier... » — « Je me repens pour toujours ; vous m'avez corrigé, laissez-moi maintenant. » — « Barbare, te laisser ! Tu nous égorgerais tous, implacable Chaka, savant imposteur, dur Inkhosi ; tu défends le mariage à tout le monde, excepté à toi-même ; tu ne nous laisses pas un moment de repos. Ne fais-tu pas tuer tes soldats lorsqu'ils passent quelques jours de beau temps chez eux au lieu d'aller constamment en campagne ? N'envoies-tu pas même les soldats malades se battre, en disant par moquerie que la route les guérira ?... »

— « Mais je me suis amendé. » — « Tigre affreux, tu veux nous dévorer tous ! Tu as tué Botékazé, Nobaguébo, Tsétlatla, Bachenka, Chochokilé, 'Mpato, Kopoï et Nomaoa ta sœur, et ta mère, et.... » Au mot de ta mère, Popa fond le premier sur Chaka ; Mokofané reçoit de la main de P une javeline dont il perce aussi son

maître; tous, excepté Dingan, l'accablent de leurs traits; et, le saisissant tout palpitant encore, ils le jettent au fond d'un trou. La fosse recouverte, on va casser à la voirie la chaise impériale du despote. La garnison de la ville était restée tranquille; le peuple avait aussi conservé une parfaite neutralité, et n'avait pas même osé se porter à la bergerie, en entendant tout le bruit qui s'y faisait. Dingan et ses frères n'entendirent que des cris d'acclamation dans tout Bolaoako.

Mais la misère humaine est telle que, le lendemain même de la mort de Chaka, ses frères se disputèrent le trône, les armes à la main : d'un côté, Dingan; de l'autre, Mothlankané et Mokoubané; ceux-ci furent les moins forts, et émigrèrent en conséquence de Bolaoako, avec leurs affidés.

Quelque temps plus tard, les troupes arrivèrent de leur expédition contre Lépaloulé. Elles revenaient faibles, décimées par la guerre, la faim et la fatigue, après une campagne infructueuse de deux mois. On chantait dans la capi-

tale des Zoulas un nouvel hymne qui se terminait par ce refrain-ci : «Nous l'avons secoué, le joug de Ramotétoa (Chaka) ! » En considérant ce qui s'était passé, Mothlégé, le premier capitaine de la nation s'écrie : « Pourquoi mes seigneurs s'égorgent-ils ? » Et livrant aussitôt une attaque à la ville, il captura quelques milliers de têtes de bétail, avec lesquelles il descendit, lui et son armée, à l'est des Maloutis, où il parvint à s'établir, et où il est toujours resté depuis lors.

Ces commotions politiques une fois calmées, Dingan resta seul maître du royaume, qu'il gouverne tout aussi mal que son prédécesseur, au lieu d'avoir profité de son expérience pour mieux se conduire. D'après la description que les naturels nous ont faite de lui, il faut se représenter un homme encore dans la fleur de l'âge, de taille moyenne, et très-replet. Il est en outre fort noir, velu, ridé, plutôt laid que beau, mais sans qu'il veuille en convenir ; au contraire, il met le plus grand soin possible à cacher qu'il ait trois dents cariées sur le devant de la

bouche. C'est ce qui explique qu'il ne parle jamais qu'à demi-voix, et le plus souvent la bouche masquée avec sa main. Rasékuaï, qui a parfaitement bien connu ce prince, rapporte qu'il affecte un extérieur jovial, mais ***sans être pour cela heureux par derrière*** (1). Il a des vertiges, des frayeurs étranges, mille appréhensions de mort et d'autres malheurs. Durant l'obscurité des nuits, il croit toujours avoir devant les yeux l'ombre de Chaka. A quoi l'on ajoute aussi que, par les temps humides, il souffre cruellement de cinq blessures qu'il porte sur son corps. Les actions atroces qu'il a déjà commises rempliraient un volume. D'après tout ce qui nous revient de lui, il paraîtrait que nulle part au monde on ne trouve l'orgueil mieux intronisé, ni la tyrannie plus ouvertement affichée qu'à Mokokoutloufé. Au seul nom du tyran qui y règne, on se demande avec saisissement si c'est bien un homme, ou le démon qui, sous une forme humaine, y fait peser son sceptre de fer sur un troupeau d'esclaves endurcis, dégra-

(1) Montesquieu se serait-il mieux exprimé?

dés, malheureux au suprême degré, pour ne pas dire presque autant que les noirs esprits de l'abîme. L'archi-despote des Matébéles se fait tour à tour appeler du triste nom de Ravisseur (1), parce qu'il a ruiné plusieurs nations, et du présomptueux nom de Sauveur de ses sujets, parce qu'il a assassiné leur précédent roi, son propre frère, afin de gouverner à sa place. Il souffre encore qu'on l'appelle et le Pacificateur et le Vautour, mangeur des autres oiseaux. Il se laisse prodiguer les épithètes de Noble Eléphant, de Noir par excellence, de Générateur des hommes.

Toi qui es haut comme les montagnes ! qui es aussi élevé que les cieux ! toi qui vis à jamais !... Tels sont les blasphèmes que l'on profère journellement en lui parlant. S'il sort le soir à la tête de son harem, ses sultanes lui crient : « O dur lion ! » et cela ne l'offense point. Ses soldats ne lui demandent pas simplement qu'il les envoie ravager des provinces ; mais ils lui disent : *Homme-hyène*, donne-nous des nations à

(1) *Otengane*, Dingan. *Go tenga*, voler, ravir.

dévorer. Ils n'ont pas d'autre idole que lui ; c'est devant lui littéralement qu'ils se prosternent ; il les laisse vivre ou il les égorge, suivant son bon plaisir. Encore une fois, le démon aurait-il soufflé à ce Zoula (le céleste) qu'il fût un Dieu ? En tout cas, bien des Matébéles du même peuple s'imaginent, sur la foi de leurs princes, que les ancêtres de ceux-ci sortirent des roseaux d'une fontaine, au lieu d'être nés de femme, comme les autres hommes. Enfin, ajoutez à ce tableau que l'appréhension d'être supplanté fait de Dingan quelque chose de pire qu'une louve qui ne veut point reconnaître ses petits. Une de ses femmes, trop confiante à cet égard, eut le malheur de lui présenter un de ses enfants, sans doute dans le transport de sa joie : le monstre prit ce nourrisson par les pieds et l'étendit mort sur le pavé, d'un coup de revers de sa main. L'infortunée mère fut en même temps percée d'un dard, et expira en regardant mourir son nouveau-né. C'est un indigène bien informé qui m'a rapporté ces faits atroces, malheureusement trop vrais. Le croirait-on encore ? Les

Zoulas célèbrent annuellement en janvier une grande fête nationale des prémices. On se rassemble à cet effet de toutes les parties du royaume dans la capitale. La foule se range en pompe autour du sérail; le dieu en sort au moment où le soleil va poindre; le peuple crie: *Ga-ba-a-entè*! *qu'il multiplie*! et en même temps il se prosterne. Alors l'idole de cette multitude aveuglée, s'élevant au-dessus du bel astre du jour, lui insulte par trois ou quatre crachats, et rentre aussitôt. Cela rappelle des vers célèbres, mais où l'on préférerait ne voir qu'une belle poésie, sans vérité historique... Ce sont ceux de Le Franc le Pompignan, qu'on croirait avoir été écrits à Mokokoutloufé par un barde chrétien.

Le *Nil* a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre brillant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussent d'insolentes clameurs,

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Enfin, pour terminer, et en même temps pour justifier le tableau, peu brillant sans doute, mais fidèle, que nous avons entrepris de présenter de la nation matébéle (1), voici une pièce de prose cadencée, dans laquelle Okopoulana et Omokotounguana ont retracé les exploits de Dingan, qui leur paraissent tous sublimes, ainsi qu'à bon nombre d'autres Zoulas, bien que d'ailleurs ces *exploits* ne soient pas tous louables. On aurait beaucoup moins de peine à convenir que la pièce en soi n'est pas destituée de vraie poésie. Personnellement parlant, nous y avons vu aussi, avec une certaine satisfaction, que l'idiome zoula n'est pas très-différent du sessouto, à peu près, par exemple, comme on trouve que le hollandais se rapproche de l'allemand.

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la position sociale des Matébéles et de leurs chefs a singulièrement changé. Attaqués par les fermiers hollandais émigrants, Mossélékatsi et Dingan ont été battus, mis en fuite, et la plus grande partie de leurs troupes ont été exterminées.

(*Éditeurs.*)

La première page de ce remarquable panégyrique, presque toute en apostrophes, est conçue comme suit, en langue zoula.

EMPONKO ZA OTENGANÉ.

1. Egnoné éa souléla,
2. Ea souléla qua Bolaoako.

3. Egnoné éa thla zégné zégnoné ;
4. Ea thla O'khèlé la qua Bolaoako.
5. Makhoubalo a thléoa ca pacate ;
6. A thléoa ko Mama no Makhabaï.

7. Egnoné é thlètzé qu'o sanguéné, qu'o Nobampa.

8. Ea thla Opoucaché, oa Botélézé.
9. Ea thla Omocoquané, o' Poko.
10. Ea thla Séthlépouna, sa Babananko.
11. Ea thla go ba qua Massoumpa.
12. Ea thla go Matouané.
13. Makhoubalo a thléoa ko Nomapéla.

14. Ou Fézé ! oua zéféza bantou èné;
15. Ou lamouléla éntoumpé,
16. Na manéna, na matota, na macacassana.
17. Ou Mocabateri ! ou cabatela makhosé amagné.
18. Ou nomaquélo, ka ou quéla énthaba.
19. Ou fégnané léyé lé sé na énthléla,
20. Oua lé banta, oua lé éza énthléla thléla.
21. Oua thla énkhomo za qua Ontoungéla ;
22. Oua thla énkhomo za malala a Babananko.

23. Ou m'oézé omotala !

24. Ou Nquézé oa léoanthlé,
25. Oa Motéto, qua Ntéméntoa ;
26. Ou Nténquézé zé machoumé.
27. Ou foulatéla Moghoma lé Quathlampéné.

TRADUCTION, AVEC QUELQUES NOTES MARGINALES

LES LOUANGES DE DINGAN.

1. Un oiseau se trémousse,
2. Il se trémousse au-dessus de Bolaoako.

3. Cet oiseau mange les autres oiseaux ;
4. Il a mangé le rusé Bolaoako (1).

5. Les eaux lustrales (2) ont été bues dans le silence ;
6. Elles ont été bues par Mama et Makhabaï.

(1) Le *Rusé* est ici mis pour *l'Eléphant*, l'éléphant pour Chaka : double figure, commune aux Zoulas en parlant de leurs rois, dont le pouvoir et l'astuce rappellent naturellement à ces sauvages le plus grand et le plus sagace des animaux quadrupèdes.

(2) *Les eaux lustrales*, *makhoubalo*, se composent de lait ou d'eau, et du suc de certaines plantes amères, que les parents d'un mort, suivant la religion des Caffres et des Béchuanas, boivent dans le secret de leurs demeures, en signe de purification; à peu près comme les personnes souillées, parmi les Juifs, étaient aspergées, elles et leurs meubles, et leurs appartements, avec de l'eau vive, mêlée aux cendres de la vache rousse que le grand-prêtre immolait au jour de l'expiation solennelle. Les Zoulas se purifient aussi avec les eaux des ruisseaux, et encore avec un bœuf ou un veau, suivant que le mort était un homme ou un enfant ; ils rejettent comme tout à fait souillés une partie des habits du défunt, son bouclier, le bois de sa lance, sa couche mortuaire. Personne n'ignore que pareillement les peuples de l'antiquité attachaient tous l'idée d'une ex-

7. L'oiseau s'est posé à Nobampa (1),
sur la bergerie.

8. Il s'est repu d'Opoucaché, fils de Botélèzé.
9. Il s'est repu d'Omocoquané, fils de Poko.
10. Il a mangé Sethlépouna, de Babananko.
11. Il a déchiré les Massoumpas.
12. Il a dévoré Matouané.
13. Les eaux de purification ont été bues par Nomapéla (2).

14. Libérateur ! tu t'es montré à ce peuple-ci.
15. Tu as delivré de l'oppression les vierges,
16. Les femmes, les hommes, les enfants.
17. Tu es un roi qui écrase la tête des autres rois.
18. Tu franchis des monts inaccessibles à tes prédécesseurs.
19. Tu rencontres un défilé sans issue (3) ;

trême impureté à la mort. Ainsi la flotte d'Enée, après le décès de son ami, nous est dépeinte comme entièrement souillée.

Præterea jacet exanimum tibi corpus amici,
Heu nescis ! totamque incessat funere classem.

(1) *Nobampa*, ville capitale de Séatsakakona, située dans le voisinage de Bolaoako et de Mokokoutloufé. C'est à Nobampa que se trouvent, il paraît, les meilleurs pâturages, et où par conséquent on mène paître les troupeaux. Dingan nous est ici représenté comme allant se placer à l'entrée de leurs parcs, après la mort de Chaka, et disant : « A présent, cette proie est à moi ! »

(2) *Nomapéla*, le propre oncle de Matouané, et l'un des lieutenants de Dingan.

(3) *Tu rencontres un défilé sans issue.* Le texte porte *léyé*, une pierre, et par métaphore *une montagne*. C'est dans le même sens que les Barolongs et les Batlapis appellent les montagnes *mayé*, *pierres*. La figure n'est peut-être pas très-heureuse, si l'on considère que le tableau l'écrase complétement. Du reste, les Bushmen disent aussi *komao*, une pierre. *Ikomao*, des pierres, des *montagnes*.

20. Tu y tailles des chemins, oui, des chemins (1).
21. Ainsi ravis-tu les troupeaux des rives de la Létouéle,
22. Et les troupeaux des Babanankos,
gens habiles à forger le fer.
23. Tu es un vert (2) entrepreneur !

24. Tu es victorieux des peuples de la mer,
25. De Motéto, roi de Ntéméntoa.
26. Tu es un vainqueur choisi entre dix dizaines d'autres (3).
27. Tu as franchi Mont-Moghoma et les Quathlampénés.

Tu es le pilier qui soutient la maison de Naté.
Tu es l'allié de Célé, roi des Taquénés.
Ce n'est pas ici l'allié des Béssoutous (4).

Devant toi les vrais hommes (5) des peuples
défaillent dans l'âme.
Les vrais hommes des peuples défaillent,
Même ceux des Boko'khou'khous.

Tu dis aux Motéto et aux 'Kouabé :

(1) *Tu y tailles des chemins, oui, des chemins.* Littéralement, *tu la fais* (la montagne) *chemin chemin.* C'est un idiotisme.

(2) L'expression d'un homme *vert*, pour dire un homme sain et vigoureux, n'est pas moins commune en caffre et en séchouana qu'en français.

(3) *Tu es un vainqueur choisi entre dix dizaines d'autres.* Une locution semblable se lit quelque part dans la sainte Ecriture.

(4) Les *Bassoutos*, fort méprisés de Dingan, leur plus grand ennemi. Il est à remarquer que sous cette dénomination les Zoulas comprennent tous les Béchuanas, leurs voisins, tels que les sujets des Moshesh, les Mantætis, les Lighoyas, etc.

(5) *Montou oa sonto*, un *vrai* homme. Cet idiotisme caffre équivaut à notre mot de *preux*.

Quel mal vous ai-je fait
En vous retirant des flammes,
Dans ma miséricorde (1)?

Roi ! livre-nous le sorcier,
Toi qui jettes des sorts sur les plus grands rois.
Ensorcèle Bossazé et Mozéougnané,
Et les Mokhatané et le Mo'khèmé ;
Car la nourriture dont tu te repais,
Ce sont les puissants rois.

Oiseau du matin ! donne secrètement tes ordres
A tes soldats aguerris et aux plus jeunes :
Ils iront, avant l'aube du jour,
Ravager partout où tu leur commanderas
De porter le ravage.
De nuit, nous n'en connaissons point.

Autrefois nous disions de lui : C'est un homme sans importance.
Nous ne te connaissions point !
Mais à présent nous te connaissons,
Car tu as jeté un sort fatal aux Chakas.

Auteur de notre tranquillité,
Tu nous rends la chair et la moelle.
Nous ne sommes plus maigres.
Jadis les peuples ennemis troublaient notre repos,
Comme font les *mazézé* (2).
Aujourd'hui ils ne nous troublent plus,

(1) C'est parce qu'après les avoir surpris de nuit, il se contenta d'enlever leurs troupeaux sans brûler leurs villes, comme à son ordinaire.

(2) C'est-à-dire les *puces*. Ainsi sont appelés par moquerie les ennemis de Dingan.

Car tu les as écrasés.
Tu fais taire tout le monde :
Tu as même réduit les troupes au silence ;
Oui, les troupes de Moyokuané,
D'Entaba, de Magéala (1)...
Tes troupes t'obéissent toujours.
Tu dis, et elles vont.
Tu dis, et elles vont derechef.
Tu dis encore, et elles vont fondre sur Sékognané.
Tu es maître de grandes villes de garnison,
De Mocamoula, Mocoulouyané, Nquébané,
De Kaquézoa, d'Enthaba-Enkholou...

Respect pour un roi qu'on n'approche point.
Quand le roi mange, il n'y a avec lui que Céyélélé ;
Car Céyélélé a sa confiance.
Le roi ne parle point à Panté,
Ni à ses autres frères.

Tu es celui qui a rempli de biens
Les mains de Coumèté, père des Quézazés,
Tu es celui qui conserve leurs têtes
Aux troupes que décimait Chaka.

Ravisseur, tu es réputé chez les Béssoutous,
Chez Khoba (2), chez les Balounqués (3).

(1) Trois anciens rois des Zoulas. Voici une liste plus complète : Chaka, Séatsakakona, Yama, Pounka, Makhébe, Mayokuané, Entaba, Magéala, Magéala Kouyéloa, Magéala Kougnégnézéla, Sékofa, Séssanguéné. La plupart de ces rois ont leur sépulture à Nobampa, autrement appelée Macassana.

(2) Le chef actuel des Tambouquis ou Amatémbous, leur vrai nom.

(3) Les *Balounqués*, c'est-à-dire les *Jolis*. Ce sont les Portugais de Saint-

Tu as ravi leur bétail aux Amakodzas,
Aux Souquéntos, à Couténé, à Macoulogé.

Tu es l'aurore vermeille du matin.
Tu es beau comme une île dans la Mossiniati.
Tu es le salut des villes de Kankéla, de Mabéléssé...
Tu t'assieds sur le trône de Kankéla (1).

Tu donnes le trépas au Mossouto, le trépas aux vieillards (2).
Tu as saccagé les troupes de Makhéta (3).
Les forgerons eux-mêmes sont égorgés par toi,
Sans qu'ils aient eu vent de ton approche.

Tu réduis les peuples au silence,
Comme y sont réduits tes cuisiniers (4).

Laurent Marqués. On rapporte qu'une fois Dingan leur enleva un fourgon et quarante-deux chevaux, etc. Les chevaux furent tous jetés aux vautours, après avoir été amenés et percés d'un dard à Mokokoutloufé. « A quoi nous serviraient ces animaux, disait dédaigneusement Dingan, puisqu'ils n'ont pu sauver leurs premiers maîtres ? »

(1) Il paraît que *Kankéla* est l'ancien nom de Mokokoutloufé. Quant au mot de trône, *mo'koupé*, c'est le nom particulier de la chaise de Dingan, faite d'un simple tronc d'arbre.

(2) C'est-à-dire, ta colère ne respecte ni la qualité d'étranger, ni celle de vieillard, tant elle est terrible lorsqu'elle s'embrase.

(3) *Makhéta*, prince mossouto, vivait naguère aux alentours de Morija, sur la croupe d'une haute vallée qui a conservé son nom.

(4) Entre mille faits très-drôles qu'on rapporte de Dingan, il paraît, en particulier, que son barbier, lorsqu'il est en office, n'ose regarder son redoutable maître qu'en profil. Il souffle sur son *quécou (méchant petit couteau)*, pour le détremper un peu, tond quelques poils, souffle de nouveau. Si, par malheur, le despote se tourne ou fait quelque autre mouvement, le barbier court terrifié se cacher dans un coin de la hutte. Ensuite il reparaît, et recommence à promener son mauvais *rasoir* sur la face de Sa Majesté noire.

Ici c'est un métier que je n'entends pas bien.

Tu fais le salut de tes sujets.

Tu n'es pas homme à rester dans ton palais ;
Tu aimes les expéditions militaires :
Sors donc ; on a vu des troupeaux
Qui montaient des rivages de la mer,
Et qui tiraient vers les Mathlékas.
Poursuis ces troupeaux et t'en empare.
Le bœuf, chez les Zoulas, c'est la sagaie (1).

Le gouvernement de tes ancêtres, tu l'as surpassé,
Le laissant à Macassana.
Tu es le maître de Mayokuané,
D'Entaba, de Magéala, de Kouyéloa,
De Kougnégnézéla, de Yama, de Nomakuéba,
De la grande et admirable cour de Kankéla.

Entre dans ta magnifique maison,
Moi je ne puis y entrer de la sorte,
A moins que tu ne m'en fasses la faveur ;
Encore y suis-je introduit par un serviteur,
le vieux Ngéto.

Père des louanges, donne un bœuf,
Le bœuf de tes troupes.
De nouvelles troupes sont arrivées,
Qui se tiennent devant le roi,
Attendant de lui leur nourriture.
Ce sont les Omokazé,
Les Eziniosi, les Onkankèzüé.

(1) *Enkhomo, qua Amazulu, ki mokondo.* Cette ligne vaut un proverbe et en est peut-être un. Elle dit à elle seule tout ce que sont les Zoulas.

Tu ne dois à personne ce que ton ventre dévore (1);
Mais tu rasssasies tous les ventres,
O vainqueur des rois !

Toi, le seul qui ordonne,
Ordonne même à tes aînés d'âge.
Tu n'es pas jeune, puisque tu es puissant.
Tu es hanté par le Dieu des Mozéakazés (2).
Si quelque tête de bétail s'égare,
Les pâtres redoutent de venir te l'apprendre.
Machéché, ce chef de tes pasteurs, trembla
Lorsqu'eut disparu la génisse noire.
Il arrache les soutiens de sa cabane,
Et s'en va les planter loin de ta colère,
Chez Mokoagnané.

Noble souverain, règne sur les sujets de Naté,
Du pays de Bouzé.
Tu es un vautour, tu t'es abattu sur Boussako (3).

Et tu dis : Soldats, ce n'est pas vous qui vous êtes vengés,
C'est la Cour.

(1) Dingan est extrêmement scrupuleux sur les troupeaux capturés, et n'y touche jamais lui-même. Il vit sur ceux de ses pères, appelés *bœufs de la bouche.*

(2) *U bapanyene Setunta sa Bomozeakazé.* N'est-ce pas un fait curieux que Dingan soit réputé avoir des relations avec les morts ? Encore est-ce avec le plus ancien d'une famille zoula extrêmement noble, celle de Mosolékatsi, ou mieux, comme on voit, Mozéakazé.

(3) *Boussako,* ville de Mothlankané, lequel Dingan, son frère, fit massacrer avec tout son peuple, il y a quelques années. Suivant l'horrible loi des despotes zoulas, lorsqu'un chef est mis à mort, on extermine aussi ses sujets. « Votre père est mort, qui pourra vous nourrir ? » leur demande-

Moko'khou (1) est connu ici, il est connu à Mokokoutloufé.
Ga-ba-a-èntè! Ga-ba-a-èntè! notre roi, notre père !
Moko'khou est connu ici.
Tu es celui qui abaisse tous les autres hommes;
Tu es Chaka, tu retournes de Tébéthlango (2) ;
Tu reviens du bercail de Tébéthlango ;
Tu as enlevé et les veaux et les mères de Tébéthlango,
Tous les bœufs de Méga (3) ont été ravis,
Avec les génisses de deux ans, elles et leurs mères.

A la course tu essouffles par ton agilité
Les poumons des Béssoutous (4).
Ne dis-tu pas d'eux : Ha ! Ha !
Lorsqu'ils parlent ils disent des mensonges.
Ce sont bêtes des champs de tous les pays.

t-on simplement; et c'est tout le procès qu'on en obtient. Comme les tyrans sont partout les mêmes ! Le premier qui parut chez les Grecs n'avait-il pas un suppôt qui lui écrivait: « Je n'ai rien caché à l'homme que vous m'avez envoyé: je l'ai mené dans un blé ; j'ai abattu en sa présence tous les épis qui s'élevaient au dessus des autres. Suivez mon exemple, si vous désirez vous conserver dans votre domination ; faites périr les principaux de la ville, amis ou ennemis; car un usurpateur doit se méfier même de ceux qui paraissent ses plus grands amis. »

(1) *Moko'kou*, chef des Boko'khou'kous (*page* 314). C'était un puissant roi auquel Dingan a tout ravi, jusqu'à son nom, que celui-ci affecte de prendre quelquefois par orgueil.

(2) Nom des parcs de Chaka.

(3) L'un des capitaines, ruiné par lui.

(4) La tactique des soldats matébéles consiste à poursuivre l'ennemi à outrance, pendant un, deux et même trois jours de suite, art dans lequel ils excellent par dessus les autres sauvages. Pourtant leur large bouclier les gêne beaucoup. Il leur arrive quelquefois de le jeter, quand ils sont fort pressés par l'ennemi, ce qui est considéré comme une grande défaite; cela va sans dire.

S'ils égorgent un bœuf, le dépècement s'opère
En commençant par l'épaule.
Ils coupent d'abord l'épaule, puis la cuisse (1),
Et les autres chairs restent là :
Le joli spectacle qu'elles présentent !
Ces grossiers Béssoutous sont en grand nombre ;
Multitudes de petits peuples,
Qui ne savent d'où ils sont venus,
Amas de bêtes des champs de toutes les contrées.

Tu couvres toute la nation:
Tu fais gémir les sujets de Zékou (2).
Tu es Chaka : tu fais trembler tous les peuples.
Tu tonnes comme le mousquet.
Au bruit alarmant que tu fais,
Les habitants des villes prennent la fuite.
Tu es la grande ombre du Zoulou,
Et de là tu grandis et parviens dans tous les pays.
Tu mets hors d'haleine tes soldats.
Tu es fait comme la porte d'une maison.
Si elle se ferme sur un adversaire,
Il faut qu'il périsse.
Autant en arrive à ceux que tu enserres,
Même parmi les tiens.

Tes greniers sont plus grands que ceux de Kokobané.
Tu es aussi rusé que l'éléphant.

(1) Les Zoulas, au contraire, enlèvent à l'animal les deux cuisses d'un coup ; il reste alors les épaules, la poitrine et la tête, dont l'ensemble présente un aspect qu'ils trouvent moins choquant pour la vue.

(2) Son oncle.

Tu perces les autres éléphants;
Tu as percé l'éléphant de Tébéthlango

Tu égorges les gens comme on égorge un agneau.
Tu en as tué un grand nombre,
Qui n'ont osé faire plus de bruit
Que la brebis muette.

N'as-tu pas dévoré Chaka ?
N'as-tu pas dévoré Mothlankané ?
Les herbes amères d'expiation,
C'est toi-même qui les as mangées.

Boko'khou'kous, restez dans le silence.
Vous êtes bien des hommes de cœur;
Mais nous en connaissons un
Plus courageux encore :
C'est votre vainqueur.
Soumis dans l'âme, obéissez-lui.
Dormez d'un sommeil tranquille.
Toutes les cornes des peuples sont siennes.
Toutes les mamelles sont à lui.
Silence ! silence ! obéissez-lui sans vous plaindre.
Ou bien toi, vrai meurtrier, lève-toi et tue.
Fais ruisseler le sang de tes ennemis à la voirie,
Dans les rocs de Quélilé et de Baghagha.

Celui qui a égréné les Mathluibis sur la Mossiniaté (1),
N'est pas un jeune guerrier.

(1) Branche considérable de la Létouéle. Les naturels disent qu'elle naît à Thaba-Enkholou (*Grand-Mont*), au delà d'Intsouana-tsatsi, et qu'elle coule à peu près du nord au sud. Nous croyons que Mossiniaté est le même nom que Nianiatou.

Ne craignez point
Qu'il manque jamais de bœufs gras
Pour fêter ses maîtresses.
Ne craignez point
Qu'il se laisse jamais enlever ses troupeaux.
Roi des autres rois,
Mets en déroute l'armée de Contouané.
Puissant vainqueur,
Triomphe de toutes les puissances du levant.
Tu es violent, tu es froid
Comme le vent qui vient de la mer.
Tu fais périr tous les peuples.
On dit que tu as ravi aux Tsélés leurs troupeaux,
Aux Thlakanthlas, leurs troupeaux,
Et que tu as livré aux flammes leurs habitations,
Les forçant à en aller construire ailleurs de nouvelles.
Tu es Mayoyé, tu as ravi à Mayoyé
Tout, jusqu'à son nom.
Tu as soumis les peuples de la Folosé ,
Et de la Folosané (1).
Vainqueur des Manquanés,
Ravageur de provinces,
Profond abîme qui les engloutis toutes :
Tu convoites toutes les richesses des peuples,
Et tu les rassembles toutes, comme dans un gouffre.
Va, rusé, enlève aux rusés leurs bestiaux.
Ravis, en te jouant, les bœufs de Sépampo ;
De là cours, ravis ceux de Mozéakazé.
Oiseau, roi des autres oiseaux, crie,

(1) Deux autres affluents de la Létouéle, mais beaucoup plus petits que la Mossiniaté.

Puisque tu es placé à la tête des troupes.
Appelle Pétléléle, ton fidèle héraut d'armes :
Donne-lui tes ordres, et nos chefs empressés
Accourront de tous les coins du royaume,
Pour se présenter devant toi au jour marqué.
Tu régnes ici, tu règnes là-bas ;
Tu règnes dans toutes les directions.
Mande tes favoris Oténgua et Mocouboula.
Allez à la poursuite de Sango et d'Empéané,
Surprends ces deux rois et les égorges
Dans la caverne de Komé.

CHAPITRE XVII.

Les Maghobas. — Les Barapoutsas. — Les Makassanas. — MM. Seidenstecher et Martins. — Notice sur les Bapéris. — Caractères nationaux. — Langue. — Informations botaniques, zoologiques et géographiques. — Castes et superstitions. — Rois des Bapéris. — Tribus voisines. — Saline de Matlatla. — Insecte venimeux. — Inconduite de certains blancs. — Lac de Maravi. — Bakuénas.

Le pays des Zoulas est bordé au nord par plusieurs tribus caffres inconnues. L'une d'elles porte, parmi les Bassoutos, le nom de Maghobas. Son dernier chef principal s'appelait Maté. Il a désigné pour successeur son fils Mantlakapézé, qui gouverne une douzaine de villes seulement, et paraît disposé a obéir au roi de Mokokoutloufé, dont il redoute le cruel pouvoir.

Les Maghobas parlent sétébéle. Leur contrée, étroite mais jolie, est fertilisée par une rivière de moyenne grandeur, appelée Pongolo, qui débouche dans l'Ossouto (*Osuto*).

Plus loin, toujours vers le nord, vivent les Barapoutsas, nation puissante et belliqueuse, au point de se rendre redoutable aux Chakas eux-mêmes, qui ont bien réussi à la priver de ses troupeaux, mais non pas à la subjuguer.

Ces Caffres se reconnaissent entre eux à une échancrure ouverte le long du bord extérieur des deux oreilles. Ils ont la courte sagaie des Zoulas, des mœurs et un langage approchant de ceux-ci, mais sans être aussi féroces qu'eux, ni peut-être autant adonnés aux guerres d'extermination. Ils se sont, de part et d'autre, voué une haine éternelle, ce qui fait qu'ils n'ont aucun commerce ensemble.

Un jeune Inkhosi, dit Motsouézé, régit les Barapoutsas. Il réside à Elangé, ville considérable, et bâtie en rond, à l'instar des villes caffres. Dans son voisinage passe l'Inkonto, courant tributaire du fleuve Ossouto, qui traverse, à ce

qu'on rapporte, les Etats du fils aîné de Poutsa (*Motsouazé*), avant d'aller se perdre dans l'océan Indien.

Pourtant ce peuple ne s'étend pas jusqu'à la mer. Il se trouve entre elle et lui une autre tribu caffre appelée Makassana, du nom de son chef actuel. Quoique les Zoulas l'aient beaucoup affaiblie, les naturels assurent qu'elle n'en est pas moins forte encore d'environ dix mille âmes.

Les Makassanas exploitent le fer et aussi le cuivre, à ce qu'il paraît. Du premier de ces métaux ils forgent des houes de qualité inférieure, et du second ils tirent des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets, qu'ils échangent avec leurs voisins, contre des fourrures et du bétail.

On voudra bien remarquer, au reste, que ces détails, vu la source d'où nous les tenons, à savoir des voyageurs indigènes, la plupart aussi vagues qu'inexacts, ne sauraient être multipliés davantage sans danger d'être un jour trouvés fort incorrects ; mais en voici quelques-uns de

plus authentiques, lesquels nous croyons pouvoir insérer dans notre relation, à la suite de ce qui vient d'être dit des Barapoutsas. Ils concernent un certain naturaliste allemand nommé Seidenstecher et un Irvingien appelé Martins.

Le premier de ces messieurs était bien connu au Cap; il l'était aussi du missionnaire de Philippolis, auprès duquel il arriva vers le commencement de décembre 1832. Le pasteur, qui l'avait accueilli chez lui, le trouvait distrait et parfois singulier. Comme on se mettait à table, il l'invita poliment à y prendre place ; mais le voyageur ne répondit pas, tandis que, cinq minutes après, il s'en approcha de lui-même et dîna avec appétit. C'était un jour de dimanche. Seidenstecher n'en sella pas moins sa monture pour cela, et, prenant honnêtement congé de ses hôtes, il partit dans la direction de l'est, accompagné d'un jeune Hottentot, nommé Jacob, qui lui tint lieu de guide de voyage jusqu'à la capitale des Bassoutos. Les deux inconnus y arrivèrent dans le dernier quartier de la lune de décembre, avec six chevaux, des médecines

et autres bagages. Seidenstecher était couvert d'un simple chapeau de paille; mais son valet en portait un de feutre blanc très-joli. Comme on demanda au Hottentot quel était le nom de son maître , il répondit *Mijnheer* (monsieur), et c'est le seul qui soit resté au voyageur allemand parmi les habitants de Thaba-Bossiou.

Cependant Moshesh, le chef de cette ville, le reçut bien et lui offrit une espèce de cour en roseau , pour y déposer ses effets ; il lui fit, en même temps, apporter deux sortes de lait, l'un aigre et l'autre doux, que le voyageur but avec plaisir ; après quoi il s'assoupit et reposa là toute la nuit, la tête appuyée contre une selle.

Le lendemain, il prit soigneusement ses effets et changea de linge dans les rocs de la montagne, pour sa commodité. Moshesh, suivant l'habitude des petits rois de ce pays, lorsqu'ils veulent honorer quelqu'un, fit amener un bœuf devant l'étranger et le lui présenta pour sa nourriture; mais Mijnheer le refusa. Alors on lui apporta de la viande cuite, et il en prit. Tout le monde le regardait avec une admiration

mêlée de terreur. Les naturels se demandaient l'un à l'autre, à cause de sa couleur, tout à fait nouvelle pour eux : « Est-ce un *homme*, ou un *dieu*, ou une *bête?* » Dans tous les cas, on craignait d'approcher de lui, et surtout de rien manger de ce que ses mains avaient touché. Et le pauvre Jacob, qui ne connaissait pas un mot de sessouto, ne pouvait rien pour tirer ces gens de leurs transes.

Vers midi, son maître se lève et va bien examiner la montagne, tout en courant après des papillons. Ensuite, il montre son fusil au chef et tire contre une butte, afin de le rendre attentif à la force et à la justesse de cette belle arme.

Le lendemain, il se fit une battue à laquelle prit part l'étranger ; mais il eut la précaution de faire suivre ses chevaux et tout son bagage. Les sauvages tuèrent plusieurs élans, dont ils présentèrent une portion au chasseur blanc; mais celui-ci n'eut garde de toucher à cette viande, parce qu'il craignait, à ce que l'on comprit, que les dards, si nouveaux pour lui,

avec lesquels on avait percé les antilopes, ne fussent *souillés*. Moshesh donc lui envoya obligeamment chercher du lait à boire au village de Mochéri, par Léoatla, l'auteur de ces nombreux détails, ou, si l'on aime mieux, un de mes plus intéressants catéchumènes. Comme il se faisait tard, on bivouaqua toute cette nuit-là dans les champs. Le jour suivant, d'habiles coureurs amenèrent des élans devant Seidenstecher, qui en tira un avec son fusil, en coupa quelques morceaux, les fit cuire sur la braise et les mangea. Le chef des Bassoutos avait aussi eu le bonheur de tuer lui-même deux élans ; on mit toutes ces chairs et celles de la veille sur des bœufs de somme, et on s'en vint en régaler la ville de Bossiou.

Là se trouva un Anglais, nommé Martins, qui venait justement d'arriver. L'avant-veille il avait passé la nuit au delà de Jammerberg, sous un buisson que j'ai souvent vu de mes propres yeux. Le seul cheval qu'il possédât y fut dévoré par un lion. Son peu d'effets et sa bourse restèrent, on ne sait trop comment, entre les

mains de quelques naturels établis dans le voisinage. Martins se rendit à pied chez le chef Machossa, qui lui donna un nommé Moléfi pour guide jusqu'à Bossiou. Le pauvre voyageur n'avait pour tout bien qu'un parapluie, dont il fit présent à Moshesh, et une Bible de poche, où il lisait souvent; puis, levant sa main au ciel, il disait aux indigènes : *Koto-gorimo-lésérimolelo o chessang !* c'est-à-dire : *God, Dieu-ciel-lumière-feu qui brûle* (1) ! Moshesh lui offrit pour logement une hutte, qui fut acceptée avec reconnaissance.

C'était dans les derniers jours de décembre. Jacob, le jeune Hottentot de Seidenstecher, manquait à son maître depuis le commencement de la chasse. Il avait couru des cannas, monté sur un mauvais cheval gris appelé Vrolk, qui l'avait jeté par terre près d'Oumpoukani, pour venir à toute bride rejoindre les autres. Des Makautas trouvèrent l'infortuné petit cavalier dans les champs et le ramenèrent à Bossiou. Seiden-

(1) Les sauvages s'imaginaient que M. Martins, en leur parlant d'un *feu brûlant*, leur prédisait une année de sécheresse.

stecher en le revoyant lui donna deux soufflets en lui disant : « Où vas-tu donc chasser tout seul ? tu te perds toujours ; va, je ne t'aime plus.»

Sur cela le « père de Jacob » demanda à Moshesh de prendre soin de cet enfant, et de lui procurer, à lui Seidenstecher, de meilleurs guides, qui le conduisissent plus loin dans le nord-est. Mais le chef fit d'abord des objections, assurant que ce quartier-là était dangereux et l'état du pays en général peu tranquille. L'Allemand insista : c'est pourquoi deux hommes lui furent fournis : c'étaient Léoatla et Tourou.

De cinq pistolets qu'il possédait, Seidenstecher en présenta un à son bienfaiteur ; il lui en resta encore quatre et un fusil de gros calibre. Il lui donna aussi deux chevaux fatigués : Vrolk, qui vit encore et est toujours méchant et vicieux ; Fekis, que Moshesh a depuis lors laissé dans une expédition militaire chez les Tambouquis ; et, enfin, une jument avec un gros poulain qu'elle allaitait.

En retour de tous ces présents, le chef de Bossiou offrit à son hôte trois bœufs de somme,

et une vache avec son veau, pour du lait. Ainsi put être continué le voyage, dont le but principal était, rapporte-t-on, de trouver et examiner les mines d'où les Caffres tirent le fer et le cuivre.

Désireux de suivre Seidenstecher, Martins le pria de lui prêter un de ses chevaux, à quoi celui-ci répondit qu'il ne pouvait le prêter, vu qu'il ne lui restait plus que son poni, pour lui-même, et Schœnberg, sa seule monture de somme et de rechange.

Le surlendemain du jour où l'on était rentré de la battue déjà mentionnée, Seidenstecher quitta Bossiou avec ses deux guides Léoatla et Tourou. Le soir, ils campèrent dans les champs. Léoatla alla chercher du lait au voyageur, à un village prochain. A son retour, il trouva que Tourou s'était évadé. Le lendemain Seidenstecher et Léoatla vinrent en vue de Mérabing. Celui-ci dit au premier, mais sans en être compris : « Voilà la capitale des Mantætis. Ce sont des ennemis jurés de ma tribu ; ils vont nous tuer, je vous quitte » ; et il le quitta là tout de bon.

Néanmoins Seidenstecher arriva à Mérabing, où il passa deux jours : après quoi il partit pour le Namagari. Ses bœufs de somme lui échappèrent au milieu des champs, et s'en revinrent droit à Bossiou.

Depuis lors, le héros de ces aventures a été vu chez les Barapoutsas, qui l'auront *probablement* massacré. Les personnes qui l'ont vu là, en 1833, sont deux marchands indigènes, appelés l'un Sébatané, et l'autre Polé.

Quant au disciple d'Irving, il resta plus d'un mois à Thaba-Bossiou, dont il évangélisa les alentours à sa manière ; après quoi il partit à pied pour Mérabing, et de là pour le pays des Barapoutsas, en visitant une tribu de Caffres appelés Mathluibis, qui ne lui firent aucun mal. Mais, arrivé plus haut, chez les Barapoutsas, il y fut assassiné par eux, à ce que rapportent unanimement les naturels. — Martins et Seidenstecher étaient des fanatiques, l'un en religion, et l'autre à la manière des disciples de Rousseau. Faut-il s'étonner qu'ils soient tous deux morts victimes de leur entêtement ?

Au nord-est des Barapoutsas, entre la baie de la Goa et le pays de Mosolékatsi, se trouve une tribu nombreuse et très-intéressante de Béchuanas, appelés Bapéris ou Malékoutous. Chez les Bassoutos, nous ne manquons pas d'individus qui tirent leur origine de cette nation, ce qui fait qu'elle nous est plus ou moins bien connue. Toutefois, s'il nous est permis d'insérer ici une notice sur elle, nous n'y ferons rien entrer que nous n'ayons appris des Bapéris eux-mêmes.

L'année dernière et celle-ci encore, nous en avons eu une petite troupe à Morija, où ils sont restés près de deux mois en comptant les deux visites. Le chef, qui se nommait Matimoulané, avait été député par sa tribu pour négocier certaines affaires de paix et de commerce avec les sujets de Moshesh.

Ces Bapéris ressemblent presque entièrement pour la couleur et la taille aux Bassoutos. Ils trouvaient ce pays-ci froid en comparaison du leur, où le soleil est si chaud en été qu'on s'y plaint de céphalalgies plus qu'ici. Les

ophthalmies paraissent aussi y être plus communes. Les femmes se vêtent assez décemment; mais les hommes lient simplement un bout de peau de mouton ou de gazelle autour de leurs reins. C'est la *popotané*, étroite ceinture commune aux Barolongs et aux Batlapis. Elle forme, avec un court manteau ordinaire, tout l'habillement des Malékoutous, qui se distinguent, au reste, des autres tribus de Béchuanas par une touffe ovale de cheveux qu'ils laissent croître sur le devant de la tête; tandis que, tout autour, ils se les tondent très-ras, ce qui a lieu pour les hommes, les femmes et les enfants. Leurs ornements consistent en deux bouts de roseau qu'ils passent dans un large trou fait au dessus du lobe de l'oreille, et en des colliers et des bracelets de rassade bleue, rouge et jaune, de fabrique portugaise; ce qui prouve qu'ils ont des communications avec le comptoir de la Goa, mais au moyen d'autres indigènes que ceux de leur nation, à ce qu'ils nous ont assuré. En outre, Matimoulané portait des sandales grossières, et avait, suspendue au cou, une dent de

porc-épic, en guise d'amulette, ainsi qu'un sifflet qui lui servait à appeler ses compagnons de voyage, ses brebis et ses chiens. Deux lames de bois creuses, et si bien appliquées l'une contre l'autre qu'elles semblent plutôt une bûchette que des pièces distinctes, avec un bout de queue de gnou bleu pour fourreau, et, vers le haut, une jolie tresse de crin de girafe et de fil de laiton, voilà de quoi est fait ce petit instrument. Il n'est ouvert qu'à l'un des bouts. A ma demande, Matimoulané l'approcha de ses lèvres et en tira quelques sons très-aigus; mais pour lui ce n'en était pas moins un objet agréable. Le Mopéri, dans ses voyages, s'en est souvent servi pour chasser l'ennui, d'autres fois les bêtes féroces, et, nouveau Tytire, il en avait aussi charmé, à sa manière, les échos et les bois. Aujourd'hui, grâce à sa complaisance, son précieux sifflet, ou *pala*, a pourtant passé dans d'autres mains.

Les huttes des Bapéris, à ce que nous en savons, ont la forme basse, circulaire, et la structure de celle des Bassoutos; mais l'espèce de

paravent, appelé *lélapa*, qui en garantit l'entrée, au lieu de se composer de roseaux de marais, comme chez ceux-ci, est fait avec des tiges du grand millet d'Afrique, le millococo, ou bien, comme celui des Barolongs, de branches d'arbre et de palis, ce qui fait une clôture plus forte que la première. Ce sont des cabanes composées d'une espèce de charpente en bambous ou en lattes recouvertes de paille, et qui ont la forme d'un four de boulanger, mais avec une entrée oblongue et très-basse; de sorte qu'on ne pénètre jamais dans l'intérieur qu'en se traînant sur le ventre; et c'est à peine si l'on peut s'y tenir droit lorsqu'on y est entré.

Les Malékoutous parlent sessouto, en retenant l'accent chanteur des Batlapis, avec lesquels ils doivent avoir de fréquentes communications. Ils ont plusieurs mots particuliers à ceux-ci, et leur dur *g*, tandis que, dans ce pays-ci, cette lettre est comparativement douce; ainsi, l'expression de *ma a ge*, sa mère, qu'on prononce *ma'ghé* dans le nord, devient simplement *ma'é* chez les tribus du sud. L'*h* du

chasse, de houlque sorgo et de légumes. Le maïs ne se cultive point chez elle, preuve évidente qu'il est exotique, bien que très-répandu dans l'Afrique australe. En 1838, Matimoulané en ayant planté un demi-boisseau, qu'il avait rapporté d'ici, son chef le lui laissa soigner, recueillir, et même manger; mais il ne lui permit pas de renouveler le sémis, alléguant que cette plante était inconnue à leurs pères; tant est grande et pernicieuse la force du préjugé en tout pays !

Parmi les légumes cultivés par les Bapéris, il se trouve une nouvelle espèce de très-petits haricots gris, appelés *litlori*, que nous sommes occupés en ce moment à naturaliser chez les Bassoutos, une trentaine de grains nous en ayant été fournis par un chef établi dans nos environs, qui alla, il y a deux ans passés, attaquer, avec sa troupe, une faible peuplade du nord. Ces semences se trouvèrent par hasard au fond d'un sac dans lequel les soldats de Pushuli avaient pris des haricots noirs, comme provision de voyage, au retour de leur infructueuse expédition.

Dans l'énumération de leurs aliments, les Bapéris nous ont aussi décrit la pistache de terre, très-répandue le long de la côte, et une racine commune appelée *chugé*, dont la forme et le goût seraient celui des *potatos*.

En fait de fruits ou de baies, ils mangent celui d'un grand arbre nommé *mofourou*. De l'arbre qu'ils nomment *moroula*, ils tirent une boisson enivrante. Le *motlatsoa* s'élève, il paraît, fort haut; mais les indigènes l'abattent à terre avec de petites haches de leur façon, et en sucent l'écorce rougeâtre, qu'ils trouvent rafraîchissante et nourrissante à la fois. Sous le nom de *morokouri*, je crois qu'ils m'ont voulu parler du cèdre. On en tire un bois aromatique recherché, et dont la fumée est considérée comme un spécifique contre les maux de tête. Les acacias aussi et les oliviers sauvages sont très-communs chez les Bapéris, avec une foule d'autres arbres de haute tige inconnus dans ce pays-ci. Dans les parties les plus fourrées de la contrée, on aurait peine, il paraît, à s'ouvrir un chemin à cheval.

C'est là, au reste, que se jouent les éléphants, les buffles et les girafes, ainsi que deux espèces distinctes de rhinocéros à deux cornes ; l'un, fauve, gros, comparativement doux, appelé *mogoufou ;* l'autre, moins grand, d'une couleur plus foncée que le premier, et surnommé le méchant ou *magalé*, à cause de son extrême férocité.

Parmi les nombreux antilopes qui couvrent leur pays, les Bapéris m'en ont décrit plusieurs qui ne se trouvent point dans celui-ci : Je mentionnerai seulement le pallah (*A. melampus*, Lichtenstein), qu'ils nomment, eux, *palé*, et le blauwbok (*A. leucophæa*, Pallas), dont j'ai vu la magnifique robe, et les cornes, qu'il replie en arrière comme deux bras.

Me sont entièrement inconnus l'antilope que les voyageurs bapéris appellent *kharapa*, à couleur rousse et de taille du ritbok (peut-être l'*antilope fulvo-rufulà* décrite par Afzelius et H. Smith) ; le *khoroumo*, dont me parlaient encore les étrangers, et qui a aussi une couleur approchant du rouge, à ce qu'ils assurent ; leur

tolo, fauve, aussi gros que le canna, à deux cornes effilées, longues, très-jolies; enfin, leur *tiagnané*, espèce de gazelle dont les indigènes cherchent à imiter le mouvement particulier, lorsqu'ils assouplissent les peaux, en folâtrant. En m'entretenant de lions et d'hyènes, Matimoulané m'assurait que chez eux ces redoutables bêtes vont *par troupeaux*, c'est-à-dire qu'elles y sont en grand nombre, ce qui témoigne encore de l'abondance de gibier qui doit s'y trouver.

Les Bapéris ont quatre sortes de différents dards de guerre ou de chasse : le *chouané* ou sagaie commune; le *patsoané*, armé d'un fer dentelé, comme la sagaie; le *pataka*, et le *choulou*. Ils prennent aussi le gibier dans des fossés profonds et étroits, qu'il creusent sur les sentiers qu'il suit en se rendant aux eaux, et recouvrent soigneusement de broussailles, qui ont valu à ces sortes de *trapes à gibier* la dénomination de *maréma*, ou *branches*, du verbe *réma*, couper du bois. Le petit de l'éléphant y tombe quelquefois; mais il n'est pas

rare que sa mère parvienne, au moyen de sa trompe, à l'en retirer.

Les Bapéris appellent leur contrée *Mogaritsé*, et la décrivent comme un pays de collines. Elle est bornée à l'ouest par une chaîne de montagnes qui la sépare de celle de Mosolékatsi; c'est la même, il paraît, que celle des Fransche-bergen. Le plus haut pic se nomme Morimotlé.

Deux rivières principales arrosent le Mogaritsé; ce sont la Lépéloulé et la Mogala-kuéna (*Dos de crocodile*), qui coulent vers l'est, dans l'océan Indien, tandis que les torrents du Maopé et du Outsané suivent une direction inverse à celle-là, à ce qu'assurent les indigènes.

Le *Malabéla* ou *Bouillons* est un lac d'eau douce d'environ une demi-lieue de tour, dans le pays des Bapéris. Ceux-ci disent qu'il s'en élève de la fumée matin et soir, qu'il est ombragé d'arbres, dépourvu de poisson, déserté par les naturels; que c'est, autrement dit, le Béla-béla-a-malouti, proprement le *Boût-boût-des-montagnes*. Ces eaux indiquent suffisamment l'existence de feux souterrains, dont

les Malékoutous n'ont pas la moindre idée.

Néanmoins, au pied d'un petit mont qu'ils appellent Molé, se trouve une profonde caverne dite Marimatlé, *Beaux sangs* ou belles races, parce qu'on veut que les hommes en soient sortis, ainsi que les animaux; et non-seulement cela, les âmes doivent encore s'y rendre après la mort; ce qui rappelle, dès le début, la doctrine de la théologie païenne au sujet des enfers (1). Je veux laisser parler Matimoulané.

« Lorsque nous prenons la résolution, me contait-il, d'aller visiter ce lieu souterrain, long, humide, obscur, très-effrayant, ce n'est pas sans avoir fait auparavant bonne provision de courage. Nous baissons la tête, car l'entrée est basse; nous crions tous à la fois, en nous donnant la main : *Barimo boélang teng, réa kounoupa ! — Dieux infernaux, retournez dans l'intérieur, nous jetons des pierres!* Nous trouvons un sentier, nous le suivons; il

(1) *Marimatlé* signifie *heureux*, dans le langage ordinaire. Appliqué à la caverne d'où les Bapéris veulent que l'humanité soit sortie, et où elle doit encore retourner, ce nom pourrait être pris pour *lieu de bonheur* ou Elysée.

nous conduit dans un parc de bœufs, où se voient seulement des bouses, quelques pots de lait, de belles fourrures pendues aux parois de l'antre ; enfin, un cerf ou caama étendu mort sur la terre, sans aucune blessure, et qu'il n'est permis à personne de toucher, non plus que les autres choses. Là le ruisseau de Tlatlana, qui traverse la caverne, murmure la peur dans nos oreilles. Sans oser goûter de son onde, nous nous enfuyons; nul ne regarde en arrière. Une fois sorti, si tu suis le cours de Tlatlana, il te mène au lac de Tlatlé, qu'il alimente de ses eaux, avant de les aller perdre dans le fleuve de Gori. Le lac est entouré de roseaux et infesté de crocodiles et de caïmans; il n'y a que les hippopotames qui en approchent. »

La Mogaritsé se divise en quinze cantons, qui prennent les noms des castes ou familles qui y habitent. En voici la liste : Sékuati, Mangana, Matoulo, Matlakana, Massüéné, Magassa, Matamoga, Maréma, Lipitsi, Pognané, Mashikaré, Matlari, Marima, Mapétlouané, Manaïlé. Sé-

kuati est le nom du roi actuel des Bapéris. Il réside à Makhoarané (*les Vallées*), où l'on trouve plusieurs sortes de minerais, tels que péridote, talc, mica, etc. A Massüéné il y en a également, ainsi qu'à Lipitsi, et à Matoulo. Le fer abonde dans le pays. Les naturels en forgent des houes deux fois aussi pesantes et bien meilleures que celles des autres tribus béchuanas et caffres de nous connues.

Comme tous les autres noirs de ces contrées, les Malékoutous vénèrent leurs aïeux jusqu'à l'adoration. Ils croient aux devins, aux sorciers, aux faiseurs de pluie, et sont extrêmement superstitieux. Leur grand jurement est celui de *ka nokou, par le porc-épic*, parce que la majorité d'entre eux *chantent*, suivant l'expression consacrée, c'est-à-dire fêtent, révèrent cet animal, et de là le terme ordinaire de *Banokou*, ceux du porc-épic, pour dire les Bapéris. Lorsqu'ils voient que quelqu'un fait du mal à cet animal, ils s'affligent, se plaignent, ramassent religieusement ses piquants, s'il a été tué, crachent dessus, s'en frottent les

sourcils, disant : « On a tué notre frère, notre maître, l'un des nôtres, celui que nous chantons. » Ils craindraient de mourir s'ils en touchaient la chair. Néanmoins ils croient salutaire, pour un nourrisson, de lui introduire dans les jointures du corps certaines parties du ventre du porc-épic, en les mêlant au suc de plantes d'une vertu également occulte. La mère donne à boire à son nouveau-né le reste de ce *sétlari* ou médicament.

Au contraire, d'autres Bapéris vénèrent le *khabo*, sorte de singe inconnu dans ce pays-ci. D'autres jurent par le grand papion. Ils ne vont point à leurs champs au renouvellement de la lune, se conformant en cela à la pratique de ceux qui *chantent* le soleil. Ils craignent, s'ils se rendaient ainsi à leur labour, que le millet ne restât en terre, sans lever, ou bien qu'il manquât d'être fourni, même qu'il ne fût tout rongé par la rouille.

Ceux du soleil ou *Balétsatsi*, lorsque le bel astre du jour se lève dans un ciel nébuleux, chôment, disant qu'*il leur afflige le cœur*. La

viande de la veille est toute donnée aux matrones ou vieilles mamans, qui seules peuvent y toucher, et en faire part aux enfants qu'elles soignent. Le peuple descend en foule à la rivière pour s'y laver tout le corps. Chacun jette au fond des ondes une pierre de son foyer, et la remplace par une autre, prise dans le lit du fleuve. De retour à la ville, après cette ablution, le chef allume du feu chez lui, et ses sujets vont tous s'en pourvoir. Ensuite commence une danse générale, qui a lieu sur la place publique. Celui qui a perdu son père, lève sa main gauche vers le ciel; au contraire il lève la droite lorsqu'il n'a plus de mère; l'orphelin qui n'a ni l'un ni l'autre, n'en lève aucune; il les croise toutes deux sur sa poitrine. Cette danse est accompagnée d'un chant monotone, où tout le monde dit :

Pina éa Morimo, ou éé gaé !
Ki léma ka léfé ?
Ou éé gaé, ou éé gaé !

Ce qui signifie :

Chant du Morimo, va-t-en à la maison !

Laquelle est-ce que je lève ? (*laquelle main*)
Va-t-en à la maison, va-t-en à la maison !

Le mot de *gae*, que nous traduisons par celui de *la maison*, veut dire proprement *là où l'on a bâti*, où l'on habite ; c'est notre *chez soi*, ou mieux, le *home* des Anglais. Les Bapéris assignent un chez soi au *mort* ou Morimo, c'est-à-dire dieu domestique ; ils ne croient donc pas que tout meurt avec le corps. Leurs idées de religion sont fort vagues, mais ils en ont.

Comme il fait très-sec dans leur pays, on n'y connaît pas de plus grand bien qu'un peu de pluie ou qu'une bonne fontaine d'eau vive, et l'on apporte à cet égard le plus grand soin possible dans le choix d'un emplacement pour y habiter. La chanson favorite de la tribu est celle de la *Pluie*, dont la première partie est conçue ainsi :

Les deux chœurs.

Bâtis, bâtis....
La pluie nous arrive.

Les hommes.

Bâtis, bâtis....
La pluie va venir.

Les femmes.

Bâtis, bâtis....
La pluie où est-elle ? } *bis.*

Les hommes.

Bruine....

Les femmes.

Bruine pluie !

Les hommes.

Bruine....

Les femmes disent en même temps.

Le rayé (*le couagga*) braît de soif.

Les hommes.

Bruine....

Les femmes.

Nous invoquons la pluie !

ORIGINAL.

Ou agé, agé... gé... gé...
Poula é ka ana.
Ou agé, ou agé...
Poula é ka ana.
Ou agé, ou agé.
Poula é kai ?.... } *bis.*
Ou niéré...
Ou niéré poula !
Ou niéré...
Moguari oa léla.
Ou niéré....
Réa rapéla poula !

Si ce n'était la crainte d'être trouvé beaucoup trop long, nous donnerions quelques détails de plus sur les Bapéris. Entre autres, nous indiquerions ici les noms de quelques-uns des prédécesseurs de Sékuati, leur présent roi. — *Sékuati*, Malékoutou, Toulari, Makao, Moshéléri, Mosépé, Mpché, Tlopané, Morikué....

Tout ce qu'on sait de ce dernier chef, c'est qu'il demeurait sur la Mogala-kuéna. Il est présumable que la rivière de la Morikué, au delà de Mosiga, aura tiré son nom de lui.

Quant à Tlopané et Mpché, leur histoire est également inconnue.

Mosépé et Moshéléri périrent tous deux dans une expédition militaire, entreprise contre les Bapénas.

Toulari mourut à Bogalaka, vieux, aveugle, d'une esquinancie qui ne lui permettait de rien avaler que de l'eau. Malékoutou, son successeur, fut tué par Mosolékatsi, à l'arrivée de ce prince caffre dans le nord, en 1822. C'est de Toulari, autrement appelé Mopéri, que la tribu a emprunté la dénomination de *Bapéris*, qui veut

simplement dire *ceux de Mopéri*. Ce roi jouit d'une haute estime chez elle. Tous les jours encore on y célèbre ses louanges, dont le fragment suivant peut servir d'échantillon :

« Toulari, fils de Makao.

« Toulari se barbouille le dessus des yeux d'ocre jaune (1). Au printemps, ses pieds sont aussi déliés que ceux d'une génisse bigarrée.

« Il engendre des filles qui ne lui font point honneur, Toulari ! Elles ont les yeux grands par derrière, mais trop petits par devant...

« Vases d'argile à servir au foyer (2) !

« L'oncle de Likoti va jusqu'à Magakala, chercher des queues de chacal, avec Pitsi. C'est un zèbre coureur des plaines !...

« Le père de Malékoutou paît (*pille*) seulement de nuit, comme l'hippopotame. Ce digne chef du mont Massüéné : Hommes ! dit-il à ses sujets, de jour, faites venir les fruits qui vous

(1) Marque de hauts faits militaires.

(2) Les naturels éclatent tous de rire en récitant ce morceau ridicule, peu flatteur, comme on voit, pour leur roi et les princesses ses filles. Pour eux, des yeux petits leur rappellent la forme de leurs pots à feu, larges au centre, mais petits au haut. Les idées de beauté sont bien à peu près les mêmes partout.

nourrissent, fruits d'un sol chéri. La nuit, volez aux bergeries, avec celui qui ne se bat que dans l'obscurité. Suis-je Sétlatlaré ou Sétamaga (*ses plus jeunes enfants*)? Je suis le vieux Lérima ! J'ai été circoncis par Tséké, fils de Massimola. »

A ces sortes de petits poëmes héroïques et à leurs traditions près, les sauvages sont sans passé. Ils ne se livrent point, non plus, comme nous, à des spéculations sur l'avenir; et même ce qui se fait chez leurs voisins les occupe fort peu, pourvu seulement qu'il n'y soit pas question de guerre.

De là vient que les voyageurs bapéris, qui avaient su me donner une foule d'informations intéressantes sur leur propre tribu, eurent peine à me nommer celles environnantes. Ils me dirent seulement qu'à l'est de la Mogaritsé se trouvaient deux peuplades considérables de Béchuanas, appelés *Batlapatlapas* et *Bamouléchis*, sans cesse en guerre entre elles; et une troisième dite *Makopas*, dont le chef actuel a nom Séngaléla, et la ville capitale Matsélana.

C'est aussi dans cette direction que vivent les *Mathlékas*, sorte de Caffres à nez incisé, à la manière des coupures dont les Portugais marquent leurs esclaves, et qui ont en outre la singulière habitude de se limer les dents (1), pour n'en conserver que des bouts; d'où est venu le surnom de *bègues*, que leur donnent celles des peuplades voisines qui ne suivent pas cette pratique. Ils se procurent du cuivre, des quincailleries et des étoffes à Laurent Marqués, et vont les échanger contre de l'ivoire, des cornes, du bétail et des fourrures, dans l'intérieur. C'est d'eux, par exemple, que Sékuati a acheté l'écharpe rouge dont on dit qu'il se pare les jours de fête. C'est une chose difficile à croire, bien que Matimoulané ait par deux fois juré qu'elle était vraie : suivant la coutume de ces Mathlékas, un homme, lorsqu'il se marie, doit manger le frère aîné de son épouse ! Il mène dans le bercail de son beau-père les bestiaux qu'il lui compte en dot pour sa fille. Celui-ci,

(1) Coutume répandue sur les deux côtes d'Afrique, dit le capitaine W. Owen, *Narrative of voyages*, etc.

de son côté, appelle son fils aîné ; on lui commande de *fêter sa sœur*. Il replie ses deux bras en arrière, comme le sont les deux cornes de l'antilope bleu, court à la bergerie, où il est percé d'une lance et mangé par l'époux et les amis de l'époux. Les prétendus devins encore, quand ils veulent du mal à quelqu'un, lui jettent un sort : il est déclaré fou ; on l'égorge et on le dévore. Je répète que tout ceci me semble incroyable. Peut-être est-ce la carricature de quelque fait atroce, bien que les naturels, en général, témoignent d'ailleurs de la vérité d'une pareille habitude.

Au nord des Bapéris sont les *Batloous* ou *Batlou*, *ceux de l'Eléphant*. C'est une nouvelle nation de Béchuanas plus puissante, à ce qu'il paraît, que celle des Mantætis. Elle habite au bas de hautes montagnes d'un aspect de roche très-sombre, comme est celui des montagnes de la Mogaritsé, mais moins boisées que ces dernières. Le tabac, en revanche, y croît beaucoup mieux, et il s'en fait un grand commerce parmi les naturels. Dans cette contrée

doivent se trouver les sources du *Mouri*, fleuve de la côte orientale, plus considérable que l'Orange, au rapport des indigènes, qui disent encore que son lit est extrêmement large, mais peu profond.

Les Batloous possèdent une race de bœufs très-belle de taille, ayant des cornes d'une grandeur démesurée, savoir de quatre à cinq pieds; du bout de l'une au bout de l'autre il n'y a pas moins de sept à huit pieds.

La ville capitale de ce peuple s'appelle Mamakao. Il est gouverné par Mokopané, fils de Kékané. Ce Mokopané est si valeureux qu'on l'a surnommé *Séchouamari*, c'est-à-dire le *Sanglant*. Il n'y a pas longtemps qu'il alla assiéger Nguanaléllé, la ville de Séamoga, frère puîné de Sékuati : il y tua beaucoup de monde et en enleva tous les troupeaux.

Sur la frontière septentrionale de son pays il y a une fontaine salée, appelée Matlatla, du nom d'un petit village de Béchuanas qui s'y sont établis, sous un chef appelé Séboula. Cette saline naturelle, ou *léckouaing*, nous a été dé-

crite comme embrassant plus d'une lieue de tour, de sorte qu'elle doit présenter l'aspect d'un vrai marais salé. Les habitants s'y procurent autant de sel qu'ils veulent, sans aucun travail.

Le seul blanc, je crois, qui ait encore pénétré jusqu'à ce point-là, du côté du nord, est un certain créole hollandais, du Cap, qui y arriva avec sa famille dans le mois d'avril ou de mai 1836, guidé par un Mossouto des environs de Morija. Après avoir empli son chariot de sel, l'étranger voulut repartir; mais ses bœufs, trop faibles pour traîner la charge, le laissèrent là et périrent l'un après l'autre.

Ils avaient été mordus par un insecte très-venimeux, nommé *mouche-puce* en séchouana (*ntsintsi-a-tsétsé*), à cause de ses piqûres. Les indigènes prêtent à cet insecte la grosseur et la couleur verdâtre des mouches qui vivent ordinairement sur les viandes. Ils disent aussi qu'il est armé d'une longue trompe rousse, comparée au bec d'un oiseau. Il paraît en février, avec les fortes chaleurs, et ne disparaît que vers la fin de l'été. Ses piqûres font enfler la peau et y cau-

sent une douleur fort vive, mais qui ne dure pas plus d'un jour, ce qui doit probablement être attribué à ce que le sang sort, pour l'ordinaire, du moins chez l'homme, que la *tsétsé* attaque ainsi que les animaux. Les bœufs, en particulier, en sont si tourmentés que les naturels ont toujours soin de les éloigner des roseaux, où se retire ce dangereux insecte, et de les mener paître dans le haut pays et jusque chez leurs voisins.

Quant au boer voyageur, il nous revient qu'après la perte de ses attelages il s'en procura de nouveaux à coups de fusil au village de Ramapoulana. Quelques habitants de l'endroit furent tués ; les autres, tout effrayés de voir ces gens atteints et tués de si loin, prirent la fuite, laissant au pouvoir du redoutable blanc leurs bœufs et quelques vaches, qu'il emmena aussi avec lui. Il arriva tranquillement avec ce butin chez les Bapéris, et de là il descendit à la baie de la Goa ; mais j'ignore au juste ce qu'il est définitivement devenu. On assure qu'il a péri avec ses enfants et ses esclaves.

Il est fort pénible de voir la manière infâme dont se comportent certains blancs dans ces contrées. Pour ne pas multiplier les exemples, il me suffira de dire que je connais un individu de cette sorte qui n'a pas pris moins d'une trentaine de femmes caffres, pour vivre en vrai morèna. J'accueillis aussi un jour dans ma maison deux marchands anglais, que je mis ensuite à la porte, sur la réception d'une lettre qui ne me dévoilait que trop bien leur triste caractère. Sortis de chez moi, chargés de provisions de voyage, et munis d'un Nouveau-Testament français que nous leur avions donné pour qu'ils pussent y apprendre à bien faire, ils s'arrêtèrent à Thaba-Bossiou, où ils vécurent près d'un mois *comme d'effrontés Adamites !*... et de là descendant à Port-Natal, le plus instruit des deux y devint le chef des autres blancs qu'il y trouva établis. Il périt quelque temps plus tard dans une expédition entreprise contre les indigènes.

Tout le monde comprend bien que ces sortes de crimes, malheureusement trop communs, exaspèrent les Africains et faussent leur ju-

gement sur le caractère moral des Européens ; de sorte que, dans leur juste méfiance, par nature très-grande, les sauvages font souvent payer à d'honnêtes voyageurs les fautes de leurs devanciers. Quelqu'un, croyant par là me beaucoup louer les planteurs du Cap, me disait « qu'ils font ce bien-ci partout où ils passent, que le nom des blancs y est très-redouté des indigènes. » L'observation est juste, au mot de *bien* près, qu'il conviendrait de remplacer par celui de *mal*, et même de *grand mal*. Le colon dont il a été parlé, par exemple, a fort révolté contre nous les indigènes. Les Bapéris, en me racontant sa conduite, me dirent que ce qui lui sauva la vie, c'était son étrange couleur blanche; et puis encore ses armes, non moins effrayantes que sa face. Si l'on eût été un peu plus fait à ces choses, il aurait dû s'attendre à être massacré à Ramapoulana.

Environ une quinzaine de degrés de latitude peuvent séparer le pays des Bapéris du lac de Maravi, duquel ils n'ont su me rien apprendre de positif, quoique d'ailleurs il ne leur soit pas

entièrement inconnu. Ils l'appellent *Marabaï*, et en croient les eaux douces, assurant même qu'il est alimenté par un fleuve nommé Toubatsi, dont la Mogomatsi, connue dans certaines cartes de géographie sous le nom de Mofumatsi, est une des principales branches. Ces deux rivières nourrissent des crocodiles, et l'on dit qu'il y en a aussi dans le lac en question. Il se trouve au reste entouré de profondes tourbes, qui rendent son approche très-difficile pour les indigènes.

Voilà, je le répète, les seules informations, vagues autant qu'incomplètes, que m'aient données les Bapéris sur ce point important.

En me parlant de la contrée située à l'ouest de leur pays, ils m'ont encore appris qu'ils sont bornés, de ce côté-là, par une forte peuplade de Béchuanas appelés Bakuénas, dont une bonne partie des Bassoutos ont, il paraît, tiré leur origine. Ces Bakuénas sont gouvernés par un roi nommé Sébétouané, qui vit sur les rives de l'Ouéri, une des plus considérables rivières de ces régions lointaines.

Enfin, au sud-ouest d'eux, ces Bakuénas ont pour voisins les Baharoutsanas et les Bamanguatos, deux autres tribus béchuanases déjà connues sous les noms de Baharoutsis et de Bamanguétos par les lecteurs du journal des Missions Evangéliques.

CHAPITRE XVIII.

Fragments de l'histoire de Mosolékatsi. — Missions. — Montagnes. — Ibis. — Rivière jaune. — Les voyageurs égarés passent la nuit aux champs. — Mélancolie. — Malibaning. — Pommes de terre. — Kokuatsi. — Discours d'un Mochouana.

C'est entre les Bamanguétos et les sujets de Sékuati que doivent se trouver les Zoulas qui obéissent à Mosolékatsi, le redoutable Inkhosi qui fait gémir sous son pouvoir despotique et son propre peuple, et les nombreuses tribus de Béchuanas dont il vient d'être fait mention. Ce que nous savons de plus positif sur lui, c'est qu'il y a une vingtaine d'années il vivait à environ

trois journées de marche au nord de Mokokoutloufé, dans la ville d'Oumtoulou. Son père avait nom Machobané, et descendait d'une très-noble famille zoula, appelée Souandzèné.

En 1822, un chef matébélé indépendant, nommé Sékognané, déclara la guerre à Mosolékatsi, le défit, et lui enleva une partie de ses troupeaux.

Celui-ci monta alors avec son peuple vers le nord-ouest, pillant et tuant sur son passage les Makoros, faible tribu de Zoulas; les Makhatlas, des Béchuanas qui paraissent depuis ce temps-là avoir été réduits à une si pauvre existence qu'ils sont en partie devenus cannibales.

Après ces succès-là, Mosolékatsi alla attaquer les Baouankétsis ou Wankits, et enfin les Bapéris, qui le battirent à Matamoga et à Maréma.

Quatre années s'écoulèrent sans que ceux-ci entendissent plus parler de leur agresseur. Dans leurs chansons nationales ils célébraient leurs victoires sur lui, et se riaient de ce terrible ennemi, disant : « Elle dort, elle est fatiguée la méchante bête; ses rugissements ne nous trou-

bleront plus. » Mais le chef des Zoulas ne dormait point. La cinquième année, en 1827, il se présenta devant Makhoarané, prit cette ville, la saccagea, et en enleva tous les troupeaux.

Six mois plus tard, il envoya un de ses officiers, appelé Koutsané, à la tête d'un bataillon de soldats, qui s'emparèrent des habitants de Matamoga et les amenèrent à Motlatlantséla, la résidence de Mosolékatsi, qui les occupa à lui construire une palissade autour de son harem, composé de quarante-quatre huttes en tout.

Cette clôture, presque toute en pieux de mimosa, nous a été décrite comme embrassant environ un quart de lieue de tour, sur une toise de large et autant de haut. Le roi des Zoulas se plaisait singulièrement à se promener sur cette terrasse, d'où il dominait toute la ville. — Quant aux pauvres ouvriers, ils firent le travail : « Le jour, les yeux en pleurs; la nuit, dormant avec la faim, » suivant leurs expressions. Lorsqu'ils se trouvèrent entièrement épuisés de fatigue, ils furent renvoyés chez eux, et « leurs frères » de Maréma vinrent les remplacer.

A peine ces derniers eurent-ils travaillé cinq jours, qu'Omthléla arriva à Motlatlantséla avec une armée de Zoulas envoyée par Dingan. La ville de Mosolékatsi fut envahie et pillée. Les habitants tombèrent en partie sous le fer des ennemis; les autres quittèrent le champ de bataille à la débandade, leur chef confondu au milieu des fuyards, ce qui fit qu'il ne fut point reconnu.

Quant aux bûcherons bapéris, ils ne reçurent aucun mal. Le vainqueur les renvoya dans leur pays et retourna lui-même dans le sien, emmenant un grand butin.

Cependant Mosolékatsi, qui était descendu à Kaféla, sur la Morikué, envoya ordre aux Bapéris de lui apporter du millet et autres munitions de bouche, ce qu'ils firent par peur du redoutable *lion*. Comme il leur avait précédemment enlevé tous leurs bœufs, les transports s'opérèrent péniblement, au moyen de femmes qui traversaient par petites bandes les déserts, chacune d'elles un sac de blé sur la tête et un nourrisson derrière le dos.

Mille faits attestent que Mosolékatsi est aussi cruel et absolu que les Chakas. Il suit en tout leur système politique et militaire. Le nord de ces contrées ne connaît point de fléau plus grand que lui. Toutes les tribus de Béchuanas établies dans son voisinage immédiat, il se les est asservies. Son principe consiste à exterminer les hommes et les femmes, pour élever leurs enfants au rang de ses soldats. Présomption étrangement ridicule ! il a pour maxime, à ce qu'on rapporte, que deux chefs peuvent suffire : l'un dans le ciel, et l'autre sur la terre, sans s'expliquer davantage sur ce point.

Une mission chez lui serait d'une utilité immense et corrigerait peut-être les choses ; mais il n'est pas probable qu'elle réussît du vivant d'un tel despote. Rien n'est certainement en plus grande opposition que la douce loi de l'Evangile et le faire brutal d'un sot empereur zoula.

Il est bien vrai, comme on nous le dira, que la religion surmonte tous les obstacles ; mais elle ne les aborde pas toujours de front. Sa

marche, d'ailleurs, pour être sûre, doit être progressive. Suivez les pas de l'Evangile depuis la baie du Cap jusqu'à Lattakou, et voyez bien tout le bonheur qu'il a procuré aux peuples qui se sont partout rencontrés sur son passage, et qu'il a conquis un à un. Evidemment, c'est ici ce fleuve d'Ezéchiel dont les eaux augmentent sans cesse en allant, ou bien, si vous voulez, ce sont les filets dont parle le Sauveur, qui doivent couvrir, l'une après l'autre, toutes les nations de la terre.

Si donc, tout en se bien assurant ce qu'ils ont déjà conquis, les missionnaires travaillent encore à ranger sous le joug de la croix les hordes païennes de Béchuanas qui se trouvent entre Motito et la Morikué, qui peut douter que leurs efforts, tout humbles qu'ils puissent paraître, ne soient couronnés de succès, et que nous ne voyions, tôt ou tard, les Zoulas aussi embrasser la foi chrétienne, à l'exemple de leurs voisins ?

A cet effet, une mission chez les Bapéris serait très-nécessaire, et peut-être bien qu'elle

réussirait mieux que toutes celles qu'on a déjà tentées à l'ouest du pays de Mosolékatsi. Ce que nous savons pour certain, c'est que Sékuati et Séamoga sont bien disposés à recevoir des messagers du salut, puisqu'ils nous en ont fait demander instamment ; et ce n'est pas sans un vif regret que nous n'avons eu d'autre réponse à leur faire que celle-ci : « Les ouvriers nous manquent. »

Pendant leur séjour à Morija, Matimoulané et ses compagnons de voyage ont régulièrement fréquenté les services religieux. Au premier où ils assistèrent, l'un d'entre eux fut saisi d'une terreur panique en entendant le chant des psaumes : il sortit tout tremblant de l'assemblée, le corps couvert de sueur ; puis il reparut dans l'auditoire, après avoir un moment respiré l'air du dehors. « Son cœur désirait deux choses opposées, me dit-il ensuite : fuir notre culte et y rester. »

Ces gens s'en retournèrent dans leur pays avec des alphabets sessoutos, où ils avaient appris à assembler quelques mots. Ils connais-

saient en gros les doctrines fondamentales de la Bible, et l'un d'eux pouvait réciter l'Oraison Dominicale sans faute.

Outre les présents que leur firent nos chefs, ils reçurent de la mission de la semence de froment, de maïs, de pommes de terre, des haricots blancs, appelés haricots *français* dans ce pays-ci, avec quelques outils de première nécessité, tels qu'une aissette, une lime, et, en fait d'animaux domestiques, une couple de levriers, deux chèvres d'espèce nouvelle, un coq et une poule, etc., toutes choses inconnues à Makhoarané.

Les sujets de Mosolékatsi s'étendent, au midi, jusqu'au 26° de latitude, par le 28° de long. E. Il y a peu d'années qu'ils y dévalisèrent des chasseurs griquois, dans une vallée où j'arrivai, à mon insu, le 16 avril, avec Monaïle. Nous étions allés à cheval examiner le confluent de la Namagari et de la Lékoua, deux rivières d'égale grandeur, à peu près, et dont les eaux réunies forment la rivière Jaune, autrement dite Fal (*du hollandais Vaal*). La Lékoua sort de

l'est et se jette dans la Namagari, au pied de montagnes entièrement nouvelles, qui furent appelées Fransche-Bergen, ou Montagnes Françaises, faute d'un meilleur nom. Elles forment une chaîne régulière qui court d'abord du sud-ouest au nord-est, et s'étend fort loin dans l'intérieur, d'après le témoignage unanime des indigènes, qui l'ont remarquée, comme on l'a déjà vu, chez les Bapéris et au delà. Ces montagnes, à leur naissance, peuvent avoir environ deux mille pieds au-dessus du sol environnant, et quatre à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Les naturels assurent, en outre, qu'elles augmentent considérablement de grandeur en avançant dans le nord. La neige les couvre en août, et trois mois plus tard il y tombe d'abondantes pluies. Alors tout y prend un air charmant de verdure, et les antilopes y fourmillent, ainsi que les lions et les hyènes. En tout temps il s'y trouve quantité de babouins, de damans, appelés par d'autres blaireaux de roche, des panthères, des chacals, des chiens et des chats sauvages. Les oliviers et les

acacias y sont aussi fort communs, avec beaucoup d'autres arbres de haute tige.

Le long du Fal, je vis une nouvelle espèce d'ibis, que j'avais commencé à remarquer sur l'Enta. J'en ai eu sous les yeux un individu adulte, qui a fourni les notes suivantes : cou entièrement privé de plumes, d'une couleur de peau gris foncé (*glaucus*), comme le nez d'un cheval ; pattes d'un rouge foncé ; dessous des ailes nu, couleur scarlatine ; plumage blanc ; bout des pennes d'un vert luisant ; les plumes cubitales blanches, d'un gris lustré vers le bout ; longueur du bec, 7 pouces ; celle de l'oiseau, 2 pieds 2 pouces ; il est un peu plus gros que l'ibis sacré des Egyptiens. Le nom d'*ibis nudi-colis* lui conviendrait bien.

Il y a aussi dans ces contrées un gros ibis d'un brun lustré, communément appelé, par onomatopée, *Addada* (1). On y trouve encore un autre ibis bleu foncé, à tête rouge, nommé, à cause de cette particularité, quoique improprement, par les Anglais du Cap, *wild turkey*,

(1) *Note particulière.* J'en ai envoyé un individu à mes directeurs.

poule d'Inde, et par les colons hollandais, *wilde kalkoen*, ce qui signifie la même chose.

J'aurais pu remarquer, en parlant du Fal, que ses rives sont très-nues partout où je les ai suivies. Seulement quelques petits saules s'y montrent de distance en distance, tandis qu'après sa jonction avec la Lékoua il se couvre de bois de chauffage et même de charpente abondant.

Le long du fleuve, dans les endroits les plus secs, croît un arbuste épineux, ayant à peine un pied de haut, qui porte un fruit assez ressemblant aux jujubes pour la forme, et d'un suc assez doux. Monaïle et moi nous nous en nourrîmes presque toute la journée du 16 avril. Nous avions quitté le wagon de bonne heure, sans nous munir d'autre nourriture qu'un gros morceau de viande de gnou, fort coriace, que la faim seulement nous fit trouver mangeable. C'était au milieu des champs, sur les bords d'un petit lac, où nous lapâmes un peu d'eau, pour compléter ce repas. Ensuite, remontant à cheval, nous tirâmes sur Maouliri, petite branche de la Namagari. Son lit est presque à fleur de

terre, et l'onde qui le couvre aussi limpide que du cristal. Après avoir franchi ce ruisseau, nous comptions trouver bientôt la voiture, ou du moins ses traces, puisqu'il avait été convenu le matin que le rendez-vous aurait lieu dans ce quartier-là ; mais point du tout. Partie du campement, situé à quatre lieues en deçà de l'embouchure de l'Enkechouane, elle avait tiré O. S.-O., au lieu d'aller directement O., et fait ce jour-là neuf longues lieues.

Quant à nous, dans le but de croiser l'ornière, nous voyageâmes contre elle et parvînmes à la trouver avant la chute du jour. D'abord nous la suivîmes bon train, pleins de courage, jusqu'à ce que nos montures n'en purent plus. Alors Monaïle, descendant de la sienne, et se déchargeant sur moi de son fusil, passa derrière avec un nerf de buffle, en guise de bâton; et cela aussi tint bon pour un moment. Mais, à la fin, mes pauvres yeux ne pouvaient plus reconnaître les traces des roues; je mis donc mon jeune homme devant, qui s'entendit mieux à les trouver que moi. La vitesse de la marche fut ainsi

ralentie. Les chevaux n'en paraissaient pas fâchés; mais pour moi, c'était un peu différent. Le soleil venait de se coucher, laissant après lui l'obscurité et les pensers lugubres. Je ne sentais que l'effroi; le désert, la faim, les dangers de toute espèce se tenaient devant moi, pour m'épouvanter; le silence nous environnait de toute part. De temps en temps il était pourtant troublé par un cri féroce, par le glapissement des chacals, ou bien par le sourd battement des ailes de quelque oiseau qui se levait sur nos pas, comme pour multiplier nos frayeurs. D'un autre côté aussi la voix alarmée de mon guide, répétant sans cesse : « On nous a fait perdre! Où nous mène-t-on? Au moins sommes-nous encore dans la voie? » Et ce jeune homme se baissant continuellement pour chercher l'ornière avec sa main... Comme on est petit devant soi dans de pareils moments! Oh ! qu'elle est alors chère, la pensée qu'il est un Dieu au ciel, qui nous voit, qui nous connaît par nos noms ! Seigneur, lui dis-je en mon âme (trop peu confiante, je dois l'avouer) :

Seigneur, ta grâce infinie
Au fidèle qui te prie
Fait ressentir tous les jours
Les effets de ton secours.
Puisqu'à toi seul je m'arrête,
Seigneur, entends ma requête :
Oui, comme j'espère en toi,
Daigne prendre soin de moi.

Lorsque plus rien sur la terre ne fut visible à nos yeux, nous les élevâmes en haut, pour regarder aux astres. Orion, durant près d'une heure, régla notre marche incertaine ; mais il devait, à son tour, être ravi à notre vue. Il s'éleva un vent occidental qui rassembla sur nos têtes d'épais nuages ; de grosses gouttes d'eau s'en détachaient par moments ; à la fin, toute la nature se trouvant ensevelie dans les ténèbres, je mis pied à terre pour tirer un coup de fusil, espérant qu'on répondrait peut-être à cette décharge par une semblable dans le camp, que nous supposions ne pouvoir plus être éloigné, mais ce fut inutile. Dans mon trouble, je perdis la baguette du fusil, qui ne put pas être retrouvée pour charger de nouveau.

Alors que devenir ? Il fallut coucher là, dans son petit manteau, accroupis l'un à côté de l'au-

tre; oui bien sous le nez des chevaux, que nous tînmes pendant toute la nuit par la bride, pour notre sûreté, au cas que les lions nous attaquassent. Quelques grains de poudre et un peu de papier, mis dans le bassinet du fusil, nous procurèrent du feu; mais malheureusement nous ne trouvâmes que des broussailles à brûler; encore la pluie et le vent vinrent-ils les éteindre. D'ailleurs, aucun mal ne nous arriva, Dieu merci. La nuit se passa d'une manière tranquille. Le lendemain, au crépuscule, nous reprîmes notre route, mais à pied, tant parce que nous étions transis de froid et désirions nous réchauffer en marchant, que par pitié pour les montures, qui avaient été la veille environ quatorze heures sous la selle; et puis encore, c'était un jour de dimanche. Bref, nous n'eûmes pas plus tôt fait un quart de lieue que nous arrivâmes à la voiture. M. Daumas était encore au lit. Il eut la complaisance d'en sortir pour m'y laisser mettre; et il nous prépara aussitôt deux bols d'eau sucrée un peu chaude, qui nous firent un bien infini.

Cette journée fut triste, monotone comme est la solitude. Nous étions campés sur une croupe de débris d'anciennes habitations; le sol se montrait partout couvert de crânes humains; nous en serrâmes un dans la voiture, *pour souvenir;* tant notre âme s'associe et s'enchaîne aisément à tout ce qui porte l'empreinte du malheur ! Cette loi sympathique de notre être, si commune, toujours parlante, date de la chute, dont elle est sans doute un des échos.

Au bout du jour, un Lighoya de Malibaning sortit de sa ville, située dans le voisinage, pour nous venir voir. Il nous dit que Loumisi, son chef, ayant appris de quelques voyageurs indigènes que nous étions des blancs, et des blancs porteurs de bonnes nouvelles, désirait de nous entendre, ce qui ne manqua pas de nous réjouir.

Le lendemain nous nous rendîmes chez lui, où nous donnâmes deux prédications bénies. Les habitants de l'endroit se montrèrent obligeants à l'excès, puisqu'ils nous apportèrent jusqu'aux vieux manches de leurs houes pour alimenter notre feu de roseaux.

Avant de quitter ces braves gens, nous leur fîmes présent de quelques pommes de terre pour semence. Ces choses se mangent-elles ? demandèrent-ils. — Oui, par tous ceux qui en ont. — Et où viennent-elles ? — Sous la pioche. — Mais quand et comment les plante-t-on ?... Nous nous fîmes apporter une houe commune, et montrâmes aux naturels comment ça se faisait. « Excellent, dit l'un d'eux, qui en tenait ses deux mains pleines, excellent ! Ce bien est très-petit ; mais je vais, en septembre prochain, le confier à la terre, où il germera ; j'en ferai la récolte, je la prendrai ; j'irai quelque part en acheter une chèvre, cette chèvre me donnera un chevreau, etc., etc. Espérons que le bon homme aura mieux réussi dans ses projets *d'agrandissement* que la pauvre Perrette, dont le langage ne différait pas tellement de celui-là pour que l'un ne nous rappelât l'autre.

Le 19, après avoir dit adieu aux habitants de Malibaning, nous nous dirigeâmes vers l'ouest, et campâmes ce jour-là dans les champs, au milieu des bêtes féroces, qui dispersèrent au

loin tous nos bestiaux. Dans les environs se trouvait un kraal de Lighoyas, mais si petit qu'un indigène nous dit, en montrant cinq de ses doigts : *Il y a là autant de femmes, ni plus, ni moins.*

Le lendemain, nous en atteignîmes un plus considérable. Il était bâti dans un bas-fond, sur les rives de la Kokuatsi, courant tributaire de la rivière Jaune. Les habitants de cet endroit, en nous apercevant, se cachèrent dans leurs plantations de millet; d'autres prirent la fuite, entraînant avec eux tout ce qu'ils pouvaient de leur avoir. Sur cela nos jeunes gens furent envoyés vers eux pour les rassurer. Ils ramenèrent Séboukou, le chef, et, par parenthèse, un ancien cannibale. Ce petit morèna tenait à sa main quelque épis de maïs et une citrouille qu'il nous présenta en signe d'amitié. Après lui avoir rendu ses civilités, nous lui exposâmes le but de notre visite, qu'il sembla comprendre, tout en se méfiant de nous, ce qui se voyait assez clairement à son maintien contrefait, aux mouvements brusques de sa tête, au regard agité de

ses yeux. Nonobstant cela, il rassembla son monde, et nous eûmes une prière, après laquelle chacun des assistants s'enfuit à toutes jambes, excepté Séboukou et ses principaux hommes, que nous réussîmes à retenir encore auprès de la voiture. Jamais je n'oublierai la manière originale dont un de nos Béchuanas leur parla de notre caractère de messagers de Dieu, et de Dieu lui-même. Son petit discours, s'il m'est permis de le reproduire, était à peu près conçu en ces mots :

« Ces blancs, dit-il en nous montrant du doigt, ces blancs ont un père et une mère, des frères, des amis. Ils ont quitté tout cela. Ils sortent de delà un pays d'eau (la mer) ; ils aiment les peuples ; leurs parents les ont envoyés vers nous. Vous voyez bien que ce sont de jeunes hommes ; ils n'ont pu venir de leur chef. Non, leurs pères aussi nous aiment.

« Regardez dans leur voiture, rien n'y manque ; elle est pleine de viande et de blé. D'ailleurs ne la trouvez-vous pas petite ? Pouvez-vous croire qu'ils veuillent y mettre votre récolte ?... Ce ne

sont pas des oiseaux ravisseurs. Tout ce qu'ils reçoivent d'autrui, ils le paient.

« Du bétail, vous n'en avez point. Ils ne convoitent ni votre millet, ni votre maïs, ni vos citrouilles. Ne craignez point non plus qu'ils veuillent vous enlever vos enfants, comme font les Bakotous (*les Koranas*).

« Si vous les trouvez maigres, c'est parce que ce sont des voyageurs (1). A Kokuatsi, lorsqu'un voyageur arrive, que fait-on ? Je suppose qu'on se rassemble autour de lui ; chacun veut le voir, l'entendre ; chacun aspire à s'asseoir sur les pans de son manteau, pour lui demander s'il apporte des nouvelles ? Toi, Séboukou, vous ses principaux hommes, que faites-vous aujourd'hui ? Je vous assure, moi, votre frère, que ces blancs sont de vrais porteurs de bonnes nouvelles ; et vous avez perdu votre empressement habituel ! Ils viennent de vous apprendre ce qu'est leur Dieu. Savez-vous ce qu'il est ? — *Oui*, répond une voix empressée, *c'est le soleil*. Mais plusieurs voix repartent unani-

(1) Parmi les sauvages, la maigre chère est inséparable des voyages.

mement : *Non, c'est le Créateur du soleil.*

« Leur Dieu a fait le soleil, continue l'orateur ; il a créé les hauts cieux, et la terre, et les eaux, grandes et petites. Il a aussi donné son Fils unique, il l'a donné pour nous. C'est surtout de lui que ces hommes nous parlent. — Et quel est son nom ? — Son nom est Jésus le Sauveur.

« N'arrive-t-il pas souvent aux bergers que leurs brebis s'égarent ? » — « Oui. » — « Et que font alors les bergers?...... Ils mettent bas le kros, courent les chercher, vont malgré la faim, la fatigue, s'inquiètent à cause d'elles. Si les brebis se retrouvent, ils les ramènent avec joie. — Jésus est le berger des hommes, leur bon berger. Ses brebis sont toutes allées paître dans des parcs maudits, dont l'herbage et les eaux causent la mort. Il l'a vu ; il est venu les chercher ; il les ramène dans des pacages bénis.

« Les blancs disent qu'il y a des choses bonnes. S'aimer les uns les autres, s'aider mutuellement, vivre en paix, c'est tout bien. S'entretuer, se ravir l'un à l'autre ses troupeaux, se

quereller ensemble, mentir à son prochain, c'est tout mal. La conscience des noirs leur dit la même chose.

« Séboukou, chef de Kokuatsi, à présent que répondras-tu ? Pourquoi crains-tu mes maîtres?.... Quand on fait mal, ils s'affligent, leur cœur pleure. Comment pourraient-ils vous en faire ? Leur Dieu Jéhova punit d'un châtiment sans retour (*éternel*) quiconque commet ce qui lui déplaît, tel que le vol, l'adultère, l'ivrognerie ; et, pour nous laver de tant de souillures, ce Jéhova a livré son Fils à la mort. — C'est tout. »

CHAPITRE XIX.

Sisiyoué. — Baladin. — Machogane. — Difficultés de la route. — Esprit de brigandage. — Promenade. — Prédication. — Visite à un aveugle. — Complainte d'une femme lighoya aveuglée par un éclair dans une tempête. — Passage de l'Enta. — Hérisson. — Abstraction de mots.

De Kokuatsi nous vînmes à Sisiyoué, passant par Tsikaniane, où l'Evangile fut annoncé. On nous montra, hors de la route, Moghotli, Monchounyane et Choupane, trois villages lighoyas naguère cannibales. Celui de Sisiyoué l'était également. Ici se faisaient remarquer une extrême misère et des mœurs affreuses. Nonobstant leur férocité, les habitants de l'endroit fuirent à no-

tre approche. Presque tous quittèrent leurs cabanes, quoiqu'à la nuit tombante et par un fort mauvais temps. C'est seulement le lendemain qu'ils se laissèrent approcher, pour recevoir de nous quelques marques de bienveillance, et entendre tout ce que nous avions à leur dire du Sauveur.

Un homme balafré chantait, dansait, pirouettait près du wagon, y prenait mille postures de bas-comique. « Merveille ! criait-il, merveille ! qu'est-ce ceci ? Hier, en apercevant dans la plaine cette *maison* (le fourgon, recouvert d'une grosse toile de lin), je jurai que ce devait être un *rocher marchant*. Aujourd'hui je vois des têtes qui ont poussé du *crin* (nos cheveux, partout étranges, tantôt enviés, tantôt méprisés, ont le défaut de n'être pas crépus) ; je vois des faces blanches, des mains blanches. Oh ! oh ! mes blancs, oh ! oh ! » Ce vieil anthropophage ridiculisait encore beaucoup d'autres choses en nous ; mais lorsque nous lui mîmes un miroir devant les yeux, afin de lui procurer une fois en sa vie le plaisir de contempler sa laide figure,

il fit quelques affreux sauts de Trivelin, et tomba sur son dos, où il passa plusieurs minutes à rire de lui-même, comme un grand fou.

De là, nous nous rendîmes à Machogane, où nous trouvâmes encore des gens fort matériels. Un vieillard nous demanda naïvement si le Dieu que nous annonçions lui accorderait du sommeil, moyennant qu'il l'en priât ?

Quelqu'un d'autre nous suppliait de lui donner une génisse, bien qu'il vît que nous n'en avions point avec nous. — Les millets composent la principale richesse de ce village, comme de ceux précédemment nommés. En outre, ses habitants possèdent un petit troupeau de chèvres, et dans les champs le gibier ne manque pas. Les naturels le prennent dans des fosses rondes, percées au bord des eaux dormantes ou sur le sentier des antilopes, ce qui rend ces quartiers passablement dangereux. En poursuivant notre route, de Machogane à Matlaking, nous dûmes voyager avec beaucoup de précaution, à cause du nombre incroyable de ces trappes qui se rencontraient sur nos pas.

Le chemin conduisait à travers des bas-fonds marécageux, d'où nous ne sortîmes qu'à grande peine, et à des frais de fatigue peu communs. Un de nos bœufs y succomba sous l'effort; celui qui le remplaça se montra revêche et intraitable à l'excès. Un troisième, en voulant s'échapper, cassa un article essentiel à son joug. Le manche de notre énorme fouet aussi cassa, fut raccommodé, cassa derechef. La voiture eut à franchir, tour à tour, trois torrents malaisés (des sources de l'Enta). Mon collègue marchait à pied, à l'un des côtés de l'attelage, armé d'une double courroie; moi, je me tenais à l'autre avec un bon bâton; un de nos Béchuanas occupait le siége; ainsi nous allions, fouettant, sanglant les pauvres bœufs, criant à tue-tête, tandis que les lions nous prédisaient tout autour une nuit non moins orageuse, par leurs hâtifs rugissements. Enfin, vers la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Matlaking. Là nous dételâmes dans la rivière, après avoir obstinément cherché à en sortir. Un de nos bœufs s'embarrassa dans les traits, et faillit tout briser, avant de se voir

étranglé.... Sans bois, sans feu, la pluie tombant à verse, que pouvait-on faire ? Nous nous mîmes aussitôt sous nos couvertures, et nos gens sous leurs kros. Pourtant, après l'orage, la faim les conduisit au kraal, où ils nous firent une tasse de thé et une bouillie, qui ne fut pas mangée sans appétit. Il était juste onze heures du soir.

Le lendemain il continua à pleuvoir. Aussi dormîmes-nous la grasse matinée. Nous lûmes, en gardant le lit, certains morceaux des *Archives du Christianisme*, du *Semeur* et de Buffon, pour notre délassement. Ensuite, le morèna de Matlaking étant venu nous rendre visite, nous lui montrâmes une foule de petites choses dont lui avaient parlé nos jeunes gens. Il nous trouvait si riches, si heureux, d'être nés dans un pays où *croissaient* tant de biens, car le bonhomme s'imaginait que tout vient chez nous comme de soi-même, du moins feignait-il de le croire, afin de nous arracher peut-être plus de présents. Pour le détromper, nous lui fîmes considérer nos bras, disant : « Voilà avec quoi les blancs

se procurent leurs beaux ouvrages; Dieu ne leur en a donné que deux, comme aux noirs... Que faites-vous des vôtres ? » Le chef rit; puis il confessa ingénument un peu de paresse, *voire* assez d'inclination au pillage, qu'il appelait *la loi du pays*..... Parmi les nègres la sagaie gâte tout. Ils ne sont ni sots, ni précisément paresseux : leur grand défaut, c'est la rapine. Elle cause journellement la ruine de leurs familles et de leurs tribus. Une fois appauvris, ils le sont complétement. Partant, c'est tout gain pour eux que de passer chez leurs voisins, pour tenter d'y faire des déprédations. Les pertes souffertes justifient l'attaque. D'ailleurs, la faim est là, cruel conseiller ! Ils disent à ce sujet que *la faim est aussi chef de ville*, c'est-à-dire, bien entendu, qu'elle y prescrit ses lois.

Le soir, un groupe de gens se forma autour de la tente, et nous eûmes la prière ensemble, ce qui nous prépara tous aux devoirs du jour suivant, qui était celui de Dieu. Le temps fut clair, serein. « Ciel d'Afrique ! » nous écriâmes-nous pleins de joie, en sautant du lit. L'air était em-

baumé. Pour jouir davantage de la matinée, mon compagnon de voyage et moi nous fîmes une longue promenade. L'un disait : « Le dimanche est toujours beau pour les chrétiens. » L'autre lui répondait : « Surtout quand le ciel est calme. » Sous nos pas s'offraient mille plantes odoriférantes, telles que la lavande, la sauge, les menthes, des giroflées blanches, des œillets diaprés ; et à côté des communs pissenlits et autres humbles herbes, s'élevaient des géranium d'un rouge écarlate, comme s'ils s'arrogaient la royauté entre toutes les fleurs du désert. A quoi l'on doit ajouter l'aspect enchanteur que présentaient les soixante-dix huttes de Matlaking, que nous avions devant nous, la moitié sur un petit plateau qu'ombrageaient quantité d'arbrisseaux ou d'épais bouquets de bruyère, et l'autre partie sur la croupe inclinée d'une colline, au pied de laquelle coulait bruyamment le torrent de Sisiyoué. Quand nous considérâmes ce hameau dans notre miroir de poche, nous regrettâmes infiniment de n'être pas des paysagistes, pour en conserver

un dessin fidèle... Mais nous étions allés dans la retraite chercher la communion de notre Sauveur. Nous méditâmes sa parole et lui offrîmes notre prière sous un olivier sauvage, dont nous nous étions approchés en entonnant ces deux versets de cantique.

Jour du Seigneur,
J'ouvre mon cœur
A ta douce lumière.
Jour solennel,
A l'Eternel
Consacre ma prière.

Dieu Tout-puissant,
Dieu bienfaisant,
J'ai besoin de ta grâce.
Eclaire-moi !
Soutiens ma foi !
Je viens chercher ta face.

Après cela nous retournâmes à la voiture. Les naturels s'y rassemblèrent, et y entendirent l'explication de ces paroles de l'Evangile : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ils nous prêtèrent une louable attention, mais

apparemment sans bien comprendre. Pourtant, le service terminé, on entendit parmi eux un murmure confus de gens qui voulaient tous dire à la fois ce qu'ils avaient retenu, ou se faire l'un à l'autre des questions. Nos Béchuanas, en particulier, leur expliquèrent nos chants, nos prières, nos paroles, suivant qu'ils le faisaient partout où nous allions, ce qui, l'on en conviendra, n'était pas le moindre des services qu'ils nous rendaient.

Dans l'après-dînée, nous allâmes voir au village une pauvre femme aveugle, que nous trouvâmes triste, et reléguée au fond de sa hutte, malgré le beau temps qu'il faisait dehors ; car, dans ce pays-ci, les infortunés osent à peine paraître parmi les vivants. Pourtant, à notre invitation, elle sortit de son obscur réduit, comme aussi de son morne silence habituel, et nous liâmes avec elle une conversation, devant un groupe considérable de ses concitoyens.

« Qui sont ces hommes? demanda-t-elle d'abord. — « Des blancs », lui répondîmes-nous. — « Mais les blancs aussi parlent-ils notre langue? »

— « Eh ! oui, nous l'avons apprise et l'aimons beaucoup. Nous sommes des baroutis qui parcourons la contrée, annonçant de bonnes nouvelles aux malheureux. Savez-vous que vous avez un Sauveur au ciel ? » — « Non ; quel Sauveur ? » — « Jésus, le maître des choses. » Ainsi nous pûmes lui donner quelque instruction, et l'encourager autant qu'il était en nous à se confier dans le nouveau Dieu que nous proclamions comme le Seigneur de ses dieux domestiques, qu'elle accusait de lui avoir ravi la vue. « J'étais un jour aux champs, ajouta d'elle-même la pauvre femme ; le ciel s'étant obscurci, je me hâtai de charger mon enfant sur le dos, pour regagner ma cabane. Un pot commun sur la tête et ma pioche à la main, je courais de toutes mes forces ; mais l'orage éclata, vomissant de la pluie à flots. La foudre tomba devant mes pas, *empêcha* mes yeux. Depuis ce temps-là, j'ai vécu seule et désolée. » — « Mais était-ce dans ce village-ci ? » lui demandâmes-nous. — « Oh ! non, répondit-elle ; c'était loin d'ici, loin, bien loin ! » — « Et comment vous trouvez-vous au-

jourd'hui à Matlaking ?» — « Mon mari m'y mena à travers de vastes solitudes, en me donnant la main, lorsque nous fûmes obligés de fuir tous devant le méchant Mosolékatsi, il y a une dizaine d'étés. » — « Et où est ce bon mari ? Nous voudrions aussi faire sa connaissance. » On nous apprit alors qu'il était parti le matin pour la chasse. Nous lûmes la Parole de Dieu, chantâmes un cantique auprès de la pauvre aveugle, fîmes tous ensemble une prière pour elle, et recommandâmes à ses voisins de la bien soigner ; nous lui accordâmes aussi quelques petits secours, et nous prîmes occasion de cela pour parler aux assistants du bien infini de la vue.

Je ne pus non plus oublier dans ce moment-là que l'un de mes meilleurs amis est aveugle depuis une cinquantaine d'années. Douce fut la prière que je fis alors en esprit pour lui. Ce bon vieillard n'a jamais manqué, durant sa cécité, de la vue que donnent *les yeux du cœur*, suivant une belle expression des peuples que j'évangélise ; et puis, après Dieu, c'est à lui que je dois aussi le peu de foi que je possède.

Oh ! que ma prière pour lui fut fervente !...

Enfin l'aveugle lighoya avait à son côté un *toumo* ou espèce de simple balafo garni d'une seule calebasse. L'envie me vint bien de me le procurer, mais à Dieu ne plaise que j'eusse pu en priver une telle infortunée. C'est ce petit instrument, joint à tout ce que nous éprouvâmes de pitié pour son possesseur, qui ont donné l'idée des strophes suivantes, que nous nous permettrons aussi d'insérer dans ce journal.

Qui me rendra la lumière des cieux ?
Un long ennui m'accable en ces bas lieux.

Jadis j'aimais les aubes matinales ;
J'aimais l'ardeur des plus brûlants soleils.
Qu'elles étaient pures et virginales
Les cent couleurs de nos couchers vermeils !
On me dit bien qu'elles sont toujours belles
Pour qui les peut encor voir de ses yeux ;
Mais les deux miens y sont fermés, grands dieux !
Pour moi les jours, ce sont des nuits nouvelles.
Qui me rendra la lumière des cieux ?
Un long ennui m'accable en ces bas lieux.

Rien ne me plaît dans le bruit des tempêtes ;
C'est tout horreur que leurs mugissements ;
Quand les autans les versent sur nos têtes,
Je suis en proie à d'affreux tremblements.

Viennent les eaux, nobles après l'orage,
Belles à voir rouler en tourbillons,
Belles à voir inonder les sillons,
Couvrir les champs de fleurs et de ravage.
Qui me rendra la lumière des cieux ?
Un long ennui m'accable en ces bas lieux.

Ne suis-je pa cette plante inclinée,
Qui tristement languit dans le vallon,
Qui, faute d'eau, sera déracinée
Par le fougueux et cruel aquilon?
J'ai des ennuis que nul ne peut comprendre.
Hélas ! je vis sans présent, sans futur,
A charge aux miens, dans un état si dur,
Formant des vœux que nul ne peut entendre.
Qui me rendra la lumière des cieux ?
Un long ennui m'accable en ces bas lieux.

Cruels aïeux, ô mes dieux tutélaires,
Quoi ! me priver de la clarté du jour !
Quoi ! vous montrer mes plus grands adversaires !
Dites : ma foi, mes dons et mon amour
Seraient-ils vains ?... Ainsi que la colombe
Je dois gémir, végéter, puis mourir,
Sans qu'un ami daigne me secourir,
Même au delà de mon avide tombe !
Oh ! rendez-moi la lumière des cieux ;
Mon long ennui m'accable en ces bas lieux.

Le lundi 25 avril, nous eûmes un nouveau service avec les habitants de Matlaking; après quoi nous leur dîmes adieu, à eux et à leur joli

village, pour reprendre notre route. Nous voyageâmes quatre heures vers le sud et atteignîmes l'Enta, sur les grèves de laquelle nous fûmes obligés de passer la nuit, faute d'un gué.

Les bords de cette rivière étaient si escarpés et si sablonneux que même le lendemain nous ne pûmes les gravir qu'en y employant la journée entière. Il fallut à cet effet raser les buissons dont le passage était obstrué, aplanir la rive, décharger la voiture ; puis, à force de coups, de cris, pour animer nos bonnes, mais lourdes bêtes, nous sortîmes de cet horrible endroit. — Un attelage de chevaux est excellent pour donner un coup de collier, mais c'est le contraire avec des bœufs. Ces pesants animaux, s'ils sentent que le faix reste derrière, reculent et se refroidissent. Ainsi, plus on les frappe, plus ils s'obstinent ; d'où il arrive fréquemment qu'ils s'embarrassent dans le train, en cassent les jougs, les lanières, mugissent, ruent, donnent de la corne, comme des taureaux sauvages. Que le voyageur le plus impatient par nature, obligé de se faire traîner par eux à tra-

vers les vastes solitudes de ce continent, en prenne son parti, et emprunte au colon du Cap un peu de son flegme... Le courage des bœufs n'a rien de pressé; leur force de résistance est extrême dans les lieux bourbeux ; au contraire, ils tirent toujours bien quand les cailloux craquent sous les roues, c'est-à-dire sur des chemins secs et raboteux; même en montant une côte, cela va encore, pourvu que de cinq minutes en cinq minutes on leur laisse un moment de répit.

Jamais nous n'avions autant senti l'inconvénient du défaut total de routes dans cette partie d'Afrique qu'au passage de l'Enta; mais il faut convenir aussi que nous autres Européens nous avons souvent le tort de prendre les choses trop au vif. Nous nous échauffons facilement; nous sommes si prompts à mettre bas l'habit, lors même que cela n'est pas nécessaire! Les naturels, pour faire tout plus à l'aise, ne s'en trouvent que mieux. Quiconque aurait vu mon collègue et moi, le 25 avril, tous deux en manches de chemise, affairés, couverts de sueur, et aurait en même

temps considéré nos trois Béchuanas, allant tranquillement leur train accoutumé, des bœufs courant à la cafetière, qui, grâce à leurs soins, ne cessa de bouillir de cette journée-là, et de la cafetière retournant tranquillement rajuster l'attelage; oui, sans doute, quiconque nous eût aperçus tous cinq, n'eût vu que d'étranges contrastes. Le soir, ce fut l'inverse, mais toujours même histoire au fond. Assis autour d'un gros tronc de mimosa embrasé, à la faveur duquel cuisait leur potée de viande et de millet, nos bonnes gens s'égayaient aux dépens de leurs bœufs, dont ils repassaient en détail les aventures, toutes les bonnes et mauvaises qualités, sans en oublier une. Ces trois hommes étaient très-plaisants; leurs discours respiraient la joie. A la fin ils soupèrent; ensuite, s'étant bien enveloppés chacun dans son kros, ils s'accroupirent au même endroit où ils avaient tant ri, et, les pieds sur les charbons, comme des salamandres, ils dormirent tant qu'ils purent jusqu'au matin. — Mais nous étions couchés dans le wagon, mon compagnon de voyage et moi, l'un

et l'autre exténués de fatigue, le sang trop agité pour nous permettre de reposer, enfin, les bras tellement douloureux, pour n'avoir pas voulu désemparer de notre énorme fouet, que nous croyions sérieusement avoir attrapé des rhumatismes..... Nos préoccupations font nos peines; l'insouciance des sauvages, leur bonheur. Puisqu'on cherche toujours des différences entre eux et nous, je trouve que celle-là en vaut une autre, et je la consigne ici en passant.

Quant à l'Enta, dont nous avions franchi les premières sources au delà de Motlomo, elle avait dans ce second endroit trois toises de large, et coulait paisiblement à l'ouest, vers la rivière Jaune, dont elle est une des plus belles branches. D'épais mimosas ombragent ses rives, avec des saules d'une moins grande hauteur, des oliviers sauvages, etc., et beaucoup d'hippopotames fréquentent ses eaux, généralement profondes, ce que recherchent soigneusement ces amphibies.

Le 27, suivant toujours une ligne australe, nous arrivâmes à Matloang, charmant petit vil-

lage lighoya, bâti sur le torrent dont il a pris le nom (une source de la Tikoué). Mapika, le chef de cet endroit, homme jeune et gracieux, fit tout pour nous plaire. Nous lui annonçâmes les vérités du salut, au sujet desquelles il nous dit, la prière terminée : *Merci! merci!* et ses sujets de même répétèrent unanimement : *Merci!*

Ce fut là que nous lâchâmes un tout petit prisonnier, afin qu'il tachât de sauver sa vie. Depuis trois jours il pâtissait, au fond d'une lanterne, de froid, de soif, de faim, nous mettant au défi de pouvoir lui faire prendre aucun aliment, de sorte qu'il fallut bien enfin lui rendre sa liberté. Ce prisonnier était un jeune hérisson. Chacun sait que ce mammifère est d'un naturel timide. On ne le touche pas plus tôt qu'il piaule, se refrogne, se roule en boule, et ne vous présente que des piquants. De là vient que son nom indigène de *tlông*, mis simplement au pluriel, est devenu celui du mot fort abstrait de *honte*, *litlông* (1). Les Béchuanas,

(1) Le mot de honte en français n'a pas de pluriel; celui de *litlông*, en séchuana, n'a pas de singulier.

pour s'amuser d'un homme honteux, lui persuadent de se peigner avec un hérisson, afin que sa honte naturelle passe, comme de droit, au *maître de la honte* (pour dire qu'il en est le type); et les chasseurs aussi, lorsqu'ils peuvent mettre la main sur un des innocents petits animaux dont je parle, se servent de ses aiguillons pour en égratigner le museau de leurs chiens, afin qu'ils aient plus de hardiesse pour attraper le gibier et attaquer les bêtes féroces.

Au sujet de la formation du terme abstrait que j'ai mentionné, j'observerai que ce n'est pas le seul de cette nature connu en séchuana. Le mot de *piri*, par exemple, qui veut dire hyène, a donné naissance à celui de *sépiri*, lieu secret, et à l'expression de *ka sépiri*, en secret. En soi le mot de *piri* n'est que l'onomatopée du hurlement de la hyène, mais ce quadrupède vit dans des enfoncements obscurs et profonds : de son nom à celui de son antre, il n'y a pas loin, non plus qu'à l'idée de ce qui se fait en particulier, sans être aperçu.

Veut-on un autre exemple de ces abstractions de mots ? En séssouto, *tloumoula* signifie *dégaîner*, ensuite *percer*, usité au figuré ; et, par une double métaphore, *être affligé*, *souffrir*, au passif. — *Matloumoula-a-pélou*, *angoisses*. Au lieu de ce dernier mot, si vous mettez les *poignards de l'âme*, vous serez très-près de l'original (1).

(1) Il n'est pas besoin de remarquer que ces sortes d'analogies de mots et de sens sont très-communes dans toutes les langues. Pour n'en donner qu'un exemple, *crux*, chez les Latins, voulait dire une *croix*, un *gibet ; cruciare*, souffrir des châtiments, des peines de corps et d'esprit. Parmi les chrétiens, *avoir* beaucoup de *croix*, c'est passer par beaucoup de peines et d'afflictions, ce qui revient à peu près au sens de *matloumoula-a-pélou*, expliqué ci-dessus.

CHAPITRE XX.

Arrivée à Entikoa. — Caractères des naturels. — Prière du soir. — Mission à Entikoa. — Portrait de Makuana. — Ses malheurs et ceux de sa tribu. — Son frère Molitsané. — Vrais noms de tribus. — Agriculture. — Pratique superstitieuse. — Fable mythologique. — Habitudes de chasse. — Hippopotames. — Oiseaux.

De Motloang, nous n'avions plus que trois lieues à faire pour arriver à la ville capitale des Lighoyas, qu'on nomme Entikoa. Nous y entrâmes le 27 au soir, aux acclamations du peuple. Une ligne d'hommes armés de javelots s'était formée sur notre passage, qui crièrent, en nous voyant : *Loumélang Makhoa, loumélang !* c'est-à-dire : Salut, ô blancs, salut ! Depuis

quelques jours ils attendaient impatiemment notre visite, sans nous connaître. Aussi, quelque peu raisonnée que fût leur joie, elle n'en paraissait être ni moins vive, ni moins amie. Ils nous aidèrent à dételer et nous firent un feu de broussailles, autour duquel ils s'assirent en cercle pour nous considérer. Makuana, leur chef, parut bientôt après et nous serra la main. Il s'accroupit, comme ceux de son peuple, à côté de nous, et j'entendis qu'il demandait à notre guide mantætis, sans probablement supposer que nous le comprissions : «Frère, dis-tu que ces hommes-ci sont des hommes de paix ? — Tu l'as dit, mon maître, répondit Monaïle ; ce sont des hommes de paix. — Comment t'appelles-tu, mon ami ? — Je suis Monaïle. — Monaïle !.... Qu'est-ce qui amène tes maîtres chez nous ? — Ce sont des baroutis qui vont de lieu en lieu annonçant de bonnes nouvelles. Comme je leur ai dit que tu gouvernais ce peuple, ils sont venus te voir, afin de t'apprendre aussi ce qu'il en est des vérités qu'ils connaissent. — Tu dis qu'ils ne volent pas le bien d'autrui, n'est-ce

pas ? — Non, Makuana, ils ne volent pas le bien d'autrui. — Bien ! répartit alors le chef, bien, c'est très-bien ! » Et sur cela il se tourna vers nous, pour nous demander un petit présent de tabac, qui lui fut accordé.

Ensuite il voulut encore apprendre de notre propre bouche quel était le but de notre visite, ce en quoi nous le satisfîmes pleinement. Le petit roi nègre avait ouï dire qu'il y avait des missionnaires dans la contrée ; mais ce n'était là pour lui qu'un pur nom. Il importait de l'éclairer sur ce point et de se faire en tout bien comprendre ; car autrement les sauvages ne croient pas que des étrangers n'entrent chez eux sans quelque mauvais dessein. S'ils étaient plus rassurés à cet égard, ils porteraient rarement des mains homicides sur les voyageurs, envers lesquels ils sont tout crainte et tout respect, au premier abord, de même qu'ils deviennent aisément avec eux aussi libres qu'importuns (1),

)Cette observation revient à celle dont nous avons été frappé quelque part dans un livre de voyages, où il est dit que le sauvage ne connaît guère, à l'égard des étrangers, que deux sentiments : ou une méfiance ou

sans user pour cela de voies violentes. Du moins les Lighoyas nous ont-ils partout vus avec une crainte imposante, et qui aurait presque suffi pour garder de tout attentàt un peuple naturellement timide, qui ne connaissait guère les blancs et *leurs pots de fer* que par ce que lui en avaient appris de vieilles légendes (1).

En outre, le mot de Morimo, que nous employons fréquemment, produit un effet magique sur l'esprit des indigènes. Plusieurs d'entre eux nous auront pris pour des *dieux tutélaires* (*Mérimo*), je n'en doute point ; d'autres, au contraire, pour quelque nouvelle espèce de *bêtes*, tranchons le terme. En somme, nulle part on ne nous a fait de mal, ni probablement songé à nous en faire, ce dont il est naturel que nous désirions publiquement bénir le Seigneur.

Son nom fut proclamé et invoqué à Entikoa

trée, ou une confiance sans bornes ; tout un ou tout autre : il n'admet point dans ses rapports de nuances intermédiaires.

(1) Ils ont un conte où il est parlé d'une race d'hommes qui se servent de marmites de fer pour cuire leur viande, et qui vivent au haut de la maison, tandis que leurs femmes se tiennent en bas, occupées des soins de la cuisine, etc.

le soir même de notre arrivée dans cettte ville. Il était beau de voir les sauvages réunis pour la première fois dans un pareil but, écoutant avec une parfaite attention la parole de vie, unissant leurs voix rauques aux nôtres, pour entonner des chants chrétiens, fléchissant le genou devant leur Créateur avec des missionnaires. La voûte des cieux, qui nous servait de dais, me parut plus grande et plus splendide que jamais. Elle était lambrissée d'un nombre infini d'étoiles, au milieu desquelles, vraie reine des nuits, la lune se balançait mollement dans l'azur, présentant à ma vue ravie son noble front d'argent, digne de servir de symbole à la pudeur.

Que cet astre à la fois est touchant et sublime ! Enfin, dans un coin aussi retiré du monde que celui où nous nous trouvions, je me sentis dans l'enchantement, en entendant une assemblée de grossiers Africains répéter mot à mot les vœux et les supplications que mon cœur faisait monter pour eux vers l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait.

Le jour suivant, mon collègue annonça à son tour aux habitants d'Entikoa les doctrines du salut et les instruisit au long du but de son voyage. En même temps il demanda à Makuana s'il désirait apprendre les vérités de l'Evangile. A cette question le prince répondit joyeusement en deux mots : *Oui, moi et mon peuple !* Nous allâmes examiner la vallée au haut de laquelle domine la ville ; on croit voir un groupe de soixante à quatre-vingts baraques, construites en rond sur une terrasse artificielle. Nous trouvâmes une immense pièce d'excellent terrain noir et sablonneux, où quantité de plantations de millet et de maïs, comme aussi de roseau à sucre, s'élèvent jusqu'à sept pieds de hauteur. Elle est arrosée par un ruisseau considérable de bonne eau, appelé aussi Entikoa ; sur ses bords pourraient être jetés, au besoin, les fondements d'une station missionnaire, bien que l'Enta ou Matlaking, et surtout le Kei-cop, nous paraissent préférables à ce dessein, ne fût-ce qu'à cause de l'abondance de bois qui s'y trouve, au lieu que chez Makuana on en

serait passablement loin. Le chef lui-même semblait enclin à descendre un peu plus au midi, tirant vers le Kei-cop, et il nous assura expressément qu'il le ferait « si nous pouvions lui procurer un missionnaire spécialement destiné pour lui. »

Je ne sais ce qui me plaisait tant dans cet homme ; peut être son air affable et souriant, la douceur de ses yeux, de sa parole ; son front découvert, sa taille ordinaire, il est vrai, mais pourtant jolie ; aussi un commencement de corpulence, avec des formes parfaites, et un âge où l'on est le plus agréable, celui d'à peu près quarante-cinq ans.

Comme nos jeunes gens trouvaient Makuana si bon, ils lui firent manger des pommes de terre dans lesquelles on n'avait pas épargné ni le sel ni le poivre, car ils y étaient répandus à foison ; mais une chose tout au moins aussi risible que celle-là, c'est que le chef, loin de se fâcher, revenait sans cesse au mets, disant, en bon définisseur, que nos épiceries étaient *de petites choses qui font manger le reste*.

Faire le récit de ses malheurs et de ceux de sa tribu, n'est-ce pas, au reste, donner à comprendre quelle sorte d'idée nous nous sommes formée du petit roi des Lighoyas ? Ce brave homme est riche de monde, mais pauvre de biens comme de talents, et par conséquent est mal obéi, n'étant célèbre, à ce qu'on dit, que par ses malheurs seulement. Il nous a rapporté lui-même que son père, Mopété, a été tué par celui de Moroko, le chef actuel des quelques milliers de Barolongs qui résident à Thaba-Ounchou; ses autres aïeux, Motété et Moïssétsé, vivaient sur la Noka-Tloou, où se trouvent encore aujourd'hui un bon nombre de leurs anciennes villes, mais toutes abandonnées. De ce quartier-là, le siége du petit empire lighoya a été transféré plus au sud-ouest, à Entikoa. Cette translation eut lieu par suite des provocations continuelles des Zoulas soumis à Mosolékatsi et des Mantætis. Mais ici Makuana devait trouver des ennemis tout autant acharnés à le détruire que ceux-là, dans les Koranas. En effet, ces brigands n'ont jamais cessé de piller la tribu depuis qu'ils l'ont

connue. Ils possèdent sur elle, non l'avantage du nombre ni du courage, mais celui que donnent des armes à feu sur une insignifiante sagaie et des chevaux contre des gens qui vont tous à pied. En particulier, Piet-wit-voet a constamment fait la guerre à Makuana et à ses sujets, auxquels il a tour à tour ravi leurs troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres, leurs millets et leur maïs, et jusqu'à leurs enfants, pour se procurer en échange de ces petits esclaves, de la poudre et de l'eau de-vie chez les fermiers de la colonie du Cap, ou près des *smousen* ou brocanteurs ambulants qui font ce trafic (1).... Oh la funeste inégalité des armes! Rien ne fait plus de mal qu'elle au sud de l'Afrique. Un kraal de Lighoyas est toujours sûr de prendre la fuite devant sept à huit Koranas ou Griquois montés sur des chevaux, et qui arrivent chacun armé de son fusil. Alors tout est enlevé, et les huttes sont souvent brûlées.

(1) Le mot hollandais de *smous* veut dire Juif d'Allemagne. Ce nom au Cap est affecté aux boutiquiers et à ces revendeurs qui vont troquer dans la contrée des nippes et autres articles divers pour des bestiaux et de l'ivoire, à un profit ordinaire de 100 pour 100. On les appelle *smousen* ou usuriers.

Après une victoire si facile, ces braves retournent à leurs taupinières, où ils parlent en francs scélérats de butin, de carnage, d'exploits, de maraude, et disent, pleins de morgue, des pauvres Lighoyas, « qu'ils sont la vache et eux les veaux; » ou encore, « que ceux-là sèment, mais qu'eux ils recueillent. »

Au fond, les dix à douze milliers de sujets que peut avoir Makuana donneraient beaucoup moins de prise que cela à leurs ennemis s'ils se trouvaient moins dispersés qu'ils ne sont, soumis à moins de chefs subalternes, et qui malheureusement se soucient tous fort peu de leur petit roi; enfin, si celui-ci s'était fait un système de politique quelconque, au lieu de laisser aller, comme il fait, les choses à l'aventure. Même ses propres frères, Maléké, Ralékétouané, Engatou et Molitsané, contreviennent à ses ordres, ce qui ne contribue pas peu au démembrement de la tribu. Le dernier, en particulier, est remarquable par son esprit d'indépendance, et je doute qu'il ait conservé du lighoya beaucoup plus que le nom.

Son frère Molitsané, en 1823, où il était, à ce qu'on dit, très-puissant, comme aussi très-absolu, détruisit l'établissement de Makuasi, forçant les missionnaires wesleyens qui s'y trouvaient alors établis à l'évacuer. Ensuite il émigra dans le canton de Philippolis, où ses gens vécurent en grande partie de déprédations faites dans la colonie du Cap. Il y a quelques années que Molitsané passa des environs de Philippolis à Béerséba, et de là il a fini par venir demeurer dans le district missionnaire de Mékuatling, avec un reste de six à sept cents hommes. Ce chef vagabond, car le terme n'est que trop propre, emprunte adroitement aux nations qui l'entourent leur habit, leur parler, leur ton, leurs manières, comme le caméléon est supposé prendre la couleur des objets dont il approche. Va-t-il voir des Barolongs, il endosse, suivant leur goût, un long et propre manteau fait de peaux de chacal, s'enduit joliment le corps de claie jaune, et parle sérolong, sur une note un peu criarde, il est vrai, mais avouée de ceux qui connaissent ce dialecte-là.

Chez les Bassoutos, au contraire, Molitsané paraît dans un costume plus modeste que le premier, un peu moins propre aussi, et parle sessouto. Il ne rend visite à des Griquois qu'en pantalons de cuir ou de pluche, une veste *idem*, chemise rayée, de mauvais souliers du pays aux pieds, son chef couvert d'un chapeau de bourre extrêmement lourd ; enfin, il arrive chez eux à cheval, un fusil sur l'épaule, et suivi d'un jeune *agter-ruiter*, leur espèce d'écuyer; même (peut-on faire davantage?) il essaie de leur hollandais tronqué, tel, par exemple, que serait cette phrase modèle : *Ik is hier maar gekome... om e en spraak met u alles te heb... en zeg... dat ons must niet altoos so baia steel.. en malkanderen plaag*. C'est-à-dire, car ceci demande une bonne traduction : « Je suis seulement venu ici pour parler ensemble avec vous tous, et dire qu'il ne nous faut pas toujours tant nous dévaliser les uns les autres, ni tant nous molester réciproquement.

Malgré tout ce qui précède, rien n'empêche que Molitsané ne se rende à Entikoa (s'il y va

jamais) accoutré en vrai Lighoya, c'est-à-dire les reins couverts d'une peau de chacal; autour des épaules, une de gnou; des sandales aux pieds; portant au bras gauche, outre son petit bouclier carré, un javelot ou deux; enfin, une bonne massue à la main droite. Arrivé là, peut-être bien qu'il s'y trouverait des gens qui voudraient lui refuser le titre de *Motaoung* (homme *du Lion*), mais il le revendiquerait, et pourrait vraisemblablement se mettre à jurer par le lion tout aussi fort qu'eux.

Je m'explique sur cette expression. Tous les Béchuanas et les Caffres ont des noms de *nation*, qui sont très-variables, et des noms de *tribu*, qui ne changent point. Par la première de ces dénominations j'entends les naturels du pays, rangés sous un petit roi, et par la seconde tous ceux probablement sortis d'une même tige, comme étaient chez les Juifs les douze tribus d'Israël. — Lorsqu'ils se considèrent comme corps de *nation*, les indigènes emploient le terme de *Séchaba*, qui correspond précisément au nôtre, tel qu'il vient d'être dé-

fini. Ils disent dans ce sens-là : la nation de Moshesh, de Sékoniéla, de Makuana. Au contraire, s'ils parlent de leurs anciennes *familles* respectives, ils se servent du mot de *séboko*, qui signifie à la lettre *gloire*, et dans le fait *caste*, *tribu*, ou *famille* de peuple. A cet égard, on ne peut pas dire sans inexactitude : la caste de Moshesh ; il faut dire, la *gloire du crocodile* (*Kuéna*) ; car tel est effectivement le reptile que *révèrent* les Moshesh, qu'ils *chantent*, duquel ils *s'appellent*, par lequel ils *jurent* (toutes expressions consacrées) ; qu'ils disent aussi, sans se trop comprendre eux-mêmes, être *un des leurs*, leur *maître*, leur *père ;* dont ils imitent enfin la forme de bouche allongée en marquant l'oreille de leurs troupeaux, non pas seulement comme un caractère distinctif du bétail, mais, en quelque façon, en guise d'armoiries de famille.

De même les Mantætis sont appelés, en grande partie, *Bakuabi*, *Ceux du chat sauvage*, et se reconnaissent toujours entre eux au respect qu'ils ont pour cet animal. Ce n'est point là non

plus un nom de nation, mais de famille ou de tribu.

Quant aux ancêtres de Makuana, ils révéraient, eux, le lion, ce qui a encore lieu pour leurs descendants ; d'où est provenue la dénomination (aussi ancienne que célèbre dans le pays) de *Bataoung* ou *Ceux du Lion*, communément appelés Lighoyas. Non pas que, parmi les membres de cette nation aussi bien que chez toutes les autres, il ne se trouve beaucoup de gens qui révèrent, au lieu de celle-là, telle ou telle autre espèce d'animal, suivant la caste particulière à chacun ; mais la majorité de ladite nation sont des Bataoungs, et par conséquent ne reconnaissent de sacré pour eux que le roi des forêts.

Ils ne le tuent jamais qu'à grand regret, avec la fausse peur de perdre la vue s'ils regardent vers lui lorsqu'il est mort ; mais comme la chose est assez inévitable d'elle-même, ils se frottent soigneusement les yeux avec le bout de sa peau, afin de prévenir par là le danger imaginaire, ainsi que pour perpétuer une superstitieuse ré-

vérence. Ile se gardent beaucoup encore de toucher à sa chair, comme font les autres peuples ; car le moyen de manger son *aïeul* (*mogolu*)? Tandis que les chefs puissants de ces contrées affectent de se revêtir de sa robe, laquelle ils jettent vaniteusement autour de leurs épaules, en guise de manteau royal, à Entikoa, et dans tout le territoire de Makuana, personne n'ose l'employer pour fourrure.

La dénomination de Lighoyas vient d'un puissant chef que ses sujets ont voulu honorer en recevant son nom, ce qui est d'ailleurs commun; on dit déjà aujourd'hui dans le même sens les Bamakuana : reste à savoir laquelle des deux prévaudra dans quelque temps? Mais celle de Bataoung n'est pas aliénable de la sorte, ce qui est heureux pour la statistique. Le mal qui se trouve dans les vieilles, mais permanentes dénominations de *tribu* empruntées au règne animal, et quelquefois au végétal (1), c'est

(1) Je connais aussi une race de Caffres, haute, robuste, des plus belles, appelée *Amalaka*, qui veut dire *ceux du soleil*. Leur nom de nation est Balégao, d'après un de leurs anciens chefs. Ils vinrent des environs du pays de Dingan, il y a quelque temps, s'établir dans le pays des Bas-

qu'elles sont tout au moins très-superstitieuses, sans que j'aie besoin de remarquer encore qu'elles ont tout à fait l'air de friser la métempsycose, et jusqu'à un certain point aussi l'idolâtrie.

La nation lighoyase est, comme on a déjà vu, passablement nombreuse pour ces contrées, mais trop dispersée, mal unie, sauf pourtant ces liens indissolubles de tribu dont il vient d'être question. Il faut ajouter que, depuis qu'elle s'est vue presque entièrement privée de ses troupeaux par ses voisins, elle est devenue éminemment agricole et chasseresse. Si les peuplades qui lui ont fait tant de mal s'appliquaient autant qu'elle aux travaux des champs, nul doute qu'elles ne fussent plus honnêtes et plus riches qu'elles ne se trouvent. En particulier le Korana souffrirait un peu moins de la faim, et s'adonnerait moins au brigandage.

La culture du millococo, à laquelle se livrent surtout les Béchuanas, exige incomparable-

soutos, plusieurs même d'entre eux à Morija. Ces noirs révèrent le soleil.

ment plus de soin que le froment ; elle les occupe huit mois de l'année. Au premier abord cela semble un mal, on les plaint ; et pourtant c'est ce qui les rend, en grande partie, si doux et si tranquilles, comparés aux tribus moins laborieuses qu'eux.

Les millets n'ont pas été plus tôt confiés à la terre qu'on a à craindre pour eux les vers et les chenilles, surtout si les fourmis manquent pour détruire ces animaux-là. Les naturels tâchent ingénument de les appeler à leur secours au moyen d'ossements qu'ils concassent et enterrent dans leurs plantations.

Ensuite viennent de tout petits insectes vulgairement appelés *poux de blé*, qui se mettent dans la tige ; souvent aussi une forte gelée qui le brouit en un matin ; puis encore des myriades de sauterelles.... Contre tous ces maux-là, excepté celui du gêle, qui est irréparable, les indigènes font des feux de broussailles, dont la fumée chasse en partie les ennemis ou les fait périr ; surtout, pensent les crédules agronomes, si ces feux ont été allumés par les mains

d'un cupide et fourbe devin, qui y ait mystérieusement jeté certaines plantes de lui seul connues, avec un peu de fumier de brebis ou de bœuf, et quelques poils de klippspringer, ou de la fraise d'élan. Sait-on tous les ingrédients qui peuvent se mêler aux produits d'une pyrosophie si nouvelle ?

Je ne mentionne pas, au reste, qu'il faut répéter et de nouveau payer ces *purifications* du blé (*mésélétso*) lorsque les oiseaux l'attaquent à leur tour. Aussi les pauvres se contentent-ils d'élever un bon tertre de mottes au milieu de leur champ. Montés là-dessus, ils y combattent du matin au soir contre toute espèce de brigands ailés, tels, par exemple, que les moineaux, les fingales, les corneilles, qui coupent bonnement les tiges et les emportent (une espèce particulière de corneilles). J'ai entendu maints Lighoyas dire aux pigeons sauvages : « Dispersez-vous, ramiers, passez chez le voisin ! » et je les ai aussi vus renforcer tout à coup la voix, frapper, crier, agiter l'air, *battre du bouclier*, jeter à l'ennemi des pierres. On ajoutait alors :

« Va, pars, je.... chasse, il faut aussi que je mange. » Tant de tapage me rappelait ce précepte des Géorgiques : *Et sonitu terrebis aves*, que Delille, pour le remarquer en passant, me semble avoir tronqué, en oubliant de rendre le mot de *sonitu*, qui n'est pas sans doute parasite dans Virgile (1).

Mais puisque j'en suis à celui-ci, plutôt qu'à son traducteur, je ferai observer, au sujet de ce qu'il nous dit de la déesse des moissons :

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit....

qu'il n'est pas le seul, avec l'antiquité, qui ait attribué l'invention de l'agriculture à une femme. Dans un pays comme l'Afrique, où la femme à la fois sème, sarcle, garde le blé, le récolte, le moût et en fait du pain pour l'homme, avec l'aide partielle que lui prête celui-ci, elle méritait bien au moins qu'on lui fît l'honneur de l'invention ; et voici comment les Béchuanas ont habillé cette fable.

Jadis, racontent-ils, d'immenses champs de

(1) Il traduit simplement : *Chasse l'avide oiseau.*

millet couvraient la terre; le blé venait de lui-même sans travail, comme une moisson universelle qui aurait germé spontanément, et se serait fait grandir, ou comme la verdure qui embellit la plaine. On dit qu'à cette époque reculée les hommes vivaient de racines et de bouses; le bœuf paissait le blé, dont la vertu resta beaucoup trop longtemps inconnue aux mortels; mais elle se révéla enfin à une femme, grâce à sa jalousie. Son époux avait une jeune concubine dont les charmes séduisaient son cœur. Il avait encore une fille unique, pour laquelle il éprouvait une extrême tendresse. L'ingrat n'était indifférent qu'envers sa grande femme (1). Elle, dont la passion s'aigrissait par les froideurs du mari, conçut le projet d'empoisonner sa rivale, tant l'amour est cruel lorsqu'il s'irrite ! Un jour qu'elle la vit couchée sur une natte de douleur, elle vola à la rivière, cueillit quelques épis de millet, les écrasa entre

(1) Expression consacrée qui signifie la première femme d'un homme, son épouse, proprement dite, ou, si l'on aime mieux, la maîtresse de la maison, *huisvrouw*, d'après un terme hollandais plus propre qu'aucun autre que je connaisse.

deux grès, les fit cuire à l'eau, en forma un pain rond et moite qu'elle présenta à manger à la malade, en lui disant : « La plante qui a produit ce *rond* est médicale, elle pourra te guérir. » L'homme, en voyant le danger où c'était l'exposer que de lui laisser prendre une chose inconnue, dit à sa petite femme, lorsqu'ils furent seuls : « Mangeons ce pain ensemble, ma belle; si l'on t'a jeté un sort fatal et que tu en meures, je veux aussi mourir avec toi. » Ainsi ils le mangèrent, mais sans en éprouver de mal. La jalouse leur en apporta tous les jours davantage pendant un certain temps. Le mari le prenait avec de feintes démonstrations de reconnaissance, et l'allait dévorer en secret avec la souffrante, jusqu'à tant que celle-ci fut rétablie et se montra plus fraîche et plus enchanteresse qu'auparavant. Alors, ajoute la fiction, la boulangère se mit aussi à cuire pour elle-même. Son homme (1), sans l'aimer probablement plus pour cela, apprit d'elle de quelle es-

(1) *Homme*, pour mari, est une expression commune chez les anciens (*vir ejus*). Les Africains ne s'expriment presque jamais autrement.

pèce de graine se faisait de si bon pain et la manière dont il s'obtenait. Après quoi, nouveau Triptolème, il commença à cultiver le blé et à s'en nourrir, au lieu de fumées de bœuf et de racines. Bientôt, chacun voulut apprendre son art et imiter son industrie, ce qui acheva de faire tomber les bouses en complète défaveur parmi toutes les nations.

Comme peuple chasseur, les Lighoyas ne manquent pas de talent. On a déjà vu qu'ils prennent beaucoup de gibier dans ces fosses rondes, et de cinq à six pieds de profondeur, qu'ils creusent au bord des eaux stagnantes, ou sur les sentiers qui y conduisent. Je connais fort peu d'animaux qu'ils n'osassent attaquer aussi à la sagaie, avec l'aide de leurs chiens. Les antilopes sont le gibier dont ils se nourrissent principalement, tels que les gazelles, les gnous, les cannas, qui abondent dans leur contrée. Il paraît que le gnou se rend le plus redoutable de tous par son adresse, son courage, et les grands coups de corne qu'il peut porter. C'est pourquoi dans leur chant des animaux, les Bé-

chuanas le représentent comme un guerrier. « Le gnou est un homme, disent-ils à sa « louange ; c'est un homme, nous nous battons « ensemble. Mais nous poussons le père de la « grandeur dans les rocs, et là son courage « cède au nôtre. »

Par l'expression poétique de père de la grandeur (*ra lèbé*) il faut entendre un animal de haute taille, et par conséquent dangereux. Elle est fréquemment appliquée au caama ou cerf du Cap, et plus souvent encore au lion.

La plupart des bêtes sauvages connues chez les Bassoutos et les Mantætis sont communes aussi dans les plaines de Bataoungs. Là le lion est fauve, au lieu que dans les Maloutis il a une couleur rembrunie et la crinière noire, ce qui l'a fait appeler lion noir. Vers la rivière Jaune, mais pas plus au sud que cela, de ce côté-ci, l'on rencontre des grisboeks, des buffles, quelques rares girafes. Il n'y manque pas non plus d'hippopotames, que le Calédon nourrissait aussi autrefois, mais d'où ils ont tous disparu depuis que la population de ses rives s'est augmentée.

Les Lighoyas disent que, parmi ces nobles amphibies, le mâle est toujours plus gros que la femelle. Au printemps celle-ci vêle un petit dans les roseaux du fleuve. Lorsque le veau a un mois, elle commence à le prendre à l'eau sur ses épaules; à quatre, il nage seul. Dans l'été, l'hippopotame sort rarement du lit des rivières pendant le jour; mais il n'en est pas de même en hiver. De nuit, il se montre particulièrement furieux. On prétend superstitieusement qu'il poursuit avec acharnement ceux qui pleurent un mort, et fait même jusqu'à deux à trois milles pour les atteindre et les écraser sous ses pieds, quand même il y aurait un mois entier qu'a commencé le deuil. Sa chair offre aux gens du pays un fade aliment. Ils assurent que ses os contiennent peu de moelle. De son cuir ils font des boucliers, des sandales, des cravaches, des mors, des étriers.

La manière la plus commune de le prendre, c'est de l'attaquer lorsqu'il se montre à fleur d'eau. On le perce de dards consistant en une lame de fer courte, plate, pointue au bout, bien

aiguisée, qui s'emmanche dans une longue hampe de bois. L'animal, aussitôt percé, plonge au fond du fleuve ; puis il reparaît comme pour se faire percer encore ; il descend ainsi et remonte alternativement plusieurs fois de suite. Bientôt ses camarades, qu'inquiète et irrite l'odeur du sang, fondent tous sur lui, le mordent, le poussent à la rive, où il expire et devient la proie des sauvages. Du moins est-ce ainsi que les Lighoyas m'ont raconté cette sorte de chasse, à laquelle il ne faut pas oublier de dire qu'ils préludent par la récitation rapide des paroles suivantes :

Maghoghoubisi a ra molonguaniana patlana a lingopé maghobisi ki maya lé bossiou pouou pouou pouou coubou coubou pépa nguana ré boné kieo toupa é shéou a moghokaré a tlobogania maliba kaofèla sé gou atléla.

Cela veut dire :

« Les baisse-tête, fils d'un père à bouche d'un petit enfant, les baisse-tête se repaissent la nuit. Amis des eaux profondes, pouf, pouf !.... Mère des fleuves, charge ton enfant, laisse-nous

le voir.... Voilà ce bois blanc du Mogokaré qui trouble tous les gouffres... il va te percer. »

L'hippopotame porte la tête basse, c'est un mammifère aussi gros que l'éléphant; sa grande bouche est comparée par dérision à celle d'un enfant. Il paît ordinairement de nuit, recherche les eaux profondes et claires; quand il en sort pour respirer, il produit un bruit qu'on exprime à peu près par ces syllabes, *pou-ou-pou-ou-pou-ou*. Dans le danger, les mères se sauvent, emportant leur petit sur le dos. Les naturels Lighoyas cherchent ces amphibies dans tous les creux profonds, d'où ils tâchent de les débusquer en y furetant, et en en troublant les eaux, pour les tuer au moyen d'une forte sagaie à long manche blanc, pris au Calédon.

Telles sont, quand je l'analyse, les idées que je trouve dans le court chant du *coubou* ou hippopotame, rapporté ci-dessus.

Le pays des Lighoyas, et, en général, toute la partie du bassin de l'Orange que nous avons parcourue, quoique moins riche sous le rapport ornithologique que certaines autres con-

trées de l'Afrique australe (par exemple la Caffrerie proprement dite), n'en possède pas moins une variété considérable d'oiseaux. Parmi les plus gros et les plus communs, il faut nommer l'autruche; ensuite, deux espèces d'énormes vautours, dont un d'un gris ardoisé, et l'autre cendré, le dessous des ailes blanc; un troisième oiseau carnassier, dont le bec est courbé dès la base et les ailes plus longues que la queue, comme les autours. Sous la mâchoire inférieure il a une sorte de barbe formée de poils roides, pareils à ceux du laemme-geyer, mentionné par Duméril. Les Anglais du Cap l'appellent *golden eagle* (aigle doré), à cause de la couleur roussâtre de son cou et du ventre; et les colons hollandais, *lam-vanger* (ravisseur d'agneaux), parce qu'il a effectivement l'habitude d'enlever et d'emporter dans son aire un agneau ou un chevreau, selon qu'il se rencontre. Je possède un individu de cette espèce, que je compte envoyer à mes directeurs, ainsi qu'un curieux petit vautour d'un blanc isabelle, aux pennes des ailes noires, faussement appelé

witlekray (corbeau blanc) chez les planteurs nos voisins. A Paris, on pourra facilement vérifier ces notes et les compléter, si c'est nécessaire. Je me hâte d'ajouter, dans le but d'un peu mieux faire connaître la contrée dont je parle sous le rapport spécial qui nous occupe, qu'il n'y manque pas d'éperviers, de milans, de cresserelles, d'émouchets, de hiboux. On rencontre aussi dans tous les bas fonds la grue commune; ici et là des grues couronnées; le secrétaire, que les naturels du pays appellent indifféremment d'un nom qui rappelle les deux longues plumes de sa queue, et d'un autre qui dénote ses mœurs de *solitaire* ou *mokhéloga*, en sessouto, parce qu'en effet il ne va jamais de compagnie avec les autres oiseaux. J'ai aussi partout vu une sorte de paon sauvage aussi gros que l'outarde, à laquelle il ressemble tellement que, dans la colonie, il passe sous ce dernier nom parmi les Anglais, bien qu'il y porte celui de *paauw* (paon) chez les Hollandais. Il est un peu plus gros que le paon d'Europe et d'un manger exquis. Au nombre des

autres volatiles du pays qui offrent encore un bon aliment, sont une jolie espèce de gallinacée très-ressemblante aux poules de basse-cour; les pintades, les foulques, les oies sauvages, des canards et des sarcelles, au nombre de six à neuf variétés au moins, les ramiers et les tourterelles, des perdrix de la grande et de la petite espèce, deux ou trois sortes de cailles, autant d'ibis, sans compter les grives dites du Cap, les bécassines, les alouettes, et bien d'autres oiseaux moins connus que ceux-là. Parmi les plus petits, malheureusement tous dénués de chant, il en est de passablement beaux à notre avis. Tels sont les drongos, vulgairement appelés fingahs caffres; les veuves, dites dominicaines et à épaulettes rouges, dont les mâles changent régulièrement de plumage une fois l'an; la piegrièche ou fiscal; une espèce de souïmanga preque aussi brillant que les colibris. Il est d'un plumage vert, changeant en jaune doré ou autre nuance, selon qu'on change de place pour le regarder. Les Anglais du Cap l'appellent green laury, et les

habitants *talé talé*, qui signifie, *vert-vert*.

L'indicateur (*cuculus indicator*), si bien connu dans presque tout le sud de l'Afrique, ne se trouve pas, que je sache, dans les Maloutis. On le rencontre chez les Lighoyas, le long du Kei-cop, et il est très-commun dans le pays des Zoulas et des Bapéris. Cet intéressant oiseau a reçu de la nature un merveilleux instinct pour découvrir les ruches ou nids d'abeilles sauvages, et y amener, par son cri particulier, le ratel (*gulo mellivorus*) qui aime beaucoup le miel, ainsi que le pivert, qui mange les larves contenues dans les cellules, et l'homme lui-même; mais tout cela, en vue de son intérêt propre, suivant une observation de Sparrman; car, dit cet auteur, «l'indicateur aime extrêmement le miel et les œufs d'abeille, et sait fort bien que, lorsqu'une ruche est capturée, il se perd toujours quelque peu de miel, qui lui échéoit en partage; ou bien les chasseurs lui laissent une partie du butin, en récompense de ses services. Néanmoins, ajoute le voyageur suédois, la manière dont cet oiseau communi-

que à d'autres la découverte qu'il a faite est aussi surprenante que bien adaptée à ce dessein-là. » Sparrman avait encore observé que, lorsque le nid d'abeilles était à une considérable distance, l'oiseau, le plus souvent, faisait de longues volées, attendant son compagnon de chasse à chaque relai et l'invitant de nouveau à le suivre; mais qu'il faisait de plus courtes volées et répétait son cri plus fréquemment à proportion qu'ils approchaient davantage de la ruche... Je vis également avec surprise, ajoute-t-il, ce que d'autres gens m'avaient auparavant raconté, que, lorsque l'oiseau, par suite de son impatience, est allé trop en avant de ses compagnons, surtout si les rugosités et les inégalités du sol les ont empêchés de lui tenir pied, il revole vers eux, et, par ses cris redoublés, qui démontrent une plus grande impatience encore, il les accuse d'être si lents. Enfin, lorsqu'il est arrivé à la ruche, qu'elle ait été construite dans la fente d'un rocher, ou dans l'excavation d'un arbre, ou dans quelque cavité de la terre, il voltige au-dessus de l'endroit pen-

dant quelques secondes, circonstance dont j'ai moi-même été deux fois le témoin oculaire. Cela fait, il se pose et reste dans le silence, le plus souvent caché dans quelque buisson voisin, attendant un résulat final, et dans l'espoir de recevoir aussi sa part du butin (1).

A ces observations, aujourd'hui très-connues, j'en ajouterai une moins intéressante, sans doute, mais tout aussi bien constatée que les premières : c'est que l'indicateur, avec son cri constant de *cherr*, *cherr*, *cherr*, mène souvent les gens sur un serpent, ou au gîte d'une panthère ou bien d'un lion, ce qui fait que les naturels, malgré le grand respect qu'ils ont pour lui, ne le suivent pas toujours sans crainte. L'un d'eux, en me parlant du danger qu'il trouvait à cela, ajoutait plaisamment (mais comme expression d'une commune pratique, bien entendu) que le meilleur moyen de trouver le miel sauvage sans aucun danger, c'est, lorsqu'on peut attraper une abeille, de lui enfoncer un

(1) Voy. *Kay's Travels et researches in Caffraria*, page 368 et suiv., d'où ont été prises ces observations.

brin de paille un peu long dans l'anus, et de lui rendre sa liberté. De cette manière on ne la perd pas aisément de vue, et elle ne tarde pas à vous mener à son nid.

CHAPITRE XXI.

Tlogotlogo. — Villages et champs abandonnés. — Mont Mopororo. — Kei-cop. — Aspect du pays. — Ralitabane et Koba. — Thaba-Ounchou. — Pelleteries. — Chacals. — Mœurs. — Fables chinoises. — Fable africaine. — Thaba. — Patsoa. — Prédication. — Scène Pythonique. — Religion des indigènes. — Légende. — Hymne des affligés. — Observations. — Prêtres. — Retour à la maison.

Le 28 avril, partant d'Entikoa après notre service du matin, auquel assistèrent Makuana et ses sujets, nous vînmes camper dans un clan Lighoyas appelé Tlogotlogo (Tête-tête) à cause de deux monticules de forme arrondie qui le dominent. Les sauvages se réunirent autour de la voiture pour entendre une exhortation religieuse sur ces paroles du roi-prophète : « Na-

tions, craignez le Seigneur. » Malheureusement nos auditeurs comprirent très-peu la spiritualité de l'Evangile, qui leur était annoncé pour la première fois. Ce qui ne me le prouve que trop, c'est qu'ils prétendirent que rien n'est plus précieux « qu'un troupeau de gros ou de menu bétail. » — « Et vos âmes » ? « leur demandâmes-nous.... Mais il fallut expliquer ce terme.

Une fois leur attention portée là-dessus, je dois dire, au reste, que leur entretien me satisfit. L'un d'eux affirma que ce que nous appelions *âme*, c'est ce que les Béchuanas nomment *cœur*, et il avait probablement raison, bien qu'ils disent, comme nous, d'un mort, qu'*il a rendu l'esprit* (*moea*). Un second interlocuteur dit que l'âme était quelque chose qui se trouve *dans le cœur*, et un troisième, enfin, avança, à son tour, que l'âme « c'était quelque chose de répandu *dans les entrailles.* » En somme, il nous parut évident que ces gens-là n'étaient pas étrangers au sujet de l'existence de l'âme.

Dans d'autres occasions nous avons eu des

preuves incontestables que les aborigènes connaissent aussi le mal moral, la conscience, et, jusqu'à un certain point, les peines attachées au crime par un être indéfini, qu'ils appellent vaguement du nom de Seigneur et de Maître des choses (*Mongalinto*). Un jour, par exemple, l'on me fit chez les Lighoyas quelques questions difficiles, telles que celle-ci : « Nos ancêtres, qui sont tous morts sans rien connaître de l'Evangile, seront-ils tous perdus ? A quoi saint Paul répond, dans l'épître aux Romains, que « tous ceux qui ont péché sans la loi périront aussi sans la loi..... » A mon tour je priai les naturels de me dire : « si les Noirs avaient une conscience ? » — « Oui, tous en ont une », répondirent-ils. — « Et que leur dit-elle ? poursuivis-je. » — « Elle se tait quand ils font bien, et les dévore lorsqu'ils font mal. » — « Qu'appelez-vous le mal ? » — « Le vol, qui ne se commet qu'en tremblant ; le meurtre, dont on se purifie et repurifie, mais qui laisse toujours du remords.... Souiller la couche de son prochain, est aussi chose qu'on blâme, et nos parents nous

marient jeunes pour nous préserver des mauvaises convoitises, qui amorcent les hommes et ont toujours le dessus sur eux. Ceux qui maudissent leur père ou leur mère sont maudits de tous. Lorsqu'il tonne, chacun tremble. Si on est plusieurs ensemble, l'un demande à l'autre avec inquiétude : *Se trouve-t-il quelqu'un parmi nous qui mange le bien d'autrui?...* Ensuite tous crachent à terre, en disant : *Nous ne mangeons point le bien d'autrui.* Cependant, si la foudre éclate et tue un des nôtres, personne ne se plaint, aucun ne le pleure; au lieu de s'affliger, tous disent dans ce cas que *le Seigneur s'est réjoui*, (c'est-à-dire a bien fait) en tuant cet homme-là, et que le voleur mange des foudres, savoir des choses qui lui attirent de tels châtiments. » Sans doute on suppose que la victime était coupable de quelque crime, de larcin en particulier, dont fort peu de Béchuanas sont exempts, et que c'est pour cela que le feu du ciel est tombé sur elle. A ce compte-là, ils ne seraient pas entièrement étrangers à l'idée d'une providence vengeresse

ou rémunératrice. L'énergique expression d'un voleur qui mange des foudres est tellement commune parmi eux qu'elle y a passé en proverbe.

Le 29 au matin, nous tînmes un nouveau service pour les habitants de Tlogotlogo, à l'issue duquel nous leur offrîmes de la semence de pomme de terre, louâmes un d'entre eux pour guide et reprîmes notre route vers l'ouest. Après avoir fait environ deux lieues de chemin, nous atteignîmes un kraal lighoya, mais sans pouvoir en approcher les gens, parce qu'ils nous prenaient probablement pour des ennemis; c'est pourquoi l'on passa outre. Bientôt quatre villages abandonnés s'offrirent à nous. Les huttes y étaient en bon état; autour de deux d'entre eux les millets et les maïs n'attendaient que la faucille. A la vue de ces champs à la fois si beaux et si tristes à considérer, nos guides s'écrièrent avec indignation : *Le méchant Pi !* C'est ainsi qu'on appelle vulgairement Piet Wit-Voet. Je suppose que, vu l'approche de la moisson, où les Koranas entreprennent ordi-

nairement leurs excursions dévastatrices, les habitants des lieux que nous trouvions ainsi désolés, plutôt que de rester chez eux dans un émoi continuel, avaient changé de contrée, et peut-être erraient dans le désert, n'ayant plus ni feu ni lieu, se nourrissant de gibier.

Ces villages étaient situés sur le flanc septentrional d'une grande montagne appelée Mopororo (cataracte). On y trouve de bonnes eaux, de gras pâturages et une petite forêt de mimosas, dont l'aspect paraît charmant au sortir des plaines du Séghoya, où l'œil a peine à découvrir quelques rares buissons. Le site du mont Mopororo nous semble un des plus favorables à la fondation d'un établissement missionnaire, et il paraît que c'est celui-là même qu'avait en vue Makuana, lorsqu'il nous parlait de se transporter au Kei-cop, qui se trouve effectivement près de là.

Cette rivière, dans l'endroit où nous la traversâmes a cinq à six toises de large et se montre plus fourrée qu'aucune autre que nous ayons vue en deçà de l'Orange. Les saules, en

particulier, y abondent, ainsi que les oliviers sauvages et l'épine-noire. Du reste ce quartier-là est beaucoup fréquenté par les fermiers ambulants du Cap, qui, en trouvant les herbages excellents, mais désertés, par suite de la peur que les Koranas inspirent aux naturels du pays, y ont librement établi leurs campements et même bâti plusieurs parcs en pierre pour leurs troupeaux.

Dans le Kei-cop vivent diverses espèces de poissons, dont le plus gros est le barbeau, généralement bien connu dans les fleuves de la côte occidentale du sud de l'Afrique, mais, au contraire, étranger dans ceux de la côte orientale, où, par parenthèse, on prétend que les anguilles sont très-communes, tandis qu'on n'en verrait pas une seule sur la côte opposée. Ces faits paraissent étranges et mériteraient d'être bien constatés par les voyageurs, à l'attention desquels je les livre comme des ouï-dire, afin qu'ils les vérifient davantage.

En elles-mêmes, nos traites des 30 avril, 1er et 2 mai, n'offrent rien de remarquable. Après

le passage de la Tikoué, quittant la direction du couchant pour suivre une ligne australe, nous arrivâmes sur une branche considérable du Kei-cop, appelée Tikouané, dont les premières sources naissent à Mokuatling ou Mékuatling (les Marnes), situé à l'ouest de Bouchap. La contrée de ce côté-là est montagneuse et bien peuplée de Lighoyas, de Matébéles et de Bassoutos (1). Mais, à l'occident, elle se montre découverte; et presque uniquement habitée par les gnous, les couaggas et les gazelles, qui y fourmillent, comme nous pûmes le voir de nos propres yeux. Les plaines où paissaient en si grand nombre ces divers animaux sont coupées par de petits lacs d'eau douce, couverts de roseaux de marais et de joncs. Les punaises, inconnues plus haut, dans les eaux des Maloutis, où il fait moins chaud, infectent ces lacs et les eaux dormantes du bassin du Modder. Enfin, je ferai encore remarquer que, dans le haut et le bas pays, les sangsues sont très-communes.

En deçà de la Tikouané, nous trouvâmes Mo-

(1) Voy. ma lettre au comité, du 20 février 1837.

khasi et Pouchané, deux petits kraals occupés par des Bushmen très-pauvres et très-sauvages. Plus loin, arrivés à Ralitabane, nous vîmes encore quelques nouvelles familles appartenant à cette malheureuse tribu. Elles se trouvaient établies sur le penchant d'une haute montagne, au milieu d'une centaine de Lighoyas. Khomoatsané, le chef de cet endroit, nous raconta comment Piet Wit-Voet l'avait forcé, l'année auparavant, à émigrer de chez Makuana ici; à quoi cet homme, en apparence benin, ajouta « qu'il ne lui restait plus un seul enfant, non plus qu'à ses sujets, » ce que nous ne voulions pas d'abord croire; mais, en y regardant de près, nous ne trouvâmes, en effet, dans tout le village, que des nourrissons. Les enfants de quatre à douze ans y manquaient entièrement; et les sauvages nous assurèrent « qu'ils leur avaient été ravis, à main armée, par les Koranas. » Ces pauvres gens étaient inconsolables. Quelques-uns se plaignaient qu'ayant reconnu leurs enfants chez des fermiers qui passaient dans la plaine, ils étaient allés en hâte supplier

ces blancs de leur rendre ce qu'ils avaient de plus cher au monde, mais qu'ils leur avaient durement répondu : « Retirez-vous d'ici, mauvais Caffres ; ces enfants-là sont nôtres ; nous les avons achetés des Koranas, et ne voulons connaître qu'eux. » Les faits de ce genre de traite sont extrêmement communs parmi les Lighoyas. Nouveau sujet de honte pour les affreux partisans du plus inhumain des trafics : comme si l'homme n'était pas la propriété de Dieu seulement !

Il m'est encore fort pénible de dire que les Bushmen de Ralitabane, et tout autant que j'en ai connu en deçà de l'Orange, depuis Philippolis jusqu'aux Maloutis, ont perdu une bonne partie de leurs enfants de la manière déjà mentionnée. Ces malheureuses gens vivent en petits groupes isolés et n'habitent guère que dans les buissons et dans les cavernes, pour plus de sûreté. Mais dès que les paysans hollandais les y découvrent, ils courent droit à eux, font feu sur le kraal, enlèvent les enfants, et les grands aussi lorsqu'ils peuvent, lesquels ils attachent

quelquefois à la queue du cheval par un barbare raffinement de cruauté. Si par malheur les captifs opposent de la résistance ou prennent la fuite, on les fusille. Toujours reste-t-il un butin sûr (1), et le plus estimé dans les enfants. Cette habitude de déprédation des colons errants ou chasseurs est si commune que le cri d'alarme et le signal de la fuite chez les Bushmen est le suivant : *Tountsi a séa, a nga à Kounté ! — Le blanc arrive ; il vient ravir nos enfants* ! *Tountsi,* employé pour dire un blanc, signifie proprement un *tireur*. C'est l'onomatopée du coup de fusil, *tountsi*. Dans le langage ordinaire, les blancs sont appelés *Khô*.

A Ralitabane, la récolte des millets avait été mauvaise et les troupeaux ravis par des Koranas, ce qui, joint aux autres malheurs, plon-

(1) Cela n'empêche pas de dire que les petits Bushmen, quand ils peuvent s'échapper clandestinement de chez leurs maîtres, ne le fassent, pour retourner à la maison. Dernièrement j'en ai vu deux, âgés de sept à huit ans au plus, qui ont ainsi fait le long et dangereux trajet de Natal à Jammerberg, où vivent leurs parents. Ces enfants, en route, se nourrissaient de racines, et dormaient dans les buissons ou sous les rocs. Un jour, ils eurent la bonne aubaine de trouver un gnou qui avait été tué par les lions ; ils en prirent quelques parties tendres, telles que le poumon, et les mangèrent crues, faute de savoir ou d'oser faire du feu.

geait les habitants dans une affreuse misère. Il nous eût été doux de pouvoir les secourir dans leur pauvreté, mais nous n'avions qu'un peu de froment à leur offrir et un reste de pommes de terre, qui, l'on aime à l'espérer, se nationaliseront bientôt dans ce pays, pour le bien des peuples qui l'habitent. Nous donnâmes, en outre, des consolations, et promîmes aux naturels de meilleurs jours que ceux d'alors, s'ils voulaient s'appliquer à l'amour de Dieu et de ses commandements, suivant cette promesse évangélique qui leur fut expliquée : « Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. »

De là, poursuivant notre route, nous parvînmes à Koba, un nouveau village de Lighoyas émigrants, qui étaient venus, à l'exemple de leurs frères de Ralitabane, chercher un asile dans le district missionnaire de Thaba-Ounchou. Il s'élevait au haut d'une grande montagne, destinée à lui servir de rempart, et au pied de laquelle coule, de l'est à l'ouest, un ruisseau tri-

butaire du Modder. La caravane le franchit aisément, accéléra sa marche, et atteignit bientôt après la station wesleyenne de Thaba-Ounchou.

Ici, le révérend M. Archbell nous accueillit comme des amis, et, en quelque sorte, ses compagnons d'œuvre, ce qui nous rendit sa communion et tous les bons égards qu'il eut pour nous aussi doux que précieux. — L'importante institution que dirige en ce moment ce fidèle serviteur de Christ est assez bien connue pour nous dispenser d'en parler au long. Un millier de huttes en roseaux de marais, et protégées sur le devant d'une palissade chacune, la composent. Elles sont éparses sur deux vastes collines parallèles, que sépare l'une de l'autre un filet d'eau. En face de la ville, vers le haut, s'élèvent l'église et le presbytère, ainsi que deux autres petits bâtiments qui contiennent, l'un une presse, l'autre la forge de la mission. L'endroit est surtout peuplé de Barolong venus en 1834 du nord-ouest et soumis à un jeune chef d'un naturel débonnaire nommé Moroko. Quelques Baharoutsis s'y trouvent également. Ceux-

là obéissent à un vieux morèna ruiné par Mosolékatsi, dans le voisinage duquel il vivait autrefois, et qui fait peur à voir, tant il a l'air cruel. Peut-être n'est-ce pas à tort qu'on l'appelle Taoana ou Petit-Lion.

Dans la ville du premier chef, la seule que nous visitâmes, se trouvait un vieillard aveugle depuis quelques années, qui attribue superstitieusement sa cécité aux prétendus sortiléges de ses ennemis et refuse d'être détrompé à cet égard. Nous vîmes beaucoup de gens oisifs, et d'autres occupés à préparer ou à coudre des fourrures, avec lesquelles ils se procurent chez les Bassoutos du bétail et du blé indigène. Ces pelleteries sont très-proprement manufacturées et même estimées dans la colonie du Cap, où une seule fourrure de panthère ou de chat sauvage de moyenne grandeur ne se vend pas moins de trente à quarante dollars hollandais. Les plus communes sont faites de robes de bêtes fauves et de bêtes rousses, particulièrement de chacals, dont les espèces abondent chez les Lighoyas et plus haut, tirant vers la Molapo,

comme en général dans toutes ces contrées.

Ce sont des animaux carnassiers de la nature des renards, auxquels ils ressemblent pour les mœurs et la figure. Les agiles et gais veneurs barolong et batlapi vont avec leurs meutes de maigres et petits chiens les prendre dans les déserts, à beaucoup de frais de fatigue et de peine, mais tout en fredonnant ce couplet favori :

Poukouyoué !....
Ounkétèlé, ounkétèlé ;
Ki gou ététsé, ki gou ététsé,
Ka linao.
Holà ! chacal !....
Rends-moi visite, rends-moi visite ;
Je t'ai rendu visite (*bis*)
Avec mes pieds.

Dès qu'ils en découvrent un, ils courent à sa poursuite, armés d'un léger javelot qu'ils ne manient pas sans adresse, et s'animent, eux et leur meute, par la récitation bruyante de ces autres paroles :

« Vole, petit trotteur... là-bas ! dans la rivière, au terrier, fils d'un père au pelage qui vaut une génisse de deux printemps. »

Au lieu de deux *printemps*, l'original porte deux *labours*. Un labour, pour dire une année est une expression commune parmi les Béchuanas. Ils ne donnent pas, que je sache, d'autre nom à l'été, ce qui révèle clairement que leurs mœurs doivent de tout temps avoir été aussi agricoles que pastorales. Néanmoins, la tribu de Moroko s'adonne très-peu à l'agriculture, sauf la petite provision de millet, de maïs et de citrouilles que font venir les femmes. Les jeunes gens mènent paître les troupeaux de leurs pères aux environs de la ville, dans laquelle ils rentrent tous les deux à trois jours avec des outres pleines de laitage, qu'ils font porter à des bœufs de charge, appelés *lipélésssa*. Ces sortes de transports s'opèrent toujours sans le secours des femmes ; mais en retour, c'est sur elles seules que repose le soin d'approvisionner les bergers de pain et de bière, faits de la farine de millet, qu'elles leur apportent dans des pots de terre et des corbeilles, sur la tête, sans jamais se servir d'une bête de somme dans aucune des nombreuses corvées qui sont de leur ressort.

Pour le caractère, la religion et les usages, les Barolongs ressemblent aux autres Béchuanas. Chose curieuse, il s'est conservé parmi eux un apologue de Confucius, qu'ils content de la manière suivante, en y mêlant l'intérêt des déprédations, telles qu'elles se commettent dans ces contrées.

L'Aveugle et le Paralytique

« On dit qu'une bande d'hommes noirs, allant en maraude, se glissèrent dans une réunion de pasteurs, sans bruit, sans attirail, rampant sur leur ventre, ainsi que des serpents pleins de ruse, et, comme ces vils reptiles, chacun d'eux armé d'un dard extrêmement fatal (*la sagaie*).

La lune, encore petite, s'était couchée depuis longtemps, et la quatrième veille de la nuit approchait, plus obscure que jamais, et non moins funeste aux bergers qu'à son ordinaire (1). Maints pâtres, surpris dans leur trop paisible sommeil, furent inhumainement égorgés; les autres, un peu plus fortunés, réussirent à fuir,

(1) Les attaques se font ordinairement pendant le premier quartier de la lune, à trois ou quatre heures du matin.

entraînant après eux leurs épouses et leurs enfants. Des mains rapaces pillèrent les cabanes, les incendièrent, ravirent les troupeaux à leurs bergeries et à leurs parcs accoutumés, pour les conduire en d'affreux repaires. Le retour des brigands, d'après leur coutume, dut avoir lieu au trot de course, et être marqué par mille jactances.

« Au matin, lorsque l'œil du jour (1) vint éclairer la scène, il s'y trouva deux infortunés, l'un privé de la vue, l'autre privé de jambes. Celui-ci, en apercevant un compagnon de malheur, lui dit : Toi aussi tu as été laissé ? Il lui répondit : Oui, l'on ma laissé ici sans ressource; et toi donc, qui es-tu ? — Un homme perclus, sans ressource. L'aveugle reprit : Je songeais en moi-même que, si j'eusse eu des yeux, j'aurais suivi la troupe de ceux qui se sont dérobés au péril en fuyant. Pour moi, j'ai bien des yeux pour voir où ils ont passé, repartit son cama-

(1) Les insulaires de Madagascar appellent ainsi le soleil (*maso andro*). C'est une expression aussi simple que poétique, dont je me permets de faire usage ici.

rade, mais je ne puis me mouvoir. Comme tu es aveugle, mais que tu as des pieds, si je te servais d'yeux et que tu me chargeasses sur tes épaules, est-ce que cela ne vaudrait pas un homme parfait ? La proposition étant bonne, elle fut acceptée. Les voilà donc qui partent ensemble, se confiant l'un dans l'autre. Bientôt une rivière s'offre sur leurs pas ; l'impotent dit à son camarade : Le gué est là, passons là. Plus loin, il dit encore : Voilà un précipice, détournons-nous. Plus loin encore il découvre une source d'eau fraîche, et les deux s'y arrêtent pour boire et se reposer un instant; après quoi ils se remirent en marche.

« Chemin faisant, ils arrivèrent dans un endroit où se trouvait une gazelle expirante, soit qu'elle eût été atteinte par les chasseurs de quelque trait fatal, ou que les dieux secourables l'eussent amenée là par amour des deux voyageurs. L'homme perclus, en la voyant, dit à son camarade : Là est une bête morte ; pose-moi à terre, il nous la faut dépouiller. Aussitôt il fut mis à terre, et il demanda à son ami un cou-

teau qu'il possédait, afin d'ouvrir cette gazelle. Mais l'aveugle lui demanda d'abord : Quand tu l'auras écorchée, à qui sera-t-elle, qui est son maître ?...— Moi, répond le paralytique ; est-ce qu'elle ne m'appartient pas de plein droit, puisque je l'ai vue ? L'aveugle repart à son tour : Mais n'est-ce pas bien moi qui t'ai porté ? dis donc ! Ils contestent un moment ensemble. A la fin, l'aveugle demande : Où est-elle ? L'homme impotent répond, un peu fâché : Va vite, écorche-la, car je ne la vois plus ; elle s'est cachée à ma vue. Après avoir ainsi ricané, ils se mirent pourtant à l'ouvrir ensemble, disant : Puisque nous ne faisons qu'un seul corps, nous sommes autant l'un que l'autre. L'animal leur servit de provision de voyage, et petit à petit ils arrivèrent là où s'étaient arrêtés les leurs. Rien n'est plus beau que de s'aider mutuellement. »

Cette jolie fable, comme il a été observé dès le début, n'est pas nouvelle. Chacun peut la lire en aimables vers dans Florian. Mais si le fond n'en appartient point aux Béchuanas, pour la forme, les incidents, elle est bien à eux.

D'ailleurs ils en possèdent aussi quelques-unes de leur crû, comme celle-ci, qui est fort courte, et d'autant plus utile parmi eux qu'ils connaissent toujours mieux le bien qu'ils ne le pratiquent. Il s'agit d'une hyène, généralement appelée loup dans ce pays, parce peut-être qu'elle en a tout à fait les mœurs; ainsi ce n'est pas mal qu'elle serve de type aux voleurs. Mais un voleur, quelque fin qu'il soit, peut tomber tôt ou tard chez quelqu'un de plus éveillé que lui; et sous ce rapport-là, non plus, il n'est pas mauvais qu'on adresse mon loup à un Bushman ou Moroa. Voici l'histoire :

LE LOUP ET LE MOROA.

Un loup, que la faim dévorait,
Sortit au soir, selon son habitude,
Comme tout le monde dormait;
Il n'allait pas, je crois, sans quelque inquiétude.
Mais qu'advint-il ? — Il grimpa sur le toit
D'un archer moroa, très-prompt et fort adroit,
Qui l'aperçut, comme il voulait descendre
Dans la maison;
Et lui cria : « Fripon
Si je ne puis te prendre,
Pare ce dard. »

Là flèche siffle, porte. Il était déjà tard
Pour croqueur de moutons d'opérer sa retraite ;
Le coup le fit dégringoler
Du haut du faîte.
Quel métier plus scabreux que celui de voler !

Le 7 mai, nous quittâmes Thaba-Ounchou et vînmes camper à six lieues de là, sud, dans une ville de Bassoutos, où l'on nous reçut très-loyalement. C'était celle d'un chef autrefois riche et influent, mais que les troupes de Mosolékatsi attaquèrent au vrai sommet de Thaba-Ounchou, où il demeurait. Mpchouchané (tel est son nom) fut battu par elles, dépouillé de ses troupeaux, et forcé de chercher un refuge au haut de Thaba-Patsoa, où il mourut ensuite de misère. Il laissa pour successeur un fils aujourd'hui heureux et généralement estimé, appelé Mpolou.

Ce Mpolou est le souverain de Thaba-Patsoa, l'une des plus belles montagnes de la contrée et des mieux peuplées. De près je lui trouve surtout un aspect imposant. Elle s'élève en plaine, par gradins réguliers, composés de roches d'un grès brun vers la base, très-dur, mais ensuite plus tendre et de couleur jaune. Ces im-

menses bancs de pierre forment des terrasses tout autour de la montagne, et c'est sur ces hauteurs que s'élèvent, de distance en distance, les kraals des naturels, au nombre de huit, sans compter les quelques cabanes qu'y ont aussi construites les bergers de Moroko. Quand de ces divers points on voit naître, grandir, se perdre dans les airs mille petits nuages de fumée, qu'on entend le bruit des pasteurs se mêler aux bêlements de leurs chèvres et aux beuglements de leurs bœufs, on trouve dans tout cela un air de vie, je ne sais quoi d'agreste et de sauvage, qui ne laisse pas de faire plaisir, surtout à ceux que poursuit encore le silence ennuyeux de la solitude. — La montagne de Thaba-Patsoa paraît, à en juger à l'œil, être un peu plus haute que le pic de Thaba-Ounchou, lequel peut avoir huit cents pieds d'élévation. Elle a en outre une plus belle apparence et la forme d'une table régulière, à cinq angles, si je ne me trompe. Ses bords sont très-escarpés, et le seul passage par lequel on arrive en haut est tellement étroit et si caché que le plateau, tout ensemble, devient

un vrai fort naturel pour les indigènes, où ils sont plus en sûreté que nulle part ailleurs, lorsqu'ils se voient réduits à y chercher un refuge avec leurs bestiaux contre l'esprit inquiet et rapace de leurs voisins.

Mpolou, le 8 au matin, jour de dimanche, rassembla la majeure partie de son peuple pour la prédication, qui eut lieu au pied de la montagne, parmi les rochers. L'assemblée était nombreuse, recueillie et attentive. Nos prières furent répétées, phrase après phrase, par les sauvages, et nos chants de cantique suivis aussi bien qu'on sut. Le sujet du discours était pris de saint Luc, chap. X, v. 11 : « Le règne de Dieu s'est approché de vous. » Une conversation préalable sur la nature du péché et ses funestes suites avait préparé les naturels à nous mieux comprendre, en leur faisant sentir la nécessité d'un Sauveur. Je me rappelle qu'ils n'eurent pas de peine à s'avouer coupables devant Dieu et devant leur conscience, excepté un certain incrédule qui prétendait, lui, être meilleur que ses frères, pour avoir été parmi les colons et

avoir appris un peu leurs coutumes, ce en quoi il faisait sottement consister la religion. Nous avions aussi dans l'auditoire une espèce de pythie qui tomba dans d'affreuses convulsions en nous entendant. Elle gesticula, rit, pleura, se roula par terre, fit tant de singeries qu'on la prit et l'emporta, à notre requête, hors de l'assemblée.

Cependant, le service fini, elle se remit à l'œuvre, et il n'était pas peu curieux de la considérer, je l'assure. Cette folle devineresse se tenait à l'écart, seule, debout, ses deux mains levées au ciel, roulant des yeux hideux, enfin, tout son corps en contorsion. Tantôt elle affectait un morne silence; puis, s'animant de nouveau pour entrer en furie, elle exhalait des hé! hé! ha! ho! poussait cent cris aigus et tous très-courts. A un certain signe qu'elle fit, et que seulement les naturels comprirent, chacun d'eux s'approcha d'elle et nous également. Ces gens-là disaient, en allant: « A présent l'on va nous parler. »

On s'arrêta à dix pas de la sibylle, qui nous

laissa entrevoir deux yeux rouges, égarés, et un visage agité, couvert de sueur. Soudain elle se mit à gémir; puis elle poussa un cri animé, mais unique; ensuite, se contrefaisant, elle dit d'une voix calme et sententieuse :

« Mpolou ! tu aimes l'obscurité. (*Grand moment de silence.*) « Tes voies sont des voies de ténèbres. Mpolou ! Il (1) me dit « que je te dise : Où est ton père ? — *Il est mort de faim.* « Mpolou ! Il me dit que je te dise : Il n'est pas mort ; le voilà « dans l'ombre du taillis ; il te voit ; le vois-tu, le vois-tu ? « Mpolou ! Il me dit que je te dise : Quand tu te laveras (2), « appelle tes amis....... Il dit que je te dise : Quand tu te la- « veras, immole une génisse rousse..... Il dit : Sacrifie aussi « une brebis noire. »

Ici Mpolou fait observer qu'il n'a pas de brebis noire; mais l'oracle ne lui répond point, et la Pythie continue toujours d'une voix très-calme :

« Mpolou! Il me dit que je te dise : Pourquoi t'es-tu autrefois « plaint de la sécheresse ? — *La faim nous dévorait*..... Il « me dit que je te dise : Fais-tu germer le blé de la terre ? »

Enfin la sorcière ajouta, sans doute par ré-

(1) L'oracle sans doute, mais je traduis tout littéralement.

(2) C'est-à-dire, te purifieras.

miniscence du sermon qu'elle venait d'entendre :

« Mpolou ! Je vois deux mains percées. (*Grand moment de silence.*) Pourquoi refuses-tu de croire aux paroles des baroutis ? ..... Ton peuple, pourquoi demande-t-il, pour croire, si les baroutis ont aussi vu ces mains percées de clous ? »

La scène, quoique grotesque, était très-sérieuse pour les indigènes et d'un intérêt en quelque sorte mythologique pour nous. En particulier, les faits qu'elle révèle seront trouvés importants. Qand on vit dans le pays, il est aisé de se convaincre que tous les naturels vénèrent leurs ancêtres, leur font de nombreux sacrifices, les considèrent comme des génies tutélaires, en même temps qu'ils redoutent leur pouvoir, quelquefois malfaisant, et tantôt les évoquent, tantôt les conjurent. Ces divinités domestiques répondent aux mânes des anciens païens. Elles portent le nom de *Mérimo* parmi les Béchuanas, et celui d'*Ezetouta* et de *Mélémo* chez les Caffres, dont la religion a ceci de particulier qu'ils voient en outre et adorent l'âme de leurs aïeux dans les serpents.

D'ailleurs, les dieux des Africains sont censés jouir d'une jeunesse éternelle et être doués d'une sagesse fort supérieure à celle des mortels, parmi lesquels il leur est loisible de paraître quand ils veulent, sans être jamais vus que des soi-disant devins. Ils habitent et circulent librement dans des lieux caverneux sous terre, heureux possesseurs de troupeaux de bœufs camus ou dépourvus de cornes, et de couleur bleue, mêlée de taches de roux et de blanc. Il y a, il paraît, des grands et des petits dieux, suivant cette affreuse imprécation des femmes des naturels : *Périsse l'homme pervers, ici, et jusque chez les tout petits dieux!* Enfin, ces divinités infernales, comme celles du Tartare classique, aiment de préférence les sacrifices de victimes noires.

Offre une brebis noire aux noires déités.

Delille, *trad. de l'Enéide*, liv. VI.

Outre les mérimo, mot qui se prend à la fois, je le répète, pour les âmes séparées des corps, pour les dieux infernaux et pour les génies tu-

télaires des défunts, les indigènes croient aussi à quelque chose qui n'est ni le corps, ni l'âme, et qui peut tenir le milieu entre l'un et l'autre, à savoir les ombres, qu'ils appellent *lirite*. Ce sont des spectres ou simulacres des corps, ce qui revient encore au système mythologique des anciens à cet égard.

Sous la dénomination de *litoutséla*, les habitants nous paraissent tantôt désigner les morts, tantôt les ombres, tantôt et surtout des esprits malins et inquiétants, autres images mensongères de la superstition. Ces créations fantastiques de l'ignorance hantent les bords des fleuves, les précipices, les lieux sombres et retirés, où elles se plaisent, comme des lutins, à tourmenter les gens simples.

Des Zoulas nous ont rapporté que leur nation reconnaissait deux principes, l'un bon, appelé *Napoutsa*, l'autre mauvais, appelé *Kofané*. Une légende très-répandue au sud de l'Afrique révèle clairement cette doctrine, en même temps qu'on y trouve une présomption en faveur de l'immortalité de l'âme, et du retour

final des morts à la vie. La voici dans sa forme la plus simple.

« Le Seigneur (*Morèna*) envoya jadis le lézard gris porter ce message au monde : *Les hommes meurent..... ils ressusciteront.* Le caméléon partit de son chef, arriva en hâte et dit : *Les hommes meurent... ils meurent pour toujours.* Vint ensuite le lézard gris qui cria : Le Seigneur a parlé, disant : Les hommes meurent, ils ressusciteront. Mais les hommes lui répondirent : La première parole est la première ; celle d'après n'est rien. »

Avec cela, les incrédules mortels, dans ce pays, haïssent le caméléon, leste et rusé, tandis qu'ils aiment le lent, mais innocent lézard gris.

Nous ignorons encore si pour eux le ciel est entièrement désert ; tout au moins ont-ils le pressentiment qu'on y serait beaucoup plus heureux que sur la terre, ce qui paraît évident par leur *Hymne des Affligés*, particulièrement cher aux veuves, qui ont l'habitude, lorsque quelqu'un est mort, de se réunir sur un plan commun, pour le chanter en chœur, en battant

doucement des pieds contre terre, et s'accompagnant d'espèces de tambourins faits d'un pot d'argile recouvert de peau de chèvre.

Les deux premières strophes de ce lugubre poëme sont ainsi conçues :

Nous sommes restées dehors ! (*sur la terre.*)
Nous sommes restées pour la peine !
Nous sommes restées pour le désespoir,
Qui envenime nos maux !

Plût à Dieu qu'il y eût au ciel un refuge,
Qu'il y eût un pot et du feu
Qu'il s'y trouvât un lieu pour moi...
Oh ! que n'ai-je des ailes pour m'y envoler (1) !

La veuve désolée ajoute à ces lamentations :

O folle que je suis !
Lorsque le soir est là, j'entrouvre ma fenêtre (2),
J'écoute dans le silence, je regarde :
Je m'imagine qu'il retourne ! (*son époux.*)

Celle dont le frère a péri dans un combat dit de son côté :

(1) Autre version :
Que n'ai-je des ailes pour voler au ciel !
Pourquoi du ciel ne descend-il pas une forte tresse ?
Je m'y attacherais, je monterais en haut,
J'irais y habiter.

(2) Une toute petite ouverture laissée au haut de la porte de la hutte.

Si les femmes aussi allaient à la guerre,
Je serais allée, j'aurais lancé des dards à son côté ;
(*de son frère*)
Mon frère ne serait pas mort :
Le fils de ma mère aurait plutôt retourné à mi-chemin,
Il aurait feint de s'être blessé le pied contre une pierre.

A la fin, toutes les femmes s'écrient, en renforçant la voix :

Hélas ! est-on réellement allé !
Nous voilà-t-il abandonnées ?
Mais où est-on allé,
Qu'on ne puisse plus en revenir ?...
Afin de nous revoir encore !
Est-on réellement allé !
Les enfers sont-ils insatiables ! ! !
Ne se remplissent-ils jamais ! ! !

Le terme correspondant du mot enfers, dans cette pièce, est *mossima*, usité aussi par les Bapéris comme synonyme de Marimatlé. Il sert à désigner une cavité en terre, un terrier, et, par analogie, les lieux souterrains ou demeures des morts, les enfers.

Nous devons remarquer encore que l'expression d'*aller* signifie mourir. Elle n'est pas seulement commune aux Africains ; on sait que

les auteurs sacrés et profanes l'emploient également dans ce sens-là. Le Sauveur, prédisant sa mort prochaine, disait à ses disciples, en parlant de la sorte : « Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui a été écrit de lui. » C'est une locution à la fois euphonique et qui nous semble insinuer et même impliquer l'idée d'une nouvelle existence, d'une autre vie que celle que l'on quitte. S'en aller, partir, entrer chez ses pères, comme au soir le bétail rentre dans la bergerie, sont les manières les plus ordinaires dont les indigènes expriment le décès. Selon eux, on ne meurt jeune que par l'effet du sortilège, ce qui explique pourquoi ils se lamentent amèrement sur les morts prématurées; au lieu qu'ils se réjouissent, en quelque sorte, de celle d'un vieillard, disant, comme les Hébreux, qu'il s'est endormi en paix, rassasié de jours, et a été recueilli vers ses peuples.

Les dépositaires de la religion s'appellent *Lingaka* parmi les Béchuanas et *Ezinyanka* chez les Caffres. Ce sont des hommes simples de mœurs, comme leurs compatriotes, mais

très-superstitieux. Ils immolent les victimes, circoncisent les jeunes gens, administrent des drogues aux malades, prétendent savoir faire la pluie, conjurer les orages, prédire l'avenir, au moyen d'osselets divinatoires qu'ils portent toujours sur eux, c'est-à-dire qu'ils sont à la fois prêtres, sorciers et charlatans. L'étude des plantes, la magie, la nécromancie, l'art de l'onirocritie les occupent beaucoup; à quoi ils joignent aussi la connaissance de quelques préceptes moraux et de nombreuses traditions ou légendes, qu'ils ne permettent pas qu'on révèle.

Le 9 mai, après notre prière habituelle du matin, la caravane partit de Tḥaba-Patsoa, franchit, non sans difficulté, le torrent de Patlaletse; le lendemain elle passa le Calédon; et le 11, enfin, nous arrivâmes sains et saufs à Morija. Notre cœur éprouvait un vif sentiment de gratitude envers Dieu pour tous ses soins, et les habitants de l'endroit paraissaient fort joyeux de notre heureux retour. Dans nos trois dernières traites, peu de villages s'étaient offerts sur la route, et nous ne nous arrêtâmes qu'à

Page 476.



Lith. de Thierry frères.

celui de Léyouétoulouri, peuplé de Bassoutos. Aux approches de la station, nous rencontrâmes aussi quelques chasseurs bushmen, qui nous vendirent un de leurs arcs, des flèches et une corde d'herbe sèche assez bien tressée. Son usage particulier, à ce qu'ils nous dirent, était d'être tendue en piége aux antilopes dans les cols de montagnes et au travers des fondrières, où ils tâchent de mener le gibier, pour l'y tuer plus facilement. Nous avons recueilli bien des notes intéressantes sur ces indigènes et promis quelque part une notice sur eux. On nous permettra de la placer ici, comme complément des précédentes.

CHAPITRE XXII.

Notice sur les Bushmen. — Leurs noms et leur pays. — Traits physiques. — Caractère. — Mœurs. — Danse du Mokoma. — Ornement des femmes. — Leur vanité. — Mariages. — Pratique horrible. — Occupations des femmes des Bushmen. — Misère de ce peuple. — Visite à l'un de leurs kraals. — Les maux qu'ils souffrent de la part des blancs. — Religion. — Idolâtrie. — Langue. — Tableaux comparatifs.

Les naturels Bushmen, ou hommes des buissons, sont nommés dans ce pays-ci *Baroa*, qui a le même sens ; mais entre eux ils s'appellent '*Khuaï* (1). Leur dénomination plus générale

(1) Ce nom s'applique aussi à un tablier naturel qui descend, dit-on, du bas-ventre des Hottentotes, comme pour ménager leur pudeur. Elles ont en outre les formes postérieures très-prononcées, ce qui se retrouve fréquemment chez les hommes. Tant les uns que les autres ont souvent

de Hottentots vient probablement de leur langage dur, brisé, plein de monosyllabes fortement aspirés de la poitrine et d'une articulation gutturale aussi désagréable que difficile : c'est comme si l'on n'entendait jamais que *hot en tot*. Aussi n'est-ce pas sans raison qu'on a dit d'eux qu'ils gloussent comme les dindons.

Cette nation se compose d'un nombre considérable de populations indépendantes l'une de l'autre, et répandues dans tout le bassin de l'Orange, depuis l'embouchure de ce fleuve dans l'Atlantique, jusqu'à ses premières sources dans les Maloutis. On trouve aussi quelques Bushmen au delà des monts sur les terres de Dingan, et jusque plus haut que le pays actuel de Mosolékatsi, du côté du nord, où l'on rapporte qu'ils devinrent la proie de noirs anthropophages, il y a dix à douze ans. C'est une race d'indigènes qui n'est, pour ainsi dire, étrangère nulle part chez les Caffres et les Béchuanas, avec lesquels

une autre difformité, celle d'être presque manchots. Leurs pieds encore sont fort petits. Voyez au reste, une description générale de ce peuple, ci-après.

pourtant elle ne sympathise ni ne commerce en rien. Au contraire, elle ne jouit de sa pleine liberté que dans le pays des Namaquois, où elle est aussi la plus répandue. Le fait, difficile à expliquer, de sa dispersion parmi les diverses tribus de la race caffre, pourrait-il permettre de supposer qu'elle était anciennement seule maîtresse de toutes les contrées de l'Afrique australe, et que les Caffres les auraient conquises sur elle ?

Les Hottentots dits *Baroas* ressemblent presque en tout aux autres. Ils sont, comme eux, d'un jaune brun, de taille assez moyenne (1), maigres, rabougris ; leur tête est grosse, leur visage large d'en haut, déprimé vers le menton, qui est ordinairement nu. Ils ont des yeux brillants, mais petits et enfoncés ; les pommettes des joues proéminentes, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux frisés, moins épais pourtant que ceux de la race caffre, dont la couleur varie du brun de bronze au noir de jais, et qui sont grands, bien faits et très-robustes. Il n'est

(1) J'ai toisé un Moroa (*sing. de Baroa*) de taille ordinaire : il avait 4 pieds 5 lignes, pied français.

pas improbable que ces deux sortes de peuples ne s'étendent fort haut le long de la côte occidentale d'Afrique, peut-être l'un à côté de l'autre, quoique entièrement différents entre eux. Du moins ai-je lu dans l'Histoire des Voyages un passage qui pourrait me le faire supposer. « Cà-da-Mosto, y est-il dit (1), fut extrêmement surpris de trouver la différence des habitants si grande dans un si petit espace. Au sud de la rivière du Sénégal, ils sont extrêmement noirs, grands, bien faits et robustes... De l'autre côté, les hommes sont basanés, maigres, de petite taille... » Ce parallèle serait encore juste appliqué ici, si l'on mettait que les Caffres sont, non pas *extrêmement* noirs, mais beaucoup plus noirs que les Hottentots, dont la couleur est seulement basanée, comme tout le monde sait.

Ils ont un caractère alerte, franc, généreux; moins cruel que le Caffre, mais opiniâtre et vindicatif. A beaucoup d'activité naturelle ils joignent une extrême paresse; ils sont générale-

(1) Abrégé de l'Histoire des Voyages, tom. I, page 334.

ment fins et très-rusés, pauvres et indépendants outre mesure, comme s'ils avaient juré aux pieds d'un druide de rester toujours libres et sans propriété. Un de mes amis avait un jeune domestique bushman (1) plein d'esprit et d'originalité. Comme ses rapports avec les Hottentots dégénérés de la colonie étaient peu fréquents, on peut dire qu'il avait encore conservé son caractère normal du désert. Son maître l'aimait beaucoup et lui confiait les clefs de sa maison. Deux ou trois fois même il tendit un piége à sa probité, mais sans la surprendre. Envers les étrangers, ce jeune homme était pourtant moins honnête ; il les volait comme en se jouant. Un jour qu'il eut faim, il alla à l'abreuvoir d'un maire de campagne ou *veld cornet*, se tapit derrière un buisson qui l'ombrageait, et y attendit patiemment le soir. Lorsque les brebis vinrent boire, le rusé en saisit une par les pieds de devant, la tint un peu sous l'eau ; le pâtre et son troupeau repartis, il se lève, charge cette proie, et s'en va en régaler ses ca-

(1) Singulier de Bushmen.

marades, avec lesquels il partageait habituellement tout, jusqu'à une pipe de tabac et un verre d'eau-de-vie. Souvent il quittait inopinément la maison de son maître, pour aller passer quelques jours aux champs, vivant d'œufs d'oiseaux, de larves de fourmis, de racines et de gibier, quand il pouvait s'en procurer. De retour à la maison, il saluait son maître et lui demandait, avec une extrême satisfaction, lorsque c'était le cas, comment il avait fait pour passer un tel jour dans tel ou tel endroit, qu'il désignait, sans le voir accroupi sur une fourmilière, non loin de laquelle son maître avait effectivement passé, peut-être en le cherchant, mais sans l'apercevoir. Si celui-ci lui disait, en le grondant : « Mais pourquoi t'en aller ainsi furtivement, au lieu de m'en avertir à l'avance et de demander ton tabac, ainsi qu'une peau pour te couvrir la nuit ? » la réponse était que tout cela n'est pas hottentot. Enfin, comme ce Bushman savait parfaitement bien contrefaire le singe, le chacal, et généralement tous les animaux des champs, des officiers le prièrent, en

le tentant, d'imiter aussi son maître; mais il leur répondit vertement: « Non, jamais; car c'est lui qui me donne mon pain. »

Les querelles de ce peuple sont très-bruyantes, journalières, et surtout communes entre proches parents, bien que d'ailleurs on fasse une vertu parmi eux d'aimer son père. Une vieille femme resta morte sous les coups d'une plus jeune, et les amis de la première se rassemblèrent pour venger sa mort en assommant l'autre à coups de massue. Une autre fois, un chef moroa du voisinage partit pour la chasse avec deux de ses fils et ceux de son kraal. Ils dressèrent une rangée de mottes à l'entrée d'un coude formé par des montagnes, où ils voulaient conduire les antilopes, espérant qu'arrivés là ces animaux s'épouvanteraient à la vue de ces petits monceaux de terre, enfileraient un nouveau chemin et tomberaient sous les traits d'une partie des chasseurs restés à l'affût dans un ravin à côté, suivant la coutume. Cela fait, Kékhélési, ledit chef, part avec deux à trois de ses hommes pour détourner une horde de

gnous qui paissaient au loin dans la plaine. Quelques gens s'embusquent près des mottes; le reste vole dans une autre direction à la recherche du gibier. Ces derniers retournèrent bientôt après, courant après un troupeau d'antilopes. Un gnou fut tué à l'embuscade. Après le dépécement, on creusa avec un bâton pointu dans une fourmilière de termitines, et on y jeta comme dans un four, quelques tranches de chair, au milieu de broussailles enflammées. Cette viande cuite, ou du moins grillée, elle est retirée du feu et on la mange tout entière. Alors arrive Kékhélési, exténué de fatigue et de faim, comme aussi un peu mécontent de n'avoir rien amené. Mais à la vue d'un gnou étendu par terre, il se tranquillise. Son fils puîné qu'il trouve là, lui dit en riant : « Moi, j'ai le ventre plein ; vois-tu ce feu-là ? — Oui, lui répond le père, et où est le morceau de ton gibier que tu as fait cuire pour moi ?... » Le sot enfant montre le dos, en signe de moquerie, insulte des plus criantes en tout pays. Kékhélési, très-offensé, décoche une flèche empoisonnée contre son fils, qu'il blesse

légèrement. Celui-ci riposte, mais son coup porte à faux. Les deux bandaient de nouveau leur arc quand le fils aîné intervient et les sépare. En même temps, il lave avec de l'eau (1) la plaie de son frère et le console. Les autres gens l'environnent aussi et tâchent de calmer sa colère. Le soir, le père et les fils et toute cette bande de chasseurs, jasaient ensemble dans le kraal, comme si rien de fâcheux ne fût arrivé.

C'était autour d'un feu couvert de grillades et de potées de viande; on avait même creusé dans la terre et on y avait enfermé quelques parties du gibier en étouffée sous la braise, ce qui est au reste fort commun. Les convives déchiraient la chair avec leurs doigts et employaient un pinceau de crin de gnou en guise de cuillère. Pour toute table ils avaient une pierre plate, et de l'eau pour seule boisson.

Ce souper fini, les femmes avec leurs enfants et les jeunes hommes se mirent à danser pendant les premières veilles de la nuit, au son

(1) *Urina*, sorte de spécifique des Baroas contre les blessures. Quand la blessure est profonde, on coupe et retranche les chairs.

d'un mauvais tam-tam, fait avec un petit vase d'argile en forme de disque, et recouvert d'une peau de gazelle, bien assouplie et épilée.

C'est l'unique divertissement que connaissent les Baroas; il a seulement lieu lorsqu'ils sont rassasiés, et s'exécute au milieu du village, au clair de la lune. Les mouvements consistent en sauts irréguliers; c'est comme si l'on voyait une bande de veaux bondissant, d'après une comparaison indigène. On gambade ensemble jusqu'à ce que chacun soit fatigué et tout en sueur. Les mille cris qu'on pousse et l'exercice que l'on fait sont si violents qu'il n'est pas rare de voir quelqu'un tomber par terre exténué et couvert de son sang, qui lui sort des narines; ce qui a fait appeler cette danse *mokoma*, ou danse du *sang*.

Dès qu'un homme s'est ainsi laissé choir hors d'haleine au milieu du bal, les femmes s'empressent de lui mettre deux bouts de roseau en croix sur le dos. Elles essuient soigneusement sa sueur avec des plumes d'autruche, sautent et ressautent en travers de son corps. Bientôt le

souffle lui revient ; il se lève, ce qui termine ordinairement cette danse burlesque, dont le point le plus obscur pour moi est l'emploi des deux bouts de roseaux mentionnés. Je ne m'explique pas non plus qu'on y ait recours habituellement dans les cas de maladie grave et qu'on la dise salutaire au malade ; je serais porté à penser qu'il s'y mêle plus que du profane ; mais je ne voudrais pas pousser trop loin cette supposition.

Les femmes l'aiment à la folie, et elles y viennent ornées de leur mieux. Leur tête est constamment nue, quelquefois même rasée, mais avec un reste de cheveux disposés en touffe ronde sur le sommet, comme une pentsée, et toujours enduite d'ocre, de graisse et de poudre d'un bois aromatique appelé *bogo*, dont elles ont habituellement avec elles un sachet plein, pour leur usage ordinaire. Elles se bariolent le visage et la poitrine avec des craies rouges, jaunes, et des marnes blanches, de manière à épouvanter les étrangers, qui ne peuvent s'empêcher de les prendre toutes pour des

sorcières. Leur front est paré d'un étroit bandeau de fils mal entrelaçés ensemble, mais élégamment recouverts en dehors d'annelets d'œufs d'autruche. L'œuf, naturellement très-dur, est d'abord bouilli et ramolli dans de l'eau crue. Ensuite elles en découpent adroitement l'écaille par petites tranches, qu'elles polissent et percent en petits anneaux, dont elles se font, en les enfilant comme des perles, tant des bandelettes que des bracelets, des ceintures et de longs tabliers, qui leur descendent du milieu du corps jusqu'aux pieds. Les Caffres et les Béchuanas fabriquent des bracelets et des mailles de fer qu'elles recherchent aussi beaucoup, sans mépriser ceux de rassade, ni les boucles d'oreilles et les colliers en cuivre. Enfin, elles s'ornent ainsi que les Orientaux, d'un lacet ou petit cordon de fil qui leur passe par les narines, et va se nouer derrière la tête. Au-dessus des chevilles et des poignets, elles attachent des grelots oblongs, faits de peau de la chèvre sauteuse bien desséchée, et qui, au moyen de petits cailloux qu'on y renferme, rendent dans la danse

un son peu agréable, mais qui est de leur goût.

Les femmes et les filles des Bushmen, aux environs de Béthulie, tirent du bosjes-spruit des pierres de cuivre dont elles obtiennent une poudre à cheveux très-recherchée, en les calcinant d'abord au feu et les écrasant ensuite entre deux grès. On pulvérise encore le cuivre, et on l'emploie au même usage dans quelques villages voisins de Morija. Il se ramasse dans un ravin, à Thaba-Patsoa, et un peu plus bas que Jammerberg, sur le Calédon, où l'on trouve aussi de l'amiante, que le beau sexe, parmi les Baroas, réduit également en poudre et met sur ses cheveux; car, quant aux hommes, ils ne tiennent absolument qu'à un morceau de peau pour ceinture et à un tout petit manteau de springbok. Mais, en général, rien ne me frappe autant, chez les Hottentotes, que leur vanité. Ce caractère de la femme est de tous les temps et de tout pays. La Bible l'a parfaitement dépeint en plusieurs endroits; il avait pourtant échappé aux anciens, et les Africains, que je sache, ne l'ont pas non plus remarqué. Un jour je prenais

des informations des Baroas d'Impachoane, établis dans nos environs. Une de leurs femmes se trouvait parler bien sessouto et aurait pu par conséquent nous servir d'interprète. Mais point du tout. Cette laide dame aimait mieux s'accuser d'ignorance, toucher à ses quincailleries, ajuster son petit kros d'antilopes; de temps en temps aussi pirouetter devant nous, et faire la maniérée. Les naturels appelaient cela mauvais vouloir; mais non, elle était seulement vaniteuse et légère.

Dans ce pays-ci, les Bushmen se marient à un âge moins précoce que les Caffres et les Béchuanas, savoir à dix-huit ou vingt ans, au lieu de treize à quinze. Autrefois ils dotaient les parents de l'épouse de quelques têtes de bétail; mais depuis qu'il ne leur en reste plus une seule pièce, ils leur offrent seulement des ornements de cuivre ou de fer, et s'engagent à les accompagner partout, pour leur procurer du gibier. Il n'est pas rare que le jeune homme pour preuve de son agilité, s'élance dans la plaine après les antilopes, jusqu'à ce qu'il en ait terrassé un,

qu'il porte fièrement aux pieds de sa maîtresse. Quelquefois aussi, on l'engage à joûter par divertissement avec elle devant le public, et s'il a le dessus, on la lui donne. Plus fréquemment pourtant les père et mère de sa belle prennent eux-mêmes le bâton et lui en allongent quelques coups à la volée, comme pour s'assurer qu'il aime sincèrement leur fille. Cette épreuve est incontestablement la moins douce, et on la dit très-commune.

Chose étrange ! si une femme perd son premier nourrisson, et qu'il lui en naisse un autre, elle coupe à celui-ci le bout du doigt auriculaire et le jette (1). Les Bassoutoses ont un usage analogue, mais moins barbare. Elles rasent, en pareil cas, la tête de leur second enfant, la lui oignent de quelque substance grasse mêlée de craie rouge bien broyée, et lui laissent à la nuque une très-petite touffe de che-

(1) Un de nos convertis de Morija, qui a grandi parmi les Baroas, assure que, pour quelques-uns d'entre eux, cet usage est une marque distinctive de caste, et par conséquent commune à tous leurs enfants. Parmi les Tambookis, c'est la même chose. Nous avons à Morija un Moroa et un Tambouki, privés tous deux du bout de leur doigt auriculaire gauche.

veux, qui leur rappellera suffisamment un premier malheur.

La Moroase se construit un foyer avec trois pierres rondes, façonne, vernit et cuit elle-même les quelques pots d'argile qui doivent servir à son usage, tresse les frêles nattes de jonc sous lesquelles sa famille trouve un peu d'abri contre le vent et les ardeurs du soleil ; elle allaite ses enfants et les orne avec soin. Par le beau temps, on la voit voler aux champs cueillir des racines, surtout une petite bulbe blanche, ronde, de la nature de l'ail, communément appelée *uintje* (l'*iris edulis*), qui, joint aux sauterelles qu'elle ramasse et desséche en été, aux larves des termitines et autres insectes semblables, qu'elle prend dans les fourmilières, fait, avec le gibier de son mari, tout leur moyen de subsistance. Ordinairement l'homme cuit pour lui-même et la femme pour soi ; mais dès qu'une potée est versée, tout le kraal s'y réunit autour, pour faire curée complète. On va ainsi de hutte en hutte, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à manger dans le village.

Il est de fait qu'en hiver, on n'a souvent que d'anciennes peaux de gnou, qu'on met à tremper dans l'eau, qu'on épile ensuite, fait griller au feu et ronge, si l'on peut, mais en fatiguant beaucoup la mâchoire, comme s'en plaignait à moi-même un de ces pauvres gens. J'en ai connu un autre tellement misérable qu'il était réduit à manger des chenilles et des vers de terre. Non pas que les noirs ne soient assez généreux pour leur faire la charité d'une corbeille de millet ou de maïs; mais ces Bushmen craignent tellement d'être capturés ou fusillés par les maraudeurs hollandais et koranas, qu'il est des temps fort critiques pour eux, où rien ne saurait les engager à sortir de leurs retraites.

La seule vue d'une face blanche les jette dans des transes de frayeur. Aussi souvent que je les ai approchés, ils ont poussé de grands cris, cherché à s'enfuir ou à se cacher, excepté une fois où j'en trouvai quelques-uns qui connaissaient les missionnaires, et dont la conversation, en partie religieuse, me surprit fort agréablement.

Un autre jour, je me fis conduire dans un autre kraal de ces Baroas par un chef mossouto qui demeurait près d'eux et avait leur confiance. Nous trouvâmes quelques huttes de feuillage et trois à quatre cabanes d'un autre genre, construites dans des rocs, avec lesquels on pouvait aisément les confondre de loin. Chacune de celles-ci consistait en trois bâtons fichés dans la terre et en deux petites nattes, dont une servait de paravent derrière les piquets, et l'autre de toit. Sous tous ces pauvres abris reposaient déjà maints malheureux, car il pouvait être huit heures du soir. Je remarquai que les membres de la famille chez laquelle nous nous arrêtâmes étaient couchés pêle mêle, chacun d'eux un petit creux sous lui, recouvert de paille, et les pieds hors de son très-petit kros, mais tournés vers un feu de menu bois qui brûlait au centre de ce gîte ou dortoir commun.

Mon guide les éveilla doucement, calma par ses paroles les cris de frayeur qu'ils poussèrent en se levant, et les empêcha de se disperser, comme une volée d'étourneaux fait au moindre

bruit, si l'on veut me passer la comparaison. Je m'annonçai pour le blanc ou missionnaire de Moshesh; et cette recommandation, jointe au fait que je parlais sessouto, dialecte que le chef de l'endroit, alors présent, comprenait aussi, acheva de rassurer tout le monde. On me demanda du tabac et j'en donnai un peu, qui fut fourré en partie dans une pipe de bois, en partie au fond d'une de pierre scilicieuse; enfin, par un autre individu, dans un os de gazelle. Bref, les sauvages se mirent à fumer au milieu de beaucoup de jaserie. Leur vieille maman détacha de son cou un bout de racine narcotique, l'alluma au foyer, et, l'approchant de son nez, en savoura la fumée, tandis qu'une plus jeune matrone sortit de son sein un petit sac de peau contenant de la poudre de chénevis ou *daga*, en versa une bonne prise dans le creux de sa main, et la soutira au moyen d'un brin de roseau qu'elle avait pris et remit au lobe de l'oreille. Il faut aussi que je dise que je vis pendue à un des piquets de la hutte une panse ou grand estomac d'antilope plein d'eau fraîche, qu'on

détachait de temps en temps et faisait circuler dans le cercle, afin que chacun y bût suivant son besoin. Il suffisait pour cela de porter à sa bouche le goulot de la *bouteille*, et de la presser au bas, pour la faire gonfler vers le col, comme on fait avec une vessie. J'appris là bien des choses que je ne connaissais que par ouï-dire, telles que ce petit creux que grattent eñ terre les Baroas, pous s'y coucher la nuit ; le fait certain qu'ils dorment les pieds hors du kros, dans le but, m'assurèrent-ils d'être plus tôt prêts à s'esquiver en cas d'alerte. Comme je leur demandai pourquoi ils ne se construisaient pas de meilleures huttes, à l'exemple des autres naturels du pays, leur réponse fut qu'elles attachaient trop au sol, que l'ennemi pouvait vous y brûler tout vivants ou vous y tuer de quelque autre manière, avant qu'on eût pu en sortir, outre que n'étant pas pliables, ainsi que les leurs propres, ils ne sauraient les mettre de côté durant la journée, ce qui les exposerait davantage à être vus.

En temps de pluie, ils se réfugient sous un

roc ou dans les cabanes des Béchuanas voisins. Ils ne tiennent point à rester longtemps dans un même endroit, tant à cause des migrations du gibier qu'afin qu'on ignore toujours où ils se tiennent. C'est par cette dernière raison encore qu'ils vont par très-petites bandes, sans chiens, sans une tête de bétail, avec le moins de bruit et de train possible, et qu'ils ne sèment aucune graine, pas même du tabac, dont ils sont fous par nature. Les boers ambulants, se plaignent-ils, leur ravissent presque tous leurs enfants, qu'ils déshonorent si ce sont des filles, et rendent quelquefois eunuques quand ce sont des garçons, comme si ce n'était pas assez de priver ces pauvres créatures de ce que tout homme a de plus précieux au monde, et qui n'appartient qu'à lui et à Dieu, sa liberté.

Aussi les Bushmen sont-ils fort exaspérés. Il n'est pas rare de trouver dans les cavernes qu'ils fréquentent, tant en deçà qu'au delà du fleuve Orange, des dessins d'antilopes, peints avec de l'ocre et du charbon de bois sur les parois inférieures de l'antre; et, au milieu de ces jeux in-

nocents, un lourd et fort planteur hollandais rossant son Bushman , comme aussi des Bushmen entourant un planteur pour le tuer. Il n'y a pas longtemps que dans ce voisinage, un colon émigrant fut assassiné de la sorte dans son chariot. Six mois auparavant, encore dans le même quartier, un autre de ces êtres brutaux ayant attaché son *jong* ou jeune esclave bushman à la roue de la voiture, où il fut vertement fustigé, pour avoir commis quelques fautes, l'envoya ensuite à la chasse, où il alla, mais sans rien rapporter, ce qui lui valut de nouveaux coups de sangle. Le lendemain, son maître lui ordonna encore de courir les antilopes, et le jeune homme dit malicieusement, sans être compris : « Si je vais aujourd'hui, je tuerai, car je viserai juste. » Le soir, il retourne les mains encore vides. Le boer, en le voyant arriver, lui fait des menaces ; mais celui-ci l'ajuste, tire, et l'étend mort sur le sable, crie : *Bien !* jette son fusil à terre et dit aux parents du mort : « Maintenant tuez-moi, » ce qui fut fait sur-le-champ.

De pareils exemples de meurtre sont malheu-

reusement trop fréquents, mais il n'est pas de mon goût d'en rapporter davantage. Ceux-là suffisent pour prouver ce que vaut l'esclavage dont je parle : les boers n'ont plus que les Hottentots n'y trouvent jamais leur compte.

Sous le rapport religieux, les Bushmen s'adonnent à beaucoup moins de superstitions que les noirs, mais sans que je sache au juste ce qu'ils professent de croire. Ceux des montagnes, distingués par le nom de *Maccolong*, disent qu'il est un *Kaang* ou *Chef* au ciel, appelé aussi *Kue-Akengteng*, l'*homme*, c'est-à-dire *le Maître de toutes choses*. Selon leur expression, « on ne le voit point des yeux, mais on le connaît dans le cœur. » On le prie aux temps de disette, avant d'aller à la guerre ; et cela, pendant la nuit entière, en exécutant la danse du mokoma. Les animaux des champs ont tous des marques qu'il leur a faites : par exemple, un élan n'a reçu de lui qu'un tronçon de queue ; un autre a l'oreille repliée ; un autre, au contraire, l'a percée.... Kaang fait vivre et il fait mourir ; il donne ou refuse la pluie. Lorsque le

gibier manque, les Maccolong disent encore que *leur Seigneur leur refuse ses bêtes.* — *'Kaang ta'ko'gago si'ko kaa akeng'kuaing.*

Un Moroa m'a assuré que parmi son peuple on vénère le blessbock (*antilope pygarga*, Pall.)et un autre antilope dont le nom m'échappe en ce moment. Il n'y a de circoncis que ceux dont les rapports sont très-fréquents avec les Caffres ou les Béchuanas. Les cas de polygamie sont rares, et ceux d'adultère moins communs que chez les autres naturels du pays. Les veuves trouvent difficilement un second mari, à cause, peut-être, de l'opinion générale des indigènes, qui croient que la plupart des morts qui arrivent sont plutôt l'effet de quelque maléfice que de la maladie ; mais, au reste, on prend d'elles un soin attentif dans le kraal, où il ne se mange aucune pièce de gibier qu'elles n'en aient leur part. Chez les tribus voisines, un homme n'a pas plus tôt rendu le dernier soupir que ses parents l'enveloppent dans son manteau ordinaire, pratiquent une large ouverture à la paroi de sa hutte, et l'enlèvent par là, car l'on

considère comme néfaste qu'il sorte par la porte des vivants. On se hâte de le placer au fond d'une fosse ronde, percée sous les pieds de ses troupeaux, à la bergerie, où il descend béni et révéré de la famille, dont il est regardé comme un des dieux. Ces sortes d'enterrements sont si précipités qu'il y a des gens actuellement en vie dans le pays qu'on avait inhumés de cette manière, mais qui, revenus de leur léthargie, ont trouvé le moyen de sortir du sépulcre. — Parmi les Bushmen, de tels scandales n'arrivent jamais, parce qu'on se presse beaucoup moins. Les morts ont d'abord la tête ointe de poudre rouge, mêlée de graisse fondue ; ensuite ils sont grossièrement parfumés et couchés sur leur côté dans une fosse oblongue, où se rassemblent les parents et les amis, pour faire leurs lamentations. On vient même des villages voisins voir et examiner le cadavre, qui est alors sorti de la fosse ; et là chacun redouble de cris et de gémissements. A la fin on jette dans la fosse la cabane du défunt et on la brûle sur lui. Le creux est comblé avec de la terre jusqu'au haut, mais

sans aucun monceau de pierres ou apparence de monument, comme font les noirs. Les funérailles terminées, tout le kraal émigre pour un ou deux ans, pendant lesquels il n'est parlé du mort qu'avec vénération et avec larmes, ce qui est aussi le cas chez les Matébéles.

Ce respect des indigènes pour les tombeaux témoigne, à notre avis, de la foi indéfinie, mais bien constatée qu'ils ont à l'immortalité de l'âme, et nous rappelle celui de leurs proverbes qui dit que *la mort n'est qu'un sommeil.* — *Léfau ki boroko* (1).

Avec cela, les Bushmen sont tellement grossiers qu'ils adorent une chenille (une espèce de *caddisworm*, insecte ou chenille de la tribu *des caterpillars*, d'après des noms anglais dont je ne connais pas parfaitement les mots correspondants en français). Cet ermite, appelé par eux *N'go*, se construit un joli étui de brins de paille collés ensemble en long, mais en y laissant

(1) Ce proverbe des indigènes rappelle involontairement cette maxime favorite des incrédules du XVIIIe siècle, que *la mort est un sommeil éternel.* On voit, par le rapprochement, que les déistes ont moins de religion que les sauvages.

une ouverture assez grande pour mettre dehors sa tête et ses épaules, lorsqu'il veut chercher sa nourriture. Cependant, rien autre ne peut ordinairement être vu de la larve que sa tête et ses premières pattes, au moyen desquelles elle se pend dans le feuillage et traîne après elle l'étui où est renfermé le reste du corps, et dans lequel aussi elle se retire tout entière en cas d'alerte. Les naturels Béchuanas la croient très-venimeuse et redoutent qu'elle se rencontre dans l'herbe que broutent leurs troupeaux ; mais les Baroas en ont fait leur dieu. L'un d'eux, à qui je demandai s'il ne priait pas son défunt père, comme les autres habitants, me répondit que non, ajoutant que son père l'avait autrement appris, et lui avait solennellement dit avant de mourir : « Mon fils, quand tu vas à la chasse, cherche soigneusement à voir le N'go, et demande-lui ta nourriture, ainsi que celle de tes enfants. Observe, après ta prière, s'il remue la tête, en décrivant un demi-cercle (*un coude*), ce qui signifie qu'il t'a exaucé, et que ce soir là-même tu porteras à ta bouche un morceau de gibier,

lequel tu serreras entre les dents, et couperas avec ta lame de fer, en repliant le bras et décrivant aussi un demi-cercle, comme notre dieu. » La prière d'usage est la suivante :

'Kaang ta, ha a ntanga ë ? 'Kaang ta, 'gnou a kna a sé'gè. Itanga 'kogou 'koba hou; i'konté, i'kagè, itanga i'kogou 'koba hou; 'kaang ta, 'gnou a kna a sé'gè.

« Seigneur, est-ce que tu ne m'aimes point? Seigneur, un gnou mâle amène. J'aime ventre rassasier beaucoup; mon fils aîné, ma fille aînée aiment ventres rassassier beaucoup; Seigneur, un gnou mâle amène *sous mes traits*.»

Je traduits mot pour mot, afin que chacun puisse mieux voir combien matérielle et grossière est cette prière d'un peuple idolâtre, qui commence par mettre en doute que son dieu l'aime, et qui lui demande ensuite de la viande et seulement de la viande. En outre, le langage de la pièce est dur et barbare au delà de toute expression; mais il y a pourtant des cas et des inversions, qui en sont la conséquence naturelle; ce qui révèle dans le séroa un degré

quelconque, pour ne pas dire un genre distingué de développement. Ce caractère de la langue hottentote ne se retrouve point dans les idiomes caffres et béchuanas, avec lesquels d'ailleurs elle offre trop peu de ressemblance pour permettre de supposer qu'elle soit dérivée de la même souche qu'eux. Ses malheureux claquements de langue se rencontrent seulement en caffre, où ils sont comparativement rares ; reste à savoir s'ils lui viennent d'elle, ainsi qu'un certain nombre de mots apparemment les mêmes dans les deux langues, tels, par exemple, que celui de *j'aime*, *itanga* en hottentot, et *itanda* en caffre, auquel répond le verbe séchouana *kia* RATA, en changeant le *t* caffre en *r*, et le *d* en *t*, suivant la commune règle, ce qui ne laisse qu'une lettre euphonique de trop, savoir *n*.

Les claquements ont surtout lieu à la rencontre d'une lettre excessivement gutturale, de la nature du *g* allemand, et qui offre la plus grande affinité avec le *aïn* ou *gaïn* propre à l'arabe et aux autres langues de l'Orient. Comme

cette horrible aspiration revient à tout bout de champ dans la bouche des Bushmen, on serait tenté de dire qu'ils jappent plutôt qu'ils ne parlent.

D'ailleurs leurs mots sont trop courts pour être coulants et doux, trop chargés de consonnes, peu nombreux, je suppose, et peu variés pour la forme. Au contraire, les accents le sont beaucoup, et le sens d'un même mot tout à fait différent, suivant la manière de le prononcer. Ainsi, *N'go*, signifie un dieu ; *kho*, de l'eau; *khô*, un blanc; *khoo*, une courroie; *'ko*, un os ; *'koo*, un arbre ; *'kho*, grand etc. Cela rappelle ce qu'on dit à ce sujet du chinois, avec lequel le hottentot a encore de commun une foule de sons durs en *ong*, *ing*, *ouang*, *eng*. La dureté de cette langue tient évidemment à sa forme ; les peuples qui la parlent vivent sous un des climats les plus tempérés du monde, et apprennent à parler à perfection le séchuana, qui est très-doux. C'est au point que je connais un chef moroa qui a composé son chant de louanges en sessouto; il commence ainsi :

Rasélépé ou tloula youalé-ka pouri,
Ou tloula youalé-ka pouri a pôko !

Rasélépé bondit comme une chèvre,
Il bondit comme la chèvre d'un bouc !

Après ces quelques observations générales, l'on me permettra de placer ici une table de mots hottentots, et une autre de mots caffres et béchuanas, pour ceux que ces sortes d'esquisses intéressent.

Je suivrai dans ce travail trois des dialectes les plus généralement répandus au sud de l'Afrique, savoir : le séroa ou bushmen, le zoula et le sessouto.

TABLE PREMIÈRE.

—

VOCABULAIRE SÉROA.

FRANÇAIS.	SÉROA.
Agneau,	Gneru-kunte.
Aiguille,	Kègnia.
Ajouter,	Ga kebia.
Aller,	Ga kega.
Anneau,	Kakaue.
Arc,	Secca.
Aujourd'hui,	Ngomere.
S'asseoir,	Isoania.
Autrefois,	Kuue.
Autruche,	Tuebe.
Un babouin, *espèce de singe,*	Mannia.
Un bâton,	Kibi.
Beau et bien,	Kebese.
Beaucoup,	Keoa.
Bière de millet,	Ngoang.
Un homme blanc,	Khô.
Un blessbock, *espèce de gazelle*,	Kolingte.
Boire,	Ga kaga.
Bois de senteur,	Bogo.
Bois à brûler,	Pko.
Bon,	Tae.
La bouche,	Gu.

FRANCAIS.	SÉROA.
Des boucles d'oreilles,	Kekele.
Un bouclier,	Sikoku.
Du bouillon,	Gaba.
Un bouton,	Koatu.
Des boutons,	Kokoatu.
Boire,	Ga kaga.
Bouse de vache,	Geng ga kaoga.
Le bras,	Kaa
Une brebis,	Gneru.
Un caama *ou* cerf du Cap,	Seka.
Un canna *ou* élan du Cap,	Kong.
Un chacal,	Chekalass *et* koro.
Un chant, une chanson,	Koo.
Un carquois,	Sebalabala.
Un chef *ou* petit roi,	Kaang.
Le cheval,	Ngangngang.
Un chien,	Kuĕnia.
Une citrouille,	Kakung.
Le cœur,	Nganantu.
La conscience,	Ngoa.
Une corde d'arc,	Nguème.
Creuser en terre,	Ga kaba.
Un couagga,	Boriako.
Courir,	Ga kalikoa.
Couteau,	Kana.
Cuivre,	Lesenene, kokang.
Demain,	Kèbe.
Les dents,	Kentu.
Un dieu,	Ngo.
Un domestique,	Motaka.
Donner,	Ga koa.
Dormir,	Ga kũenta.
Dur,	Thaï.

FRANÇAIS.	SÉROA.
De l'eau,	Kho.
Emigrer,	Ga kakase.
Un enfant,	Akunte.
Epouse,	Nga.
Les étoiles,	Koang koang.
Faute,	Mokolu.
Une femme,	Nkèo.
Fer,	Sebeke.
Du feu,	Kii.
Une fille,	Tubitsoana.
Une flèche,	Tloatloa.
Fourmis,	Jabang.
Le froid,	Mokhüele.
Le front,	Nga.
Fumer,	Ga schu.
Un fusil,	Khô.
Un gnou,	Gnu.
Un petit de gnou,	Ngai.
Le genou,	Gnomateng.
Les genoux,	Ignonomateng.
Un grain de millet, *proprement un œil de millet*,	Tsago-kolo.
Grand,	Kho.
La grêle,	Kokose.
La guerre, *c'est le même nom, que faute, tort*,	Mokolu.
Herbe,	Kéhé.
Hier,	Itolo.
Hippopotame,	Togu.
L'hiver,	Mokhüele.
Un homme,	Kong.
Une hutte,	Ngeng.
Une hyène,	Ohu.

FRANÇAIS.	SÉROA.
Les Koranas,	Teri.
Laid et mauvais,	Komass.
Du lait,	Tloang.
Ligaments d'animaux, *servant de fil*,	Ngueme.
La langue,	Ngou.
Une lanière,	Kengnia.
Lion,	Koeng ka oga.
Lionne,	Koeng ka ngte.
La lumière du jour,	Kebe.
La lune,	Kokoro.
La main,	Kaa.
Manger,	Ga niang.
Un manteau de peau,	Ngueng.
Marcher,	Ga tagagisa.
Massue,	Keri.
Les Maloutis,	Kobane.
Le matin,	Kebe.
Mère,	Ngo.
Miel,	Kèo.
Millet,	Kolo.
Moelle,	Süeng.
Une montagne,	Komao.
Mordre,	Ga tsii.
Mourir,	Ga ka.
Une natte,	Kaakasi.
Le nez,	Ngüeng.
Non,	Gaa.
Un nuage,	Turu.
Un oiseau,	Kui.
Le fleuve Orange,	Gariep.
Un œuf d'autruche,	Kibike.
Les oreilles,	Engontu.

FRANÇAIS.	SÉROA.
Ocre,	Kalass.
Oui,	Ngai.
Pain,	Magobe.
Parler,	Ga kekega.
Un pauvre,	Mokaboana.
Une peau,	Togu.
Percer,	Ga koa.
Père,	Haho.
Petit,	Nieneko.
Les pieds,	Nganga.
Une pierre,	Komao.
La plèvre,	Ngoa.
Une pipe,	Paga.
La pluie,	Chorosi.
Des plumes,	Ikui.
Une porte,	Geng-nganga.
Un pot,	Nguaku.
Poussière,	Kérushi.
Prendre,	Ga kia.
Pris,	Kui.
Presser,	Ga koga.
Le printemps,	Keų.
De la rassade,	Kii.
Se rassasier,	Ga ikoba.
Regarder,	Ga inga.
Se réjouir,	Ga kuia.
Rire,	Ga kuia.
Une rivière,	Kaba.
Une petite rivière,	Kaba nieneko.
Un rocher,	Komao kho.
Roseau,	Ngongosi.
Le sable,	Koba.
Une sagaie,	Ngualase.

FRANÇAIS.	SÉROA.
Du sang,	Tlauke.
Sang du nez,	Mokoma.
Des sauterelles,	Kuu.
Du sel,	Kung kung.
Serpent,	Ngeri.
Le Soleil,	Nguème.
Le sommeil,	Küenti.
Souffler le feu,	Ga sua,
Un springbock, ou gazelle sauteuse,	Küe ea,
Le tabac,	Kisi.
Un taureau,	Kuane kaoga,
Termitines, *sorte de fourmis*,	Chuchubi.
De la terre,	Koba.
La tête,	Nga.
Tortue,	Ketenia.
Travailler,	Ga teriteria,
Tuer quelqu'un,	Kong ka,
Une vache,	Kaoga,
Vrai,	Keoa.
Vautour,	Soaisa,
Le vent,	Koba.
Le ventre,	Kogu,
De la viande,	Hôhô.
Un vieillard,	Kobete,
Vilain,	Komass,
Un village,	Mokhème,
Ne vouloir pas,	Ga koga.
Les yeux,	Ntsago.

PHRASES FAMILIÈRES.

Il y a longtemps que je marche,	Kuue ntagagisa,
Qui êtes-vous ?	Ate koa ?

FRANÇAIS.	SÉROA.
Attisez ce feu-là,	Sua kii kee.
qui n'est que fumée,	Koba kii kuita.
La pluie arrive,	Chorosi kuue a see.
Je veux aller dormir,	Itanga ikege küenta.
Asseyez-vous,	Soania.
Je veux vous parler,	Itanga ikekega.
Non, nous voulons marcher,	Gaa, si tanga ga tagagisa.
Venez ici, dansons ensemble,	A tle a see, si kooke.
Je dis la vérité,	Ikega keoa.
Une petite chose,	Chuai e nieneko.
Pourquoi pleures-tu ?	Teng ga tanga khoo ?
Je n'ai rien à manger,	Ntloke hô.
La faim me dévore,	Ngome kukoa.
Voilà des gnous !	Gnu a e e !
Courez les détourner,	Akalang gnu a see.
La flèche a porté,	Tloatloa a koang.
Les sauterelles arrivent,	Kuu a see.
Les sauterelles sont bonnes,	Kuu a tae.
Notre tabac est fini,	Kisi tlo gonga.
Nous voulons chanter,	Se tang se koa kè.
Un,	Te a ngoa.
Deux,	Te ngu.
Trois,	Te nguene.
Quatre,	Te nkeo.
Beaucoup de choses,	Te a gabe.

TABLE SECONDE.

VOCABULAIRE ZOULA ET SESSOUTO.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Des abeilles,	Eziniousi,	Linotsi.
Admirable.	Sebenka,	Tsabegang.
Agneau,	Enfanana,	Koniana.
Aller,	Uku ea,	Go ea.
Aiguille,	Ezungulo,	Lemao.
Un ami,	Zala,	Motsuala.
Anneau,	Lesale,	Lesale.
Appeler,	Uku beza,	Go bitsa.
Appeler à son secours,	Uku memeza.	Go memetsa.
Aujourdhui,	Namuthla,	Kayenu.
Autrefois,	Khante,	Khale.
Autruche,	Enche,	Mpechè.
Avaler,	Uku meza,	Go metsa.
Bâton,	Entumpa,	Tupa.
Beau et bien,	Nthle,	Ntle.
En bas,	Saze,	Tlase.
Là-bas,	Kua,	Kua.
Un berger,	Molesa,	Morisa.
Un homme blanc,	Molunkue,	Lekhoa.
Les blancs,	Balunkue,	Makhoa.
Un bœuf,	Enkhomo,	Khomo.
Des bœufs,	Zenkhomo,	Likhomo.
Du bois,	Empaze,	Patsi.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Un grand bouclier,	Sethlanko ,	Mokoko.
Du bouillon,	Omothlũeze,	Mororo.
Le bras,	Mokhono,	Lechogo.
Les Bushmen,	Batoa,	Baroa.
Un canna ou élan du Cap,	Emponfu,	Pofu.
Un chant, une chanson,	Lekhama,	Pina.
Revenir à la charge,	Uku pentela,	Go petela.
Un chef *ou* petit roi,	Enkhose,	Morèna.
Chemin,	Enthlela,	Tsela.
Les cheveux,	Lenocle,	Meriri.
Un chien,	Encha,	Ncha, Mcha.
Le ciel,	Lepezulu,	Legorimo.
Circoncire,	Uku sonka,	Go bulla.
Circoncision,	Lesongo,	Lebullo.
Le cœur,	Ethlezoe,	Pelu.
Etre connu,	Uku seoa,	Go tseyoa.
La conscience,	Enfalo,	Lechualo.
Consoler,	Uku tselesa,	Go tserisa.
Se consoler,	Uku iselesa,	Go itserisa.
Contrée,	Lezoe,	Naga.
Convoiter,	Uku lakaza,	Go lakatsa.
Corne,	Ponto,	Lenaka.
Le corps,	Mozempa,	Mele.
Un couagga,	Empenze,	Pitsi.
Couler,	Uku rota,	Go rota.
Faire couler,	Uku roteza,	Go rotetsa.
Courir,	Uku kenchema,	Go titima.
Couteau,	Mokôa,	Tipa.
Couvrir,	Uku kuala,	Go kuaela.
Craindre,	Uku saba,	Go tsaba.
Cuire,	Uku penga,	Go apea.
Cuisinier,	Mopenke,	Mopei.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Cuisse,	Moleze,	Serupe.
Cuivre,	Ezempe-e-mothlope,	Tsepe-e-cheu.
Demain,	Uku sasa,	Gosasa.
Dépécer,	Uku sega,	Go sega.
Mettre en déroute,	Uku kocha,	Go lelekisa.
Un devin,	Senoge,	Senoge.
Un dieu domestique,	Setuta,	Morimo.
Les dieux domestiques,	Ezetuta,	Merimo Barimo.
Dire,	Uku yela,	Go yoetsa.
Les doigts,	Ezentumpa,	Meno.
Un domestique,	Mofongase,	Motlanka.
Dormir,	Uku lala,	Go roabala,
Dur,	Khône,	Thata.
Eau,	Amanze,	Metsi.
Ecraser,	Uku ganta,	Go gata.
Ecraser la tête,	Uku kabatela,	Go bata.
S'écarter,	Uku lathleka,	Go latlega.
Un éléphant,	Nthlofu,	Tlou.
Un enfant,	Montuana,	Nguana.
Enlever,	Uku tuta,	Go tuta.
Ensorceler,	Uku kokula,	Go loïa.
L'épaule,	Thlakute,	Lethlakure.
Et,	Na, no,	Le.
Les étoiles,	Zenkuenkueze,	Linaleri.
Faire,	Uku eza,	Go etsa.
Etre fait,	Uku ezoa,	Go etsoa.
Fauve,	Mpofu,	Tsetla.
Une femme,	Omofase,	Mosari.
Fer,	Esempe,	Tsepe.
Fermer,	Uku fala,	Go kuala.
Du fil,	Moento,	Lesika.
Une fille,	Entumpe,	Moruetsana.
Une flèche,		Mochu.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Le feu,	Maione,	Molelo.
Un forgeron,	Lelala	Lelala.
Former un vase d'argile,	Uku bopa,	Go bopa.
Fourmis.	Zenkuluane,	Linkulana.
Fusil,	Sempamo,	Setunia.
Un gnou,	Mponkono,	Purumo.
Un petit de gnou,	Mpotunguana,	Purunguana.
Le genou,	Entlolo,	Lengole.
Gonfler,	Uku 'kupela,	Go pipitlela.
Gouffre,	Zenzeba,	Boliba.
La guerre,	'Mpe *le même mot que mal.*	Ntoa.
Herbe,	Oyane,	Boyoang.
Hiver,	Bosenka,	Maria.
Un homme,	Entonta,	Monna.
Un jeune homme,	Montuana,	Motlankane.
Une hutte,	Einthlu,	Intlu.
Une hyène,	Empeze,	Piri.
Ici,	Neno,	Kuanu.
Ilot de rivière,	Sethlekethleke,	Sethlekethleke.
Jour,	Motla,	Motla.
Un jour,	Motla ope,	Motl'omong.
Les Koranas,	Ebekhotu,	Bakhotu.
Là,	Kona,	Gona.
Laid et mal,	'Mpe,	'Mpe.
Du lait,	'Mpete,	Lebese,
Laitage,	Mabese,	Mabese.
Lancer,	Uku beza,	Go betsa.
Une lanière,	Mokhèlo,	Lerapo.
La langue,	Oleme,	Leleme.
Louanges,	Ezebonko,	Litoko.
Père des louanges,	Bomoka,	Balipoko.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Louer,	Go bonka,	Go boka.
La lune,	Eniaka,	Kueri.
Se lever,	Uku ema,	Go ema.
Se lever du lit,	Uku funka,	Go choga.
Un magicien,	Enyanka,	Ngaka.
La main,	Seanthla,	Seatla.
Manger.	Uku thleoa,	Go ya.
Mangé,	Uku thla,	Go yeoa.
Manteau de peau,	Enkubo,	Kubo.
Marcher,	Uku gampa,	Go tsamaea.
Mariage,	Zeeo,	Nyalo.
Se marier,	Uku lobola,	Go nyala.
La mer,	Leoanthle.	Leoathle.
Mère,	Onionko,	Ma.
Miel,	Zinioaze,	Linotsi.
Millet,	Amabele,	Mabele.
Moi,	Eme,	Nna.
Monceau,	Ngobu,	Kobu.
Montagne,	Enthaba,	Thaba.
Monter,	Uku kuela,	Go nyologa.
La mort,	Enkofa,	Lefu.
Mourir,	Uku nfa,	Go shua.
Une natte,	Ole 'khase,	Moseme.
Noir,	Nyama,	Nchu.
Nourriture,	Go-'konta,	Go-ya.
Un nuage,	Olenfu,	Leru.
La nuit,	Bosuku,	Bosigo.
Un oiseau,	Enyone,	Nonyana.
Des oiseaux,	Zemyone,	Linonyana.
Ombrager,	Uku tuza,	
L'ombre d'une personne,	Otuze,	Seriti.
— d'un nuage,		Lesũeli.
— d'un arbre,		Moriti.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
L'oreille,	Euthlebe,	Tsèbè.
Par,	Ka,	Ka.
Parler,	Uku chumaela,	Go bua.
Partout,	Gon'ke,	Gotle.
Passer,	Uku thlula,	Go feta.
Passer le gué,	Uku selela,	Go tsela.
Percer,	Uku thlaba,	Go thlaba.
Père,	Ethlo,	Ntate.
Les pieds,	Ezenyao,	Mautu.
Une pierre,	Leye,	Leyoe.
Une pintade,	Nkhanka,	Khaka.
Piquer,	Uku puma,	G opuma.
Planter,	Uku palula,	Go lema.
Plantes,	Mete,	Limela.
Plantes médicinales,	Makhôbalo,	Litlare.
La pluie,	Enfula,	Pula.
Une plume,	Lepape,	Lesiba.
Plusieurs,	Banye,	Bangata.
Unc porte,	Monyanko,	Monyako.
Un pot,	Empenza,	Pitsa.
Une poule,	Enkonku,	Khogo.
Prendre,	Uku thabata,	Go enka.
Près,	Ntutse,	Caofi.
Querelle,	Enkhane,	Khang.
Quitter,	Uku sia,	Go sia.
Avec quoi,	Ka ane,	Ka'ng.
Une racine,	Monfu,	Motsu.
De la rassade,	Bothlalo,	Sefaga
Se rassasier,	Uku suta,	Go khora.
Rassembler,	Uku bukena,	Go bokella.
Recruter,	Uku bunta,	Go khèta.
Règne,	Muso,	Muso.
Régner,	Uku buza,	Go busa.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Se réjouir,	Uku taba,	Go taba.
Se reposer,	Uku pumuya,	Go pumula.
Une rivière,	Monfula,	Nuka.
Une petite rivière,	Monfulana,	Nukana.
Un rocher,	Entugu,	Lefika.
Du sable,	Mothlaba,	Letlabate.
Du sang,	Lekaze,	Mari.
Sang du nez,	Monkola,	Mokola.
Sentier,	Mosela,	Mila.
Séparer,	Uku lamulela,	Go namulela.
Un serpent,	Enyonka,	Noga.
Le soleil,	Lelanka,	Letsatsi.
Le sommeil,	Botoko,	Boroko.
Sortir,	Uku puma,	Go tsoa.
Un springbock,	Esèmpè,	Tsépè.
Se taire,	Uku tula,	Go kutsa.
Faire taire,	Uku tulisana,	Go kutsisa.
Termitines,	Bothloa,	Bothloa.
Tirer un coup de fusil,	Uku tunyesa,	Go tunya.
La terre,	Pase,	Lefatsi.
De la terre,	Mobu,	Mobu.
Tête,	Ekanta,	Tlogo.
Tuer quelqu'un,	Uku bolala,	Go bolaea.
Vaincre,	Uku kueza,	Go tlula.
Vainqueur,	Tekeze,	Motluli.
Un vautour,	Lekauko,	Lethlaka.
Le vent,	Moea,	Moea.
Le ventre,	Seso,	Mpa.
La vérité,	Sonto,	'Nete.
De la viande,	Enyama,	Nama.
Un vieillard,	Lekenkù,	Lekeku.
Une ville,	Monze,	Motse.
Une ville de garnison,	Lekanta,	

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Voler, *en parlant des oiseaux*,	Uku fuka,	Go foka.
Vraiment,	Tute,	Rure.
Les yeux,	Maso,	Mathlo.
Une zagaie,	Mokonto,	Lerumo.
Les Zoulas,	Amazulu,	Bakoni, Matebele.

NOMBRES.

Un,	Nie,	Ngue.
Deux,	Pele,	Peri.
Trois,	Tato,	Taru.
Quatre,	Nne	Nne.
Cinq,	Thlano,	Thlano.
Six,	Tatato,	Tselela.
Sept,	Senonia,	Shupa.
Huit,	Tobe-e-meno-e-mele,	Roba-meno-e-le-'méri.
Neuf,	Tobe-e-mono-o-monie,	Roba-mono-o-le-'mong.
Dix,	Chume,	Shume.
Onze,	Chume-le-ne-mofu-'monie,	Shume-le-mochu-'mong.
Douze,	Chume-le-ne-mefu-'mele,	Shume-le-mechu-'méri.
Treize,	Chume-le-ne-mefu-'metato,	Shume-le-mechu-'méraru.
Quatorze,	Chume-le-ne-mefu-'mene,	Shume-le-mechu-'mene.
Quinze,	Chume-le-ne-mefu-'méthlano,	Shume-le-mechu 'methlano.

FRANÇAIS.	ZOULA.	SESSOUTO.
Seize,	Chume-le-ne-mefu-'metatato,	Shume-le-mechu-e-tseletseng.
Dix-sept,	Chume-le-ne-mefu-e-nonie,	Shume-le-mechu-e-shupileng.
Dix-huit,	Chume-le-ne-mefu-e-tobe-meno-e-mele,	Shume-le-mechu-e-robileng-meno-e-le'meri.
Dix-neuf,	Chume-le-ne-mefu-e-tobe-mono-o-monie,	Shume-le-mechu-e-robileng-mono-o-le-'mong.
Vingt,	Machume-a-mabele,	Mashume-a-maberi.
Trente,	Machume-a-matato,	Mashume-a-mararu.
Quarante,	Machume-a-mane,	Mashume-a-mane.
Cinquante,	Machume-a-mathlano,	Mashume-a-mathlano.
Soixante,	Machume-a-matatato,	Mashume-a-tseletseng.
Soixante-dix,	Machume-a-nonie,	Mashume-a-shupileng.
Quatre-vingt,	Machume-a-tobe-meno-e-mele,	Mashume-a-robileng mono-e-le-'méri.
Quatre-vingt-dix,	Machume-a-tobe-mono'mong,	Mashume-a-robileng-mono-o-le-'mong.
Cent,	Ekholu, *le grand nombre*,	Lekholu.
Mille,	Sekete, *le nombre finisseur*,	Sekete.

MOIS.

Janvier,	Thlolaya,	Perikông.
Février,	Ontaza,	Tlakula.
Mars,	Mmeza,	Tlakubela.
Avril,	Mpitloa,	Mesa.

FRANÇAIS,	ZOULA,	SESSOUTO.
Mai,	Motekanyone,	Motseganong,
Juin,	Ofufane,	Pupchane.
Juillet,	Ofufu,	Pupu.
Août,	Mpatoe,	Pato.
Septembre,	Otsoetsana,	Logetse.
Octobre,	Nguanazele,	Mpalane.
Novembre,	Uputu'nguana,	Puru'nguana.
Décembre,	Osibathlela,	Tsitoe.

FIN.

CHAPITRE XXIII.

Histoire du pays. — Les Hottentots. — Les Caffres. — Béchuanas. — Provinces. — Leur constitution. — Esprit de brigandage. — Histoire de Motloumé. — Trait merveilleux de lui. — Son caractère. — Ses mœurs. — Son goût pour les voyages. — Lumières de Motloumé. — Sa mort. — Sa mémoire vénérée jusqu'à l'adoration. — Loi naturelle. — Famille de Motloumé.

Dans les diverses contrées de l'Afrique australe que nous avons parcourues, nous n'avons trouvé que deux races distinctes d'indigènes : des Hottentots et des Caffres.

Les premiers, autant qu'on peut en juger par les analogies de couleur et de forme, appartiennent à la race mongolique. Ils se divisent en Namaquois, Koranas et Bushmen. Autrefois ils

étaient puissants, riches et comparativement heureux ; mais la prise du Cap de Bonne-Espérance par les Européens leur fit à ces trois égards un mal considérable. Ils s'étendent presque exclusivement aujourd'hui sur le bassin de l'Orange, tandis qu'ils devaient originellement occuper toute la pointe méridionale de ce continent, ce qu'on peut raisonnablement inférer de très-bonnes considérations. Il est bien connu, par exemple, qu'ils étaient jadis répandus dans toute l'étendue de la colonie du Cap, comme aussi sur les rivières des Poissons et de la Keiskamma. Il n'y a qu'une vingtaine d'années qu'ils se trouvaient encore en bon nombre sur les terres des Zoulas, dont ils offensèrent un des chefs, qui se vengea d'eux en les détruisant. Les vieux noms de Keisthanoma, de Kei-Cop, de Gariep; ceux non moins anciens d'une foule de montagnes du pays sont hottentots. On voit des dessins de ce peuple dans toutes les cavernes de l'Afrique australe. Enfin, les autres indigènes appellent le sud *boroeng*, du même nom qu'ils donnent aux Bushmen, et disent que pour eux,

ils sont sortis du nord et du nord-est. Leur manière ordinaire de s'exprimer, en parlant de l'origine des tribus, revient à ceci : « D'abord parurent les Hottentots, puis les Caffres, enfin les Béchuanas. Les Hottentots adoptèrent pour arme la flèche; les Caffres et les Béchuanas, leurs maîtres, prirent la sagaie. »

Nous répétons que les Hottentots nous paraissent être les plus anciens habitants du pays.

Quant aux Caffres, ce sont des indigènes d'une tout autre sorte que les premiers. Ils se rapprochent des Européens pour la grandeur de la taille, l'élégance des formes et leur intelligence, comme aussi par la forme du crâne; mais leur peau noire et leurs cheveux crépus les font extrêmement ressembler aux nègres.

Dans une acception générale, toutes les tribus comprises entre 18° 33' latitude S. et 19° 31' longitude E., sont appelées Caffres; dans un sens plus limité, on donne seulement ce nom aux naturels qui vont complétement nus, et on appelle Béchuanas ceux qui se couvrent les reins d'une peau de mouton ou de gazelle, et qui ont aussi

un langage à part, distinct de celui des premiers.

Ce nom de Béchuanas, ou de Bachuanas, quoique très-répandu aujourd'hui, n'est peut-être dû qu'à une méprise de quelque ancien voyageur qui, ayant demandé aux habitants du pays des informations sur leurs voisins, aura reçu d'eux cette réponse ordinaire : *Ba chuana, ils se ressemblent.* Le fait est que les indigènes s'attachent peu aux généralisations. Ce n'est que rarement que j'ai entendu ceux de ces contrées-ci étendre la dénomination de *Bakoni* à tous les Caffres qu'ils connaissent ; celle de *Basutu* aux Béchuanas en général ; et le nom de *Baroa* à toute la race hottentote, comme c'est, par exemple, le cas dans la citation ci-dessus rapportée, qui passe pour une de leurs traditions. Si on suivait les dénominations du peuple bushman, on appellerait les Hottentots *Khuaï;* les Caffres, *Tolo*, et les Béchuanas ou Bassoutos, *Ku*, mot identiquement le même que celui de *Cus* (1).

(1) Pour ne faire qu'une remarque générale sur le physique des Béchuanas et des Caffres, nous reconnaîtrons que nous avons trouvé parmi

Il y a vingt-cinq à trente ans qu'il ne se trouvait aucune autre espèce d'indigènes que cette dernière dans les vallées occidentales des Maloutis, et jusqu'au delà des Fransche-Bergen, tirant vers le nord. De l'embouchure de la Lékoua aux sources du Kei-cop gisaient les Bataoungs et des Bassias, autrement dit, la nombreuse et puissante tribu des Ligboyas.

Au sud, dans les montagnes Blanches et les montagnes Bleues, étaient quelques milliers de

eux peu d'hommes difformes ou naturellement débiles. Ils sont tous de jolie taille, robustes et bien faits. Le témoignage des voyageurs à cet égard est unanime. Mais, hélas! cette beauté de race, si vantée par quelques-uns d'entre eux, à quoi tient-elle au fond? On se défait d'une manière ou d'autre des impotents, des sourds, des muets, des idiots. Les nègres blancs sont jetés aux panthères ; de deux jumeaux, l'un est souvent pris et porté aux léopards dans la forêt. Le nourrisson qui a le malheur de perdre sa mère se voit, chez certaines tribus, enterré vivant à côté d'elle. On étouffe les aveugles-nés au moyen d'une poignée de cendres ou d'une cuillerée de graisse bouillante. Un jour, un de mes compagnons d'œuvre se trouvant à Mafissa, des jeunes filles lui apportèrent un enfant de deux ans et demi, qu'elles venaient de ramasser au haut de la fontaine ; son corps était meurtri de coups qu'il s'était donnés en tombant de roc en roc ; sa langue déchirée par les dents était attachée à son palais. La mère fut amenée ; elle s'excusa disant que son fils était *noué*, ce qui l'avait engagée, de désespoir, à l'exposer de la sorte dans un lieu retiré, où le père avait égorgé une chèvre destinée à attirer en cet endroit-là les avides hyènes. Au sud de l'Afrique les infanticides sont très-communs; mais les naturels les cachent si bien, on les commet si adroitement qu'à moins de vivre dans le pays il est presque impossible d'en découvrir un seul.

Bapoutis et les Bakuénas, communément appelés Bassoutos, et quelquefois aussi Bamonahins, d'après un de leurs précédents rois.

Ces peuples, dans leurs poésies et leurs traditions, sont souvent surnommés Batébang, qui signifie *ceux d'en bas*, ou du nord-est, d'où ils croient être tous sortis. Les derniers, à l'époque peu reculée dont je parle, se subdivisaient en une dizaine de petits États indépendants l'un de l'autre, quoique reconnaissant un chef principal du pays, nommé Motloumé. Il résidait à 'Ngolile, dans le district d'Oumpoukani. Huit lieues plus loin, du côté du nord-est, venaient les Bamérabas. Les Mafoukas se trouvaient répandus aux environs d'Intlouanachouana. Sur les rives de la Tlotse vivaient les Bamokotéris, ou sujets de Mokachane; dans le canton de Kuéning, les Bamamotsouanés; au haut de la Saule, les Makuakuas. Thaba-Bossiou et Makoarane (aujourd'hui Morija) étaient occupés par des Bapoutis; et au delà de ce dernier point jusqu'aux montagnes des Tempêtes suivaient les Bapétlas. Quant à la plaine tirant sur Béerséba d'aujour-

d'hui et sur Thaba-Ounchou, elle était presque entièrement livrée au pouvoir des Baroas, qui y vivaient sans beaucoup de peine du fruit de leur chasse, ce pays-là se trouvant alors couvert d'immenses hordes d'antilopes de toute espèce.

Toutes ces peuplades, les Bushmen exceptés, avaient les mêmes mœurs et parlaient un même langage. Elles se réclamaient de Monahin, le bisaïeul de Motloumé, qui exerçait à cette époque une influence aussi considérable que salutaire sur le pays, surtout dans son Etat particulier d'Oumpoukani. Son gouvernement fut celui d'un prince sage et plein de clémence. Les provinces voisines en appelaient ordinairement à lui, comme en dernier ressort, dans les procès très-difficiles. D'ailleurs, chacune d'elles avait son petit souverain, qui connaissait lui-même de toutes les causes, et réglait les affaires de son peuple comme il l'entendait; ce qui contre-balançait admirablement bien les pouvoirs et prévenait le despotisme. Il s'associait deux nobles, dont il faisait, pour parler le langage du pays, ses deux yeux et ses deux bras. Les Béchuanas

se régissent à peu près tous de cette manière. Dans quelqu'une de leurs tribus que vous entriez, vous y trouvez un *Morèna-o-mogolu*, espèce de grand-seigneur, et deux ou trois grands *tounas*, qui sont les principaux officiers de son conseil. Si de la capitale de la contrée on passe dans les provinces, dans chaque ville se trouve un plus petit morèna et deux tounas. Le premier construit constamment sa hutte, simple comme les autres, mais un peu plus spacieuse, au haut de la ville, vis-à-vis l'entrée, et ses deux visirs occupent les deux autres principaux quartiers avec les sujets qui leur ont été confiés, ou qu'ils ont su s'attacher eux-mêmes. Les plus petits morènas ont quelquefois des vassaux, auxquels ils donnent des domaines, à la charge de foi et hommage. Ces vassaux marquent aux roturiers les pièces de terrain qu'il leur est loisible de cultiver, et désignent les pâtis de telle ou telle autre saison de l'année, comme les seigneurs, tant grands que petits, font dans leurs propres clans respectifs. Les roseaux de marais, qui servent à la construction des cabanes, appartiennent

exclusivement à ceux-ci, et personne n'y touche sans leur permission. Dans la saison où ils se coupent, chaque sujet doit en apporter une botte à son maître, ou plus s'il le demande, avant de pouvoir lui-même y avoir part. Il est encore tenu de lui obéir, quelque soin qu'il lui confie, ou à quelque corvée qu'il l'emploie, comme, par exemple, de lui faire un kros, de paître ses troupeaux, de cultiver ses champs, d'en ramasser la récolte, ou de porter un message. A cette condition, le premier vide *gratis* les procès de l'autre, le tire, s'il le faut, de peine; tantôt lui fait présent d'un manteau de peau, tantôt d'un quartier de bœuf; quelquefois même il lui donne une ou deux têtes de bétail; en été, il lui laisse le lait d'une ou de plusieurs vaches... D'ailleurs, chacun étant plus ou moins libre de quitter son chef pour s'attacher à un autre, il arrive ordinairement que le pouvoir de ceux-ci augmente suivant qu'ils s'enrichissent, *et vice versâ*.

Quant aux relations de ces chefs entre eux, on peut dire qu'ils s'aiment toujours moins qu'ils ne

se craignent. Quoique relevant les uns des autres, selon les biens qu'ils possèdent, ils se respectent peu, au point de casser quelquefois le jugement les uns des autres, jusqu'à ce que les parties contendantes parviennent à s'accorder. Au fond, ils ne sont liés ensemble par aucun serment, ni par aucune loi positive; de sorte qu'ils ne se prêtent mutuellement secours que lorsqu'ils y trouvent tous intérêt (1). Les plus faibles parmi eux deviennent aisément les jouets des forts et même leurs victimes. Il n'appartient qu'au chef de tribu de convoquer les autres en assemblée nationale, pour délibérer en commun des questions de paix et de guerre. Ceux-ci peuvent bien se coaliser contre leurs voisins sans sa permission, mais non pas sans encourir sa colère. Si quelque bête féroce, tel qu'un lion ou un léopard, est tuée sur leurs terres, ils doivent fidèlement lui en apporter une pièce; et lorsqu'on re-

(1) S'ils étaient unis en confédération, on cesserait de les appeler des sauvages : LE DÉSERT SE PEUPLERAIT; la tranquillité, les lois, le commerce, la religion s'y établiraient, tant l'état de civilisation l'emporte sur l'état de nature! L'homme social dans les pays sauvages est le plus malheureux des hommes. Voy. page 553 jusqu'à la fin de la relation.

vient d'une expédition prospère, c'est lui qui distribue à tout le monde sa part du butin, en commençant par la sienne. Les sujets rebelles, qui ont refusé d'aller en campagne sous quelque faux prétexte, se voient dépouillés de leurs troupeaux, s'ils en ont, et on les partage avec le reste.

Tel est, en peu de mots, l'esprit et la constitution de ces tribus; telles elles étaient aussi au temps de Motloumé.

Les naturels assurent qu'à cette époque elles se voyaient moins pauvres qu'aujourd'hui, incomparablement plus populeuses et généralement tranquilles; non pas qu'il ne se commît des déprédations, mais elles étaient rares. Sur ce point, du reste, on n'a cure de se flatter. Les vieillards qui restent dans le pays disent ingénument : « Histoire des lions; là où vous trouvez ces animaux, toujours quelque innocente antilope tombe sous leurs griffes et leur sert de pâture. Le timide canna, une fois découvert, est guetté, surpris, terrassé par l'un d'entre eux. Alors accourent d'autres rois des

forêts qui font curée complète. Chez nous, il en était à peu près ainsi : occasionnellement on entendait dire d'un petit chef qu'il avait été dévoré par de plus forts... Mais c'était tous maux partiels, insignifiants, en quelque sorte, au prix de ceux qui ne tardèrent pas à se manifester lorsque nos grands morènas commencèrent à *lever la patte* les uns contre les autres ; alors tous nos petits États ruisselèrent de sang, et notre misère fut extrême. »

Motloumé, il paraît, avait prédit ces malheurs inouïs, et nous croyons qu'il peut être intéressant sous tous les rapports d'étudier un peu son histoire avant de retracer l'autre.

Elle a de commun, avec celle du fondateur de l'islamisme, un trait merveilleux qui a été rapporté, après la mort du prince d'Oumpoukani, par Mekoua, sa femme favorite, laquelle vit encore. « Son mari, dit-elle, eut une fois commerce avec le ciel ; c'était vers l'âge de treize ans. On lui avait construit au milieu des champs une pauvre cabane, où il passa avec ses camarades les cinq à six mois que dure la cérémonie

de la circoncision, à laquelle l'avait religieusement mené Moniane, son père. Un soir, à la nuit tombante, le toit de cette cabane s'ouvrit de lui-même, laissant un grand jour. Le jeune Motloumé fut ravi au ciel, où il vit beaucoup de peuples et de nations. Il en rapporta un cœur honnête et sage. Il lui avait été dit : « Va, gouverne avec amour ; vois toujours en tes sujets des hommes et des frères. »

Ce rapport est aujourd'hui répandu dans tout le pays. Les habitants assurent qu'ils n'ont jamais eu de meilleur roi que Motloumé. Il les aimait tous indistinctement, à ce qu'ils disent, et les jugait suivant les règles de l'équité. Il était doux, affable, d'un accès facile ; il prenait un soin particulier des veuves et des orphelins, qu'il recueillait chez lui et regardait comme ses enfants. Par suite de ce système, le premier il en vint à acheter des femmes pour les jeunes hommes sans ressources, qui, s'attachant au service des princes, dépendent pour toute chose d'eux, et deviennent ainsi leurs *batlauka*, c'est-à-dire des demi-esclaves. En effet, ces sortes de

mariages sans nom asservissent au chef les pères, les mères, les enfants, sans dire aussi qu'ils favorisent extrêmement la polygamie et la débauche. Pourtant le fils de Moniané, en les propageant (et son immense fortune le lui permettait), n'y voyait, il faut croire, qu'un ressort politique, qu'un excellent moyen d'influence. Par là il s'agrandit, devint très-populaire, tant parmi les Bassoutos que chez les Zoulas, et jusque dans les kraals des malheureux Bushmen; de sorte qu'on pourrait fort justement lui appliquer ces vers charmants d'un poëte, qu'il réalisa en partie :

Un roi qu'on aime et qu'on révère
A des sujets en tous climats :
Il a beau parcourir la terre,
Il est toujours dans ses Etats.

Toutefois, je le répète, ce système d'un homme habile et à la fois bienfaisant donna à celui de la pluralité des femmes un degré d'importance d'une latitude très-considérable. Avant Motloumé, les plus grands chefs de la contrée comptaient trois ou quatre concubines au plus, tan-

disqu'à présent ils en prennent jusqu'à quarante. Autrefois il fallait seulement deux à trois têtes de bétail au Mossouto pour se procurer une compagne, au lieu qu'aujourd'hui ce nombre s'élève à dix, à trente et même à cent, ce qui ne favorise que les riches.

D'ailleurs, l'époux de Mékoua passait aux yeux de son peuple pour très-continent. On assure qu'il se retira même d'elle et de toutes ses courtisanes, après un certain âge, suivant en cela la religion des chefs les plus sages, religion dont son frère Makhéta lui donnait alors l'exemple, au dire des gens.

Sous le rapport de la tempérance, Motloumé ne se montrait pas moins remarquable que par ses principes. Il mangeait peu et ne buvait jamais que de l'eau ou du lait. Il paraît qu'il préférait la société des enfants à celle des hommes, disant que « les petits sont meilleurs que les grands. »

C'était un vrai roi-voyageur; jamais peut-être Mossouto n'a visité autant de peuplades indigènes que lui, et il passait chez toutes indistinc-

tement, comptant de ne recevoir aucun mal d'elles, à cause sans doute de son respectable caractère et de sa haute réputation. En cela il différait essentiellement des autres morènas, qui se voient rarement entre eux, tant par défiance les uns des autres que par une orgueilleuse indifférence. On dit que le petit-fils de Monahin était bien accueilli partout, et qu'on le consultait comme une espèce d'oracle. Une fois qu'il se trouvait dans les environs de Boutaboute, Moshesh alla le voir. Motloumé lui dit : « Mon ami, si tu pouvais oublier ta com-
« pagne, je te prendrais partout où je vais. Un
« jour tu gouverneras probablement les hom-
« mes; apprends à les connaître. Quand tu les
« jugeras, que tes jugements soient justes. La loi
« ne connaît personne de pauvre. »

Très-avant dans le nord, il arriva chez des peuples anthropophages, qui ne lui firent aucun mal, « parce que l'on vit que c'était un homme de paix; » mais Séguaéla, le plus querelleur de ses compagnons de voyage, faillit servir de proie à la gent affamée.

Ces peuples sont très-réputés parmi les Bassoutos, sous le nom de Bamatlabaneng (1), et vivent fort loin, il paraît, dans l'intérieur. Motloumé arriva inopinément dans une de leurs villes en plein midi. Le soleil n'était pas intolérable ce jour-là; néanmoins il ne vit d'abord que des troupeaux de bœufs tranquillement couchés dans leurs étables découvertes, et n'entendit d'autre bruit que l'importun aboiement des chiens, ou l'ennuyeux bourdonnement des mouches.

Petit à petit, tous les habitants sortirent de leurs huttes. Le chef de l'endroit, s'approchant de lui, l'invita à s'asseoir à l'ombre avec ses compagnons, et leur servit de la chair humaine à manger; mais les voyageurs s'excusèrent, disant que ces sortes d'aliments leur étaient en-

(1) Les Bassoutos, prodigieusement riches en noms de couleur, donnent celui de *matlabane* aux bœufs ordinairement bruns, dont le museau et le dedans des oreilles sont roussâtres. Ils ne les connaissaient pas autrefois; mais les Zoulas, qui en possèdent, leur en procurèrent, et ils furent appelés *matlabane*, ou bœufs *de l'est*. Sans doute que, trouvant cette espèce de bœufs plus commune chez les nations que visita Motloumé dans l'intérieur, on les aura nommés à cause de cela *Bamatlabaneng*. C'est du moins l'opinion des indigènes.

core inconnus, de sorte qu'ils n'osaient y toucher ; c'est pourquoi on égorgea un bœuf pour leur régal.

Les sauvages firent ensuite des questions à Motloumé, auxquelles il répondit ; et, de leur côté, ils lui donnèrent toutes les informations qu'il leur demanda sur leurs petites, mais nombreuses tribus. Ce sont tous, dit-on, des hommes noirs, robustes, de taille ordinaire, très-ressemblants, pour la religion, les mœurs et le langage, aux Béchuanas. Motloumé les comprenait fort bien. Leur pays, quoique sec, est assez fertile, et les pâturages y sont excellents. Quelques basses montagnes le traversent ; mais les habitants s'en éloignent et préfèrent vivre en plaine, où il fait un peu moins chaud. Ils construisent leurs huttes en roseaux ou en chaume, et leurs parcs en mottes. Leurs villes sont grandes et bâties en rond. Ils exploitent le fer, dont ils forgent des sagaies et des houes. Comme la nature les a fait naître sous un ciel dévorant, ils sont dans l'habitude de paître leurs troupeaux et de se livrer à leurs autres occupations pen-

dant la nuit (1). C'est une ou deux heures après le coucher du soleil que les femmes descendent à la fontaine pour y remplir leurs cruches; ensuite elles se mettent à cuire leurs citrouilles et à broyer leur millet, dont elles tirent du pain et de la bière. Pendant ce temps-là, leurs maris vont traire leurs vaches, qu'on dit toutes brunes ou à peu près; ensuite ils les mènent aux pâturages, et ils se mettent à cultiver leurs champs, ou à préparer des peaux, dont ils se font des ceintures de pudeur, et de tout petits manteaux.

Ces peuples, au rapport universel des autres naturels du pays, dévorent la chair d'un mort, tandis qu'ils jettent souvent aux vautours ou mettent soigneusement en terre un bœuf qui vient d'expirer, au sujet duquel tout le monde ignore pourquoi ils se livrent en pareil cas à des lamentations publiques. Ils boivent beaucoup de lait aigre, et font leurs délices de la chair de leurs semblables. Leurs longs cheveux crépus

(1) Je trouvai occasionnellement leur nom et leur histoire en racontant aux Bassoutos qu'il était des hommes appelés antipodes, chez lesquels il fait jour quand pour nous il est nuit. Sans doute, me dirent-ils, ce sont les Bamatlabaneng.

sont enduits de graisse d'homme, et leurs corps d'ocre rouge. Ils se procurent des femmes au moyen de leurs bœufs. Aux noces de leurs sœurs ils égorgent, dit-on, comme font les Matlékas, le frère de la mariée, et, à défaut, la sœur. Maséfako, n'ayant point de frère, se vit exposée, lors du mariage de sa sœur cadette, à subir cette affreuse loi. On choisit une soirée un peu noire pour aller l'égorger, suivant l'habitude, dans la bergerie. Docile aux ordres de ses bourreaux, elle entra, se glissa furtivement au travers des bœufs, et parvint à s'échapper. Elle courut folle et désespérée toute cette nuit-là. Le lendemain, des racines et un peu d'eau réparèrent ses forces épuisées. Maséfako continua sa route. Après avoir franchi d'immenses solitudes, passé saine et sauve au travers de plusieurs tribus caffres inconnues, elle arriva enfin chez les Lighoyas, où elle épousa un homme, eut de lui trois enfants, et mourut ensuite, aux environs de Racébatane, de mort naturelle (1).

(1) Caleb, un des membres de mon église, qui a connu Maséfako pendant plusieurs années, assure que tous ces faits-là sont très-vrais.

Tellessont, au dernier fait près, les principales informations que Motloumé rapporta de chez les Bamatlabaneng, au milieu desquels il trouva prudent de ne rester que deux jours.

Parmi les questions qui occupaient le plus ce roi philosophe, était celle-ci : « Où peut finir la terre? » En fait de disputes, je n'en connais encore de lui qu'une seule, qu'il eut avec son propre père, au sujet d'une gazelle.... Dans toutes les villes qu'il visitait, il réglait les différends du peuple quand on l'en priait, et traitait alliance avec les chefs, leur recommandant d'aimer la paix, au sujet de laquelle il disait fort joliment : « Mieux vaut battre son blé qu'aiguiser sa sagaie. »

Il est resté dans ces contrées quelques maximes de lui, telles que ces deux-ci, par exemple, qui ont rapport à la religion naturelle :

« Il est au ciel un Être puissant, qui a créé
« toutes choses. Rien ne m'autorise à croire
« qu'aucune des choses que je vois ait elle-même
« pu se créer. S'en crée-t-il aucune aujour-
« d'hui? »

« La conscience est le vrai moniteur de l'hom-
« me; elle lui montre invariablement son de-
« voir. S'il fait bien, elle lui sourit; quand il
« fait mal, elle le ronge. Ce guide intérieur nous
« prend au sortir de la matrice, et nous accom-
« pagne jusqu'à notre entrée au tombeau. »

Motloumé croyait à l'immortalité de l'âme; il disait souvent : « Vanité des choses! Tout passe « rapidement, et moi aussi je passe... mais pour « aller rejoindre mes pères. » Parvenu à un âge avancé, comme il ne pouvait se sevrer de voyages, il en entreprit un dernier dans lequel il tomba malade d'une fluxion de reins, à laquelle il était très-sujet. Son fils Létéla, qui l'accompagnait, le mit à califourchon sur un bœuf de somme, lui plaça pour soutiens deux branches d'arbre sous les aisselles, et le reconduisit dans sa hutte à 'Ngolile, où il vécut seulement quelques jours. Avant d'expirer, il dit à ceux qui l'entouraient : « Mes amis, j'avais à cœur « d'enlever mes enfants hors du chemin de la « guerre, et de transporter à cet effet ma cabane « au sommet de Khèwe, vis-à-vis Makoarane;

« mais ma maladie a eu le dessus. Après ma « mort un nuage de poussière rouge (d'horri- « bles guerres) sortira de l'est et consumera « nos tribus. Le père mangera son enfant. Je « vous salue tous ; j'entre au séjour de nos pè- « res. »

Ce chef fut généralement regretté ; mais on ne fit pas de grandes lamentations à son sujet, parce que c'était un vieillard. Sa mémoire est partout révérée dans la contrée, et, dans les sacrifices offerts aux morts, il n'est jamais oublié des Bassoutos. En particulier, ceux de la plaine, qui vivent en partie de chasse, ont l'habitude de se rassembler, aux temps d'extrême disette, dans un lieu convenu, pour invoquer son nom et celui de leurs autres dieux. Dans ces cérémonies superstitieuses, les lingaka et le peuple se font des incisions avec de petites lames de fer, en signe de douleur. Ils se couchent sur la cendre, se relèvent, poussent des cris violents. On exécute des danses religieuses, auxquelles chacun prend part ; l'on se plaint hautement, l'on gémit, l'on chante des airs lugubres ; tout le monde

se fatigue extrêmement en de vaines lamentations, qui durent la journée et souvent même la nuit entière. Enfin, dans ces cérémonies païennes, on prie ainsi les dieux, en commençant par les plus récents ; on dit :

« Nous sommes la race des dieux,
Et néanmoins nous avons faim !
O dieux nouveaux, priez les dieux anciens ;
Intercédez pour nous auprès de 'Nkopane-Matounia ;
Intercédez pour nous auprès de Motloumé-Matsié, etc. (1). »

Le lendemain, les sauvages se répandent dans la plaine et courent de côté et d'autre vers leurs trappes à gibier, s'imaginant que peut-être leurs prières de la veille auront été exaucées ; mais, hélas ! les *bahalim* (2) exaucent-ils jamais ?....

(1) *Ki le nguana a Morimo, ka ota !*
Morimo o mocha, kapela oa rhale ;
Rapela 'Nkopane-Matunia ;
Rapela Motlume-Matsié, etc., etc.

'Nkopane était le frère aîné de Motloumé ; le nom qu'il prit à la circoncision est Matounia, comme Motloumé y prit celui de Matsié.

(2) On sait que ce mot hébreu se prend pour les faux dieux en général. Il répond au mot séchouana de *barimo*, dont les missionnaires ne peuvent déterminer l'origine, mais qui présente certainement bien de l'analogie avec celui de *bahalim* ; surtout quand on considère que *r* et *l* se prennent indifféremment l'un pour l'autre en séchouana, et que les mots de cette langue ne se terminent que rarement par une consonne, jamais en simple

Le gibier ne se prend dans la fosse que lorsque le Dieu des dieux l'y amène.

Pour terminer ici cette notice, Motloumé nous paraît avoir été un homme comparativement vertueux, sage, plus qu'ordinaire. Sa vie, malgré les taches qui s'y font remarquer, nous rappelle et en quelque sorte nous explique ce que saint Paul dit aux Romains : « Quand les Gentils, qui n'ont point la loi (*la loi écrite*), font naturellement les choses qui sont selon la loi, n'ayant point la loi, ils se tiennent à eux-mêmes lieu de loi. Ils font voir que ce que la loi prescrit est écrit dans leurs cœurs... » Nul doute que Dieu, dans le cours de ses dispensations miséricordieuses sur les nations païennes, ne suscite de temps en temps, au milieu d'elles, des lumières telles que celle-là, dans l'intérêt de la loi naturelle, et par conséquent de ceux qu'elle est destinée à éclairer et à régir. Le roi actuel des Bassoutos tient extrêmement à honneur d'être comparé à Motloumé,

m. *Ba*, le même dans les deux noms ; *ka* ou *a* manquant dans l'un, peut-être pour raison d'euphonie, ou à cause que le mot s'allonge à la fin ; *li*, le même que *ri* ; *m* dans le premier cas, pour *mo* dans l'autre : Bahalim, Ba...rimo.

dont il est évidemment l'émule sous bien des rapports. D'un autre côté aussi, son peuple demande à être gouverné, comme sous l'ancien régime, avec amour et selon les règles de la justice, règles bien connues dans le pays, beaucoup mieux, je dois l'avouer, que je n'avais d'abord cru ni pensé. Encore une fois, que le Seigneur se montre admirable dans toutes ses voies! Je découvre chaque jour plus clairement qu'il a mis dans le cœur de tous les Africains un témoin incorruptible de leur conduite, un juste juge de leurs actions, un guide aussi sûr que bienveillant, un *pasteur* toujours fidèle et toujours bon, selon qu'ils s'expriment eux-mêmes. Ils savent fort bien distinguer entre l'équitable et l'injuste, discerner le vrai du faux, le pur de l'impur, et me paraissent, en fait de bien et de mal, être d'excellents casuistes. La guerre, à laquelle ils se livrent constamment, n'en est pas moins appelée parmi eux *'mpe*, qui signifie *laid* et *mal* (1). Le vice de la galanterie, pour être profondément enraciné dans leurs cœurs, n'en

(1) *'Mpe*, le mal moral ; *botluku*, le mal physique.

porte pas moins le nom diffamant de ***boniatsi***, qui veut dire ***blâme***. La plupart de leurs maximes sont excellentes, quelques-unes de leurs lois aussi. Dans le cours de leurs procès et la conduite de leurs affaires en général, ils déploient un discernement admirable. A la suite d'un jugement injuste, j'entendis un Mossouto qui disait : « Le juge est puissant, il faut nous taire ; s'il était faible, nous lui crierions tous qu'il a tort. » Je crois, en résumé, qu'il n'en est pas un seul parmi eux qui ne pût pleinement souscrire à cet aveu déchirant d'un païen célèbre :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

La mort de Motloumé arriva en 1818 ou 1819. Quelque temps auparavant, le roi avait été appelé à déplorer le sort de son fils Koïané, le légitime héritier de la couronne. Comme cet intéressant jeune homme paissait les troupeaux de son père aux environs de 'Ngolile, les bergers de son oncle Morosi survinrent, qui lui cherchèrent dispute au sujet des pâturages et le tuè-

rent. Son frère Létéla l'aurait vraisemblablement remplacé, s'il eût eu autant de talent, ou seulement d'ambition, que de bonté naturelle; mais il s'est toujours contenté, depuis la mort de son père, de suivre la fortune de son jeune frère Moyakissané, qui, sans manquer précisément de moyens, n'a pourtant jamais su inspirer aux indigènes de la confiance pour lui. Au fond, un homme aussi supérieur que Motloumé ne pouvait, ce semble, être remplacé. Peu de temps avant sa mort, il demandait lui-même avec inquiétude à son frère Makhéta, le seul prince influent qui restât après lui : « A qui donc pourrions-nous regarder, pour lui confier la garde de nos enfants, de notre peuple et de nos coutumes? »

CHAPITRE XXIV.

Nouvelle dynastie. — Makoniane. — Combat nocturne. — Course de bœufs. — Sacrifice après le combat. — Explication. — Rapine. — Célébrité de Makoniane. — Plan politique de Moshesh. — Troubles dans le pays des Zoulas. — Invasion de celui des Bassoutos. — Suites funestes.

Au milieu de ce dénûment général de chefs remarquables, observons cependant que, parmi les Bamokotéris, branche cadette de Monahin, il s'en formait déjà un qui devait bientôt commander à tous les autres. C'était Moshesh, homme naturellement ambitieux, intelligent et brave. Lui et son ami Makonianė, dont les talents militaires ne seront probablement jamais

surpassés chez les Bassoutos, ils ont fondé une dynastie nouvelle, non moins remarquable que la précédente. Les circonstances les ont bien servis, ainsi que leur courage; et voilà tout ce qu'il faut pour opérer des merveilles dans ce pays, comme en général partout chez les sauvages, à ce qu'on peut présumer.

Makonianė naquit à Makosa, au haut de la Tlotse. Son père 'Ntséké, le trouvant maladif, s'imagina que les prétendus sorciers de l'endroit l'empêchaient de croître; c'est pourquoi il le confia à un de ses amis du voisinage, qui voulut bien prendre soin de l'enfant et le faire grandir.

Vers l'âge de treize ans, ce jeune garçon rentra dans la maison paternelle; c'était à l'époque où Mokachaṇé, le morèna de l'endroit et de tout le district de la Tlotse en général, devait faire circoncire Moshesh, son fils aîné. Il en fit publier la nouvelle par un héraut d'armes dans tout le canton, et les pères qui avaient des enfants de l'âge requis les amenèrent. Makonianė en était un. Il passa par la cérémonie de la circoncision, et devint par là, avec tous ceux de sa

bande, *homme*, c'est-à-dire sujet et soldat futur de Moshesh, suivant le mode ordinaire de recrutement (1).

Au sortir de là, il fut envoyé garder un troupeau de veaux appartenant à la ville ; mais on les lui vola dans les champs, et il s'en revint tout confus. Mokachané, indigné, demanda qu'on le fît mourir ; 'Ntséké donna d'abord son consentement ; mais le vieux Pété intervint, qui dit : « Non, les veaux ont été enlevés par les gens de Makara ; mais à qui la faute ? Naguère vous allâtes en maraude chez ceux-ci ; ils n'ont fait que se venger. Laissez vivre l'enfant ; quand il sera grand, il suivra leur exemple. » On le fustigea, et ce fut tout. Le seul tort qu'il eut, rapporte-t-on, c'était d'avoir mené son troupeau dans une autre direction que celle qui lui avait été indiquée.

Parvenu à l'âge de dix-huit ou vingt ans, le fils de 'Ntséké fut envoyé par Moshesh au village

(1) Je crois avoir remarqué quelque autre part que la cérémonie de la circoncision, chez les Béchuanas, est, en effet, un acte civil autant que religieux.

de Makara, reprendre, par quelque tour lacédémonien, le bétail qu'il avait autrefois perdu. Ce jeune homme part fièrement de nuit, armé de son bouclier, d'une simple massue, et accompagné de ses deux amis Galégala et Ramachoso. Ils rencontrèrent dans les champs cinq des sujets de Makara, qui venaient marauder à Makosa. Chama était à leur tête. Le premier il cria : *Qui êtes-vous? — Et vous*, répondit Makoniané, *qui êtes-vous? où allez-vous?* Il fond sur Chama et l'étend mort à ses pieds d'un coup de massue. En même temps l'un des ennemis frappe Galégala, qui tombe par terre dangereusement blessé. Makoniané, poursuivi à son tour, fait semblant de fuir, retourne en courant, fond sur son adversaire et le terrasse sans le tuer. Tels on se représente des lutins se battant dans l'obscurité; leur colère seul les anime; les ténèbres favorisent la lutte; les airs sont déchirés de cris que personne n'entend, excepté les ombres fantastiques que ce combat amuse ou intéresse.

Cependant les soldats de Makara retournèrent chez eux, emmenant celui de leurs cama-

rades qui n'avait été que blessé. De leur côté, Makonianê et Ramachoso prirent par la main Galégala et le conduisirent dans une cabane. Makoniané y fit soigneusement le guet, tandis que son ami courut à Makosa porter la nouvelle de leurs aventures nocturnes.

Aussitôt Mokachane, son fils Moshesh et le père de Galégala sortirent de leur ville. Vers minuit ils arrivèrent sur le lieu du combat. Le dernier d'entre eux tranche la tête et enlève les deux bras au malheureux Chama. Les autres prirent le blessé, et l'on s'en revint ensemble à Makosa.

Makoniané, à son entrée dans la ville, y fut accueilli par de féroces bravos. Il alla s'asseoir avec ses deux camarades dans la cour des hommes, espèce d'enceinte circulaire ou lieu découvert, mais entouré de roseaux, dans lequel les chefs et leurs soldats se tiennent ordinairement. C'était un jour de deuil et de lamentations publiques pour la ville de Makara. Au contraire; dans celle de Mokachane le peuple se livra à toute espèce de réjouissances, en même

temps que ses prêtres étaient superstitieusement occupés à purifier Makonianė et ses compagnons d'armes, suivant la religion de leurs pères à cet égard.

D'abord il y eut une course générale de bœufs. Ces animaux furent réunis dans les champs par la jeunesse. Les hommes, pendant ce temps-là, pendirent la tête et les bras de Chama au dessus de l'entrée du *lésaka*, cette ronde enceinte à renfermer les troupeaux, que tous les peuples caffres et béchuanas bâtissent en pierre ou en pieux au centre de leurs villes. Après cela il arriva une foule de bœufs, de veaux, de vaches, essoufflés, beuglant, pressés par de jeunes pasteurs qui suivaient derrière, agitant leurs longs plumets blancs et poussant mille cris. On fit passer et repasser les troupeaux sous les froides mains de Chama, avant de commencer à traire.

Ces sortes de courses, très-communes, sont destinées à montrer au bétail comment il doit rentrer à ses étables accoutumées lorsqu'il a été ravi par l'ennemi. Si on le fait ainsi passer sous

des mains étrangères et sous des yeux inanimés, c'est par superstition, comme pour lui apprendre à ne jamais souffrir que la main et à n'aimer que l'accueil de ses possesseurs légitimes (1).

Détournant mes regards de cette scène effrayante, si je les arrête sur la cour des hommes, j'y vois, d'un côté, des superstitions sans nombre s'accumulant les unes sur les autres, le remords né du crime (2), et mille cérémonies qu'on emploie pour le calmer; comme si les blessures morales d'un peuple païen n'étaient pas incurables! Sans doute aussi ce fait nous apprend quelque chose et mérite que nous le constations.

Moshesh, suivant la religion des naturels, après les combats, venait d'appeler Mobé, le prêtre de la guerre, et lui avait amené un bœuf noir très-beau, qui, ayant d'abord été soigneusement examiné et trouvé recevable, vit son nom de bœuf se changer en celui de *victime d'expiation* (*pékou*). Mokachane le perça

(1) S'il en a jamais eu de tels.

(2) Il n'est presque pas de guerre des naturels qui ne soit un brigandage.

dans les flancs d'un coup de javeline. 'Ntséké le dépouilla et en fit le dépècement. Alors Mobé en coupa certaines parties, qu'il mêla aux plantes d'une vertu salutaire qu'il avait dans sa corne de ngaka, et fit soigneusement frire le tout ensemble. Les cuisiniers mirent en même temps une potée de viande sur le feu. Mobé avait pris le bout de la langue, un œil de la victime, un morceau du jarret ou tendon d'Achille, et un autre du principal tendon de l'épaule.

Il revint une seconde fois pour couper un morceau de la plèvre, alla la tremper dans le vase sacré qu'il avait lui-même mis sur le feu, et de là dans le pot ordinaire qui cuisait pour Makoniane et les hommes en général.

Après cela Mobé vida la vésicule du fiel dans un grand vase d'eau claire, puisée au ruisseau, lava et relava le corps des trois maraudeurs, à l'exception de la tête seulement. Il leur introduisit aussi dans toutes les jointures des membres un peu de cette substance qu'il avait d'abord fait frire. Il fendit la vésicule et la passa autour du poignet de Makoniane. Enfin il prit

la fraise, l'imprégna d'une bonne portion de tout ce que contenait son vase sacré et la lia autour du cou du soldat. Ce qui restait dans le vase fut soigneusement broyé par celui-ci et jeté dans sa corne particulière, pour son usage journalier, s'il le trouvait bon, ou pour le temps à venir, où il pensait pouvoir encore aller en maraude.

Sa mère Foulé arriva alors, tenant en main une petite lame de fer avec laquelle elle lui tondit la tête, ainsi qu'à ses deux camarades.

Cela fait, Makoniane trempa son doigt dans de la craie blanche délayée, en marqua une de ses tempes en signe de triomphe; ses amis vinrent le féliciter, disant : « Le voilà purifié! voilà son deuil fini! » On vida la potée de viande. Foulé apporta de la bière, dans laquelle son fils jeta de cette poudre de purification qu'il tenait en réserve. Les trois maraudeurs mangèrent et burent, assis à terre. Mobé et les chefs en firent autant, ainsi que les hommes en général et quelques vieilles matrones; car, pour les jeunes femmes, on ne les admet point à ces

sortes de repas, de peur qu'elles n'y contractent de la souillure.

Après s'être rassasié, le prêtre de la guerre se retira tranquillement, chassant devant lui une génisse noire que Mokachane lui donna en récompense de ses peines. Les soldats commencèrent leurs danses pyrrhiques. Makoniane et ses deux amis restèrent dans la cour des hommes jusqu'au lendemain matin, où il leur fut permis d'aller revoir leurs compagnes et leurs enfants.

C'est lui-même qui a fourni ces détails, avec les explications suivantes, qui sont aussi indispensables que curieuses.

« Si l'on coupe, dit-il, et purifie la langue de la victime, c'est en vue d'obtenir des lares ou dieux protecteurs qu'ils empêchent l'ennemi de vous jamais injurier. On demande aussi que les tendons des pieds et des mains lui manquent dans la bataille, et que son œil n'ose regarder avec convoitise à vos troupeaux.

« Le fiel rappelle l'angoisse du mort. On la partage; elle semble même s'être attachée à

vous ; mais ne peut-elle pas être enlevée par une eau lustrale?

« La plèvre de l'animal passe pour symbole de la conscience : c'est pourquoi elle est soigneusement purifiée.

« L'usage de la fraise n'est pas un simple ornement : il importe de la porter nuit et jour autour de son cou, pour que, vous rappelant sans cesse l'expiation qui a été faite du crime, elle dissipe les songes fâcheux, les pensées lugubres au sujet du mort, et les fasse enfin oublier ; sans quoi l'on court risque de mourir soi-même de chagrin, ou tout au moins de devenir fou. Par la même raison, votre mère vous coupe la chevelure, afin qu'il en vienne une nouvelle, et que tout ce qui est vieux, souillé, disparaisse et ne soit plus. »

Telles sont, parmi les Caffres et les Béchuanas, les purifications d'usage après les combats. Il ne faut donc pas croire, en entendant raconter la série interminable de leurs déprédations, que ces peuples les commettent sans remords de conscience : ils connaissent trop bien pour cela

la voie de la justice et celle de l'iniquité. Leurs ablutions et leurs sacrifices expiatoires sont sans nombre, comme leurs brigandages.

Cependant Makoniane, à l'instigation de son morèna, ne tarda pas à se rendre clandestinement aux pâturages d'un petit prince voisin nommé Péo. Deux de ses amis et son oncle l'accompagnèrent. En apercevant ces étrangers, les pâtres jetèrent l'alarme, qui monta du milieu des champs au haut de la montagne et se répandit dans toutes les huttes. Aussitôt chacun prit sa sagaie et vola dans la plaine. Un des troupeaux avait déjà été enlevé. On courut confusément et sans ordre après Makoniane, on l'attaqua... il se défendit, en mettant tout en fuite. Arrivés à Makosa, les trente à quarante bœufs qui venaient d'être capturés furent partagés entre les trois maraudeurs, et Pété, Mokachane, Mosbesh, son frère Ralisaoane, Foulé.... Les chefs de cette ville, en recevant leur part du butin, devinrent tous caution du vol, qu'ils palliaient d'ailleurs au moyen d'une de leur principales maximes, qui dit: *Le larcin ne fait*

qu'un mal partiel à une ville; c'est *le pillage* qui *la ruine.*

Quelque temps plus tard, un prince des Bamokotéris, appelé Magao, se jeta avec sa troupe sur les bœufs de Motaké et les prit, aidé du secours de Makoniane (1).

A cette même époque, Moshesh, commençant aussi le cours de ses brigandages, fit son premier champion du fils de Ntséké, et alla d'abord avec lui et sa bande enlever un troupeau de trois cents bœufs à Maquai; de là un de deux cents chez Ntisane; puis un autre de sept cents à Molagilané. Franchissant le Calédon, il fondit sur les Lighoyas de Maboula, ville située entre Thaba-Ounchou et Mékuatling, passa dix à douze pasteurs au fil de l'épée, et leur ravit environ mille têtes de bétail.

(1) Les déprédations dans ce pays se commettent comme au temps de Job, au point que même le langage des naturels et leurs plans d'attaque s'accordent parfaitement bien avec Job, ch. I, v. 15 et 17. « *Ceux de* Sçéba se sont jetés dessus les bœufs et *les ont pris*, et ils ont passé *les serviteurs* au fil de l'*épée;* et je suis *échappé moi seul pour te le rapporter. Cet homme* parlait encore lorsqu'un *autre* vint, et dit : Les Caldéens *rangés en trois bandes* se sont jetés sur les chameaux et les ont pris, et ils ont passé les serviteurs au fil de l'épée, et je suis échappé moi seul pour te le rapporter. »

Dans toutes ces incursions, et beaucoup d'autres semblables, Makoniane se rendit très-célèbre par sa hardiesse, sa rage, son courage. Il détournait les troupeaux avec une admirable habileté, se rendait redoutable aux bergers, aux soldats, aux chefs ennemis. « Il glisse, disait-on à sa louange, il glisse jusqu'aux bergeries comme le poisson dans les fleuves. Il rugit ainsi que l'hyène et déchire de même. Sa lance perce à mort les plus braves; sa massue écrase les plus forts; de sa main vigoureuse il saisit par la cuisse les plus agiles coureurs et les jette par terre. Il fait pleuvoir les pierres sur la tête de ses adversaires, les torches enflammées dans leurs habitations. »

Cette célébrité de Makoniane anima le cœur de Moshesh d'un bon espoir. « Tu es mon bras droit, dit-il à son ami. Ensemble nous fonderons un nouvel empire. D'abord rendons-nous recommandables par nos hauts faits; plus tard nous parlerons de paix et de clémence. Dans les querelles d'autrui, mettons-nous toujours du côté des plus forts. Pour devenir riches en

troupeaux et en hommes, on ne peut éviter de se faire de nombreux ennemis; mais ils ne rugissent pas toujours.... Motloumé a poussé très-loin le système important de la polygamie; il faut le dépasser en cela. Il croyait qu'il vaut souvent mieux implorer ses ennemis que les combattre : c'est ce que nous suivrons dans le besoin. Enfin, le soin des pauvres, des veuves, des orphelins, est partout sacré chez ces tribus (1) : nous y songerons aussi. »

C'était, d'après nos supputations, vers la fin de 1821 ou au commencement de 1822 que Moshesh et Makoniane concertaient ainsi leurs plans ensemble, et cherchaient à se faire une idée approximative des travaux en même temps que de la gloire du nouvel empire bassouto, dont ils venaient en quelque sorte de poser les bases par leurs courses nombreuses, et toutes prospères, dans les quartiers voisins.

A la même époque, des troubles sérieux se manifestèrent au delà des monts. L'un des prin-

(1) *Res sacra miser.*

ces zoulas les plus influents, nommé Mosolékatsi, fut attaqué par Sékognana et obligé de monter vers le nord avec ses sujets. On sait déjà qu'il détruisit plusieurs tribus qui se rencontrèrent sur son passage, telles, par exemple, que celles des Makhoras et des Makhatlas. Ce redoutable inkhosi ruina aussi un puissant chef des Lighoyas, Rankokoto, qui vivait sur l'Enta. Les naturels prétendent que, peu de temps auparavant, une éclipse de soleil leur avait fait présager ces malheurs et ceux qui les suivirent.

Comme le pays de Chaka se trouvait dans une grande agitation, deux autres puissants chefs de tribu, Pacarita et Matouane, furent obligés d'en sortir. L'un fuyait devant l'autre, et les deux devant la colère de leur inkhosi, qu'ils avaient, à ce qu'il paraît, offensé. Pacarita, en approchant des Maloutis, donna l'alarme aux Mantætis, qui vivaient alors à Thaba-Ounchou, sur les sources de la Namagari. Ils quittèrent leurs villes, longèrent les montagnes, déplaçant à leur tour une colonie de Zoulas appelés Matsét-

sés (1), qui cherchèrent un asile au delà de la Komokuane, dans les hautes vallées, tandis que leur ennemi poussa plus loin, au sud, jusqu'aux montagnes des Tempêtes, d'où il se dirigea droit sur Botéta (vis-à-vis Béerséba), et de là, par une marche rétrograde, sur Mékuatling. Mais ici il devait rencontrer les troupes de Pacarita, qui l'attaquèrent, le défirent, et le forcèrent à rentrer dans ses foyers, après lui avoir fait subir de grandes pertes en hommes, en bétail et en bagage.

Cette invasion du pays par les Mantætis et les Matluibis, ou sujets de Pacarita, fut de mauvais augure pour les Bassoutos. Les premiers, il est vrai, ne leur firent du mal qu'en passant; mais les autres s'établirent dans le quartier d'Oumpoukani, et de là ils les traquèrent dans tous leurs petits États, et les ruinèrent les uns après les autres, sans que ces divers pouvoirs songeassent seulement à réunir leurs forces, si isolées, pour repousser leur ennemi commun.

(1) Appelés Amazizi par Thompson.

Makhèta descendit de 'Ngolile au delà de Thaba-Bossiou ; d'autres chefs, au contraire, fuirent vers l'ouest, où ils se virent dévalisés par les Koranas ; les plus sages crurent trouver leur salut dans les hautes montagnes ; mais là s'alluma bientôt la guerre, comme elle l'avait fait dans la plaine. Ils se querellèrent entre eux, et finirent par se repaître les uns de la chair des autres.

Mossoutouané, celui des chefs bamokotéris qui avait donné l'hospitalité aux Matsétsés, les détruisit ensuite, comme ils s'y attendaient le moins.

Makoniane fut aussi envoyé, sous quelque faux prétexte, piller et saccager les Mafoukas.

CHAPITRE XXV.

Relations entre Moshesh et Pacarita. — Matouane. — Boutaboute est pillé. — Les Lighoyas sont ruinés. — Pacarita est détruit. — Siége de Boutaboute. — Prise de Mérabing par les Mantætis. — Arrivée des Bamokotéris à Thaba-Bossiou. — Leurs troupeaux. — Ruine de Makhéta. — Les Bamokotéris recherchent l'amitié des Manquanes. — Guerre entre eux. — Soldat mossouto. — Soldat manquane. — Bataille de Bossiou. — Danse pyrrhique. — Hymne.

Moshesh, qui se trouvait comparativement riche, quitta son père à Leinchuaneng, où celui-ci venait de chercher un refuge, et alla fonder Boutaboute. En même temps il députa deux officiers auprès de Pacarita porter ce message : « Notre maître n'a plus de blé, fais-lui en avoir. Permets que ses sujets circulent librement et sans danger parmi les tiens. Il t'en-

voie deux bœufs en présent, et comme confirmation de sa parole. »

La réponse fut : « Prenez deux sacs de blé, et portez-les de ma part à Moshesh. Dites-lui que son message a trouvé bon accueil. De ses deux bœufs, l'un m'est parvenu. Expliquez-lui comment l'autre vous a été ravi par mes soldats, qui l'ont égorgé sans ma permission. Ce sont des hommes féroces, insubordonnés; faut-il vous étonner s'ils en agissent mal envers ceux de vos tribus qui viennent acheter du blé ou se louer à moi pour manger du pain? Néanmoins venez, achetez et vivez. Je crains Matouane. Peut-être un jour me forcera-t-il à aller me louer pour du pain chez votre maître; je le ferai. »

Matouane était en effet à la porte. Un ou deux mois plus tard, la nouvelle de son entrée dans le pays se répandit partout, portant l'épouvante dans tous les cœurs. Comme on disait que ce redoutable inkhosi zoula venait d'envoyer un détachement de soldats contre Létoulou, prince mossouto établi dans le voisinage de Bouta-

boute, Moshesh députa prudemment Coho avec un autre officier distingué, présenter une dizaine de bêtes à cornes au roi ennemi et implorer sa clémence. Coho rencontra la troupe qui allait chez Létoulou. Elle prit les dix bœufs, et dit aux messagers : « Retournez promptement apprendre à votre maître que cette nuit même il sera attaqué par un corps de soldats pareil au nôtre. » Cet avis n'était pas sans quelque bienveillance. Il s'éleva plusieurs voix brutales qui crièrent : « Qu'on coupe le jarret aux deux messagers et qu'ils soient laissés là. » Mais les chefs répondirent : « Non ; d'après le faire de nos tribus, la personne du messager est toujours sacrée, quel que soit son message, et nos mœurs permettent aussi qu'on prévienne quelquefois celui qu'on veut combattre. » On offrit des rafraîchissements aux députés, et on les laissa librement retourner à Boutaboute.

Cependant cette nuit-là même Létoulou fut ruiné. Moshesh arma tous ses hommes. Il en envoya une douzaine au bas de la ville faire sentinelle. Ces pauvres soldats s'endormirent. Vers

le point du jour, un certain bruit les éveilla : c'était celui des Zoulas. Ils s'enfuirent. L'ennemi entra dans Boutaboute, enleva deux à trois mille têtes de bétail, et repartit avec ce riche butin. Il n'avait perdu que trois hommes, et, du côté des Bassoutos, un seulement avait été tué (1). Tsuéniane, jeune prince de la tribu, disparut d'une manière tout à fait inconnue, et sans qu'on ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu depuis.

Ces événements se passaient en 1823. Défait par Matouane, l'inkhosi des Matluibis venait justement d'envahir le pays des Lighoyas, où il acheva l'œuvre d'extermination qu'y avaient naguère commencée les fiers Mantætis. La tribu de Makuane perdit cette année-là presque tous ses troupeaux, et devint en partie cannibale à force

(1) Je trouve qu'en général les guerres des naturels ne sont que des escarmouches. Leur système de pillage est assez bien conçu; mais ils n'ont pas assez d'art, ni le courage nécessaire pour s'attaquer entre eux et se battre d'une manière qui décide du sort final de l'un ou l'autre parti ; sans quoi l'Afrique entière aurait depuis longtemps été réduite en un immense désert dans le sens le plus absolu du mot. Sans doute la Providence, qui veille au salut des nations barbares, est bien sage de savoir ainsi faire tourner même leur ignorance à leur conservation !

de misère. Alors ses chefs émigrèrent, les uns dans la colonie du Cap, d'autres chez les Griquois. Parmi ceux qui passèrent chez ces derniers, il convient de mentionner Molitsané, qui se vit presque entièrement ruiné, lui dont le pouvoir, avant tous ces malheurs, aurait, dit-on, contre-balancé celui de Mosolékatsi.

Mais alors rien n'était plus commun parmi ces tribus que les revers de fortune, témoin encore l'exemple de Pacarita. Après s'être montré si redoutable aux Bamonahins et aux Bataoungs, ce prince, possédé par le démon de la guerre, voulut se mesurer avec Matouane; mais celui-ci, en une seule journée, le détruisit entièrement. La bataille se donna à Chouloung, sur les rives du Mogokare (le Calédon). Pacarita et ses principaux capitaines furent tués, leurs immenses troupeaux ravis, et la plupart de ses sujets, hommes, femmes, enfants, passés au fil de l'épée.

Il survécut à l'infortuné chef des Matluibis Sétênane et Paké, deux de ses fils, ainsi qu'un ou deux milliers de sujets, dont Moshesh s'em-

pressa de se déclarer le protecteur, et qui s'établirent dans le district de Mékuatling, où ils sont toujours restés depuis lors.

Aidé de leur secours, Moshesh chassa les Mantætis de Boutaboute, et s'y établit de nouveau, non plus toutefois au bas de la montagne, comme auparavant, mais sur le haut et vaste plateau qui la couronne.

Au mois de janvier suivant, 1824, au moment où les Bassoutos commençaient à cueillir le roseau sucré et à concevoir l'espérance d'une moisson, voilà reparaître l'ennuyeux ennemi. Le chef de Boutaboute envoya aussitôt un bœuf avec ce message à Sékoniéla : « Épargne mes millets; battons-nous pour les troupeaux. » Mais les millets ne furent rien moins qu'épargnés pour cela.

Quant aux troupeaux, on se les disputa, les armes à la main, pendant deux mois entiers. Les Mantætis s'étaient établis au bas de la montagne. Tous les matins, lorsque les Bassoutos en descendaient, une troupe de soldats en tête, derrière eux les troupeaux conduits par leurs bergers, il s'engageait un petit combat entre les

deux partis. Pendant ce temps-là, les bestiaux buvaient, paissaient une demi-heure, et regagnaient le haut du plateau, où se trouvait passablement d'herbe, mais peu d'eau.

Il va sans dire que de temps en temps les ennemis ravissaient aux habitants quelques dizaines de bêtes; deux ou trois centaines furent menées à Leinchuaneng; il en mourut aussi un bon nombre de dépérissement. Vers la fin du siége, la misère était si grande au sommet de Boutaboute qu'on y mangea les chiens, des sandales, de vieux manteaux de peaux. Néanmoins on y chantait des hymnes guerriers; du bas, l'ennemi répondait à ces bravades par des danses pyrrhiques; chaque matin les bergers bassoutos trouvaient les abreuvoirs pleins de bouse de vache ou de terre. Fort ennuyé d'un tel état de choses, Moshesh cria un jour aux Mantætis : « Fuyez, ou cette nuit je vous fais dévorer par les Matébélés ?» En effet, il venait d'appeler à son secours ceux de Sépéka, qui tombèrent cette nuit-là même sur l'ennemi et le mirent en fuite.

Ce Sépéka perdit comparativement beaucoup de monde. Du côté des Batlokuas, la vieille reine, 'Ntlokou, avait été tuée. Son petit-fils, Sékoniéla, après l'avoir pleurée, marcha sur Mérabing pour attaquer les Bamérabas, qui se défendirent d'abord courageusement. Ils avaient eu l'adresse de ficher en terre, dans les avenues de leur ville, des pointes de fer et des os effilés qui firent un certain mal à l'ennemi. Mais celui-ci, avec quelques jours de persévérance, finit par piller les assiégés; il les contraignit à fuir dans les Maloutis et s'établit dans leurs habitations, d'où il n'a jamais été débusqué.

Quant aux Bamokotéris, ils descendirent tous à Thaba-Bossiou, où il paraît qu'ils arrivèrent au commencement de juin 1824. Noné, le chef des Bapoutis qui s'y trouvaient établis, leur fit bon accueil et reçut en même temps d'eux des assurances de paix. Les émigrants, voyant que sa petite ville s'élevait au bas de la montagne, commencèrent la leur au sommet. Moshesh recommanda à ses sujets de respecter les Bapou-

tis et de s'adonner peu à la culture des champs cette année-là, vu que la suivante il était dans l'intention de se transporter au Khème. En même temps il ordonna que le blé dont son peuple avait besoin fût légitimement procuré; mais son frère Ralisaoane s'éleva contre ce plan, objectant que, s'il était suivi, leurs pauvres manqueraient de pain; c'est pourquoi il ne tarda pas à attaquer Noné. Makoniane fut pourtant envoyé, et il dispersa les agresseurs; mais à peine de retour sur la montagne, il les vit de nouveau à la brèche; aussitôt il redescend : les Bapoutis venaient d'être mis en fuite. « Puisqu'il en est ainsi, s'écria le guerrier, je mangerai du pain comme les autres. » Il se joignit donc à Ralisaoane, au lieu de le combattre, et acheva l'œuvre commencée.

Au soir Noné rentra dans la ville et la trouva pillée. Cependant il se retrancha dans les rocs de la montagne avec son bétail. En même temps il députa Limo pour appeler une bande de Manquanes ou sujets de Matouane à son secours. Ceux-ci arrivèrent, mais dans l'intention de

dépouiller les Bapoutis de leurs troupeaux; comme ils étaient peu nombreux, ils se virent d'ailleurs repoussés par Noné.

Trois mois s'écoulèrent, et celui-ci fut de nouveau attaqué par Ralisaoane, qui lui ravit une partie de ses bestiaux, et le contraignit à évacuer la place pour aller vivre plus haut dans les montagnes. Moshesh s'était joint à son frère pour l'amour du butin, dont il prit sa bonne part.

Noné acheva ensuite d'être ruiné par Makhéta, dans le voisinage duquel il était venu chercher un refuge.

A son tour celui-ci se vit attaqué par les Bamokotéris, qui le dépouillèrent d'une bonne partie de ses biens et le firent prisonnier. Mais Moshesh, voulant se montrer plus clément que les autres chefs, lui rendit sa liberté, et compta en même temps cinq têtes de bétail au soldat qui l'avait fait captif et mené à Bossiou. L'infortuné frère de Motloumé se retira confus et humilié dans le quartier de Thaba-Chéou. Comme il lui restait encore un troupeau de

bœufs, il les menait lui-même paître dans les champs, tant pour s'en mieux assurer la possession que par haine ou dégoût de la société des hommes, qu'il fuyait.

Le premier soin de Moshesh, après s'être rendu maître de Thaba-Bossiou, fut de rechercher la faveur de Matouane, dont il redoutait beaucoup le voisinage. Cet inkhosi étranger se trouvait établi à Sénioutoung, en deçà d'Oumpoukani, et de ce point il faisait un mal considérable aux petits seigneurs qui restaient encore dans le pays. Le fils de Mokachane employa divers moyens pour se mettre dans ses bonnes grâces. Il lui envoya, par exemple, des présents considérables, professant en cela de n'être que son humble vassal. Une des maîtresses du roi zoula, ayant visité la montagne de Bossiou, y fut très-galamment reçue. Moshesh lui mit un collier de cuivre au cou, garnit ses deux bras de bracelets, lui offrit de la poudre d'ocre et des parfums pour sa toilette. Lorsqu'elle repartit, il lui présenta aussi une belle vache, « afin, lui dit-il, ma sœur, que tes en-

fants boivent aussi de mon lait, et que de la blanche crème de ce lait tu puisses, toi leur mère, te procurer un onguent propre à pommader ta chevelure et oindre tes mains et tes pieds suivant le goût des princesses..... »

Quelque temps après, un officieux habitant de Sénioutoung vint informer Moshesh de l'approche de Mosélane, un des capitaines de Matouane, qui venait d'être envoyé à la tête d'une armée contre Bossiou.

Aussitôt tous les petits chefs de cette ville furent appelés par un héraut dans la cour des hommes. Leur morèna leur dit : « Mes amis, demain il faut combattre, et l'un n'aide pas l'autre. Je disais des Manquanes : peut-être veulent-ils s'établir dans le pays, cultivons leur amitié; mais ce sont nos ennemis. Allez aiguiser vos sagaies, ratissez vos boucliers, et que chacun de vous garde bien cette nuit l'avenue de son kraal respectif. Au lever de l'aurore, si l'ennemi nous attaque, défendons-nous avec courage! On le dit puissant, mais est-il invincible? »



Lith de Thierry frères.

GUERRIER MOSSOUTO.

Aussitôt les Bassoutos vont préparer leurs armes. Chacun d'eux mit ses brodequins de peau de veau et sa petite cuirasse de cuir, ainsi qu'un brillant gorgerin de cuivre. Sur leur tête flottaient des bouquets de plumes frisées ou de crins de fourmilier disposés en spirale, et de leurs épaules pendait un léger manteau de panthère ou de léopard. A la main gauche, tout soldat prit un petit bouclier carré, une massue et un long plumet noir fait d'un bambou couvert de plumes d'autruche; dans la main droite, chacun d'eux tenait deux ou trois sagaies.

On passa la nuit aux postes désignés; mais après le lever du soleil, ces soldats pasteurs, voyant qu'il ne paraissait point d'ennemis, crièrent, un peu trop tôt pourtant : « Fausse alarme!... Allons poser nos armes dans la cour des hommes et traire nos vaches. »

Une heure ou deux s'écoulent, et les Manquanes se montrent dans le pas de Toupa-Koubou. A les voir, c'étaient tous des hommes grands, robustes. Ils étaient nus, mais des bandes de peau non épilée leur descendaient, comme des queues

d'animaux féroces, tout autour des reins, et leurs pieds, leurs genoux, les bras et la poitrine étaient couverts d'un poil emprunté. Un bourrelet de peau de loutre protégeait leur front d'ébène, prêtant à leurs gros yeux une couleur de sang et un air très-cruel. Leur tête était ornée de plumes de grue, symbole de la victoire. Ces noirs soldats portaient au bras gauche un long et large bouclier ovale, qui leur couvrait presque tout le corps; dans la main droite ils tenaient une courte, mais forte sagaie.

Dès qu'elle eut franchi la Poutiatsana, l'armée de Mosélane se partagea en deux corps égaux, dont l'un marcha contre le kraal de Mokachane, et l'autre sur celui de Moshesh. Ce chef-ci devait être attaqué le premier. Il descendit en hâte du haut de la montagne. Arrivé au bas, il plaça derrière lui un troupeau de bœufs, comme pour défier les Manquanes, qui venaient uniquement dans un esprit de pillage.

Ensuite, divisant sa troupe en trois bandes, il mit celle de Malélo, ou bataillon du Feu, la première, quoique la plus faible et la moins

aguerrie. A gauche d'elle fut placé le corps des Likaloa, composé de soldats éprouvés, et commandé par Makoniane. Moshesh, passant à la tête des Matlama, alla occuper l'aile droite de l'armée.

Ces dispositions prises, les Manquanes, qui se trouvaient assez près pour les avoir bien observées, arrivèrent, placés sur divers rangs, mais en un seul corps, et au pas de course. Les Malélo prirent aussitôt le pas de course et se dirigèrent contre eux. A trente pas de distance, un champion matébélé se détache tout à coup de son régiment; il court précipitamment sur les Bassoutos, fend leurs rangs, leur enlève un bouclier qu'il jette en l'air, en criant : *Qu'est-ce cela?* D'un coup de bouclier il renverse Taolani par terre. Moshesh, arrivant aussitôt au secours des Malélo, s'élance lui-même sur l'intrépide champion, lui porte un coup de massue de rhinocéros dans son immense bouclier, qui lui tombe des mains, et l'étend mort à ses pieds d'un seul coup de lance. Alors toute sa troupe fond sur l'ennemi; l'attaque est repoussée. Les Likaloa sur-

viennent, qui la secondent : l'ennemi recule à son tour, les Bassoutos le poursuivent... Soudain il se retourne en poussant d'affreux *hi zi hi!* ils lui lancent alors leurs javelots, des cailloux, des massues, le défont, le mettent en fuite. Les Manquanes tombent ainsi sous une grêle de traits, ou s'abîment dans les ravins de la montagne, ou se noient dans la rivière. Ceux qui s'étaient cachés dans les buissons ou derrière quelque rocher en sont retirés et déchirés sur-le-champ par les Matlama.

Pendant ce temps-là, les Likaloa avaient été envoyés contre l'aile droite de l'armée de Moséłane, qu'ils trouvèrent au bas du kraal de Mokachane, où depuis une demi-heure Ralisaoane et Poushouli se défendaient courageusement, quoique sans espoir de victoire. Makoniane, en tombant sur les Manquanes, les remplit d'épouvante; ils battirent aussitôt en retraite et se retirèrent du côté de Bokaté, après avoir perdu une dizaine d'hommes et tué seulement deux ou trois Bassoutos.

Le soir même de cette journée, aussi célèbre

qu'importante pour la tribu de Moshesh, les glorieux habitants de Bossiou commencèrent à former leurs danses pyrrhiques.

Ils se réunirent à cet effet sur la place publique, située tout à fait au centre de la ville. Les hommes étaient en plus grande partie armés et décorés de leurs ornements militaires. Ils se partagèrent en deux bataillons égaux, qui allèrent se placer à trois cents pas de distance l'un de l'autre, sur deux rangs opposés. Les femmes se groupèrent tout autour avec leurs tambourins. Au cri général qui se fit, les deux bataillons s'approchèrent l'un de l'autre. Ils suivaient un petit pas de course, cadencé, et frappaient fortement du pied contre terre. Tout à coup ils s'arrêtent. De l'un d'eux se détache un intrépide soldat, qui menace l'ennemi, le défie, fait semblant de l'attaquer et revient à sa place. Alors de part et d'autre on agite les boucliers, on brandit les lances, on pousse maints cris de fureur ou de victoire; après quoi l'on se retire pour aller reprendre chacun son premier poste et recommencer l'exercice. Cse guerriers pas-

teurs disaient dans leurs chants de victoire.

« Matouane est trompé par Mosélane; il est trompé par les nobles de Sénioutoung. Quoi! l'inkhosi étranger se ferait un vassal pour le détruire ensuite!

« .... Père du labourage (*Moshesh*), dis comme tu sais écraser les mottes dans un champ de millet; dis comme tu écrases les têtes de l'armée ennemie.

« La sagaie a dévoré le fils de Kabékoé, elle a déchiré les chairs du fier 'Mpépang.

« Le fils du vieillard a rué contre celui d'un prince.

« Un serviteur se plaint que les couaggas sont entrés dans le champ de Kuétsé.

« Il dit qu'un couagga mâle ayant été blessé est resté après la troupe; qu'il va et vient prêt à manquer de forces, prêt à tomber sans vie au milieu des verts épis..... »

Cet hymne n'a pas été conservé en son entier dans la mémoire des Bassoutos. Ce qu'on en voit ici, et qui n'est que le début, nous apprend avec quelle orgueilleuse dérision les vainqueurs se

moquent de Matouane. Il vient d'entreprendre une folle, une malheureuse guerre. Ses conseillers l'ont trompé, son premier capitaine l'a mal servi, lui-même il a manqué à sa foi, et cela envers un vaillant homme, appelé par une double métaphore le *père du labourage,* ce qui veut dire ici un vrai niveleur de têtes ennemies.

Suit le récit du combat.

D'abord est tombé le fier 'Mpépang. Ce noble fils de Kabékoé a été foulé aux pieds par le fils d'un chef plus noble et plus fier encore, celui du vieux Mokachane.

Un des champs de millet, à peine monté en épis, avait été traversé par les Manquanes, comparés à ces hordes de couaggas, au pelage bigarré, aux mœurs insociables et sauvages, qui dans ces contrées traversent quelquefois, quand on les poursuit, les champs des naturels; mais l'un des ennemis y fut blessé et laissé là par ceux de sa troupe. L'hymne raconte ce fait. Les autres sont probablement de même nature que ces deux-là.

CHAPITRE XXVI.

Les Manquanes descendent au sud.— Leur défaite dans le pays des Tambouquis. — Déroute affreuse. — Fin de Matouane et de sa tribu. — Réflexion morale. — Cannibales. — Makheta détruit. — Koranas. — Troupes de Mosolékatsi battues à Bossiou. — Fortune de Moshesh. — Arrivée des missionnaires dans le pays. — Conversion et langage chrétien de Makoniane.

Après la bataille de Bossiou, les Manquanes se préparèrent à attaquer de nouveau les Bamokotéris; mais Chaka, sans en rien savoir, déjoua leurs projets. Ses troupes, au moment où l'on s'y attendait le moins, entrèrent dans Sénioutoung par une nuit obscure, y ravirent plusieurs troupeaux de bœufs, mirent le feu à la ville, et forcèrent ses habitants à fuir au midi, tirant sur Thaba-Chéou.

Moshesh, profitant de leur déroute, envoya à leur poursuite Makoniane et sa troupe, qui les surprirent dans la gorge des Lipatoa, les y cernèrent, et finirent par les contraindre à se sauver plus au sud, laissant un butin de quelques centaines de bœufs.

Alors Matouane entra dans le pays des Tambouquis ; mais, effrayé de l'approche d'un si redoutable ennemi, Fékuu, le chef de cette tribu, avait demandé du secours au gouvernement du Cap, qui lui en accorda dans l'intérêt de la Caffrerie depuis quelque temps fort agitée. Attaqués en juillet et en août 1828 par un corps de troupes anglaises et de Boers, les Manquanes se virent forcés d'abandonner les rives de l'Umtata pour retourner dans leur patrie. Ils venaient de perdre quelques centaines d'hommes et cinq à six mille têtes de bétail (1).

Leur défaite, célèbre parmi les naturels, y est racontée d'une manière très-originale. « Les blancs, disent-ils à ce sujet, ne saisissent pas comme nous l'ennemi au corps; mais ils le fou-

(1) Comparez M. Key.

droient de loin. Leur feu d'artillerie est pour les hommes ce que sont les incendies d'août pour les mûrs pâturages. Où fuir loin de la flamme de leur mousquet? où se cacher contre la foudre que vomit leur épouvantable canon? Leurs boulets furent d'abord pris par les Manquanes pour des caillous rangés (1). Matouane fit cacher ses soldats derrière les plus gros troncs de la forêt, afin de les y mettre en sûreté, mais en vain. Ils se tapirent contre les rochers, ce fut encore en vain; ils se précipitèrent dans le fleuve : là même une mort soudaine et embrasée les atteignit, pareille à la mort que vomit la tempête. Alors les Matébélés désespérés cherchèrent leur salut dans la fuite; mais les bombes de l'ennemi brûlèrent l'herbe qu'ils foulaient, et ils ne surent comment échapper à l'incendie générale qui régna bientôt dans toute la contrée. Le lendemain les Amatembous ne découvrirent dans leurs champs que des

(1) Un soldat anglais nous a rapporté qu'à la première bombe qui tomba dans le camp des Manquanes, on s'y réunit autour avec admiration, sans s'attendre à aucune explosion.

cadavres dont se repaissaient les avides vautours. » On dit aussi qu'on vit quelques inconsolables nourrissons qui déchiraient le sein glacé de leurs mères, auxquelles ils demandaient, par leurs cris mourants, les soins qu'elles leur avaient toujours donnés jusque-là.

A ces détails si navrants on ne saurait sans horreur en ajouter d'autres. Cependant il est de fait encore que les soldats blessés à la guerre, et ceux dont les pieds avaient été brûlés par l'incendie, furent laissés derrière, à la merci des tigres et des hyènes. Plusieurs mères, dans leur fuite précipitée, perdirent l'enfant qu'elles portaient sur le dos; d'autres, folles et désespérées, jetèrent le leur au fleuve ou dans les terriers des bêtes féroces. Et qui peut douter encore qu'il ne s'en trouvât qui s'assirent auprès du leur, sans forces pour le transporter, sans pain pour le nourrir, mais du moins prêtes à mourir avec lui?... La faim sévit à un tel point parmi les Manquanes, qu'ils ne tardèrent pas à s'attaquer l'un l'autre, et à se repaître de chair humaine.

Quant à leur infortuné chef, il ne lui resta d'autre ressource, après tous ces malheurs, que d'aller porter sa confusion et son désespoir chez Dingan (le successeur de Chaka), dont il implora la clémence, comme si un inkhosi zoula pouvait être clément. Néanmoins, cette fois, le fourbe empereur, affectant un air de compassion, assigna au suppliant et au reste de ses sujets un coin dans la contrée, et leur confia même deux ou trois troupeaux de bœufs à soigner, comme à des vassaux. Quelque temps plus tard, il appela Matouane à Mokokoutloufé. Celui-ci obéit à cet ordre, malgré de fâcheux pressentiments. Dès qu'il arriva, deux bourreaux acharnés s'emparèrent de lui. Il leur dit : « Laissez-moi ; suis-je un oiseau pour m'envoler au ciel ? Je saurai moi-même aller au-devant de la mort. » Dingan lui fit d'abord crever les yeux ; on lui enfonça aussi des bâtons dans les narines. Témoin de ce triste spectacle, la foule des adulateurs criait : « Il tonne chez Chaka ; il pleut chez Chaka ; nous connaissons Chaka ! mais pourquoi dirait-on : Il tonne, il pleut chez Matouane ?

Est-il quelque part un autre chef que Chaka ? »

Matouane expira dans les tourments. Les Zoulas déchirèrent aussitôt ses entrailles, en retirèrent la vésicule du fiel, la gonflèrent de vent, et la pendirent en guise d'amulette aux cheveux de leur horrible prince. En même temps un régiment de soldats fut envoyé massacrer tous les Manquanes, hommes, femmes, enfants et vieillards (1).

Ainsi périt cette petite nation, féroce et rapace comme celle des Matluibis, et finalement non moins malheureuse qu'elle. Leur histoire, et celle des tribus africaines en général, se résume dans ces trois mots d'un historien

(1) Sans vouloir devancer les événements, je ferai remarquer ici que la Providence divine fit miséricordieusement échapper au massacre général des Manquanes un pauvre Mossouto et sa femme, qui s'étaient loués à eux pour avoir du pain à manger. Il reçut dans le côté droit une profonde blessure, qui l'étendit immobile de douleur parmi les mourants. Les Zoulas repartis, il se leva, chercha sa compagne, qu'il trouva dangereusement blessée et confondue parmi les cadavres. Il la prit et s'achemina avec elle vers sa patrie, où tous deux arrivèrent, pour ainsi dire, en se traînant. Quelques années plus tard, l'Evangile ayant été apporté à ceux de sa tribu, cet infortuné Africain fut *le premier* à y croire, et il en a depuis fait toutes ses délices. Son épouse aussi l'a reçu à salut, et leurs heureux enfants l'écoutent dans l'école journalière de Bossiou. L'un des parents s'appelle Daniel 'Ntlaloé, et l'autre 'Mpoulé.

moderne : *Qui vit de pillage, ne vit pas long-temps.*

Le commun proverbe des naturels eux-mêmes porte que c'est l'esprit de brigandage qui fait leur plus grand malheur et cause finalement leur destruction. Aux temps particulièrement déplorables dont nous avons entrepris de retracer l'histoire, on criait ordinairement aux chefs de clan, après les avoir ruinés, même aux plus innocents d'entre eux, tel qu'était par exemple Noné : *Allez vivre de chair humaine!*

Les anthropophages se trouvaient alors partout. On n'osait plus voyager. Personne ne se fiait à son prochain. D'un autre côté aussi les bêtes féroces se multipliaient prodigieusement et poursuivaient les gens jusqu'aux portes de leurs demeures, dans lesquelles les habitants entraient à reculons, tant ils avaient besoin d'user de précaution. Il est plus d'une fois arrivé qu'un Mossouto, étant sorti de nuit hors de sa cabane, a été enlevé par une hyène, qui l'est allé dévorer dans quelque bois voisin. Ses cris naturellement faisaient voler ses parents à son

secours; mais ces cris cessaient bientôt, et les parents alors se hâtaient de regagner leurs huttes.

Les chefs pourtant continuaient de butiner les uns chez les autres. Inquiété par les Bamokotéris, Makhéta eut la triste idée d'appeler les Koranas à son secours. Ils arrivèrent et pillèrent les premiers, qui se vengèrent de ce tort en assassinant le frère de Motloumé. Alors Moyakissané se plaignit hautement et menaça les Bassoutos de recourir à l'expédient de son oncle, en prenant mieux que lui toutes ses précautions. Ils lui confièrent des bœufs à garder, tant pour apaiser son ressentiment que par suite de la promesse qu'il fit de mener soigneusement paître ces troupeaux et en toute sûreté sur les rives de l'Orange. Mais les Koranas l'y découvrirent, et ils s'empressèrent d'aller lui ravir le tout.

Neuf fois consécutivement ces brigands pillèrent les Bassoutos, qui leur prirent bien des chevaux et des fusils, mais sans pouvoir en retirer du profit. Aucun d'eux ne comprenait ni ne put découvrir le mécanisme des armes capturées.

On fondit les canons de fusil et tout le fer des selles et des brides, pour en faire des houes.

Il paraît que les Koranas arrivaient seulement au nombre de huit à dix à la fois ; souvent même ils étaient mal choisis. Témoin celui d'entre eux qui, ayant un jour été démonté de son méchant coursier, fut trouvé par quelques Bassoutos seul, au milieu des champs. Le malheureux était un impotent qui pouvait à peine se traîner au moyen d'une jambe de bois. Il implora sa grâce, mais ce fut en vain. Jamais de tels vagabonds n'auraient pu faire autant de mal qu'ils ont fait dans ces contrées, s'ils n'eussent connu, à l'exclusion des autres indigènes, l'usage des armes à feu. Après avoir ruiné beaucoup de petits chefs bassoutos, ils allèrent attaquer les Mantætis, qui les battirent, au reste, et déconcertèrent leur audace au pied de Mérabing. On raconte que, dans une tentative vainement faite par Piet-wit-voet pour ravir les troupeaux de cette ville, une jeune femme, en apprenant la mort de son époux, courut folle et désespérée jusqu'au lieu du combat, jeta son nourrisson au bas de la

montagne, et se précipita après lui, dans l'endroit même où était tombé le père.

Les superstitieux naturels disaient dans ce temps-là, en parlant du déluge de maux qu'ils souffraient, que les sorciers avaient semé la mort dans toute la contrée par leurs enchantements. Durant trois années, les blés furent détruits par la sécheresse, ou la grêle, ou les sauterelles. En 1831, Mosolékatsi envoya ses troupes attaquer tour à tour les Lighoyas, les Mantætis et les Bassoutos. Partagées en cinq petits bataillons, elles assiégèrent les cinq portes de Bossiou; mais les habitants de cette ville les y assommèrent de pierres et les criblèrent de dards. Le chef des Matébélés, plein d'indignation, fit raser les millets qui s'élevaient au pied de la montagne, et cria aux indigènes en se retirant : « Vos veaux, encore petits et maigres, il vous les faut engraisser, et je viendrai l'an prochain vous les demander. » On dit que ce furieux général enleva lui-même à ses soldats tous leurs plumets. Quant à ce que put leur faire Mosolékatsi, personne ne le sait; seulement il est avé-

ré que ce redoutable inkhosi, ainsi que les Chakas, envoie ses troupes ravager ou se battre à des conditions horribles; leur vie est toujours attachée au succès de l'entreprise, comme l'était celle de Régulus à Carthage.

Malgré ses puissants et nombreux ennemis, Moshesh, dans ces temps malheureux, se maintint, s'agrandit, et, plus fortuné qu'aucun autre chef du pays, il s'acquit même une haute réputation de sagesse et de gloire. Outre les bœufs qu'il ravit dans le pays même, et ceux qu'il tenait de son père, il entreprit, coup sur coup, deux expéditions militaires chez les Tambouquis, auxquels il enleva plusieurs troupeaux. Les naturels, le voyant comparativement riche, s'attachèrent à lui. Il recommanda à ceux d'entre eux qui émigraient par centaines dans la colonie du Cap (1) et à Natal de revenir plus tard dans leur patrie.

Ayant, en 1832, appris ce qu'étaient les mis-

(1) Thompson rapporte que, dans l'espace d'environ deux ans (en 1827 et 1828 vraisemblablement), au delà de mille fugitifs, la plupart dans un état d'extrême dénûment, cherchèrent un refuge dans la colonie; « circonstance sans pareille dans les temps passés », ajoute cet auteur.

sionnaires, il fit des démarches pour s'en procurer un, et la providence de Dieu lui en accorda trois dès l'année suivante. A cette époque, la paix entra dans les demeures des Bamokotéris, et elle y est toujours restée depuis. Leur chef a réussi à rassembler autour de lui des milliers de naturels que le malheur des temps avait dispersés; il s'est de jour en jour éclairé et enrichi, de même que ses heureux sujets, dont quelques-uns ont déjà reçu à salut les vérités de l'Évangile.

Au nombre de ces derniers se trouve le fier et impétueux Makoniane, qui, doux à présent comme un agneau, simple et petit plus qu'un enfant, nous disait naguère, dans le sentiment de sa misère naturelle et de son bonheur de serviteur de Dieu : « Le mal se trouve personnifié en moi. J'ai commis toute espèce de crimes. Ma main sanguinaire n'a pas tué moins de quarante pasteurs, dont le seul tort était d'avoir des troupeaux; sans compter ceux que je n'ai fait que blesser, ni les cannibales aux longs cheveux maudits que j'ai exterminés, moi qui les avais

en partie réduits à l'affreuse alternative de mourir de faim ou bien de manger leurs fils et leurs femmes.

« Souvent mon pasteur prêche à une assemblée d'auditeurs, et je m'imagine, en l'entendant, qu'il leur raconte mes fautes. Je voudrais parfois qu'il s'arrêtât; il me semble qu'il va trop loin ; la parole de sa bouche, qui s'appelle la parole de Dieu, découvre tant ma nudité, montre si clairement au jour les plaies de mon âme! J'ai un vrai cœur de boue; je suis un ver qui se traîne, un vil insecte rampant, un petit grain de poudre que le vent promène. Je vis, et j'ignorais pourtant celui pour lequel je dois vivre, l'auteur de ma vie, le père de mon salut. Oh! que le Seigneur a de miséricorde de s'être révélé à moi !

« Messagers de mon Dieu, sans vous nous aurions été comme les Matluibis... Ne regrettez point votre patrie, n'y retournez à aucune condition; ne nous quittez jamais, oubliez à jamais pour nous vos frères et vos sœurs. Le ciel vous a envoyés à notre secours; vous nous avez ap-

porté la paix; vous nous avez rendu la vie. Jadis je comptais mes années par le nombre de mes guerres; depuis vous, je les compte par le nombre de mes moissons. La fontaine du pain avait tari pour nous dans le pays; il ne restait que l'eau du rocher qui fût abondante et toujours bonne; mais nous tremblions de courber la tête pour nous y abreuver; nos épouses n'osaient aller y remplir leurs cruches par peur de l'ennemi; la vue d'un antilope, le cri d'un oiseau, l'aspect d'un arbuste les épouvantaient. Je croyais sottement qu'il ne se trouvait sur la terre que des Bassoutos et des Caffres. Les Baroas avaient été tués par la sagaie ou inhumainement brûlés au milieu des roseaux et des joncs de marais où ils avaient cru trouver un refuge. Je ne pensais pas qu'il fût quelque part au monde question d'autre chose que de guerre. Et cependant il était des blancs, des blancs amis de la paix, qui l'apportent aux nations païennes, la leur prêchent, la cultivent, la demandent au Ciel par leurs ferventes prières journalières.

« Lorsque je vous vis la première fois, je

me dis en moi-même : Ces hommes-là ont des fusils, ils nous en apprendront l'usage et se battront pour nous. Quand vous nous faisiez mettre à genoux pour invoquer Jéhovah, je répondais dans mon cœur : Non, il me faut d'abord voir. C'est pourquoi je vous considérais au travers des doigts de mes mains ; sagesse des bêtes des champs qu'était la mienne ! Les fondements de votre maison excitèrent chez moi le sourire. Ceux de l'église de Bossiou, quand on les creusa, me firent méchamment supposer que vous y alliez cacher de la poudre, pour nous tuer tous dans un seul jour : ce qui m'apprend que je portais alors en moi-même une conscience blessée et accusatrice, qui ne me laissait aucun repos.

« Suis-je un homme?... Eh! oui, même un homme chrétien, depuis que j'ai trouvé la guérison de mon âme dans l'Évangile de Christ. Mais par ma nature? De ma nature, je suis un féroce animal, ou bien laissez-moi dire que je suis une de ces bêtes des champs qui se couchent et se lèvent sans jamais savoir ce qu'elles font; qui paissent où elles se trouvent, mais sans pen-

ser où elles pourront reposer la nuit; qui meurent comme elles ont vécu, et sont aussitôt dévorées par les oiseaux carnassiers sur les rochers de la vallée. L'Évangile seul m'a fait connaître ce que je suis et ce que je dois être, ma grandeur, mon néant, mes devoirs envers Dieu et envers les hommes. Cet Évangile me parle et me cherche; c'est moi-même qu'il appelle à lui. La peine que j'éprouve de mes péchés me le fait comprendre, aimer et bénir. Jésus est mon Sauveur : voilà ce que je crois, ce que je sens, ce que j'aime à entendre dire, ce que mon cœur répète. Il s'est manifesté même à Makoniane!!! »

FIN DE LA RELATION.

APPENDICE.

LIEU DE L'OBSERVATION.	DATES.	HEURES DU JOUR.	THERMOMÈTRE (Réaumur). SOLEIL.	OMBRE.
			degrés de chal.	degrés de chal.
Thaba-Bossiou.	14 fév.	8 h. du matin.	25	15
		midi.	29	22
		4 h. du soir.	29	22
—	15	6 h. du matin.		12
		midi.		21
		8 h. du soir.		17
Pénane (sources de la Saule).	16	7 h. du matin.		15
		1 h.30 m. ap. midi.		16
		4 h. du soir.		15
Konguana (au-dessus de Kuéning).	17	7 h. du matin.		18
		midi.		24
		4 h. du soir.		19
		10 h. du soir.		$16\frac{1}{2}$
Pororo (S.-E. de Makossane).	18	6 h. du matin.		15
		8 h. du matin.	22	
		1 h. après midi.	72	
Makokuané (au-dessus de Boutaboute).	19	7 h. du matin.		15
		midi.	26	
		8 h. du soir.		12
Gamée (S.-E. d'Intlouana-Chouana).	20	lever du soleil.		10
		midi.	30	17
		9 h. du soir.		15
Sept lieues sud d'Intlouana-Chouana.	21	lever du soleil.		7
		midi.	29	15
		couch. du soleil.		7
		9 h. du soir.		5
Caverne du Dimanche (S.-O. du M. aux Sources.)	22	lever du soleil.		2
		midi.	23	
		9 h. du soir.		7
—	23	lever du soleil.		4
		midi.	29	17
		4 h. du soir.	$17\frac{1}{2}$	
		couch. du soleil.		12
		9 h. du soir.		10
Port des Louanges (six lieues sud du Mont aux Sources).	24	lever du soleil.		5
		1 h.30 m. ap. midi.		19
		couch. du soleil.		$11\frac{1}{2}$
		9 h. du soir.		10
—	25	lever du soleil.		6
		1 h. après midi.	25	
		4 h. du soir.	10	
		couch. du soleil.		10
		9 h. du soir.		7

ÉTAT DU CIEL.

Dans la matinée : épais brouillards. A midi : beau ciel. A quatre heures du soir : nuageux à l'E. et au N.-E. A neuf heures du soir : ciel couvert.

A six heures du matin : ciel couvert à l'E. et au N.-E. A midi : couvert partout. A huit heures du soir : pluie.

A sept heures du matin : ciel couvert de nuages légers et très-hauts. A une heure après midi : forte pluie. A quatre heures de l'après-midi : temps variable.

Ciel couvert tout le jour. A minuit : pluie.

A six heures du matin : nuageux. Reste du jour : beau ciel. Vers le soir : ciel couvert.

Ciel sans nuages.

Au soleil levant : ciel serein. A midi : nuages au N. et à l'E. Dans l'après-midi : forte pluie. A neuf heures du soir, la pluie a cessé.

Au lever du soleil : ciel parsemé de légers nuages. A midi : ciel clair. Au coucher du soleil : légers nuages à l'E. et au N. A neuf heures du soir : nuages venant de l'E. et du N.-O.

Au lever du soleil : légers nuages au S.-E. et au N.-O. A midi : légers nuages à l'E. et au N.; léger vent du N. A neuf heures du soir : ciel pommelé.

Au lever du soleil : nuages très-légers au-dessus des montagnes. A quatre heures après-midi : ciel clair.

A neuf heures du soir : ciel clair. — *N. B.* La température de ce jour fut prise dans la Caverne du Dimanche.

Au lever du soleil : légers nuages au-dessus des montagnes. A une heure après-midi : épais nuages à l'E. Au soir : beau ciel.

Au lever du soleil : légers nuages. A une heure après-midi : ciel clair. A quatre heures du soir : nuageux au N.-E.; vent du N.-E. très-fort. A cinq heures du soir : tempête accompagnée de pluie et de grêle. Au coucher du soleil : épais nuages au N. A neuf heures du soir : ciel couvert au N.; éclairs au S.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES. —

LIEU DE L'OBSERVATION.	DATES.	HEURES DU JOUR.	THERMOMÈTRE (RÉAUMUR). SOLEIL.	OMBRE.
			degrés de chal.	degrés de chal.
Gamée.	26 fév.	lever du soleil.		4
		midi.	27	
		couch. du soleil.		14
		9 h. du soir.		12
—	27	lever du soleil.		10
		midi.	23	
		10 h. du soir.		18
Mérabing.	28	9 h. du matin.	25	
		midi.	30	19
		6 h. du soir.		19
		9 h. du soir.		16
Mékuatling.	29	9 h. du matin.	24	
		midi.		27
		9 h. du soir.		14
—	1er mars.	10 h. du matin.		12
		midi.		13
		4 h. du soir.		17
		9 h. du soir.		16
Thaba-Bossiou.	2	8 h. du matin.	20	12 ½
		midi.	24	
		9 h. du soir.		17

ÉTAT DU CIEL.

Au matin : beau ciel. A midi : légers nuages au N. et à l'O. Au coucher du soleil : ciel couvert à l'E. A neuf heures du soir : ciel clair.

Au lever du soleil : nébuleux au sommet des montagnes et le long des rivières. A midi : tempête accompagnée d'éclats de la foudre au N. et à l'O. A dix heures du soir : ciel très-clair.

A neuf heures du matin : brouillard le long des vallées. A midi : ciel couvert au N.-E. A six heures du soir : orage au N.-E. A neuf heures du soir : ciel couvert de hauts et légers nuages.

A neuf heures du matin : ciel parsemé de nuages brillants et amoncelés. A midi : épais nuages au N.-O. et au S.-E.; vent du S.-O. Entre trois et quatre heures du soir : pluie, avec éclats du tonnerre. A six heures du soir : ciel clair.

Au matin : orage, pluie froide. A midi : beau temps.

A huit heures du matin : légers nuages à l'E. Tout le reste du jour : nuageux.

SAISONS DE L'ANNÉE.

MALOUTIS.		EUROPE.
	PRINTEMPS.	
Septembre.		Mars.
Octobre.		Avril.
Novembre.		Mai.
	ÉTÉ.	
Décembre.		Juin.
Janvier.		Juillet.
Février.		Août.
	AUTOMNE.	
Mars.		Septembre.
Avril.		Octobre.
Mai.		Novembre.
	HIVER.	
Juin.		Décembre.
Juillet.		Janvier.
Août.		Février.

EXPLICATION DES DESSINS.

1. **LE BASTAARD.** Page 19.

2. **LE KORANA.** *Id.* 48.

Tête tondue, avec une touffe de cheveux laissée tout autour. — Pendants d'oreille en cuivre. — Corne à poudre. — Giberne au-devant du corps. — Souliers grossiers, de façon indigène. — Petite selle korana, recouverte d'une peau de mouton.

3. **LE MOSSOUTO.** Page 69.

Sur la tête, un *koula* ou queue de chacal, écharnée et desséchée. — Dans le lobe de l'oreille, un fil de laiton. — Pendu au cou, un *lébéko*, qui sert à essuyer la sueur et à nettoyer les narines. — Sur l'épaule, un *moguma* ou pioche. Le bout du manche est recouvert d'un morceau de peau de couagga. — Dans la main droite, une corne pleine de semence. — Ceinture de joncs à laquelle pend un *koma*, ou petite calebasse ronde qui sert de tabatière. — Autour des reins, une peau de mouton assouplie, appelée *sétsiba*.

4. **L'ANTILOPE-BUBALE** (dite élan par les fermiers du Cap). Page 89.

5. **PRÉDICATION A MAKOSSANE.** *Id.* 97.

6. **LE MARIMO** ou cannibale béchuana. *Id.* 106.

A la tête, trois *likharés* ou huppes de crins de porc-épic artistement recourbés en spirale; trois vessies ou amulettes: deux ailes de grue et une queue de chacal. — Au cou, un *gaup* ou plaque de cuivre; un collier de bois sacrés. — Une peau de panthère flottant sur les épaules. — Un lébéko

pendant au cou. — Une cuirasse de cuir. — Dans la main droite un bouclier (*tébé*) de peau de bœuf, surmonté d'un *mokhélé*, ou plumet de plumes d'autruche, et un *molamo* ou massue. — Aux jambes, des *likhollos* ou brodequins de peau de veau.

N. B.—Ce costume n'appartient pas seulement au cannibale; c'est le costume complet d'un guerrier mossouto et mantætis. Au costume près, ce cannibale ressemble beaucoup au cannibale caffre. Si un portrait de ce dernier n'a pas été donné, c'est que sa nudité dégoûtante eût blessé les regards.

Sur le haut du front, une vessie de mouton portée comme amulette. — Derrière la tête, deux ailes de grue attachées aux cheveux au moyen d'une ficelle. — Un collier de baies rouges. — Bracelets et ceinture de verroteries. — *Sinkou*, ou bouclier de peau de buffle. — Queues de bêtes féroces pendant autour de la ceinture.

La position du guerrier a été choisie pour dérober aux yeux *sa nudité* complète.

A. Village du chef Letsié, roi futur de la tribu.

B. Village du chef Molapo, frère puîné de Letsié.

C. Village de Tauloani, chef décédé au Seigneur.

D. Parc des brebis de la mission.

E. Kraal des bœufs.

F. Fontaines de la mission.

G. Bassin pour les recevoir.

H. Thabatélé ou montagne haute, l'un des plus hauts pics de la chaîne des Maloutis.

TABLE DES MATIÈRES.


OXFORD



